

Michel Bergès
Machiavel,
un penseur
masqué ?

EDITIONS
COMPLEXE

Sommaire

[Quatrième de couverture](#)

[INDEX](#)

[INTRODUCTION.](#) **LE MYSTÈRE MACHIAVEL**

[PREMIÈRE ÉNIGME](#) : L'HOMME, LE CONTEXTE ET L'OEUVRE

[Le fonctionnaire florentin](#)

[La formation](#) (1469-1498)

[Le secrétaire de la République](#) (1498-1512)

[Épuration et création compensatoire](#) (1512-1520)

[Machiavel rempile avec les Médicis](#) (1520-1527)

[L'observateur d'un baril de poudre](#)

[L'imbroglio de la politique extérieure](#)

[Rivalités et factions intérieures](#)

[Pour une méthode globale](#)

[Historicisme et contextualisme](#)

[La synchronie du sens](#)

[SECONDE ÉNIGME](#) : MORALE OU POLITIQUE ?

[Les fondements de l'ordre politique](#)

[Les réponses humanistes des Grecs](#)

[Omnis potestas a Deo](#) : la transcendance chrétienne

[Science politique et valeurs](#)

PREMIÈRE PARTIE **LA RAISON POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE**

LE BIEN POLITIQUE

Une théorie dualiste du pouvoir
Des princes vertueux
Des républiques durables

LA CORRUPTION POLITIQUE

Le cycle ternaire de la dégénérescence des formes de pouvoir
Les causes naturelles et humaines de la corruption politique
Par-delà le bien et le mal : le retour de l'idéal

DEUXIÈME PARTIE **L'IMAGINAIRE MACHIAVÉLIEN**

LE CHRISTIANISME DE MACHIAVEL

Machiavel et Savonarole
Le christianisme du « chemin de l'enfer »
Un humble pécheur
Le libertin
Le paysan
Le supplicié

LA NUIT DE JÉRÔME BOSCH

La nature d'en haut
« Les causes que je dis du ciel »
L'enfer dantesque et carnavalesque
La Fortune, « antique magicienne »
De la magie à la sorcellerie

La nature d'en bas
L'âme perdue ou la nature subjective de l'homme
La nature objective de l'homme

La nature fantastique
Le bestiaire machiavélien
L'Apocalypse de la fin de l'homme

TROISIÈME PARTIE **LE MYTHE MACHIAVEL**

PHILOSOPHIE POLITIQUE ET MACHIAVÉLISME

La mise à l'Index catholique et protestante
Le purgatoire du siècle de la Raison
Les Machiavel des Lumières
Les machiavéliades révolutionnaires
Les Machiavel romantiques du printemps des peuples
Le rouge et le noir : les Machiavel marxistes et fascistes

UNE SCIENCE POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE ?

Une historiographie divisée
Les tours de valse politologiques
Un Machiavel oligarchique ?
Un Machiavel libéral ?

CONCLUSION **UN PENSEUR MASQUÉ ?**

LE TEMPS EN MACHIAVEL

Une pensée « chaotique et débile » ?
La prison de l'épistémè machiavélienne ?

LES CODES ET LES MASQUES DE MACHIAVEL

Les codes discursifs : la théorie martrienne du relativisme masqué de Machiavel
Deux discours codés : les masques du diplomate et du dramaturge

Le diplomate
Le Shakespeare florentin

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Machiavel
Historiographie

Machiavel, un penseur masqué ?

Quatrième de couverture

[Retour au sommaire](#)

Voici une relecture «culturaliste» des écrits de Nicolas Machiavel (1469-1527). Inspirée de Michel Foucault, elle dévoile la vision du monde d'un chrétien de 1500, enserré entre deux logiques.

D'abord, la Raison machiavélienne, non Raison d'État, mais discours à l'antique, révélant à sa façon le secret du pouvoir, princier ou républicain, pour tous les temps.

Puis, l'Imaginaire machiavélien. Ce système de valeurs fait défiler, cavalcade tragique, la «nature d'en haut» de «Dieu tout-puissant» et de la «Fortune», l'étrange «nature d'en bas» de la magie, du fleuve noir de la sorcellerie, d'hommes transformés en animaux. Visions rédemptrices et apocalyptiques d'un Machiavel des ténèbres, plus proche de Jérôme Bosch ou du dominicain Savonarole, rêveurs d'une impossible Cité céleste sur terre, que de la science politique moderne.

L'analyse de ce corpus permet de mieux comprendre le Mythe Machiavel, formé aussi des interprétations qui, pendant cinq siècles, ont dénaturé la pensée de cet écrivain maudit et en ont fait le miroir de la politique occidentale.

Le Machiavel réel se découvre en filigrane: un diplomate de la République de Florence, humaniste, libertin, paysan, mais aussi un suspect arrêté, emprisonné puis torturé lors d'un complot contre les Médicis.

Le stoïcisme réaliste de ce Shakespeare florentin, plus inquiet qu'inquiétant, pour qui «la vie n'est qu'un songe», nous questionne sur le mal politique et l'animalité de l'homme. D'actualité plus que jamais.

Michel Bergès a enseigné pendant dix ans l'histoire culturelle à l'Université Michel de Montaigne à Bordeaux. Aujourd'hui professeur de science politique à l'Université Montesquieu, responsable du Centre d'Analyse Politique Comparée, il a publié notamment une étude sur les relations entre christianisme et politique: Vichy contre Mounier. Les non-conformistes face aux années quarante.

Machiavel, un penseur masqué ?

INDEX

[Retour au sommaire](#)

Abel	Barincou, Edmond	Bovey
Adam	Battista della Palla	Bozio, Tommaso
Agathocle	Baudoin, Jean	Brancaccio
Agrippa de Nettesheim	Bayle	Brant, Sébastien
Alberto, fra	Bec, Christian	Braudel, Fernand
Albret, Carlote d'	Bechi, Ricciardo	Bréhier, Émile
Alexandre	Bellarmin	Brisso
Alexandre VI, pape	Belleforest	Bruno, Giordano
Amiguet, Philippe	Belphégor	Brutus
Ammirato	Bély, Lucien	Budé, Guillaume
Andrea	Benoist, Charles	Burnham, James
Angenot, Marc	Berns, Thomas	Burns, James Henderson
Anjou, duc d'	Bernstein, Serge	
Antigone	Berr, Henri	Cabot, Vincent
Antonetti, Pierre	Bertini	Caïn
Appius	Béthune	Calabre, duc de
Apulée	Biagio	Calliclès
Aragon	Bismarck	Callimaco
Aretino	Boccace	Campanella
Argenson	Bodin, Jean	Camporesi, Piero
Aristote	Bonnaud, Robert	Caraccioli
Artaud	Borgia, famille	Carné
Aubigné	Borgia, César	Carnéade
	Borgia, Lucrèce	Casavecchia, Filippo
Baccino	Borgia, Rodrigue	Castiglione, Valeriano
Bacon	(Alexandre VI)	Castracani, Castruccio
Bakhtine, Mikhaïl	Borrelli, Gianfrano	Catilina
Baldini, A. Enzo	Bosch, Jérôme	Caton
Balibar, Étienne	Bossuet	Cavour
Baltrusaitis, Jurgis	Botero, Giovanni	Ceditius, Marius
Balzac	Botticelli, Sandro	Certeau, Michel de
Barbera	Bouillé	César
Barclay	Bouts, Thierry	Charles Ier

Charles VIII, Roi de France	Machiavel	Filippo
Charles, Christophe	De Scudéry	Firpo, L.
Charles-Quint	della Valle, Antonio	Fitz-Herbert
Charron	Delumeau, Jean	Flaubert, Gustave
Chartier, Roger	Denis de Syracuse	Fleury, abbé Claude
Chastel, André	Descartes, René	Folingo
Chateaubriand	Di Vair	Foucault, Michel
Chérel, Albert	Diane	Fournel, Jean-Louis
Chrétien-Goni, Jean-Pierre	Diaphoirus	Fragonard, Marie-Madeleine
Christian	Diderot	Frédéric de Prusse
Cibo, cardinal	Dierkens, Alain	Fremont, Christiane
Cicéron	Diogène	Fresnay, Pierre
Circé	Donato	Friedberg, Ehrard
Clausewitz	Donegani, Jean-Marie	
Clément VII, pape	Dreyffus, H.	Gaddi, Mgr
Cloots, Anacharsis	Droz	Galien
Cloulas, Ivan	Du Plessis-Mornay	Garasse
Cohn, Normann	Duby, Georges	Gaxie, Daniel
Colas, Dominique	Duconseil, Marc	Gentillet, Innocent
Colonna	Dumont, Léo	Ghizzano, cardinal
Condorcet	Dupouey, Patrick	Gibson, Walter S.
Constant, Benjamin	Dürer, Albrecht	Gilbert, Félix
Constantia		Ginzburg, Carlo
Contzen	Easton, David	Giocomini
Copernic	Eco, Umberto	Giono, Jean
Corneille	Ehnmark, A.	Giovanni
Corsini, Lodovico de	Élisabeth, Princesse palatine	Girolami, Raffaello
Cosimo	Engels	Giuliano
Cousin, Victor	Érasme	Giunta, Bernardo
Cricca	Ésope	Gladstone
Cromwell	Espagnet	Godeau
Crozier, Michel	Espence	Gohory, Jacques
Cypris		Goody, Jack
Cyrus	Faivre, Antoine	Goosens, Aline
	Faraklas, Georges	Gorgias
Da Poppi	Faxardo	Goyard-Fabre, Simone
Dante	Febvre, Lucien	Gracian, Baltasar
Darnton, Robert	Fénelon	Gramsci, Antonio
David	Ferdinand, roi d'Espagne	Grand Turc
De Bellendene	Ferdino	Gravelle
De Boyvin	Ferrari, Joseph	Grégoire VII, pape
De Neli, Bartholomea, mère de Nicolas	Ferry, Luc	Grotius
	Fichte	Guadet
	Ficin, Marsile	Guichardin, François

Guichardin, Louis	L'Hôpital, Michel de	Machiavel, Bernardo,
Guido	La Balue, Cardinal de	père de Nicolas
Guillemain, Bernard	La Boétie	Machiavel, Bernardo,
Guillon de Montléon,	La Bruyère	fils de Nicolas
abbé Aimé	La Fontaine, Jean de	Machiavel, Girolamo
Guiraudet, Toussaint	La Houssaye, Amelot de	Machiavel, Guido
	La Madeleine, Jean de	Machiavel, Lodovico
Han Fei	La Nouë	Machiavel, Ludovic
Harrington	La Taille, Jean de	Machiavel, Margherita,
Haussoullier, Beernard	Lamartine	soeur de Nicholas
Hécaton	Lamennais	Machiavel
Heers, Jacques	Languet, Hubert	Machiavel, Marietta,
Hegel	Larivaille, Paul	épouse de Nicolas
Helvétius	Laroque, François	Machiavel, Piero
Henri III	Lavroff, Dmitri Georges	Machiavel, Primerana,
Henri IV	Lazzeri, Christian	soeur de Nicholas
Henri VIII	Le Goff, Jacques	Machiavela
Hercule	Leca, Jean	Machiavel, Totto frère
Hérodote	Leduc-Fayette, Denise	de Nicolas
Heusch, Luc de	Lefort, Claude	Machon, chanoine
Hippocrate	Lemerr	Magni, Verano
Hirschman, Albert	Lénine	Maistre, Joseph de
Hobbes	Lenoble, Robert	Malaparte, Curzio
Holbach	Léon X, pape	Malherbe
Hugo, Victor	Léon XIII, pape	Mandeville
Hurault	Lévi-Strauss, Claude	Mandrou, Robert
Husson, Édouard	Lévy-Bruhl, Henri	Manent, Pierre
	Lochner, Stephan	Mansfield, Harvey C.
icot	Locke, John	Marcello
Inglese, G.	Louis XII	Mariana
Innocent III, pape	Louis XIV	Mariano, fra
Innocent VIII, pape	Louis XVI	Marijnissen, Roger H.
Isis	Louis-Philippe	Marin, Louis
	Lucas	Mariscotta
Janet, Paul	Lucchesini, Gian	Maritain, Jacques
Jehanne	Lorenzo	Marmontel
Joly, Claude	Lucius	Marnix
Joly, Maurice	Lucrece	Marquez
Jove, Paul	Luther, Martin	Martin, Henri-Jean
Jules II, pape	Lycurgue	Martres, Jean-Louis
Jupiter	Lysandre	Marx
Juste-Lipse		Mathias, roi de Hongrie
	Mably	Mathieu, Georges
Knock	Machiavel, Baccina	Matteo
	Machiavel, Bartoloméa	Matter

Matthieu	Neroni	Politen, Ange
Maulde de La Clavière	Nisseno	Polus, cardinal Reginald
Maximilien, empereur d'Allemagne	Noiriel, Gérard	Polybe
Mayerne Turquet	Numa	Pomian, Krzysztof
Mazarin, cardinal de	Oliverotto da Fermo	Pompée
Mazères	Oricellari	Pomponazzi
Médicis, famille	Orque, Rémy d'	Ponzo
Médicis, Catherine de	Orsini	Posidonius
Médicis, Cosme de	Osorio, Girolamo	Possevino
Médicis, Jules de	Osorius	Pothin
Médicis, Julien de	Ovide	Potiemkhine, Vladimir
Médicis, Laurent de		Pozzo
Médicis, Laurent II de	Pacchierotto	Prat, Antoine du
Médicis, Piero de	Pagolo	Prélot, Marcel
Meinecke, Friedrich	Pamphilée	Prezzolini, G.
Menard	Panofsky, Erwin	Procacci, G.
Meng	Parel, Antony J.	Proudhon
Menocchio	Pareto, Vilfredo	
Mesnard, Pierre	Parsons, Talcott	Quinet, Edgar
Metternich	Paruta	
Michelet, Jules	Pasquier, Étienne	Raab, F.
Michelotto, don	Paul IV, pape	Rabelais
Michels, Robert	Pélessier, Annick	Rabinow, P.
Milton, Jean	Pellegrin, Pierre	Racine
Minois, Georges	Pénélope	Raphaël, l'ange
Moïse	Périès	Raynaud, Theofilo
Molière	Perrens, F.T.	Regnault d'Orléans
Moncini, V.	Pétain	Remus
Montaigne	Pétrarque	Renan, Ernest
Montesquieu	Photis	Renaudet, Augustin
More, Thomas	Piazzi	Renaut, Alain
Morgenstern, Oskar	Pic de la Mirandole	Retz, cardinal de
Morgenthau	Pie III, pape	Reynié ; Dominique
Mortier, Roland	Pietre	Riccia
Mosca, Gaetano	Pindare	Richelieu, cardinal de
Mourret, Fernand	Pisistratides	Ridolfi, R.
Mussolini	Pitti, Gonfalonier	Rioux, Jean-Pierre
	Platon	Ripa
Namer, Émile	Pléthon, Gémiste	Rivadeneira, Pedro de
Napoléon Ier	Plutarque	Rivault de Flurance
Napoléon III	Pluton	Roberto, duc de Rimini
Naudé, Gabriel	Pocock, J.G.A.	Robespierre
Nellio, Francesco	Politi, Ambrogio	Roeder, Ralph
Nerli, Filippo de	Cesare	Romulus
		Ronsard, Pierre

Rosso, François	Signorelli	Valori, Francesco
Rotrou	Siguenza, fra de	Valori, Niccolo
Rousseau, Jean-Jacques	Silhon	Vanozzi
Rubel, Maximilien	Sirinelli, Jean-François	Vauquelin
Rucellai, cercle	Sirturi	Védrine, Hélène
intellectuel	Sixte IV, pape	Ventura
Rucellai, Cosimo	Skinner, Quentin	Vénus
Ruffini, Bartolomeo	Smith, Adam	Vernaccia, Giovanni
	Socrate	Vernant, Jean-Pierre
Sade, marquis de	Soderini, Cardinal	Vespucci, Agostino
Sadoun, Marc	Soderini, Piero	Vespucci, Agostino, ami
Saint-Antoine	Solon	de Nicolas
Saint Dominique	Sorel, Georges	Vettori, François
Saint François	Spinoza	Vettori, Pagolo
Saint Jean Baptiste	Staël, Madame de	Vicentio
Saint Jérôme	Stern, Jacques	Vigny, Alfred de
Saint-Just	Strada, Famiano	Villar, Constanze
Saint Paul	Strauss, Léo	Virolli, Maurizio
Saint Pierre	Strong, Roy	Visconti
Saint-Pierre, abbé de	Suarez	Vitelli
Saint Thomas d'Aquin	Sultan d'Égypte	Vittori, Francesco
Sainte-Marie, Jean de	Sun-Tzu	Voltaire
Salluste	Suppa, Silvio	
Salviati, Alamanno	Sylla	Weinstein, Donald
Salviati, cardinal		Wicht, Bernard
Santaella Lopez	Tacite	Wicquefort, Abraham de
Manuel	Tafani	Wollenberg, Jörg
Santi di Tito	Talleyrand	
Sarpi, Paolo	Tarquins	Xénophon
Satan	Tatus	
Savonarole	Télémaque	Yhs Maria
Schorske, Karl	Tenenti, Alberto	
Scioppius	Térence	Zancarini, Jean-Claude
Scribani	Thuau, Étienne	Zarka, Yves Charles
Senellart, Michel	Tibulle	Zecchi
Sfez, Gérard	Timoteo	Zhou, Xu Zhen
Sforza famille	Tite-Live	Zoccolo
Sforza, François, duc de		
Milan	Valadier, Paul	
Shakespeare	Valentino	

À Jean-Adrien

Pour qu'il sache à quoi s'en tenir
sur les politiciens de tous les temps
et les César Borgia
du futur

« Au XVI^e siècle, en règle générale, la négation de Dieu ne fait guère partie des préoccupations, des désirs, voire des besoins des hommes.

Que l'on n'accuse pas trop vite non plus Machiavel d'être un païen parce qu'il a critiqué les prêtres et l'Église "qui nous ont faits irreligieux et mauvais", ou reproché au Christianisme "d'avoir sanctifié les humbles et les contemplatifs, d'avoir

placé le bien suprême dans l'humilité... alors que la religion antique le plaçait dans la grandeur d'âme". On lui reprochera, avec plus de raison, d'avoir cédé à la leçon de choses de son terrible temps et placé la politique hors de la morale – où elle est depuis lors restée... »

Fernand Braudel,
Grammaire des civilisations

Machiavel, un penseur masqué ?

INTRODUCTION

LE MYSTÈRE MACHIAVEL

[Retour au sommaire](#)

Machiavel (1469-1527) constitue un mystère pour la philosophie et la science politique. Au coeur d'un débat qui dépasse l'homme, on doit trancher, le concernant, entre l'image qu'il a laissée de lui, traduite dans le langage courant par des injures et des qualificatifs péjoratifs, et le sens réel d'une pensée qui, au-delà de la mort elle-même, a traversé le temps et nous interpelle de façon lancinante, comme une bouteille jetée à la mer.

Pourquoi cette fonction historique d'anti-destin, malgré les feux follets de contresens qui ont serpenté en la défaveur de cette pensée dès le XVI^e siècle, poussés pour certains jusqu'à l'autodafé de ses livres et de son effigie ?

Crime impardonnable : ce briseur d'idoles, cet iconoclaste maudit aurait-il coupé le pouvoir de toute transcendance en furetant sous le tabernacle, jusqu'à démasquer les secrets politiques de tous les temps, devenant insupportable à la théorie de pharisiens ultérieurs qui l'ont pourchassé de leur haine ? Aurait-il d'emblée trop remué la question taboue en Occident des relations entre religion et politique ? Quelle boîte de Pandore ce sorcier du pouvoir a-t-il ouverte ? Quels diables s'en sont échappés comme des ressorts ?

Une lecture compréhensive, « machiavélienne » et non « machiavélique » de l'oeuvre, est-elle possible face au poids écrasant de l'herméneutique qui s'est projetée et sédimentarisée sur elle, jusqu'à l'obscurcir ? Selon quelles modalités

méthodologiques peut-on la déployer ? En tenant compte des progrès de l'historiographie moderne et en des temps aujourd'hui plus cléments pour l'Europe que ceux des guerres obscures de cette Toscane du XVe siècle livrée à tous les spadassins, reîtres et grands fauves de la Renaissance qui forma un contexte vital, comment dépasser le « mythe Machiavel » ?

Deux énigmes surgissent concernant ce Florentin. Comme s'il s'agissait d'un Sphinx, des questions que l'on pose dépend la compréhension de ses écrits.

D'abord, problème épistémologique : quel lien établir entre l'homme, son espace-temps historique et l'oeuvre elle-même ? Surgit ici le Machiavel, esprit scientifique qui décortique le pouvoir comme un chirurgien de la Renaissance étudiait secrètement un cadavre avec ses instruments à lui ou soignait autant que faire se peut un corps malade. Sans anesthésie et sans immunologie.

Ensuite, problème philosophique : comment articuler, face à son regard sulfureux sur le pouvoir, morale et politique ? Reflet, là, du Machiavel mythique, inventeur présumé de la Raison d'État et du « machiavélisme »...

PREMIÈRE ÉNIGME : L'HOMME, LE CONTEXTE ET L'OEUVRE

LE FONCTIONNAIRE FLORENTIN

[Retour au sommaire](#)

Afin de fleurir de façon introductive une pensée enracinée, qui fut aussi une démarche humaine conquise sur la vie de tous les jours, officielle et privée, il est bon de préciser quelques repères temporels. Avant de dévoiler le mythe et de mieux définir l'énigme.

La formation (1469-1498)

[Retour au sommaire](#)

Nicolas Pierre Michel Machiavel naît à Florence le 3 mai 1469, « à la quatrième heure de la nuit », dans la maison familiale près du Ponte-Vecchio. De Bernardo, notaire, et de Bartolomea de'Nelli. On le baptise le lendemain à Santa Reparata. Sa famille, de petite noblesse toscane à l'origine, embourgeoisée par la suite, possède des terres et une petite métairie à quelques lieues de la cité, sur les hauteurs. Certains ancêtres furent gonfaloniers. D'autres ont participé en tant que *prieurs* à la corporation des *Arts majeurs* de la ville.

Bernardo amène souvent ses enfants dans la propriété campagnarde au-dessus de la cité aux lys rouges, notamment lors des mauvaises saisons, quand l'air vicié de la ville est porteur d'épidémies et de maladies chroniques. Nicolas, qui y voit ses grands-parents, découvre la nature à dos de mule, porté dans des paniers de châtaignier avec ses soeurs, Primerana et Margherita ou son frère Totto, qui plus tard deviendra prêtre.

Son père fréquente des humanistes et des patriciens de la cité. Il aime collectionner et relier les vieux livres. Il donne à ses enfants une éducation soignée. Dans son journal de souvenirs familiaux, il détaille les étapes de la formation du jeune Nicolas : l'école de da Poppi à l'église Saint-Benoît de l'Estude, puis des précepteurs. L'enfant apprend à lire, étudie la grammaire, les mathématiques, puis, en compagnie de fils d'autres humanistes, les lettres latines. Bernardo note qu'à 12 ans il peut rédiger tout seul des textes en latin. Lorsqu'il a 17 ans, il l'envoie dans le quartier faire relier une histoire de Rome qui marquera Nicholas toute sa vie : les trois premières *Décades* de Tite-Live. L'étudiant, passionné de littérature latine et de poésie, traduit le *De Natura rerum* de Lucrèce. Il suit, dans les pas de son père, des cours de droit. Sa mère, qui a composé des madrigaux, lui a transmis l'amour de la musique. Il joue lui-même du luth.

Le secrétaire de la République (1498-1512)

[Retour au sommaire](#)

Ses études terminées, le jeune juriste et lettré se présente le 19 février 1498 à un recrutement de gratte-papier au Vieux Palais de la Cité. Il n'est pas retenu. Le 18 juin suivant, il devient secrétaire à la deuxième Chancellerie qui s'occupe des affaires intérieures et de défense. Un mois plus tard, il est affecté au secrétariat des Dix qui supervise les deux services des affaires intérieures et extérieures. Là, il entame une carrière de bureau, avec l'appui de certains protecteurs (Salviati, Giacomini...), puis du futur gonfalonier à vie, Piero Soderini. Ses fonctions de rédacteur l'engagent pour quinze ans dans l'action quotidienne de la politique de la république sodérienne des classes moyennes, entre peuple, haute bourgeoisie et aristocratie. Rapidement, il devient responsable administratif à la Chancellerie des affaires extérieures. On lui confie aussi des fonctions de terrain en raison de ses compétences d'écriture et de jugement. En haut lieu, on apprécie sa finesse, sa modération respectueuse. Il tranche par son intelligence rapide des faits et des hommes.

Les postes d'ambassadeurs étant réservés aux fils de grandes familles, le simple légat va accomplir des missions ponctuelles d'information et de négociation. Ce n'est pas un décideur, mais un exécutant aux ordres de la Seigneurie et des Conseils. Il est envoyé à plusieurs reprises autour de Florence, en Italie (auprès notamment de César Borgia qu'il craint mais dont il reconnaît l'efficacité). Il se rend aussi à l'étranger : quatre fois en France (en 1500, 1504, 1510, 1511, traitant avec Charles VIII puis Louis XII et nouant des liens d'amitié avec le président du Parlement de Paris, Antoine du Prat), deux fois en Allemagne auprès de l'empereur Maximilien (1507, 1509), à la Cour de Rome (où il suit notamment l'élection du pape Jules II). En tout, près de quarante missions extérieures, où il fallut trouver des alliances, calmer ou attiser des factions rivales de Florence et d'autres cités, surveiller les troupes étrangères, obtenir des délais pour payer ou rentrer de l'argent, faire patienter les rois et leurs ministres... Le tout complété par des responsabilités continues à partir de 1506 en matière de milice, de levée de troupes et de protection de la cité. Le fonctionnaire Machiavel

pourra écrire, ultérieurement, que les quinze années vouées à la République ne furent ni « dormies » ni « jouées » par lui.

Il perdit son père en 1500, se maria en 1501 avec Marietta Corsini. Il fut souvent absent du foyer, mais éleva cinq enfants, Bartolomea, Bernardo, Lodovico, Guido et Piero. Son ami Vespucci édita sa première oeuvre littéraire en 1506 (la *Première Décennale*, écrite deux ans avant). Il rédigea aussi des rapports détaillés sur les pays traversés (la France et l'Allemagne), la *Seconde Décennale* (en 1509). En 1512, le secrétaire a le temps d'achever, malgré l'urgence des événements, les *Capitoli*, poèmes commencés en 1505, portant sur l'occasion, la fortune et l'ambition.

En août 1512, les Médicis reviennent à Florence avec les armées espagnoles et l'appui du pape Léon X. La Seigneurie s'est trouvée incapable de résister. Les milices aussi, transformées en groupes de fuyards. Les choses vont s'accélérer pour Machiavel.

Épuration et création compensatoire (1512-1520)

[Retour au sommaire](#)

Le secrétaire est compromis par son attachement à la République. La débandade de ses chefs, la fuite peu glorieuse de Soderini le condamnent. Il est licencié et remplacé par le secrétaire privé des Médicis. On lui demande des comptes sur la gestion de la milice. Début novembre 1512, il est interdit au Vieux Palais et dans toute charge publique. Il est assigné à Florence qu'il ne doit pas quitter pendant dix ans, ne pouvant même pas se rendre à sa métairie de Sant'Andrea in Percussina. En décembre suivant, après l'épuration, un complot mené par des jeunes républicains, dont certains sont ses amis, est découvert. On l'arrête. On le jette en prison. On le torture en lui faisant subir six fois de suite l'estrapade, c'est-à-dire qu'on le monte à une corde, soutenu par les bras, et on le laisse retomber par terre violemment de tout son poids. Le chef du complot est décapité. Les autres meneurs, emprisonnés. Lui, et quelques autres, sont assignés à résidence. On l'exile dans sa métairie familiale. Il n'a pas le droit de quitter Florence.

Désormais commence pour le fonctionnaire républicain une période sombre, tourmentée, dépressive. Mais aussi, particulièrement créative. Il conserve pour ami Francesco Vettori, fils de riche famille, nommé par les Médicis ambassadeur à Rome auprès du pape (on avait ainsi remercié ce membre de la Seigneurie d'avoir contribué à retourner le Conseil de Florence et à liquider la République). C'est l'homme avec qui il s'était rendu en mission en Allemagne. Puissant, il est intervenu avec son frère et un ou deux autres amis du camp des aristocrates pour le faire libérer de prison (sous caution) et plaider sa cause auprès des nouveaux seigneurs. Machiavel lui écrit près de vingt-cinq lettres miraculeusement conservées.

Il se démène pour retrouver un emploi. Bien que le pouvoir soit désormais et pour longtemps totalement médicéen. Vettori est bien vu de la Maison qu'il sert à Rome, tout en gardant des liens permanents avec ses amis de Florence. Le secrétaire mise sur ce patron qui saura habilement utiliser son intelligence de la situation internationale en suscitant des rapports qu'il maniera lui-même en haut lieu, sans intervenir efficacement en sa faveur. Souvent découragé, Machiavel patiente. Il a six bouches à nourrir avec les seuls moyens de sa métairie. Que faire ? Il se met à écrire, travaillant tous les soirs à la lumière d'une bougie, dans sa solitude campagnarde. Il se rend peu à Florence. On a l'impression qu'il compense ses déboires personnels et professionnels par l'écriture. Et qu'il vit, au fond du gouffre, après la prison et la torture, « *un rêve de Perrette* ». Il a l'illusion de retrouver l'enthousiasme du temps de Laurent le Magnifique. Il joue à l'humaniste. Mais avec retard. Comme s'il s'agissait d'une parodie de la grandeur de Florence. Sans trop y croire. Son dialogue avec les auteurs anciens, qui renoue aussi avec sa jeunesse latiniste et ses songes romains, apparaît pathétique.

En 1513, il engage la rédaction d'un ouvrage ourdi de longue date : une réflexion sur les *Décades* de Tite-Live. Il s'arrête soudainement, pour rédiger un opuscule de quatre-vingts pages dont il aurait eu l'intuition en cultivant un champ. Des amis encouragent son projet. Il s'agit du *Prince*, rédigé en latin, envoyé, puis lu à quelques proches par petits paquets, dédicacé d'abord à Julien de Médicis, qui meurt en 1516, sans l'avoir lu. Machiavel le lui aurait présenté un jour sous forme de manuscrit. Le nouveau Seigneur, entouré de ses braques, se préoccupa uniquement de nourrir ces derniers, sans rien dire. Un chroniqueur commente :

« *Ce que voyant, Nicolas s'en fut, indigné, et jura à ses amis que s'il n'était pas homme à conjurer contre les princes, son livre lui, le vengerait* ¹. »

Finalement, toujours désireux de servir sa cité, il décide après avoir consulté des proches, de l'offrir à Laurent le Second, le descendant du Magnifique. La dédicace apparaît, dans le fond, conditionnelle, désabusée. Machiavel, loin d'être flagorneur, conseille. Il place cependant la barre très haut. Trop. La Maison qui a désormais tous les pouvoirs à Florence et à Rome, sera-t-elle la force rédemptrice pour bouter l'ennemi barbare hors de l'Italie ? Voici les conseils d'un homme du peuple pour être grand, tirés de ce que j'ai appris et vu, et de ce que j'ai lu chez les auteurs anciens, lance-t-il au nouveau Magnifique (on appelle ainsi à Florence tous les hauts dignitaires et seigneurs). Mais à vous d'être grand !

« *Malheureusement, il prêche dans le désert, et pour des sourds* », commente Edmond Barincou ². Léon X, un des plus népotistes des papes refuse de l'employer, de même que ses deux neveux.

Échaudé, le secrétaire a compris. *Le Prince* ne sera pas édité. En décembre 1516, il effectue une mission commerciale à Livourne, enfin autorisé à circuler. Il poursuit la rédaction pendant cinq ans d'un autre ouvrage qui restera lui aussi manuscrit, les *Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, commentaire du livre tant aimé depuis son adolescence, particulièrement ressassé depuis la mort de son père qui le lui avait fait relire, et dont il avait hérité vraisemblablement avec la bibliothèque familiale. Il en lit des extraits au cercle de Cosimo Rucellai, qu'il fréquente, à qui il dédicacera les *Discours* en 1517.

Mais il est toujours désireux de servir et de retrouver un poste. Il espère une intervention effective de Vettori, qui, lui, l'exploite, l'amuse, tergiverse. Machiavel poursuit sa création littéraire. Encouragé par les humanistes littéraires du cercle Rucellai, il se lance dans l'écriture de pièces de théâtre. Un voeu de jeunesse ? Il aurait rédigé, vers 1504, à la demande du gonfalonier Soderini, une pièce aujourd'hui perdue, *Les Masques*, portant sur la vie politique florentine, à la

¹ Edmond Barincou, *Machiavel par lui-même*, Paris, Le Seuil, 1957, coll. « Écrivains de toujours », p. 74.

² Edmond Barincou, *Ibidem*, p. 73.

façon d'Aristophane. Il sait aussi que la comédie est prisée à la cour de Léon X ³. En 1517, composition d'un poème politique inachevé, *L'Âne d'or*, sur le modèle d'un récit d'Apulée.

En 1518, Machiavel écrit sa comédie qui aura le plus de succès, et la publie au moment du mariage de Laurent II de Médicis : *La Mandragore*. Il en assume les représentations avec musique, danse et chant entre les actes. Il se délecte encore à traduire et à adapter la pièce de Térence, *L'Andria*, qui avait fait l'objet d'un cours de Politien à l'université du temps de Laurent Ier le Magnifique. Il rédige encore une nouvelle comique, *L'Archidiable Belphégor*. La même année, il se rend à Gênes, pour raisons commerciales.

En 1519, hanté par les questions militaires, desquelles dépendait tout le sort de l'Italie, comme le laissait pressentir l'exhortation du *Prince*, il tire les leçons de son expérience à la tête de la milice florentine, agrémentées de commentaires des auteurs anciens sur le sujet : il achève *L'Art de la guerre* en 1521. La Fortune va-t-elle lui sourire enfin ?

Machiavel rempile avec les Médicis (1520-1527)

[Retour au sommaire](#)

En 1520, au Palais Médicis, il rencontre le cardinal Jules (le futur Clément VII) qui, pour le tester, lui demande un rapport sur la réforme de l'État à Florence. Il s'exécute prudemment, en dosant le poids des différentes institutions à envisager. Pour montrer ses talents, il publie un opuscule sur l'histoire d'un homme politique illustre, Castruccio Castracani. De juillet à septembre, il obtient une mission commerciale à Lucques, à la demande du cardinal. À son retour, en raison du succès de son ouvrage sur Castracani, celui-ci lui octroie une bourse de soixante-sept florins pour engager une histoire officielle de Florence qui l'intègre de façon temporaire à l'Université. Par étapes, Machiavel redresse la tête.

³ Christian Bec, *Machiavel*, Paris, Balland, 1985. Ouvrage fondamental et remarquable en termes de pédagogie pour s'initier à l'oeuvre comme au contexte. Cf. p. 28 et 336.

En avril 1521, l'ancien fonctionnaire refuse un emploi de secrétaire d'un condottiere. Pour lui, les « affaires » politiques, les seules, les vraies, captent tout son intérêt. Son ami Vettori, confident de Jules de Médicis, devient membre du Conseil de la Marchandise et l'appuie. En mai 1521, les Huit de Pratiques l'envoient auprès des franciscains de Carpi pour négocier. Il est à nouveau légat officieux. Il rencontre François Guichardin avec qui il se met à correspondre. Jules de Médicis devient le pape Clément VII le 18 novembre 1523. *La Mandragore* est réimprimée en 1524 et l'année suivante. En mai 1525, Machiavel termine les *Histoires florentines*. Un mois après, il est envoyé en mission par le pape auprès de François Guichardin nommé chef des troupes de l'Église. Il doit mettre sur pied une milice, mais le projet échoue. En août 1525 est levée son interdiction d'exercer toute charge publique. Il présente à Clément VII sa chronique officielle de Florence. On double son salaire d'historien désormais appointé. Il obtient une mission commerciale à Venise. *La Clizia* est représentée pour la première fois en public avec succès.

Les Médicis l'utilisent vaguement. En raison de ses compétences militaires, il sert à nouveau la cité : en avril 1526, on confie à l'auteur de *L'Art de la guerre* la tâche d'organiser la défense des murailles de Florence. Un peu comme du temps du pouvoir républicain avant sa débandade. Machiavel est nommé responsable des fortifications. En février 1527, à Parme, auprès de Guichardin, toujours responsable des troupes pontificales, il observe les combats des armées espagnoles retournées cette fois contre la Ligue italienne menée par Clément VII. Les impériaux triomphent. Rome est saccagée le 6 mai. De là, il apprend la chute de Florence le 22 mai suivant.

Le 10 juin, un éphémère gouvernement républicain s'installe à nouveau. Machiavel, qui avait frayed non sans mal avec les Médicis, est bien sûr oublié. Il sera définitivement écarté des affaires. Il meurt à Florence d'une maladie de ventre malgré (ou à cause de) une potion qu'il s'était administrée lui-même, le 22 juin 1527. On l'enterre chrétiennement dans le tombeau de ses ancêtres. Dans sa lettre à Vettori du 16 avril 1527 il avait écrit : « *J'aime ma patrie plus que mon âme* ». La réciproque ne fut pas toujours vraie.

Cet homme modeste, placé à un poste-clé, qui assista à tous les événements importants de son temps, profita de son passage dans les coulisses du pouvoir

pour observer sans fard le laboratoire qu'il avait sous les yeux concernant l'art politique dans la Florence du *Quattrocento*.

Quel spectacle !

L'OBSERVATEUR D'UN BARIL DE POUDRE

[Retour au sommaire](#)

Pendant une période de soixante années, Florence, énorme ville-réseau pour l'époque avec 80 000 habitants, étale sa richesse en plein soleil ⁴. On a frôlé, nous dit Fernand Braudel, la révolution industrielle ⁵. Les drapiers de la cité, soutenus par les fils de la finance, fournissent toute l'Europe. La ville marchande a délaissé ses structures médiévales oligarchiques pour donner le pouvoir, en 1434, après des luttes fratricides entre clans familiaux, aux Médicis. Comme par hasard, ce sont des banquiers, entrepreneurs et propriétaires fonciers qui ont édifié une *holding* européenne démultipliant leur fortune.

Cosme l'Ancien, puis son petit-fils Laurent le Magnifique, ont fait de cette cité un des joyaux de l'Italie, un temps au-dessus de Rome. Florence va « battre la mesure ». L'étalement de la richesse de la haute bourgeoisie efface l'aristocratie ancienne. Le surplus se déverse sous forme de mécénat sur les arts et la culture, entre les mains des nouveaux seigneurs. Laurent lui-même, qui acheta les plus grands artistes du temps, joua à l'écrivain. Ce fut, au sommet, un âge d'or. Les palais, les sculptures, les peintures, les églises ruisselantes de beauté, en témoignent encore.

Ombre au tableau ? Les intempéries économiques, à partir de 1470, annoncent un gros orage. L'axe commence à basculer de la Méditerranée vers l'Atlantique. Le protectionnisme des monarchies territoriales limite la diffusion des produits italiens. L'industrie textile baisse ses prix et, de là, sa qualité. Cela se ressent au

⁴ Cf. à ce propos, pour une synthèse, Alberto Tenenti, *Florence à l'époque des Médicis. De la cité à l'État*, Paris, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1968.

⁵ Fernand Braudel, *Le Modèle italien*, Paris, Arthaud, 1989, p. 39-63.

niveau commercial puis bancaire. Les riches achètent des terres et des oeuvres d'art, au lieu de réinvestir dans les circuits financiers ou commerciaux. Lentement, la crise va suivre la régression des prix. L'inquiétude et la morosité entachent la fin du règne de Laurent. Le réseau des Médicis, toujours puissant jusque vers 1550, ne peut plus soutenir, comme du temps de Cosme, la politique de la cité.

Cette vision, trop économiste, doit être complétée. Le vrai problème, c'est bien la politique. Fernand Braudel parle à tort de « *période de paix* ». Hostile à une histoire-bataille autour des guerres, de la diplomatie, des grands hommes, des luttes de clans et de factions, bref à une histoire politique au sens fort, il n'a pas lu, semble-t-il, les *Histoires florentines* de Machiavel.

Or, là, le fonctionnaire républicain dresse un portrait spectral des frictions et des enjeux de pouvoir qui court-circuitent sans cesse son terrain d'observation, la cité des Médicis. Projette-t-il une vision du monde ? Ou bien l'objet qu'il fait surgir correspond-il à la réalité ? C'est la politique à Florence, extérieure comme intérieure, qui sent le soufre. Pas son observateur.

L'imbroglia de la politique extérieure

[Retour au sommaire](#)

Première leçon de Machiavel : la guerre est permanente. C'est le ressort principal du temps, le mal qui ronge les cités et toute l'Italie. La politique extérieure mène le bal. Il en remarque l'absurdité et la fatalité :

« Les guerres auxquelles les Florentins sont obligés de prendre part sont causées le plus souvent par les autres peuples ou princes de l'Italie ⁶. »

Dans le premier chapitre du Livre VI des *Histoires*, il parle de la « *vanité des guerres d'alors* ». Ce ne sont que des jeux stériles et ruineux. Elles ne rapportent

⁶ *Histoires florentines*, in Machiavel, *Oeuvres complètes*, traduites et annotées par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1952, p. 1487.

rien au vainqueur. Contrairement à celles de l'Antiquité, elles ruinent l'État, ne sont pas fêtées par le peuple, dépouillent les citoyens qui subissent sans cesse des agressions extérieures. Comme généralement on ne tue pas les ennemis et qu'on ne fait aucun prisonnier, le vaincu, une fois réarmé et muni de nouveaux chevaux, revient à la charge. Les butins sont distribués aux soldats et condottieres. Le vainqueur se trouve dépossédé de sa victoire. Pour se défendre, il doit lever de nouveaux impôts, saigner le peuple, le pressurer encore plus. Ces guerres-là s'achèvent toujours au moment de la mauvaise saison. Les armées regagnent leurs quartiers d'hiver, se débandent. Les avancées sont perdues. Tout est à recommencer avec le printemps. Machiavel le note :

« Comme on était en hiver, les chefs jugèrent à propos d'interrompre la guerre jusqu'à la belle saison. Ils avaient d'ailleurs dans leur armée beaucoup de maladies causées par le mauvais air qui avait régné pendant l'automne ⁷. »

Les trêves ne sont pas non plus faites pour durer. Les parties en conviennent. Machiavel précise :

« Le Traité de paix portait que l'on pourrait non seulement redemander ce que l'on avait perdu, mais encore faire la guerre à quiconque s'opposerait à ce qu'on le recouvrât ⁸. »

Autre remarque : les guerres ne bénéficient même pas à ceux qui les lancent, princes, comtes, marquis, ducs, pétris d'ambition ou de rancune. Leurs résultats restent trop incertains. Peu efficaces, elles détruisent les contrées et les villes inutilement. Fernand Braudel plaisantait en parlant de « *drôles de guerre* », théâtrales, interminables, symboliques et verbales. Comme s'il ne s'était agi que de parades de chevaux, d'oriflammes, d'armures, de combats de coqs. Avant la pénétration de l'artillerie, de la poudre, des canons, elles n'auraient fait que peu de morts, consistant surtout à prendre une ville par ruse ou par force, après un blocus plus ou moins long ! Machiavel constate, lui, que les « *appétits de guerre* » se révélaient souvent sanglants : en 1481, la bataille entre le duc de Calabre et le

⁷ Histoires florentines, p. 1386.

⁸ *Ibidem*, p. 1382.

duc de Rimini, Roberto, général des troupes papales, fit plus de mille morts en une journée de combat ininterrompu, l'infanterie se montrant d'ailleurs plus terrible que la cavalerie, qui fut balayée ⁹.

Autre leçon : c'est le caractère explosif et tortueux de la situation extérieure qui produit cette logique des guerres. On en recense presque une par an. Il n'y avait pas une Italie, mais cinquante ou cent. Des petits duchés, marquisats, comtés ou principautés. Des républiques urbaines (Gênes, Lucques, Sienne, la Sardaigne, la Sicile...). Les États pontificaux, éclatés en provinces. Et surtout, dans la cour des grands, la république de Venise, le duché de Milan, territoire des Sforza, le potentat des Médicis à Florence, et le royaume de Naples, confié aux Aragon. Ces entités sont entre les mains, comme des jouets, de familles dynastiques au pouvoir économique considérable. Elles constituent des principats palatiaux qui font l'objet d'affrontements sanglants dans chaque ville entre clans rivaux. Jusqu'aux massacres, à l'assassinat, à la conjuration. Au-dessous, les couches populaires sont compressées et tenues en laisse. Une aristocratie en perte de vitesse reste bonne à marier pour ses titres et ses terres. Enfin une Église, autant puissance économique (par ses terres et les bénéfices prélevés), force militaire que religieuse, prétend s'imposer. La papauté arbitre et constitue un enjeu de pouvoir considérable entre les grandes familles qui s'allient ou s'affrontent à tour de rôle pour l'élection des papes. Comme liant, la corruption, le népotisme, la concurrence, l'ingérence, les mésalliances, les prétentions, les stratégies... C'est un baril de poudre !

Autre constat : on se trouve en présence d'un système complexe d'interactions, d'alliances, de « ligues » sans cesse changeantes et imprévisibles. Les trêves se font et se défont. Les accords d'hier entraînent les guerres du lendemain. La situation est inextricable. Impossible à analyser. Pourtant Machiavel arrive à en dresser l'histoire minutieuse. C'est fastidieux, mais édifiant. Les batailles s'enchaînent à n'en plus finir. La guerre produit la guerre !

En 1440, bel exemple, éclate le conflit entre la Lombardie et la Toscane. Aussitôt, deux coalitions se font : Visconti, le pape, le roi de Naples, contre les Vénitiens, alliés aux Florentins et au comte Sforza. Ce dernier cherche à capter la république de Milan. Dont il va vite s'emparer. Le pape intervient pour proposer

⁹ *Ibidem*, p. 1376.

une paix. Une trêve de cinq ans est tentée, mais le roi de Naples s'absente. Ce dernier, aussitôt le traité signé, déclare la guerre à la Toscane. Venise attaque Sforza, s'allie au roi de Naples, contrôle Sienne et veut Bologne. Florence choisit le duc de Milan et se prépare à la guerre. Machiavel commente :

« Tous ces événements ne permirent plus aux Florentins de douter d'une guerre prochaine ; ils firent donc les préparatifs accoutumés de défense ; créèrent les Dix, soldèrent de nouveaux condottieri, envoyèrent des ambassadeurs à Rome, à Naples, à Venise, à Milan, à Sienne pour demander des secours à leurs amis, démasquer les faux amis, gagner les hésitants, et percer les desseins des ennemis ¹⁰. »

Les Vénitiens attaquent aussitôt le duc de Milan. Les armées alignent d'un côté 18 000 cavaliers et 3 000 fantassins. De l'autre, 16 000 et 6 000. Les campagnes sont ravagées, les petites villes livrées au pillage. Le conflit s'internationalise de façon inédite pour l'Italie. C'est une escalade fatale. Machiavel ajoute, parlant de sa cité :

« Afin d'accroître leur prestige et d'effrayer leurs ennemis, la République et le duc de Milan conclurent un traité d'alliance avec le roi de France pour la défense de leurs États respectifs, et ils firent célébrer cette nouvelle dans toute l'Italie par des manifestations magnifiques d'allégresse ¹¹. »

L'incendie repart de plus belle. Et puis, après la trêve hivernale, la paix est souhaitée. Les partis en discutent à Rome. Sforza et Venise signent un traité entre eux le 9 avril 1454. Mais aussitôt c'est le roi de Naples qui attaque Gênes qui, elle, pour se défendre, fait allégeance au roi de France. Le duc d'Anjou, envoyé sur place, assume Gênes. Le roi de Naples meurt. Et le pape change. Le nouveau roi de Naples, Ferdinand, reproche à Florence d'avoir aidé Anjou...

Si l'on se projette dix ans plus tard, même scénario échevelé. Deux nouvelles ligues se forment. Le roi de Naples s'allie cette fois au pape. Venise s'entend avec Milan et les Florentins. Mais soudain, Venise bascule. Puis le pape se dresse contre Florence. La situation dégénère. Florence, en 1478, veut renverser le pape

¹⁰ *Ibidem*, p. 1267.

¹¹ *Ibidem*, p. 1269.

par un concile. Un an après, c'est Gênes qui se révolte contre Milan. Et puis, las, Laurent le Magnifique propose la paix à Naples. Florence se réconcilie passagèrement avec le Saint-Siège. Nouvelle coalition. Le pape, les Vénitiens, les Génois, les Siennois d'un côté. Les Florentins, le roi de Naples, le duc de Milan de l'autre. La trêve est bientôt rompue. En 1482, c'est contre les Vénitiens que se retournent Naples, Milan, Florence et le pape...

Et ainsi de suite. Une valse à mille temps ! Comme dit Machiavel :

« On peut ainsi regagner par la paix ce qu'on a perdu par la guerre ¹². »

Et vice versa ! Tout se fait et se défait sans cesse. Où est la cohérence ? Deux ans après, la Ligue de 1482 n'existe plus. Les Vénitiens se rallient à nouveau au duc de Milan... Machiavel suggère même que Sixte IV, pape belliqueux, est mort parce que l'idée de paix l'avait rongé. Le nouveau pape, Innocent III, va calmer le jeu. Mais la toupie s'affole à nouveau. Guerre entre Naples et Rome en 1484, entre Florence et le pape Alexandre VI...

Au tournant du siècle, c'est le roi de France, Charles VIII, puis son successeur qui interviennent. On les a appelés. Ils arrivent. Ils voudraient bien le royaume de Naples. Le pape, Borgia, se tourne pourtant vers la France : il veut marier son fils César et accroître ses États. Florence s'immisce à nouveau. Elle veut éviter que les Vénitiens ne rejoignent la France. C'est pourtant ce qu'ils font le 10 février 1499 avec la Ligue de Blois. Un des enjeux pour Florence, c'est aussi d'avoir un port. Pise ferait l'affaire... Mais Venise est toujours là à tirer les ficelles. Voilà les Français en Toscane. Puis à Rome. Ils signent un traité avec le pape. Ce dernier meurt. Tout est à refaire.

Pie III gouverne un mois. Il meurt aussi. Son successeur, Jules II, brouille alors le jeu. Les Borgia écartés, c'est la lutte entre Rome et la France. L'Allemagne maintenant veut s'en mêler. Mais elle hésite. L'Angleterre rejoint la France. Un schisme se prépare. Et une internationalisation du conflit. Le pape réplique : il crée une Ligue avec l'Espagne. Tout semble s'arranger au concile de Latran, en mai 1512. Pour un temps seulement... Et l'on pourrait continuer.

¹² *Ibidem*, p. 1380.

Voilà le spectacle que Machiavel contemple ! Il ne l'invente pas. Et, malgré l'*imbroglio*, il découvre une autre hypothèse, vérifiée par les faits. Les guerres, la politique étrangère, déterminent la politique interne des Cités. En tout cas, les deux sont liées. Car, au dedans, les partis et les factions en lutte, afin de se venger de rivaux au pouvoir, cherchent des appuis au dehors. La guerre extérieure alimente la guerre intérieure. L'inverse est vrai aussi !

Rivalités et factions intérieures

[Retour au sommaire](#)

Machiavel, qui est contre les guerres donc, qui souffre de voir l'Italie ainsi déchirée et sous influence étrangère, s'oppose très fermement aux violentes inimitiés et à la lutte des « *factions pernicieuses* » qui divisent les Cités et surtout sa ville natale. Pour lui, les partis politiques constituent le mal.

Florence est divisée en sept corporations d'*Arts majeurs* (juges et notaires, changeurs, médecins, droguistes, drapiers, soyers, fourreurs) et quatorze d'*Arts moyens et mineurs*, représentant les petits métiers et les commerçants ¹³. Ces groupes organisent la profession mais surtout composent le collège des électeurs et des éligibles (les *prieurs*). Dans cette période, le *popolo*, piétailée condamnée au silence, que méprise passablement Machiavel chaque fois qu'il le peut, se trouve « *horsjeu* » : en dehors des carnavaux, des fêtes, des processions ou d'une plongée permanente dans « *le fleuve noir de la sorcellerie* », pas de luttes sociales en bas de l'échelle sous les Médicis. C'est une force d'appoint dans les conflits entre clans de la haute bourgeoisie, de l'aristocratie, comme entre les couches moyennes, divisées et alliées de façon alternée par corporations aux puissants qui mènent la danse. Les grands se payent d'humanisme artistique. La petite et moyenne bourgeoisie, attirée par les lettres plus que par le mécénat palatial, se complaît dans la sentimentalité et une idéologie de fuite vers l'Antiquité. Les marchands, les métiers, qui aiment les espèces sonnantes et trébuchantes, prônent le civisme. Mais tout le monde se méfie de tout le monde.

¹³ Cf. Christian Bec, *Machiavel, op. cit.* p. 87.

Les institutions forment des entrelacs compliqués. En cas de crise, on appelle par le tocsin les habitants sur la place de la Seigneurie pour décider des réformes institutionnelles (c'est le *parlamento*) en criant « *au Peuple et à la Liberté* », ou pour convoquer une assemblée exceptionnelle de citoyens (la *balia*), qui légifère à la place des autres conseils dans des cas graves. À l'antique, les noms des citoyens éligibles inscrits sur les rôles et dans les corporations pour être magistrats sont tirés au sort dans des sacs de cuir, les bourses. En temps normal, le Conseil du peuple vote à la fève, à la majorité des deux tiers pour approuver les lois. Trois autres conseils contrôlent la politique : celui des cent vingt et un, celui des cent, celui des soixante-dix, qui, lui, désigne les membres de la Seigneurie. Celle-ci, composée du conseil des prieurs et du magistrat chargé de la justice remplacé tous les deux mois (le gonfalonier), dirige et propose les lois. La chancellerie, gérée par un fonctionnaire de métier, comprend l'appareil des bureaux.

Les factions ? Les Médicis ne furent pas épargnés. Cosme l'Ancien, dont Machiavel dresse un portrait princier, a été modéré à l'égard de celles qu'il avait vaincues. Il sut habilement acheter le peuple pour conserver la main. Mais l'introduction de magistratures par tirage au sort, qu'il accepta d'appliquer, atteint le pouvoir oligarchique constitué autour de lui. Le résultat ? Moins de concussion, plus d'équité dans les jugements, plus de liberté de parole et de critique dans les rues. Mais les puissants, qui avaient cru affaiblir Cosme en proposant ces changements, perdirent rapidement leur influence. Un clan mené par le gonfalonier Pitti en 1458, voulut ressaisir le pouvoir. Il changea les membres des conseils, noyauta les magistratures (écartant même un grand-parent de Machiavel, Girolamo, banni, déclaré rebelle, trahi lors de sa fuite et exécuté dans la prison de Florence ¹⁴).

Pendant huit ans, la cité subit une politique « *insupportable par ses violences* ». Cosme, trop vieux et malade, fut dominé par un groupe cupide. Son meneur, Luca Pitti, qui reçut maints cadeaux, se fit construire en mégalomane deux palais somptueux, utilisant comme main-d'oeuvre des repris de justice amnistiés. Machiavel ajoute :

¹⁴ Histoires florentines, p. 1291-1292.

« Afin que Dieu même parût avoir sa part de cette duperie, il ordonna des processions publiques et des prières solennelles pour le remercier d'avoir restitué à la république ses honneurs d'antan ¹⁵. »

Florence fut mise en coupe réglée et « *saignée au dedans par ses propres citoyens* ».

À la mort de Cosme, les rancunes se déchaînèrent. Son fils Piero, faible et malade de la goutte, fut la proie de toutes les manoeuvres. Un complot se prépara contre lui. Un conseiller, Neroni (le mal nommé), suggéra de faire rembourser tous les prêts généreux accordés par Cosme. Ce fut un tollé. Des banqueroutes de marchands suivirent, ruinant la cité. Deux partis se formèrent, se réunissant la nuit et préparant un affrontement direct. Le clan anti-Médicis fut trahi par un de ses membres qui révéla le nom des conjurés au moment où on devait remplacer la Seigneurie. Ceux-ci avaient passé des alliances à l'extérieur. Piero mourut en 1469, quatre ans à peine après son père Cosme.

En raison de la corruption croissante et de la mobilisation d'alliés extérieurs contre Florence, la situation se dégrada. Le pape Sixte IV appuya les conjurés qui envisagèrent d'assassiner les deux fils de Piero, Laurent et Julien, pendant un repas, le 26 avril 1478. La tentative fut reportée... dans l'église Santa-Reperata, au cours d'un office. Julien fut tué, mais Laurent, seulement blessé, se réfugia dans la sacristie. Avec l'appui de la foule, il reprit rapidement la situation en main. Au même moment, appuyé par un cardinal aux ordres du pape, Salvietti, une autre partie des conjurés tenta de s'emparer de la Seigneurie. La démarche échoua. Salvietti et ses hommes furent tous tués à l'arme blanche par les gardes ou pendus aux fenêtres. Les Piazzini, qui avaient fomenté le coup, furent arrêtés, liquidés féroce. Le cadavre d'un des derniers trépassés fut déterré, tiré à travers places et rues par la corde avec laquelle on l'avait pendu et jeté dans l'Arno. Soutenus par une foule vengeresse, les Médicis triomphèrent ainsi.

Cependant le scénario s'inversa après la mort de Laurent le Magnifique. Chassé par une révolte des classes moyennes et populaires autour de Savonarole, en 1494, le fils de Laurent, Piero, tenta de revenir au pouvoir, tant en attaquant Florence qu'en recherchant des appuis contre elle. Un coup d'État fut préparé en

¹⁵ *Ibidem*, p. 1292.

1497. On donna ce jour-là une distribution énorme de pain au peuple. La « *populace* », ajoute Machiavel, bien qu'appauvrie, était prête à tout compromis. Mais la pluie retarda les troupes de Piero. Les partisans de celui-ci firent une nouvelle tentative avec l'appui du pape et du cardinal da Ghizzano. Le complot fut déjoué et dénoncé publiquement. Après diverses hésitations, les conseils condamnèrent à mort six notables influents qui eurent la tête tranchée. Machiavel, peu machiavélique, commente :

« L'exécution eut lieu dans la cour du Palais du Capitaine. Toute la ville en demeura pour ainsi dire plongée dans les ténèbres ; chacun semblait respirer la vengeance ¹⁶. »

Les haines passionnées éclatèrent encore un an après, lors de la mort de Francesco Valori, qui avait exigé une condamnation sévère lors du précédent complot.

Ces exemples, pris par Machiavel dans la période médicéenne de Florence, révèlent bien les conflits permanents au sommet de la cité, portés à leur paroxysme, attisés voire suscités par les guerres extérieures. Un autre événement dont il rend compte souligne la violence intérieure de sa ville : la politisation de Savonarole. Ce fut un tremblement de terre, conséquence de la crise économique, sociale et politique qui couvait. Et un exutoire aux rancunes.

La foudre s'était abattue sur la flèche de la cathédrale quelques jours avant la mort de Laurent de Médicis, emporté par une maladie d'estomac à 44 an, en avril 1492. Signe du ciel ! s'écria aussitôt un moine dominicain que Laurent avait cru bon de faire revenir dans sa cité à la demande de son philosophe officiel, Pic de la Mirandole ¹⁷, afin notamment de restructurer le couvent de Saint-Marc. Quelle idée !

L'Église du temps était assez spéciale, il est vrai. Lors de la cooptation du pape Innocent VIII, l'assemblée cardinalice comptait de drôles de représentants, mondains et immoraux. Ceux-ci donnaient à Rome des fêtes de nuit. Ils menaient grand train (avec des fortunes de 100 000 ducats, comme celle du Cardinal de La Balue). Ils jouissaient de concubines (tel Rodrigue Borgia, père de six enfants).

¹⁶ *Ibidem*, p. 1402.

¹⁷ Cf. Donald Weinstein, *Savonarole et Florence*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 219-220.

Le nouveau pape donna la pourpre à des fils de famille, comme celui de son propre frère, ou celui de Laurent de Médicis (Jean, âgé seulement de 13 ans, ce qui ne s'était jamais vu dans l'histoire de l'Église). Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII fut choisi le 11 août 1492 par une élection simoniaque, après force intrigues et marchandages : ce n'était autre que... Rodrigue Borgia. Celui-ci poursuivit sa vie antérieure et peupla le Sacré Collège de créatures à lui. Il favorisa de façon népotique son clan familial, dont son troisième fils, César, et sa fille, Lucrèce. Comment rendre alors la papauté indépendante et puissante contre les tyrans italiens et les factions romaines sans lever une armée, sans faire de politique, sans organiser des mariages ou des divorces, sans s'appuyer sur les autres grandes familles des cités italiennes, voire sur des souverains étrangers, et même sans utiliser les « assassinats de confiance » ou le poison ?

Des prédicateurs critiquèrent très tôt cette Église-là. L'un d'entre eux sort du lot : Jérôme Savonarole, né en 1452 dans une famille noble de Ferrare, entré dans l'ordre de Saint-Dominique et très tôt sensible à la « *ruine de l'Église* » (titre de son premier écrit). Envoyé à Florence pour prêcher, en 1482, il eut un choc. Lors de son arrivée dans la cité « païenne » et mondaine des Médicis, il vit un étrange cortège : une cavalcade de masques et de chanteurs, accompagnée de mercenaires pris dans la lie du peuple (les *bravi*), entourant un cardinal ceint d'une grande épée et paradant sur un cheval.

Outré, il entama son chemin de croix. Le son de cloche était différent de celui des franciscains que les Florentins écoutaient jusque-là, flattant leur ville, leur culture humaniste et leurs oreilles. Le dominicain tonna, vitupéra, dénonça, prophétisa. Sans audience au début, il parla de l'Apocalypse. Ses sermons dressèrent le tableau des mœurs dépravées de la cité, lançant ensuite invectives et menaces qui effrayèrent les auditoires. Mais voilà : après un bref séjour à Sienne, rappelé donc par Laurent de Médicis à Florence, à son retour, la crise et les rancoeurs aidant, il prit un tout autre chemin.

Il enflamme maintenant des églises pleines. Le *popolo* est du spectacle. Des notables, des intellectuels viennent aussi écouter ses transes visionnaires. C'est lui qui avait contribué à la chute des Médicis en 1494. Piero s'était rendu auprès du roi de France, Charles VIII, sans consulter les conseils, comme pour lui faire allégeance. Une révolte éclate le 9 novembre, regroupant les partisans du

dominicain et tous les adversaires des Médicis (ils étaient nombreux) qui se soulèvent au cri habituel de « *Peuple et Liberté* ». Savonarole prêche :

« Le Glaive est venu ! les prophéties s’accomplissent ; c’est le Seigneur qui mène ces armées. »

Il se rend aussitôt auprès de Charles VIII qui promet qu’il respectera la cité. Il y entre bientôt aux cris de *Viva Francia*. Un mois plus tard, le prêtre se met à faire de la politique dans ses sermons. Il est pour la révision de l’impôt, du commerce. Il crée un mont de piété. Il propose une réforme des institutions de la cité. Lors des Rameaux, il fait déclarer Jésus roi de Florence. Il veut une république populaire, chrétienne.

Il prêche inlassablement contre le luxe et la dépravation de la cité. Un historien de l’Église, Fernand Mourret, raconte :

« Pendant le carnaval de 1497, il fit dresser sur la place de la Seigneurie une grande pyramide octangulaire, haute de trente brasses et large de cent vingt. Sur quinze degrés étaient déposés les objets apportés par les habitants de Florence : harpes, luths, violes et guitares, parfums, pommades et cosmétiques, oeuvres des poètes païens et des humanistes frivoles, tableaux lascifs de la jeune école florentine. On entassa au pied de la pyramide, des sarments, des étoupes et de la poudre. Une troupe d’enfants vêtus de blanc fit le tour du monument en chantant des cantiques. Puis, à un signal donné, le feu fut mis aux quatre angles du “bûcher des vanités”. Quand le premier jet de flammes, mêlé de fumée, s’éleva vers le ciel, les cloches sonnèrent, les trompettes de la Seigneurie retentirent et un formidable cri de triomphe sortit de toutes les poitrines, comme si l’empire de Satan venait d’être anéanti ¹⁸. »

Alors le dominicain ne se sent plus. Il attaque le pape, qu’il accuse de simonie. Il veut que tout Florence suive les règles de vie d’un monastère. Il transforme des épouses en nonnes, contre l’avis des maris. Des jeunes à sa dévotion, les *fanciulli* (les jeunes du frère), entrent dans les maisons en bande, brisent les tables de jeu, les instruments de musique, dénoncent les délinquants,

¹⁸ Fernand Mourret, *Histoire générale de l’Église*, t.V., Paris, Bloud et Gay, 1910, p. 213.

jusqu'à leurs propres parents. Le pape envoie des brefs à Florence, puis un émissaire. Il interdit au dominicain de prêcher. L'autre continue.

La Seigneurie, qui sait à quoi s'en tenir sur le pape, laisse faire un temps. Savonarole demande un nouveau concile. Il écrit à tous les monarques d'Europe. Sa lettre à Charles VIII est interceptée par le Vatican... Il se durcit au moment du renouvellement périodique de la Seigneurie, qui partage la ville en clans chaque fois. La coupe est pleine. Les partisans des Médicis, les franciscains (regroupés autour de Fra Mariano), le nouveau parti des Enragés (les *Arrabiatati*) ne supportent plus son intégrisme et sa folie. Comme dit Machiavel non sans humour noir :

« Il sentait déjà le brûlé ; car la ville, instruite de sa nouvelle contestation avec le pape, fatiguée et ennuyée de ses prophéties sinistres, commençait à s'irriter contre lui : c'est pourquoi il cherchait autant qu'il le pouvait à éloigner le mal qui le menaçait [...]. La ville, divisée, était ballottée entre deux partis inégaux, et aussitôt après l'entrée en fonctions des seigneurs désignés pour le mois de mars, on reçut de nouveaux brefs du pape, extrêmement pressants. On délibéra plusieurs fois sur cette affaire ; et comme d'abord la Seigneurie était divisée d'opinion, il en résultait des altercations extrêmement sérieuses ¹⁹. »

Attiré, semble-t-il, par les flammes, Savonarole lance alors un défi à ses adversaires, relevé par un franciscain. Le 7 avril 1498, place de la Seigneurie, après avoir beaucoup hésité, il accepte « *l'épreuve du feu* » consistant à marcher sur un étroit sentier entre les flammes d'un bûcher. La pluie annule la tentative. La foule, immense, s'impatiente puis s'agite nerveusement. Des rixes éclatent. L'opération dégénère en un tumulte indescriptible. En un jour, dans un bûcher éteint par le ciel, le prestige de Savonarole s'écroule. Le peuple, furieux, conscient d'avoir été honteusement trompé, attaque son couvent de Saint-Marc, où il s'était replié. On l'arrête. On lui fait un procès rapide. Il est torturé, jugé en présence d'envoyés du pape. On l'accuse de fausses prophéties mais surtout, d'avoir comploté contre le gouvernement et établi une intelligence avec des puissances étrangères. On le condamne à être pendu au gibet sur la place de la Seigneurie, puis au bûcher, afin de séparer complètement son âme de son corps. Le supplice a lieu le 23 mai 1498... La république des classes moyennes

¹⁹ Histoires florentines, p. 1404.

commence. Et un mois après, Machiavel devient un de ses fonctionnaires. Il restera marqué, nous y reviendrons, par cette « révolution culturelle ».

La théorie savonarolienne de l'union de tous les citoyens pour le « *bien commun* » de la cité dans la paix, rachetée par une pénitence et une ferveur religieuse conséquente, influença des notables, les quartiers populaires, les jeunes étudiants, mais aussi tous les intellectuels qui venaient écouter ses sermons. L'un des philosophes les plus célèbres de Florence, Marsile Ficin, qui eut les faveurs des Médicis et de Machiavel, les écouta lui aussi avec admiration, avant de déchanter, comme beaucoup d'autres, et de stigmatiser son ancienne idole *a posteriori* ²⁰. Savonarole fut considéré comme un grand esprit, un excellent thomiste, un orateur remarquable, un interprète érudit des écritures saintes et du christianisme primitif. Ce prédicateur politisé, qui annonce Martin Luther, n'avait qu'un défaut : il prétendait entendre des voix et parlait au nom de Dieu lui-même. Et surtout, il osa défier le pape en personne. Un temps, la République de cette cité licencieuse avait fermé les yeux. Mais elle ne pouvait continuer à laisser insulter le souverain pontife. Défier l'autorité ! On le lui fit bien voir !

Voilà plantés les éléments du décor. Celui de l'oeuvre. Mais aussi de la pensée. On ne peut séparer Machiavel de sa ville natale. Mieux que quiconque, il a compris son âme, qu'il définit dans ses écrits inconsciemment :

« Quand Florence eut recouvré son ancienne puissance, alors cette ville, si fervente de discourir, et qui toutefois ne juge pas les gens sur leurs propos mais sur leur réussite, changea de langage ²¹. »

Un « changement de langage » ? Efficacité des marchands florentins ! Les contemporains de Machiavel furent des malins et des bonimenteurs. Endurcis par les affaires, République oblige, ils s'habituèrent à la violence de la parole publique, aux émotions populaires, aux complots, aux règlements de compte expéditifs. D'où ce regard impitoyable, réaliste et sceptique sur le monde. Les enthousiasmes artistiques, festifs, quotidiens, la joie de vivre dans la cité des

²⁰ Cf. Donald Weinstein, *op. cit.*, p. 192-200. Cf. également, au sujet de la position des intellectuels florentins au tournant de 1500, Christian Bec, *Machiavel, op. cit.*, p. 71-72.

²¹ Histoires florentines, p. 1373.

Médicis, eurent pour toile de fond ce décor sanglant. Machiavel épouse la mentalité et les modes de raisonnement de sa ville. Son réalisme, finalement, n'est pas le sien. C'est celui, collectif, de ses concitoyens. Pour eux, la réalité des affaires et de la politique passe avant les discours, dont les arrivistes se parent comme de masques. Une leçon pour la suite des temps.

En tout cas, ce n'est pas Machiavel, fonctionnaire modeste, qui fut machiavélique. Mais son objet d'observation : Florence, dans une époque terrible où rôdait quotidiennement la mort politique. Les hommes de pouvoir, non encore retenus par le Droit, ou si peu, se donnaient libre cours comme des bêtes fauves. La punition des complots révèle aussi une politique républicaine et angoissée des moyens : exécutions immédiates, promenades des cadavres dans les rues, bûchers rédempteurs, pendaisons aux fenêtres, procès publics, tortures... Machiavel, par ses objets, est bien le fils de cette ville-là. Mais, lui, en humaniste, parle aussi de « ténèbres » !

POUR UNE METHODE GLOBALE

[Retour au sommaire](#)

Une démarche historique s'impose d'emblée pour tenter d'articuler l'homme, un tel contexte, et le contenu de ses écrits. Là, deux approches sont possibles, que l'on a tendance trop souvent à opposer : l'une, historiciste, l'autre, structurale.

Historicisme et contextualisme

La première méthode éclaire tel écrit par des éléments biographiques, sociaux ou événementiels susceptibles de fournir une « explication » de la pensée. On relie des faits contemporains à un texte et à un auteur. La chose est d'autant plus facile, avec Machiavel, que, nous l'avons vu, la période est riche en événements. Mais cela en épuise-t-il le sens ? Le risque est de proposer une lecture au premier degré. Et aussi de diviser en tranches la vie de l'auteur analysé, en postulant une unité factice de l'homme ou, à l'inverse, une série de « coupures » affublant celui-

ci de plusieurs personnages successifs. Quels liens établir alors entre les différentes oeuvres ? Poussée trop systématiquement, cette méthode est susceptible de faire éclater la cohérence d'une pensée. C'est ce travers qui est pourtant revendiqué par Christian Bec, au nom d'une plus large partie de l'historiographie machiavélienne de tendance historiciste et contextualiste :

« La méthode synchronique à laquelle on a eu recours [...] pour exposer les points forts de la pensée politique de Machiavel présente l'avantage de la clarté. Elle doit permettre au lecteur de s'orienter dans les multiples démarches d'un raisonnement qui, n'étant pas philosophique, ne s'élabore jamais en un système cohérent d'explication globale du monde. Jamais Machiavel ne pense à rassembler et unifier ses observations et ses réflexions politiques en une théorie unique. Au contraire, il recourt tantôt à un argument, tantôt à un autre, au gré des convictions et des buts qui sont alors les siens. Jamais, donc, cette espèce de système que nous venons de présenter n'est apparu comme tel à notre homme. Contre tous les philosophes interprètes de Machiavel en termes philosophiques, L. Firpo a parfaitement raison de dire : "Si quelqu'un l'avait traité de philosophe, il s'en serait assurément moqué et Dieu sait avec quelles plaisanteries" ²². »à

Reste à savoir si la mise en relation du texte avec des événements de son temps éclaire suffisamment la pensée elle-même. L'approche atomistique suggérée ici dissout la cohérence de l'oeuvre dans les instants multiples de la vie de l'auteur et dans les traces des pratiques contemporaines qu'il décrit. Le sens en ressort-il grandi ?

La synchronie du sens

[Retour au sommaire](#)

L'autre méthode est plutôt synchronique. Sans nier l'apport de l'historicité, elle traite de façon structurale un ensemble de textes en considérant qu'il forme un tout dont on ne peut rien distraire, un corpus unique et cohérent dont toutes les parties sont liées. La compréhension surgit alors, non des seuls événements qui entourent l'oeuvre, ou du processus d'adaptation de l'auteur à ceux-ci, mais d'une

²² Christian Bec, *Machiavel, op. cit.*, p. 127.

logique complexe qui travaille les textes et leur auteur de façon interne et externe. Comment ?

L'histoire des idées, avertit Michel Foucault, reste difficile à définir :

« Objet incertain, frontières mal dessinées, méthodes empruntées de droite et de gauche, démarche sans rectitude ni fixité ²³. »

Le philosophe admet cependant que cette discipline pose un regard sur les « à-côtés », les « marges », les « ombres », sur « la philosophie spontanée de ceux qui ne philosophent pas », sur les « rumeurs latérales » constituées de choses « inavouables ».

L'histoire des idées, ajoute-t-il, « s'adresse à toute cette insidieuse pensée, à tout ce jeu de représentations qui courent anonymement entre les hommes ; dans l'interstice des grands monuments discursifs. C'est la discipline des langages flottants, des oeuvres informes, des thèmes non liés. Analyse des opinions plus que du savoir, des erreurs plus que de la vérité, non des formes de pensée mais des types de mentalité [...]. Elle met en rapport des oeuvres avec des institutions, des habitudes ou des comportements sociaux, des techniques, des besoins et des pratiques muettes ; elle essaie de faire revivre les formes les plus élaborées de discours dans le paysage concret, dans le milieu de croissance et de développement qui les a vues naître. Elle devient alors la discipline des interférences, la description des cercles concentriques qui entourent les oeuvres, les soulignent, les relient entre elles et les insèrent dans tout ce qui n'est pas elles ²⁴. »

Mais en généalogiste et en archéologue, Foucault refuse les analyses formalistes ou interprétatives : pas de recherche de « sens caché », d'autre discours, d'allégories, d'images. Il écarte encore les tentatives de révélation de genèse, de continuité, de totalisation. Sa théorie des formations et des pratiques discursives, de la positivité, de l'archive, des énoncés, propose d'autres postulats et d'autres objets.

²³ Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 179.

²⁴ *Ibidem*, p. 179-180.

Un discours est une pratique obéissant à des règles, pas un document sur lequel on déposerait du sens (ce serait plutôt un monument). On ne peut le saisir que dans sa « *discontinuité* ». Le sens ne risque-t-il pas alors d'être réduit à un discours mort, dépassé, enfermé dans la prison de pratiques discursives situées historiquement ? On connaît les postulats foucaaldiens qui en découlent. L'oeuvre d'un auteur n'est pas une découpe suffisamment pertinente, placée ou non dans les réseaux de sens et les contextes qui la soutiennent. L'auteur n'est plus une catégorie pertinente pour étudier les discours. Ceux qui circulent sont souvent anonymes, sans auteur, et on doit les rechercher chez des écrivains mineurs, oubliés voire anonymes. Le sens ne s'épuise pas dans les liens entre l'auteur et l'oeuvre. Il est produit par la réécriture de l'observateur extérieur qui dépasse ces deux entités généralement fétichisées. Mais Foucault se rattrape heureusement. Il avoue qu'il peut y avoir des « *points de partage* » nombreux entre histoire des idées et méthode généalogiste ²⁵. Comment pourrait-il en être autrement ?

Notre objectif, tout en appliquant certains pans de la méthode foucauldienne à Machiavel (la théorie des *épistémè*), est bien de reconstruire la cohérence et les agencements de l'oeuvre prise à la fois comme un discours fermé sur lui-même, mais aussi comme un ensemble traversé par d'autres discours. L'oeuvre devient alors une sorte de compromis, de « moyenne », d'espace de négociations entre des blocs de sens variés et contradictoires. Tout auteur assimile des modèles culturels environnants, collectifs, de façon plus ou moins consciente. Mais il en est aussi le démiurge. C'est lui qui résout les contradictions entre ce qu'il a le droit de dire, ce qu'il ressent, ce qu'il voit, et ce qu'il comprend de la pensée collective, confuse, trouble, dans laquelle il baigne, entre le haut et le bas.

Le discours de l'oeuvre n'est finalement pas contradictoire avec les pratiques discursives d'une époque donnée. Notre postulat, contre une méthode historiciste étroite et contre une « archéologie » qui dissout les oeuvres et les auteurs dans des « structures » collectives de sens en exigeant de ces derniers qu'ils soient toujours anonymes et inconscients, c'est qu'il existe bien une philosophie politique machiavélique. Laquelle ? Comment en reconstruire la cohérence ?

La difficulté, avec Machiavel, c'est qu'au-delà de l'espace-temps de sa vie, a surgi un mythe interprétatif de sa pensée. On dépasse fatalement son contexte

²⁵ *Ibidem*, p. 181-183.

daté. Et l'on se trouve face à un nouvel objet dont le sens complémentaire interroge l'oeuvre. Il incite à se replonger dans le « texte ». Face à cette difficulté supplémentaire, n'est-il pas souhaitable de faire converger les méthodes diachronique et synchronique ?

Il reste à déchiffrer un corpus énorme et foisonnant, en se montrant fidèle autant au contexte qu'au texte, à l'homme et à sa culture ambiante. Pour cela, il est utile de prendre en considération autant les premiers écrits, les lettres familières, les rapports diplomatiques du légat de la République, que les textes politiques consacrés. Le regard, le sourire de Machiavel sur la vie, les hommes, le monde, sont enfermés dans un bloc d'écrits que l'on ne peut tronçonner. Cela dit, il ne s'agit point de créer de façon artificielle et schizoïde un « jeune » auteur par rapport à un plus « vieux » ou un plus « sérieux » : la majeure partie des écrits littéraires est contemporaine des grands traités et date de l'exil. La difficulté est bien d'éviter les périodisations artificielles, les projections de soi, ce que Lucien Febvre dénonce comme « *le péché des péchés, le péché entre tous irrémissible : l'anachronisme* ». Comment procéder alors ?

La première partie de cette étude se propose de reconstituer la Raison politique machiavélienne. Sans isoler chaque oeuvre et sans les étudier séparément, en repérant dans chacune ce qui relève de la chronique politique du temps ou de la référence à l'histoire antique – méthode légitime et éclairante, bien investie par Christian Bec²⁶ –, il s'agit de proposer une synthèse sur la pensée machiavélienne du pouvoir. Celle-ci ne peut séparer totalement *Le Prince* des *Discours*, même si une différenciation est possible : *Le Prince* constitue une synthèse entre histoire et approche événementielle sur les principats, les *Discours* une réflexion plus historique sur les républiques (l'équivalent événementiel étant pour celles-ci les *Histoires florentines*). La Raison politique n'est pas donc pas une Raison d'État, un livre de recettes pour gouverner à l'intention des princes du futur. Il s'agit d'une démarche intellectuelle. Machiavel propose en effet, en philosophe et en historien, mais aussi en « journaliste » diplomatique de la politique de son temps, un discours structuré sur les formes de gouvernement et

²⁶ Christian Bec, dans son *Machiavel, op. cit.*, apporte les éléments essentiels de compréhension historiciste de l'oeuvre. Particulièrement éclairante est sa présentation du *Prince*. Il donne de précieux extraits de jugements historiographiques sur tous les points que soulève l'oeuvre machiavélienne.

sur le pouvoir, tant dans ses dimensions rationnelles que dans ses aspects imprévisibles. Selon lui, si l'on s'en donne les moyens, on peut mettre sur pied une politique du « *bien commun* » dans la cité, soit sous forme princière, soit à travers des institutions républicaines. Cependant, il reconnaît qu'aucune forme n'est durable, ni idéale, et qu'elle dégénère fatalement dans la violence et la corruption. Comme si le pouvoir constituait un « mal » en soi et se trouvait inséparable de la nature des hommes. Cette contradiction apparente, qui n'en est pas une, ne forme-t-elle pas un autre aspect de l'énigme machiavélienne ?

La deuxième partie de cet ouvrage suggère une réponse. Une des clés se trouve, semble-t-il, dans le repérage de divers ensembles discursifs contemporains de Machiavel qui parlent dans l'oeuvre. En s'inspirant d'une méthode phénoménologique (qui doit à Michel Foucault et à son archéologie du savoir tout en s'en démarquant ²⁷), il s'agit de décrire ces ensembles tels qu'ils surgissent dans leur manifestation visionnaire et métaphorique comme dans leur dimension externe et collective. Brouillent-ils le sens ? Orientent-ils la pensée dans sa structure et ses contenus ? Ne donnent-ils pas une certaine incohérence aux écrits de celui qui est considéré pourtant comme un des fondateurs de la « science » voire de la « Raison » politique modernes ? Au-delà des langages qui se croisent, un imaginaire nocturne étaye dans une vision du monde problématique la Raison machiavélienne. Lequel ? Comment ?

Après avoir mieux cerné ces relations complexes, au niveau de leur « réécriture » entre l'homme, le contexte et l'oeuvre, il reste à comprendre la seconde question de l'énigme. Le rapport entre science et valeur, morale et politique, tel que le révèle le mythe Machiavel.

²⁷ Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, op. cit.

SECONDE ÉNIGME : MORALE OU POLITIQUE ?

LES FONDEMENTS DE L'ORDRE POLITIQUE

[Retour au sommaire](#)

L'épistémologie classificatoire des courants de pensée politique varie en raison de l'hétérogénéité des auteurs et des doctrines. Pour voir clair dans un corpus immense et apparemment contradictoire, on différencie généralement les conceptions holistes de celles individualistes, chacune pouvant être moniste (attachée à la recherche d'une unité plus ou moins hiérarchisée), dualiste, voire pluraliste (favorable à un pouvoir multiple plus ou moins partagé).

Les théories totalisantes valorisent le « bien commun », les approches individualistes, plutôt l'« intérêt général ». Les premières critiquent le défoulement des intérêts privés qui mettent en péril la cité. Les secondes insistent sur leur articulation à la chose publique qui la renforce. De là surgissent des questions classiques que Machiavel, qui tenta de les renouveler, eut à méditer en son temps.

Peut-on fonder un ordre politique sur les pratiques humaines ? Comment légitimer l'unité politique, l'absolu de l'Un, à partir de la multiplicité relative des intérêts de groupes sociaux ou de dirigeants possédés par une soif de puissance, toujours prêts à dominer autrui, à se faire la guerre, à fabriquer un ennemi ?

Comment concilier les contraires et imposer à tous une loi juste, un équilibre entre autorité et obéissance, puissance et soumission ? Tous les courants ont conjugué différemment cette combinatoire logique.

Les réponses humanistes des Grecs

[Retour au sommaire](#)

La pensée tragique et relativiste grecque instaura pour la première fois la politique en instance autonome. Mais dans son origine, plus que le produit d'écoles philosophiques, elle naquit de l'univers de la *polis* où le pouvoir devint collectif. Là, dans un espace public où l'intérêt commun surgit de la confrontation des affaires privées, la logique du discours, les techniques de parole par l'argumentation et la discussion contradictoire constituèrent le principal instrument d'influence collective, renforcé avec la généralisation de l'écriture. Le pouvoir commença à se mesurer à l'aune des techniques persuasives du discours qui transforma les assemblées en véritables tribunaux politiques. L'écriture quant à elle, froide, durable, efficace, permit la rédaction de lois dépassant l'oralité et la simultanéité des palabres de la place publique ²⁸. La parole collective dut affronter diverses sociétés secrètes à mystères à la recherche d'une sagesse coupée du monde. Contre ces sectes, elle devint le premier laboratoire de la théorie politique qui dans ses débuts bascula entre ces deux voies contradictoires ²⁹. Afin d'unir les citoyens en une communauté de semblables et d'égaux (les femmes, les étrangers, les esclaves s'en trouvant exclus), au-delà de la diversité des phratries, tribus, dèmes et cités d'appartenance, il restait à fonder l'ordre commun, applicable à des citoyens-soldats également impliqués dans la défense de leur cité. L'organisation d'un pouvoir multiple rendit l'ordre social assimilable à la loi désormais supérieure à la puissance des hommes. Mais sur quoi fonder cette loi (la *diké*, le *nomos*) qui se proposait d'harmoniser la cité en appliquant une morale laïcisée de tempérance (la *sôphrosunê*) ?

²⁸ Cf. à ce propos les deux ouvrages de Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979 et *La Logique de l'écriture*, Paris, Armand Colin, 1986.

²⁹ Cf. à ce propos le livre lumineux de Jean-Pierre Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, 1997.

Des solutions pratiques surgirent dans des communautés bouleversées par l'apparition d'une économie monétaire et en proie à de violentes et incessantes luttes de clans dirigeants et de classes sociales. La création d'un droit laïcisé, une logique nouvelle de « procès » publics, une éthique de la mesure et de l'équilibre adaptée aux « classes moyennes », accompagna l'élaboration d'un droit public appuyé sur une constitution écrite applicable à tous. La politique devint l'affaire de « sages » et de mystérieux législateurs, à la fois devins purificateurs ou conseillers secrets des dirigeants. Les théoriciens classiques (Platon et Aristote), après l'inquiétant procès de Socrate (399 AC), apportèrent deux réponses divergentes à la question du fondement d'un « cosmos humain ».

Cet univers social devait reposer soit sur des conventions et des contrats réciproques, réalisant une harmonie en dehors des rapports de force, soit sur une transcendance abstraite liée à une conception de la nature. Celle-ci, au-dessus du discours, fut définie à partir de principes premiers et universels produits par la puissance de la pensée théorique : l'Idée, la Raison (*logos*), le bien, le Juste, le Bonheur, l'Harmonie... Mais jamais les Grecs n'accordèrent une quelconque importance à l'individu ou à la personne en tant que telle. L'ordre réel des cités, fondé aussi sur l'esclavage, continua de reposer au-delà des représentations, sur une logique parentale et inégalitaire de clans familiaux, de tribus, de groupes sociaux en lutte, en relations d'alliance, de guerre ou de défense face à des voisins ou des envahisseurs. Les fondements minaturels, mi-humains du politique, théorisés pour la première fois de façon rationnelle, posaient de sérieux problèmes d'application.

Pour les penseurs réalistes, dont Aristote, les hommes sont méchants naturellement. Cependant ils se trouvent contraints de vivre en société. Leur association apparaît soit naturelle et nécessaire, soit volontaire (ils se réunissent par une sorte de « contrat » pour défendre leurs intérêts communs). Grâce à une éducation appropriée, à une bonne police, à des lois justes, au respect de la coutume, ils peuvent devenir vertueux individuellement, puisque chacun possède en lui naturellement une morale de la raison, de la juste mesure et de la vertu.

L'histoire de chaque cité dévoile cependant une réalité éloignée de cet idéal. Les types variés de constitutions révèlent des éléments positifs et négatifs de fonctionnement. Chacune, qui distribue différemment l'autorité (la royauté, l'oligarchie, la démocratie), connaît avec le temps la corruption de ses fondements

coutumiers ou écrits : la royauté dégénère en tyrannie, l'oligarchie en ploutocratie, la démocratie en démagogie. Aristote, penseur de la vertu, attaché à la réalisation dans la cité d'une « constitution » équilibrée (*politéia*) se dotant de « moyens adéquats » pour être « durable », fut le premier analyste réaliste et pessimiste de la tyrannie et de la corruption politique. Les hommes restent pour lui incorrigibles en matière de pouvoir. Comment échapper à l'entropie des formes institutionnelles qui se succèdent de façon cyclique, celle dégénérée d'un type entraînant l'émergence d'un autre type ? Au-delà de la morale, de la loi, du droit, Aristote a révélé crûment le pouvoir en ces pratiques.

Les penseurs idéalistes proposèrent, eux, une réflexion utopique et prescriptive à la suite de Platon. Ils imaginèrent une cité idéalement structurée, mathématique, à la mode pythagoricienne. Celle-ci devait se donner tous les moyens pour rendre les hommes meilleurs : éducation forcée, vie communautaire, découpage de l'espace social et territorial, gouvernement de rois-philosophes, hiérarchisation « spartiate » de pères de familles autour d'une élite divisée fonctionnellement... La cité utopique, éloignée du pragmatisme individualiste et de l'eudémonisme aristotélicien, fétichisa une loi construite. Elle se déclara virtuellement inégalitaire malgré ses velléités d'harmonie. Les hommes de la Grèce, attachés à leurs libertés parentales, sociales, villageoises, pouvaient-ils accepter le caractère totalitaire d'un programme imposé de façon théorique sans leur consentement, en dehors des discussions controversées de la place publique ?

Prise entre une vie politique violente, la recherche solitaire (socratique) de voies de sagesse et une utopie de papier irréalisable, la théorie grecque, balayée par le retour de la monarchie macédonienne de type oriental puis par l'empire romain, montra ses limites : l'homme, naturel ou social, plus ou moins en dehors des dieux de la cité, était devenu la seule mesure de la politique. Mais pouvait-il l'être de lui-même ?

Omnis potestas a Deo : la transcendance chrétienne

[Retour au sommaire](#)

Après l'humanisme stoïcien, après l'éclectisme néoplatonicien de l'école d'Alexandrie, après aussi la synthèse romaine rêvée par Polybe et par Cicéron, la pensée chrétienne, venue d'Orient, inversa la problématique grecque. Elle réintroduisit le lien entre religion et politique à partir du postulat d'un Dieu transcendant. Mais si tout dépend dans l'ordre de la vie et du pouvoir de cette transcendance, comment situer l'homme, sa raison et sa conscience morale par rapport à elle ? Surgirent alors des discussions controversées sur les preuves de l'existence de Dieu, de la divinité du Christ, de la Trinité, sur les comportements mauvais de l'homme créature d'un Dieu bon, sur les relations entre foi et raison, intelligence, volonté et liberté... Selon la théorie très discutée de saint-Paul (*omnis potestas a Deo*), le pouvoir, qui dépasse la puissance humaine, vient d'un Dieu qui est premier. Sa créature, l'homme, même stylisée à son image, reste seconde et ne peut par définition totalement lui correspondre. Donc la puissance humaine reste douteuse. D'où la théorie du péché et celle apocalyptique de la chute. D'où aussi, sur le plan logique, la nécessaire division (qui épuisera l'Église) entre Dieu et César, c'est-à-dire entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, la cité céleste et la cité terrestre, le pape et l'empereur, la religion et la politique... Comment fonder celle-ci sur celle-là, alors que le dogme les oppose radicalement ? Un prince ne peut se déclarer supérieur au successeur de Pierre ni échapper aux règles de l'Église. Donc tout gouvernement, composé de membres de la communauté des chrétiens, doit se soumettre à l'autorité supérieure de la hiérarchie ecclésiale. D'où encore l'autorisation exceptionnelle accordée au peuple de tuer un tyran qui s'éloigne des principes chrétiens, ou bien l'obligation pour les princes de respecter des principes catholiques d'exercice du pouvoir qui les rabaisse au rang de simple croyant.

Cette morale resta proche de la philosophie antique, notamment du stoïcisme cicéronien.

Face à la réalité des pratiques de combat au sein de l'Église elle-même, et à cause de la violence de nombreux monarques, le dualisme fondateur du christianisme se crispa. La distance établie par le code entre Dieu et les hommes, entre l'Église et les princes, entre les rois et les tyrans, entre les dirigeants et le peuple des dirigés, rendit difficile l'harmonisation des parties avec le tout. Des schismes et des querelles internes partagèrent l'Église de Rome jusqu'à la faire implorer, sous la poussée de forces centrifuges mais aussi en raison de l'interférence de codes alternatifs qu'elle combattit inquisitoirement (germanique, « mahométan », judaïque, néo-romain, néo-grec, byzantin notamment) et qui brouillaient ses postulats.

Malgré une position inversée quant à la transcendance, des points d'achoppement surgirent dans les théories, comme la pratique du mal politique, la persistance de la tyrannie, ou la séparation entre dominants et dominés. Ces problèmes irritants contredisaient la transcendance – pour des systèmes de pensée qui, au-delà de leur universalisme, ne remirent pas en question l'esclavagisme, ne connurent pas une théorie des droits de la personne et méprisèrent profondément les femmes (malgré Antigone !), les étrangers ou les « incroyants ». Héritées et reprises dans des combinaisons variées, ces apories ont traversé de façon redondante la pensée ultérieure.

Selon les doctrines holistes, une entité supérieure à la multiplicité des parties composant le tout (le bien commun, la Cité, le Royaume, l'Empire, le Prince, l'État, l'Église, le Peuple, la Nation, la Volonté générale...) doit se dresser au-dessus des intérêts personnels et se donner les moyens légaux, policiers ou militaires de se faire respecter. L'intérêt privé se trouve rabaissé au rang de « passion », de « désir » ou de « vice », plié au régime de la loi, de la morale et de la vertu. Dans cette logique, la liberté de chacun apparaît relative au respect de la communauté hiérarchisée. L'individu n'est rien. La société est tout. Le pouvoir peut être celui d'un seul. Pour les doctrines individualistes, l'intérêt général ne peut naître que d'une agglomération d'intérêts particuliers.

Le fondement de toute autorité et de toute puissance reste la personne humaine individuelle soumise à une loi morale. Celle-ci, reliée ou non à une transcendance extérieure, apparaît irréductible à toute hiérarchie, à tout pouvoir. C'est sur l'intériorité de la conscience que repose le lien politique. La personne, qui incarne Dieu à elle seule, contient l'essence du peuple souverain. Cela

implique le respect inviolable par tout pouvoir de la personne de chaque sujet. Et l'égalité de tous devant Dieu. Les « appétits » régulés deviennent socialement positifs : ils constituent, pour une théorie du salut par l'activité et la vocation de l'homme sur terre, des « avantages », des « besoins ». Ils sont à la base de « la richesse des nations » comme du service du bien commun. On ne parle plus de « vices », de « passions », mais d'« intérêts » précisément, liés à une théorie des droits et des devoirs de la personne ³⁰. La mise en forme représentative et l'articulation de ces intérêts pluralistes, étayés dès le XII^e siècle par une théorie juridique et souverainiste de la loi, du gouvernement, des corps et de l'État, fonderont plus tard la conception démocratique ³¹. Le pouvoir devient la somme des individus.

La philosophie a donc toujours traité de façon différencialiste la question de l'origine hiérarchique ou associative du pouvoir. Située historiquement à la conjonction de ces apories grecques et chrétiennes par son appartenance à la Renaissance, l'oeuvre machiavélienne, dont nous postulons la cohérence au-delà de ses apories contextuelles, a-t-elle vraiment dépassé cette problématique ? Comment la situer dans la grammaire générative du code politique occidental ? Forme-t-elle un point de basculement, un massif incontournable entre la pensée holiste et la pensée individualiste du pouvoir ? Énigme du Sphinx oblige, une autre question surgit, liée à la précédente sur les fondements de l'ordre politique, divins ou humains : si l'homme est le levier du pouvoir, et non pas Dieu, ou si Dieu est trop lointain, quelle relation établir entre morale et politique ?

³⁰ Albert Hirschman, pour qui cela constitue dans l'histoire de la pensée un « *pas de géant* » insiste sur l'analyse de la transformation par Mandeville des « *vices privés* » en « *bien public* », et surtout sur le fait qu'Adam Smith, dans *La Richesse des nations*, a pour la première fois remplacé les mots « *passions* » et « *vices* » par « *avantages* » et « *intérêts* ». Cf. *Les Passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980, p. 21-23.

³¹ C'est la problématique défendue autour d'une réflexion sur les partis politiques qui articulent précisément les intérêts privés et l'intérêt général, par Jean-Marie Donegani et Marc Sadoun dans *La Démocratie imparfaite. Essai sur le parti politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1994.

SCIENCE POLITIQUE ET VALEURS

[Retour au sommaire](#)

La « science politique », depuis Hérodote, Platon et Aristote, s'inscrit dans la longue durée de la pensée sur le pouvoir. Il serait discutable de séparer totalement sa dimension analytique contemporaine – dont la sociologie des idées – des systèmes synthétiques de la « vieille » philosophie. Même s'il convient d'ignorer la question du meilleur des régimes possibles et de distinguer les jugements de faits des jugements de valeurs dans une conception positive des sciences humaines, il faut reconnaître que ces deux formes de connaissance ont un parcours lié. D'autant que, comme l'a montré Léo Strauss, une philosophie politique branche de la philosophie générale, découpée en morceaux comme « *les parties d'un ver de terre* », perd son honnêteté et sa dignité. Et qu'une science politique totalement détachée de la question des valeurs risque de devenir prisonnière de l'opinion publique, voire l'alibi d'un système de pouvoir, favorisant alors le nihilisme, le manichéisme, sinon le conformisme ou le philistinisme ³².

Cependant, le rapprochement des deux savoirs, la porosité de leur frontière, que l'on retrouve dans le concept américain de « théorie politique », connaissent un achoppement de taille avec l'oeuvre de Nicolas Machiavel.

Quoi de moins étonnant ? Plus que tout autre, celui-ci s'est vu reprocher d'avoir séparé, le premier, morale et politique, science et valeurs. Ce paradoxe colle à la peau du Florentin. Là surgit la seconde partie de son énigme, résumée en ces termes forts par Raymond Aron :

³² Léo Strauss, *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1992, p. 15-58. Pour une réactualisation récente des questions posées par Léo Strauss, cf. le débat entre Jean Baudoin (« Sociologie critique et rhétorique de la déploration ») et Daniel Gaxie (« Désir de réalité et dogmatisme de la *doxa* »), *Revue française de science politique*, vol. 4, n° 4, octobre 1994.

« La difficulté est double. D'abord, nous parvenons difficilement à pénétrer le mélange de politique rationnelle et de croyance astrologique, de foi en la fortune et de foi en la volonté, qui caractérise l'atmosphère philosophique des écrits de Machiavel. Ensuite et surtout, l'incertitude touche à la signification et à la portée de la méthode et de la philosophie que cette méthode entraîne. Machiavel est un des premiers à avoir analysé la politique en tant que telle, observé les successions d'événements, pour marquer les régularités et en dégager des conseils d'action. En d'autres termes, Machiavel semble adopter l'attitude du savant, l'attitude du savant et du technicien qui s'appuie sur les résultats du savant. Or une telle science a fait scandale et continue de faire scandale parce que la considération exclusive de l'efficacité, en fait de politique, risque d'aboutir à un amoralisme agressif. La question dernière du machiavélisme est là. La science politique à la manière de Machiavel restera une science secrète, comme honteuse, aussi longtemps que la politique, en s'isolant, se déshumanisera en un art de la puissance. Est-ce la méthode qui est responsable ? Ou la simplification de la réalité par les observateurs ? Les conséquences tirées de la science sont-elles illégitimes ? Ou enfin cette pseudo-science et cette pratique sont-elles également anormales, signe et expression d'une crise sociale et intellectuelle : l'effondrement des institutions, la disparition des croyances communes ne laisseraient place qu'à l'autorité arbitraire des chefs, se légitimant eux-mêmes par leur succès ³³ ? »

L'objet décortiqué par Machiavel aurait-il déteint sur lui ? Pourtant, paradoxalement, malgré cette ambiguïté, philosophie et science politiques ont revendiqué ce dernier comme un de leurs pères fondateurs.

Il est donc important d'évoquer, pour apprécier la cohérence de la pensée du Florentin, les étapes de représentations calquées sur l'oeuvre machiavélienne après 1527. Comment la philosophie d'un côté, la science politique de l'autre se sont-elles positionnées ? Pourquoi et comment le peintre du pouvoir florentin, pris entre le marteau de la politique et l'enclume de la morale, est-il devenu un « mythe », sorte d'écho de plus en plus lointain et déformant des « discours » et de la raison contemporaine résonnant dans son texte ? Ceci fait l'objet de la troisième partie de cet ouvrage.

³³ Raymond Aron, *Machiavel et les tyrannies modernes*, Paris, Le Livre de Poche, éditions de Fallois, coll. « Biblio essais », 1993, p. 61-62.

Après l'analyse du miroir machiavélien, il sera utile enfin de faire le point en évaluant, en conclusion, l'apport de la méthode globale retenue entre histoire et structure, avant de proposer des clés complémentaires de compréhension. Celles-ci, plus structurales, confrontent d'abord de façon comparative la globalité du texte au système des idées politiques saisi de façon plus large. Une problématique de recherche sur les fondements occidentaux de l'ordre politique doit situer précisément Machiavel par rapport à d'autres doctrines. Il faut ensuite, sur un plan plus phénoménologique, définir l'influence de la personnalité professionnelle de Machiavel, diplomate et dramaturge, et des représentations qui en découlent, sur sa pensée même.

En oubliant les commentaires « *qui ont suggéré le plus de sottises aux amateurs comme aux professionnels* »³⁴, on peut espérer, conscient que l'on n'épuisera ni le sens ni les interprétations d'une telle oeuvre, introduire une approche compréhensive d'écrits largement accessibles en traduction française³⁵.

Ainsi ressuscitera peut-être ce fonctionnaire briseur d'idoles de la Florence médicéenne du *Quattrocento*. Grâce au rite magique de la lecture, discret dialogue que les vivants entretiennent avec la pensée des morts.

³⁴ Lucien Febvre, « Politiques d'humanistes, conflits de croyances : Érasme et Machiavel », in *Au coeur religieux du XVI^e siècle*, Paris, École Pratique des Hautes Études, Le Livre de Poche, 1983, p. 156.

³⁵ Nous utilisons la traduction d'Edmond Barincou, *Machiavel, OEuvres complètes*, Paris, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1952. Les citations des pages de Machiavel indiquées ici, sauf exception, se réfèrent à cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE

LA RAISON POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE

[Retour au sommaire](#)

Il semble que l'on puisse analyser *Le Prince* et les *Discours* comme deux traités complémentaires : l'un porte sur les principats, les systèmes de pouvoir personnel, l'autre sur les républiques, institutions collectives de partage de l'autorité. De nombreux critiques considèrent même que Machiavel a interrompu sa rédaction des *Discours*, entamée, pour rédiger circonstanciellement *Le Prince*. Effectivement, il écrit par exemple dans son chapitre VIII :

« Mais comme on parvient en deux autres manières de bas état à être Prince, sans qu'on le puisse attribuer du tout aux talents ou à la fortune, il me semble qu'on ne les doit point laisser de côté, encore que de l'une on pût parler plus au long quand on traiterait des Républiques ³⁶. »

En tout cas, l'analyse des deux systèmes politiques se répond entre les deux traités. On ne peut que la croiser.

Dans sa réflexion sur le pouvoir, Machiavel accorde une place centrale au concept d'« intérêt ». Dans quel sens ? Banalement d'abord. Il insiste sur le fait

³⁶ *Le Prince*, p. 313.

que l'intérêt domine tous les êtres humains, dans leur vie privée, leurs petits calculs. Il le dit dans ce passage insignifiant de *La Mandragore* :

« Quand quelque chose est dans l'intérêt d'un homme, il y a lieu de croire que, si vous lui en faites confiance, il vous servira loyalement. Je lui ai promis une bonne somme d'argent s'il réussit, et s'il ne réussit pas, il n'en perdra ni un dîner ni un souper, car dans aucun cas je ne veux manger seul ³⁷. »

Ce concept, dissimulé plus qu'explicite dans *Le Prince*, est conceptualisé dans les *Discours*. L'intérêt se trouve au coeur de la reproduction des États et de leurs dirigeants. Il est le moteur de chaque puissance. Machiavel se heurte alors à un problème théorique et empirique incontournable. Comment les intérêts contradictoires s'articulent-ils avec le bien commun ? Comment celui-ci peut-il naître de ceux-là, ou à l'inverse, être détruit par eux ? L'auteur du *Prince* développe tour à tour deux réponses au problème de l'agencement des intérêts. La Raison machiavélienne se déploie en se contredisant.

Dans un premier temps, il analyse les ressorts du pouvoir à partir d'une réflexion sur les modalités de réalisation du bien commun par les deux seules formes de gouvernement qui se sont succédé depuis les origines des sociétés historiques : les principats et les républiques.

Dans un second temps, comme si l'auteur de la toile défaisait la nuit, comme Pénélope, l'oeuvre accomplie dans la journée, surgit le thème pessimiste de la déraison des hommes. En fait, le monde politique est systématiquement corrompu. Le mal l'emporte sur le bien. Les princes et les républiques connaissent la décadence. Les principes dégénèrent. Dans la suite d'Aristote, Machiavel déploie une théorie cyclique et « naturelle » du mal politique ³⁸.

D'un côté, on observe un effort de raisonnement sur l'équilibre du pouvoir, condensé en une typologie spatiale et dualiste des formes de gouvernement. De

³⁷ *La Mandragore*, acte premier, scène 1, p. 192.

³⁸ Cf. Aristote, *Les Politiques*, Paris, Garnier-Flammarion, traduction et présentation par Pierre Pellegrin, 1993 ; *Constitution d'Athènes*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », traduction par Georges Mathieu et Bernard Haussoullier, présentation de Dominique Colas, 1996.

l'autre, est actionnée une pensée des désordres, fondée sur une théorie temporelle tripartite des structures de pouvoir et des modalités de leur dégénérescence.

Les solutions machiavéliennes proposées à l'aporie classique de la pensée politique opposant bien commun et intérêts particuliers se montrent donc ambivalentes. Deux réponses à la même question. Comme si le Florentin contemplait lui-même la politique dans un miroir qui renverrait dans son second pan l'image renversée du premier. Observons-les successivement.

Première partie :
La raison politique machiavélienne

LE BIEN POLITIQUE

Une théorie dualiste du pouvoir

[Retour au sommaire](#)

Certains passages des Discours relient les formes d'intérêts à la typologie dualiste des « espèces d'États » que Machiavel avait distinguée dans Le Prince. Il écrit ainsi :

« Tous les États, toutes les seigneuries qui eurent et ont commandement sur les hommes, furent et sont ou Républiques ou Principautés. Et des Principautés, aucunes sont héréditaires, desquelles la race du seigneur a tenu longtemps la domination, les autres sont nouvelles [...]. Les uns ont accoutumé de vivre sous un Prince, les autres ont gardé l'usage de la liberté, et ils s'acquièrent ou par armes d'autrui ou par ses propres armes, et ce par fortune ou par talent ³⁹. »

Théorie donc des deux pouvoirs : celui d'un seul, ou principauté ; celui de plusieurs, ou république. Dans le premier type, règne la « domination » d'une hérédité ; dans le second, la « liberté ».

³⁹ *Le Prince*, p. 290.

La réflexion sur l'intérêt nous interroge sur le sens et l'engagement normatif de Machiavel. Celui-ci est-il favorable aux princes, aux exécutifs cyniques et absolutistes ? Ou bien à une république à l'ancienne, revisitée par l'expérience vécue à son poste d'observation et d'action au Secrétariat des Dix, à un moment clé de la restructuration du pouvoir de la Cité-État florentine ⁴⁰ ?

Regardons-y de plus près.

Il y a, est-il affirmé initialement dans les Discours, deux formes principales d'intérêts. Le « bien commun » des républiques, et « l'intérêt personnel » des princes ainsi présenté :

« Les cruautés du peuple ne s'exercent que contre ceux qu'il soupçonne d'en vouloir au bien public ; celles d'un prince, contre ceux qu'il redoute comme ennemis de son intérêt particulier [...] ⁴¹. »

« C'est par intérêt qu'on rompt les alliances ; et c'est en ceci que les républiques surpassent infiniment les princes en fidélités. On pourrait citer des exemples comme preuve que le plus petit intérêt détermine souvent un prince à manquer de foi, et d'autres qui prouveraient que les plus grands avantages n'ont pu déterminer des républiques à en manquer [...] ⁴². »

Pour l'analyste florentin du pouvoir, les princes ont donc moins de scrupules que les républiques. L'intérêt particulier peut prendre des formes douteuses. Certains princes, ajoute-t-il, « ont plus gagné par leur perfidie que par tout autre moyen ⁴³ ».

Les deux formes d'intérêts sont nettement différenciées dans les Discours, au détour d'une réflexion sur les peuples qui, par amour de la liberté, eurent la vertu de résister aux envahisseurs romains. La démultiplication de la richesse et de la

⁴⁰ Sur les liens entre la vie politique, les débats institutionnels concernant le pouvoir florentin et l'œuvre de Machiavel, cf. Félix Gilbert, *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XVI^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1996.

⁴¹ Discours sur la Première Décade de Tite-Live, p. 505-506.

⁴² *Ibidem*, p. 507.

⁴³ *Ibidem*, p. 508.

puissance est liée à la liberté. Un peuple n'est libre que s'il défend l'intérêt général. Celui-ci est l'apanage des républiques. Voici le passage clé :

« L'expérience prouve que jamais les peuples n'ont accru et leur richesse et leur puissance sauf sous un gouvernement libre. Et vraiment on ne peut voir sans admiration Athènes, délivrée de la tyrannie des Pisistratides, s'élever en moins de cent ans à une telle grandeur. Mais plus merveilleuse encore est celle à laquelle s'éleva Rome après l'expulsion de ses rois. Ces progrès sont faciles à expliquer : c'est le bien général et non l'intérêt particulier qui fait la puissance d'un État ; et sans contredit, on n'a vraiment en vue le bien public que dans les républiques : quoi que ce soit qui contribue à ce bien commun, on l'y réalise ; et si parfois on lèse ainsi quelques particuliers, tant de citoyens y trouvent de l'avantage qu'ils peuvent toujours passer outre à l'opposition du petit nombre des citoyens lésés.

C'est le contraire qui se passe sous le gouvernement d'un prince : le plus souvent son intérêt particulier est en opposition avec celui de l'État. À peine un peuple libre est-il asservi, le moindre mal qui puisse lui arriver sera d'être arrêté dans ses progrès, et de ne plus accroître ses richesses ni sa puissance ; mais le plus souvent il ne va plus qu'en déclinant. Si le hasard lui donne pour tyran un homme plein de vertu, qui recule les bornes de son empire, ses conquêtes seront sans utilité pour la république et ne seront profitables et utiles qu'à lui. Il ne nommera pas aux places des hommes de talent, lui qui les tyrannise et qui ne veut pas avoir à les craindre. Il ne soumettra pas les pays voisins pour les rendre tributaires d'un État qu'il opprime : rendre cet État puissant n'est pas ce qui lui convient ; son intérêt est de tenir chacun de ses membres isolé, et que chaque province, chaque cité, ne reconnaisse qu'un maître, lui : ainsi la patrie ne tire aucun avantage de ses conquêtes ; elles ne profitent qu'à lui seul.

Ceux qui voudront appuyer cette vérité d'une infinité d'autres preuves n'ont qu'à lire le traité de Xénophon sur la tyrannie ⁴⁴. »

Le prince – proche souvent du modèle grec de la tyrannie – défend donc d'abord son intérêt personnel. « Le plus souvent », il y a séparation entre celui-ci et l'intérêt de la majorité des citoyens comme de l'État. Et la république reste la

⁴⁴ *Ibidem*, p. 517-518.

forme naturelle de défense du bien commun, c'est-à-dire des intérêts du plus grand nombre.

Après avoir opposé ainsi clairement deux pouvoirs et les avoir reliés aux formes d'intérêts qui leur correspondent, Machiavel nuance son propos. Il le colore des contradictions observées concrètement. Il existe des princes vertueux, susceptibles d'incarner le bien commun. Et il n'est pas si facile aux républiques, de par leur nature collective, de dépasser leurs querelles d'intérêts. Serait-ce une entorse à son modèle typologique ?

Des princes vertueux

[Retour au sommaire](#)

Un prince peut être grand, bien servir sa maison, ses cités et sa patrie. On s'est souvent interrogé, de façon historiciste, pour savoir à quel prince particulier pensa Machiavel. Comme il consacra son traité sur les principats aux deux petit-fils du Magnifique, à Julien puis à Laurent II de Médicis, ceux-ci eurent-ils sa préférence ? Les analystes sont unanimes à rejeter cette hypothèse : les deux hommes manquèrent de vertu.

Il faut aussi écarter l'idée qu'il pensa, comme prince moderne idéal, à César Borgia. Non : Machiavel n'est pas le théoricien de la tyrannie, des moyens bas d'être prince. Mais il les étudie. Dans le chapitre VIII du traité, dont le titre est clair (« De ceux qui par scélératesse sont parvenus à principauté »), il parle en termes édifiants d'un tyran sicilien de l'Antiquité, Agathocle, roi de Syracuse (contrairement à Platon, qui, lui, accepta, avant de déchanter, de conseiller le tyran Denis de la même cité).

Notre historien de Florence est explicite : cet homme d'armes, de « bestiale cruauté et inhumanité », est arrivé au pouvoir non par le talent ou la fortune, mais par la violence, « par tous les grades de la milice ». Il s'est maintenu par des actes périlleux et audacieux. Il ajoute, pour montrer qu'il ne défend nullement ce type de moyens :

« On ne saurait dire que ce soit virtù que de tuer ses concitoyens, trahir ses amis, n'avoir point de foi, de pitié, de religion ; par ces moyens on peut conquêter quelque Seigneurie, non pas honneur ⁴⁵. »

Machiavel trouve un pendant contemporain en la personne d'Oliverotto qui prit le pouvoir à Formo en tuant son oncle par trahison, lors d'un complot autour d'un repas. Il fut lui-même éliminé de la sorte par César Borgia.

Ce dernier fait partie de la catégorie des princes arrivés au pouvoir ou maintenus par les forces et la fortune financière héritées de leur père. Il s'agit là d'une catégorie particulière de princes. Dans le chapitre VII de son traité, Machiavel dresse un portrait croisé et inversé. Il donne « deux exemples de [sa] souvenance » personnelle. Celui de François Sforza, duc de Milan, simplement cité, qui constitue un bon exemple de prince parvenu au pouvoir par de réels talents de capitaine. Et celui de César Borgia.

Après avoir été un temps évêque, en épousant la fille du roi de Navarre, Charlotte d'Albret, ce Borgia-là fut nommé duc de Valentinois par le roi de France, puis duc de Romagne. Favorisé par la Fortune, il ne se sentit plus. Protégé par les troupes de son père (Alexandre VI), comme par celles de Charles VIII, il voulut conquérir la Toscane et chercha même à imposer à Florence une alliance. Sinon c'était la guerre ! Alexandre VI lui donna certains des États pontificaux, ce qui déplut, évidemment, aux Vénitiens et au duc de Milan. Mais aussi aux grandes familles italiennes possédant des terres et des forteresses, les Orsini et les Colonna.

Habilement, par une ruse inouïe, Borgia réussit à semer la zizanie parmi les familles concurrentes, et surtout à passer des alliances inattendues (avec les Vénitiens). Comprenant que son avancée dépendait de plus puissants que lui, dont le roi de France, qui le manipulait, il décida d'agir de lui-même. Il acheta un par un les lieutenants de ses adversaires, s'attaqua d'abord à détruire les Colonna avant d'éliminer les Orsini. Ce qui plaît à Machiavel, dans le personnage, c'est qu'« il se tourna à la malice ». Il sut dissimuler ses sentiments et utiliser la ruse de façon remarquable. Pour unifier la Romagne, stopper les cruautés et brigandages occasionnés par de petits seigneurs, il confia le pays à un ministre cruel, Rémy

⁴⁵ *Le Prince*, p. 314.

d'Orque, qu'il élimina une fois le nettoyage effectué : il fit exposer son corps coupé en deux sur la place publique, avec un couteau ensanglanté planté dans un billot de bois, afin de montrer que, lui, n'était pour rien dans les exactions commises. Le peuple demeura stupide mais satisfait.

Machiavel connut bien l'homme, qu'il fréquenta lors de ses deux légations de 1502, désigné par la République pour le faire patienter et informer la Seigneurie de ses intentions comme de ses forces réelles. Un historien de l'Église, Fernand Mourret, a dressé un portrait parlant de ce prince arrivé :

« César Borgia fut le mauvais génie de son père. Taciturne, impénétrable, toujours masqué, pour cacher, diton, les taches purulentes d'une maladie honteuse, doué d'une force herculéenne, qui lui permettait de trancher d'un seul coup d'épée la tête d'un fort taureau, il était presque toujours suivi de son assassin de confiance, don Michelotto ⁴⁶. »

Ce César, qui ne tua donc pas que des taureaux, se rendit aussi célèbre pour avoir attiré en une fois dans le traquenard de Sinigaglia, par une ruse impeccable, des chefs militaires de grande famille aussi cruels que lui, sous le prétexte de négocier. Il les fit garrotter rapidement. Machiavel rendit compte en son temps, sans prononcer une remarque, de ces faits dans un rapport détaillé à la Seigneurie ⁴⁷.

Mais le fils de Rodrigue Borgia perdit tout par les mêmes moyens avec lesquels il était arrivé : la mort de son père et la violence (il fut emprisonné par le pape Jules II, dut rendre toutes ses conquêtes une à une, puis, échappé en Navarre, mourut les armes à la main).

L'homme employa des moyens efficaces qui ne lui profitèrent pas. Il essuya une « extraordinaire et extrême malignité de fortune ⁴⁸ ». Il sut changer ses alliances au bon moment, commençant à se retourner contre les Français. Il prévint que l'élection du nouveau pape, à la mort de son père, pourrait lui être nuisible.

⁴⁶ Fernand Mourret, Histoire générale de l'Église, t.V, op. cit., p. 204.

⁴⁷ Cf. le texte de Machiavel, Manière dont le duc de Valentinois a abattu Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini (1503), La Pléiade, p. 118.

⁴⁸ *Le Prince*, p. 307-308.

Pour cela, il envisagea quatre stratagèmes, dont trois réussirent. Il lui fallait tuer tous les princes concurrents, pour que le futur pape ne les retienne pas. S'assurer des soutiens nécessaires à Rome même de la part des puissantes familles restantes. Puis obtenir les voix de la majorité des cardinaux du Sacré Collège. Enfin, s'armer et devenir invulnérable en cas de besoin. Il avait conquis la Toscane, tenait Pérouse, Piombino et Pise. Sienne et Lucques étaient prêtes à céder. Comme les Français s'épuisaient à une guerre avec les Espagnols, il allait triompher. La Fortune ne le voulut pas.

Son père, saisi d'une fièvre et de vomissements, mourut étrangement après une crise d'étouffement le 18 avril 1503. Seule la Romagne était vraiment entre les mains du duc. Pas encore toute la Toscane. D'autant que se dressait encore Florence, qui réussit à placer aussitôt un Médicis à la papauté, Jules II, acharné à détruire Borgia. De plus, César tomba gravement malade. Et là, quelque temps après, lors de sa légation à la Cour de Rome, Machiavel recueillit ses confidences :

« Et il me dit lui-même le jour que le pape Jules II fut élu qu'il s'était avisé de tout ce qui pouvait survenir à la mort de son père, trouvant remède à tout, mais que jamais il ne pensa qu'au jour de cette mort il se trouverait lui-même à l'agonie ⁴⁹. »

En connaisseur, le légat admire les résultats de celui qui serait devenu pape, ou l'homme le plus puissant d'Italie et un prince potentiel pour bouter l'ennemi hors du pays. Il ajoute, dans un passage souvent commenté avec malveillance à son encontre :

« Il y avait chez le duc tant de virtù et de force, et il connaissait si bien les moyens comme il faut gagner ou perdre les hommes, et les fondements qu'il avait jetés en si peu de temps étaient si solides, que si ces deux armées n'eussent pas été prêtes à lui courir sus, ou s'il eût été guéri, il eût surmonté toutes ces difficultés ⁵⁰. »

⁴⁹ *Ibidem*, p. 311-312.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 311.

Le mot italien utilisé par Machiavel est *ferocita*, « vitalité de bête fauve »... Pourquoi avoir traduit par « virtù » ?

Christian Bec propose, lui, les termes d'« énergie et de vaillance »⁵¹. Borgia eut la chance, le dynamisme, le courage, il sut utiliser la force et la ruse. Mais il ne fut pas bon. Il ne serait pas allé très loin, car, en Toscane, il y avait Florence, et autour de lui, les Français et les Espagnols. Et surtout, la Fortune l'abandonna. D'ailleurs, c'est lui qui fut responsable de sa perte par une erreur énorme : l'élection ratée à la papauté. Les cardinaux qu'il avait offensés ou qui avaient peur de lui le trahirent. Ce jour-là, il dépendait d'eux.

C'est un cas intéressant à analyser et à suivre. Il fut doué de grandeur d'âme, de hautes intentions. Machiavel le retient surtout parce que son exemple dépasse les limites du personnage : ce César Borgia a failli conquérir toute la Toscane, puis toute l'Italie et la papauté. Cependant son empire reposait sur du sable. La volonté reste insuffisante lorsqu'on vise le pouvoir absolu. On a beau prévoir, ruser, forcer les choses, il faut avoir la Fortune avec soi. Machiavel, en philosophe, a tiré la leçon : ces seigneuries-là, taillées pour des fils à papa, n'ont pas de racines et de fibres assez fortes pour affronter les tornades politiques. Borgia, finalement, est le modèle du prince tragique.

Plus que celui évoqué positivement de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, on pourrait penser que c'est Laurent le Magnifique qui se rapproche du portrait d'un prince vraiment vertueux et complet. Machiavel dresse à la fin de ses *Histoires florentines*⁵² commanditées par la famille, une image très positive de son règne sur Florence. Il relève l'habileté de ce chef de clan familial à gérer les siens grâce à d'efficaces stratégies matrimoniales. Mais il brocarde la gabegie de l'administration de ses biens et ses rapports avec les banquiers. Il note à son crédit l'embellissement de la cité, des réalisations architecturales, la recherche de la paix, la tenue de fêtes somptueuses, l'établissement de bonnes relations avec le peuple et la noblesse, la protection des arts et des gens de lettres, l'amour du prince pour la musique, la lecture, la poésie... Sans parler de sa chance d'avoir sans cesse échappé aux complots de ses ennemis. Sa renommée élargie ne le fit-

⁵¹ *Le Prince*, traduction de Christian Bec, Pocket, Paris, 1998, coll. Texte intégral. Les clés de l'oeuvre, p. 48.

⁵² *Histoires florentines*, Chapitre XXXVI, livre VIII, p. 1394-1397.

elle pas apprécier de Mathias, roi de Hongrie, du sultan d'Égypte et même du Grand Turc ? Bref : ce Laurent fut un homme de décision sage, d'exécution prompte et courageuse, peut-être un peu trop asservi « aux plaisirs de Vénus » et enclin à prêter l'oreille à un entourage de gens « facétieux et médisants ». Mais point de vices. Une vie mi-grave, mi-voluptueuse. Deux êtres divers en lui, joints ensemble jusqu'à sa mort en avril 1492. Tableau tout en demi-teinte !

Le portrait idéal d'un prince moderne semble plutôt être celui de Cosme l'Ancien. Il existe bien, à cet exemple, des princes vertueux ! Aimé de ses amis et regretté à sa mort par ses ennemis, il l'emporta par son pouvoir et ses richesses, sa prudence, son libéralisme, sa magnificence, sa générosité (il prêta ou donna de l'argent à tout le monde). Ne fit-il pas bâtir, à Jérusalem, un asile pour les pauvres et les infirmes ? Il resta modeste et discret dans sa vie de tous les jours, comme il sied au citoyen d'une république. Il maria ses enfants à des Florentins ordinaires. Son intelligence fut éblouissante, son éloquence rare, sa sagesse grande. Il triompha, à l'intérieur comme à l'extérieur des ambitions de ses rivaux, allant même par le poids de ses banques jusqu'à paralyser la fortune de Venise pour la faire revenir sur une alliance passée avec le roi de Naples contre Florence. Il protégea les artistes, les gens de lettres, dont Marsile Ficin qu'il accueillit souvent à son domicile. Si ses dernières années furent moroses, il mourut comblé de gloire. Et il fut nommé, par un décret public, juste après sa mort, « Père de la Patrie », inscription gravée sur sa tombe. Machiavel termine ce portrait dithyrambique par ces termes :

« De tous les hommes célèbres qui ne furent pas des capitaines, il fut le plus illustre et le plus renommé qui ait jamais existé, je ne dis pas seulement à Florence, mais encore dans toute autre république [...]. Que l'on ne soit point surpris si j'ai imité ceux qui écrivent la vie des princes et non les auteurs de l'histoire générale, en rapportant les actions de Cosme de Médicis ; comme il fut un homme rare dans notre cité, j'ai dû le louer d'une manière extraordinaire ⁵³. »

On ne peut voir cependant, dans la dédicace du Prince terminé rapidement et extrait du projet déjà engagé de la rédaction des Discours, simplement des flatteries liées au désir d'entrer en grâce auprès des Médicis après la chute de la

⁵³ *Ibidem*, p. 1296 et 1298.

République. Certains ont parlé de « sa Marseillaise » à lui, pour désigner le traité ⁵⁴. En fait, Machiavel, amoureux des affaires de l'État, a tenté de retrouver un statut digne de la pratique du fonctionnaire zélé, dévoué et honnête qu'il avait été. Ne pouvant supporter d'être écarté, il mobilisa tout son réseau d'amis pour obtenir une charge et faire vivre sa famille. Cet extrait de sa lettre à François Vettori du 10 décembre 1513 dans lequel il parle du Prince est sans ambiguïté :

« J'ai composé un opusculum De Principatibus, où je creuse de mon mieux les problèmes que pose un tel sujet : ce que c'est que la souveraineté, combien d'espèces il y en a, comment on l'acquiert, comment on la garde, comment on la perd. Et si jamais quelque élucubration de moi vous a plu, celle-ci ne devrait pas vous déplaire. Elle devrait surtout faire l'affaire d'un prince, surtout d'un prince nouveau : c'est pourquoi je la dédie à Sa Magnificence Julien. Filippo Casavecchia en a eu connaissance ; il pourra vous rendre compte en partie de la chose en soi et des discussions que nous en avons faites. Tenez compte toutefois que je ne cesse de l'enrichir et de la corriger [...].

À propos de mon opusculum, j'ai débattu avec Bertini s'il convenait de le faire paraître ou non ; puis, dans l'affirmative, s'il convenait que je le porte moi-même ou que je l'envoie. Dans la négative, je crains que Julien ne le lise même pas et que notre Ardinghelli ne se fasse tous les honneurs de mon travail. Le besoin qui me talonne me pousse à le publier : je sens que je m'use, et cela ne peut pas durer de la sorte sans qu'à la longue la pauvreté ne fasse de moi un objet de mépris. En outre je désire vivement que ces Médicis se décident à m'employer, fussent-ils commencer par me faire rouler un rocher. Après quoi, si je n'ai pas fait en sorte de les gagner, je ne m'en prendrai qu'à moi [...]. Chacun devrait avoir à cœur de se servir d'un homme plein d'une expérience qui ne leur a rien coûté. Mon loyalisme devrait être à l'abri du soupçon ; j'ai toujours respecté la fidélité, je ne vais pas apprendre maintenant à y manquer ; l'homme qui a servi fidèlement et bien quarante-trois ans – c'est ce que j'ai – ne doit pas pouvoir changer sa nature. Ma pauvreté d'ailleurs en porte témoignage. »

Dans une missive du 13 mars 1513, il écrivait déjà à François Vettori :

« Rappelez-moi, s'il est possible, à la mémoire de notre Seigneur [Julien de Médicis] afin que, toujours dans la mesure du possible, il me donne quelque emploi pour commencer, soit lui, soit les siens, si peu

⁵⁴ *Le Prince*, p. 289-290.

que ce soit, car je crois que je vous ferai honneur, autant qu'à moi profit ⁵⁵. »

Ces extraits de lettres sont à rapprocher de ce passage du Prince, peut-être écrit au même moment :

« Je dirai seulement une chose : que ces gens qui au commencement étaient ennemis du Prince, s'ils sont de telle condition que pour se maintenir ils aient besoin d'appui, très facilement le Prince se les peut gagner, et eux d'autant plus sont contraints à le servir fidèlement, qu'ils connaissent leur être plus nécessaire d'effacer par les oeuvres cette mauvaise opinion qu'on avait d'eux conçue. Par cette manière le Prince en tire toujours plus de profit que de ceux qui, le servant en trop grande assurance, manient ses affaires avec nonchaloir ⁵⁶. »

On lit encore, dans la lettre à Vettori du 18 mars 1513 :

« Et si nos nouveaux maîtres veulent bien ne pas me laisser à terre, j'en serai touché et je crois que je me comporterai de façon qu'ils aient à s'en féliciter. S'ils ne le font pas, je me contenterai de vivre ici-bas tel que j'y suis venu, car je suis né pauvre et j'ai été à l'école des privations plus qu'à celle des plaisirs ⁵⁷. »

Machiavel, épuré, voulut retrouver ses fonctions bien avant d'avoir engagé la rédaction du Prince. Sans traitement, il était important qu'il apporte un gage d'intelligence et de dévouement aux nouveaux seigneurs de Florence servis par certains de ses amis républicains plus prudents que lui, comme Vettori. Le temps pressait aussi pour sauver sa cité natale et l'indépendance de l'Italie envahie par les puissances extérieures. Son dessein politique ne pouvait que le rapprocher des Médicis. Mais le fonctionnaire ne renia jamais la fidélité qu'il avait portée à la République, tout en ayant été déçu par son ancien patron, Soderini. Sa lettre lucide du 10 décembre 1513 le montre. Le contexte de cette période sombre pour lui explique les motifs de rédaction de l'ouvrage. Il n'en épuise pas le contenu.

⁵⁵ *Lettres familières et officielles*, Paris, Gallimard, 1955, t. II, p. 331.

⁵⁶ *Le Prince*, p. 354-355.

⁵⁷ *Lettres familières et officielles*, t. II, p. 332.

D'autant que l'opportunité escomptée fut loin d'être une commande et ne connut aucun aboutissement immédiat.

Le traité des principats, dans les chapitres I à XI, propose une typologie des principats, selon leurs modalités d'émergence, avant d'analyser des cas concrets anciens ou contemporains de chaque type. Les chapitres XII à XIV abordent une question chère à Machiavel, partisan des milices de citoyens contre les armées de mercenaires et de condottieres qui se vendaient à un prince, susceptibles de trahir plus facilement : la façon de défendre militairement une principauté. Les chapitres XV à XXIII constituent une analyse prescriptive concernant le comportement des princes au pouvoir. Les chapitres XXIV à XXVI dressent un bilan de la situation de l'Italie en 1513 et lancent un appel aux puissants d'alors, les Médicis, afin de se ressaisir.

Dans son projet, Machiavel s'efforce de démontrer, avec le détachement d'Aristote face à la multiplicité des formes de gouvernement, toutes légitimes pour un observateur extérieur, qu'un prince, passé, présent, futur, peut avoir les qualités adéquates pour mener une politique positive pour la cité. Le Florentin conserve toujours son esprit critique et sa vision pessimiste de la politique. Il ne flatte pas. Il conseille et observe avec détachement, à partir d'exemples classés typologiquement, contradictoires entre eux. Il n'épargne rien aux « nouveaux seigneurs » des difficultés qui les attendent. L'ouvrage dépasse donc les circonstances.

Il s'adresse à des hommes déjà arrivés au pouvoir. Machiavel distingue d'ailleurs les façons de devenir prince, qui toutes ne se valent pas. Il les hiérarchise cependant. On peut l'être soit par fortune (dans ce cas, ils n'y resteront pas longtemps, leur est-il annoncé !), soit « par scélératesse ou autre violence exécrationnelle », « manières de bas état à être Prince ⁵⁸ » (est-ce là un éloge de la cruauté ?), soit par vertu et talent (c'est-à-dire grâce à des qualités personnelles reconnues par la faveur de leurs concitoyens). Au-delà de ses projets successifs de dédicace, le Prince n'est donc pas simplement un traité à la gloire des Médicis.

Quoi qu'il en soit, le pouvoir d'un prince nouveau reste toujours fragile. Il se conjugue toujours au conditionnel. Machiavel ne légitime pas le principat en tant que souveraineté exemplaire. Il ne se veut pas le théoricien d'un pouvoir

⁵⁸ *Le Prince*, p. 313.

absolutiste qui serait un but en soi, la forme idéale, unique, éternelle de l'État. Le principat n'est qu'une des voies politiques pour atteindre le bien commun, et Le Prince, un traité sur la méthode pour tirer les leçons passées et à venir. Suivent à la fois des constats sur des expériences politiques depuis l'Antiquité, et des recettes pour de futurs candidats au pouvoir. Pour diriger un peuple antérieurement libre, poursuit le texte, soit le prince parvenu doit le détruire, soit il s'installe dans son territoire, soit il le laisse vivre selon ses lois, en lui imposant un « tribut ». Ce passage du Prince est à rapprocher de celui des Discours (chapitre XXVI, livre premier) :

« Un prince nouvellement établi dans une ville ou dans une province conquise doit tout renouveler ⁵⁹. »

Le Florentin lui conseille, « puisqu'il est prince nouveau », de changer les magistratures, les désignations, les autorités et les titulaires. Afin de servir le bien commun, il lui faut « enrichir les pauvres et appauvrir les riches », bâtir des villes nouvelles, éventuellement détruire les anciennes et transplanter les habitants d'un lieu à l'autre. Il doit aussi établir lui-même rangs, grades, honneurs, richesses. Machiavel révèle sa conscience morale de chrétien en affirmant – ce qui montre que pour lui toutes les actions d'un prince ne sont pas légitimes :

« Ces moyens sont cruels, sans doute, et contraires, je ne dis pas seulement à tout christianisme, mais à toute humanité ; tout homme doit les abhorrer, et préférer la condition de simple citoyen à celle de roi, au prix de perdre tant d'hommes. Néanmoins, quiconque a écarté les deux premières manières du bien, doit se résoudre au mal de la troisième. Mais la plupart des hommes se rabattent sur les solutions bâtardes, qui sont les pires de toutes, parce qu'ils ne savent être ni tout bons, ni tout mauvais ⁶⁰. »

Ledit prince devra aussi envisager, pour se maintenir (« pour être solidement assis, autrement il croulera »), la question de la défense de son territoire. Là, soit il se donnera les moyens de son autonomie en hommes, en fortifications et en armes, soit il recherchera la protection d'autrui. Le traité des principats décrit les

⁵⁹ Discours, p. 441.

⁶⁰ Ibidem, p. 442.

différents moyens que les princes vertueux (point scélérats), peuvent mettre concrètement en oeuvre pour réaliser leur politique. Ils doivent savoir faire concilier leurs intérêts particuliers avec les intérêts généraux de la cité. Machiavel cependant n'est pas dupe. Il affirme que cette convergence ne durera qu'un temps seulement.

Les moyens les plus adéquats sont les « bonnes lois et bonnes armes ⁶¹ ». Comme s'il voulait réserver la question des « bonnes lois » ou des bonnes institutions aux républiques, et aux sages législateurs, il reconnaît que même un prince doit avoir des lois pour asseoir son État. Deux précautions s'imposent.

Les nouveaux seigneurs ne doivent pas négliger les lois d'un peuple qui en possédait d'anciennes :

« Les difficultés qu'ils ont à vaincre naissent en partie des nouvelles ordonnances et coutumes qu'ils sont contraints d'introduire pour bien fonder leur État et y assurer leur pouvoir ; et il faut penser qu'il n'y a chose à traiter plus pénible, à réussir plus douteuse, ni à manier plus dangereuse que de s'aventurer à introduire de nouvelles institutions ⁶². »

Donc, chaque fois que l'on arrive au pouvoir, on doit créer un système institutionnel réaliste et efficace. Le fondement de l'État et la consolidation de la puissance gouvernante dépendent des institutions et des lois, point des hommes seuls.

Le pouvoir dépasse là sa personnification. Rapidement l'exportateur de nouvelles constitutions devra utiliser la force. D'autant que « la nature des peuples est changeante » (peu encourageant pour les princes, leur est rappelé le cas de Jérôme Savonarole brûlé en place publique à Florence) ⁶³.

Machiavel avance ensuite un étrange argument. Les lois ne sont pas d'abord l'affaire des princes :

⁶¹ *Le Prince*, p. 324.

⁶² *Ibidem*, p. 305.

⁶³ *Ibidem*, p. 305.

« Comme il n'est possible [pour un nouveau prince] d'avoir de bonnes lois là où les forces ne valent rien, et que si les armes sont bonnes, il est aussi bien raisonnable que les lois y soient bonnes, je laisserai de parler des lois et traiterai des armes ⁶⁴. »

Les princes sont des hommes d'énergie, de force, plus que de sagesse et de lois. Cela est dit autrement, « en paroles voilées », dans un passage sur le lion et le renard, la force et la ruse.

La démonstration rappelle L'Éthique à Nicomaque où Aristote distinguait le règne de la Loi, qui appartient à Dieu et à l'esprit, du règne de l'homme, qui est « celui d'une bête » marquée par le « désir aveugle » et « l'emportement de la passion ». Aristote, rappelons-le, dans ses Politiques, avait traité de la tyrannie. Machiavel eut-il en main des traductions latines de cet ouvrage dans lequel, tout en le condamnant, Aristote montrait que le tyran faisait semblant de s'intéresser au bien public et de respecter la religion, se montrant « à moitié vertueux et à moitié méchant » ? Le Florentin se souvient aussi de Cicéron et de son Traité des Devoirs (livre I, XIII), qui, lui, affirmait :

« On peut être injuste de deux façons, ou par violence, ou par tromperie (fraus) : la tromperie, c'est la manière du renard ; la force, celle du lion. Toutes les deux aliènent l'homme, mais la tromperie est la plus odieuse. La plus criminelle de toutes les injustices est celle de ces hommes qui, à l'instant même où ils trompent, se font passer pour gens de bien. »

L'auteur du Prince se remémore peut-être aussi Plutarque. Cet auteur d'un Traité du Prince ignorant, dans la Vie de Sylla (LVIII), considérait que Sylla était à la fois « un renard et un lion », le renard faisant plus de mal et de dommage que le lion. Il rappelait encore à l'occasion les maximes de Lysandre, stratège naval qui, en théoricien de l'utilitarisme, plaçait le juste dans l'utile, considérait que le rapport vérité-mensonge restait défini par le besoin et ajoutait encore :

« Là où l'on n'aboutit pas avec la peau du lion, il lui faut coudre celle du renard. »

⁶⁴ *Ibidem*, p. 324-325.

Mais la source machiavélienne par excellence semble être surtout la IV^e Isthmique de Pindare, dans laquelle le poète raconta la fable du Lion et du Renard, défendant l'idée qu'il fallait employer tous les moyens pour anéantir un ennemi. D'ailleurs, dans sa lettre du 26 août 1513 à son ami et protecteur Vettori, l'humaniste Machiavel écrivit, par allusion à Pindare :

« Il m'est arrivé la même chose qu'au renard quand il aperçut le lion : la première fois, il faillit mourir de peur, la deuxième il s'arrêta à le regarder derrière un buisson, la troisième il engagea la conversation ; moi aussi m'étant ressaisi et familiarisé avec votre lettre, je vais y répondre ⁶⁵. »

Dans sa missive du 23 novembre 1513, Vettori montra en ces termes qu'il avait compris l'allusion :

« Je me souviens bien que votre dernière commençait par le conte du lion et du renard... »

Machiavel lut encore Tacite, dont il rencontra par exemple, dans le livre VIII de la Pharsale, ce passage cynique dans lequel Pothin tentait de persuader le souverain d'Égypte de faire assassiner Pompée :

« La justice et le droit tiennent souvent lieu de crime ; elle attire des châtements, la foi, louable, qu'on garde à ceux que trahit la fortune. Rangez-vous au parti des dieux et du sort ; honorez les heureux, et repoussez les misérables. Toute la force des sceptres s'anéantit dès qu'on pèse leurs droits au poids de l'équité ; c'est ruiner les empires, que regarder à l'honnête. La liberté du crime, voilà la sauvegarde du trône ; l'usage illimité du glaive, voilà le maintien de l'autorité. Le droit à la cruauté ne s'obtient pas : on le prend. Quittez la cour, si vous voulez être juste ; la vertu et le pouvoir suprême ne sont pas camarades ; on a tout à craindre, quand on rougit à l'idée d'être cruel ⁶⁶. »

⁶⁵ *Lettres familières et officielles*, Paris, Gallimard, 1955, t. II, p. 363.

⁶⁶ Cf. André Chérel, *La Pensée de Machiavel en France*, Paris, L'Artisan du livre, 1935, p. 18-21.

Machiavel reprend la position de Xénophon dans son traité sur la tyrannie (source qu'il cite lui-même explicitement, on l'a vu). Reprenant tous ces auteurs anciens, il affiche une position détachée face au double visage de la politique : les moyens du renard ou ceux du lion. La référence à ces deux animaux constituait un stéréotype des humanistes de la Renaissance, une fable de référence. Le Florentin, qui la fait sienne, la poursuit en ces termes :

« Il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force : la première sorte est propre aux hommes, la seconde propre aux bêtes ; mais comme la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. Ce pourquoi est nécessaire au Prince de savoir bien pratiquer la bête et l'homme [...]. Ce qui ne signifie autre chose d'avoir ainsi pour gouverneur un demi-bête et demi-homme, sinon qu'il faut qu'un Prince sache user de l'une ou l'autre nature, et que l'une sans l'autre n'est pas durable ⁶⁷. »

Le pouvoir doit donc mêler les moyens pour être durable : obsession d'un observateur hanté par la temporalité. La loi, essence de la république, constitue une part incontestable de la nature de l'homme. La force, elle, n'est que la nature des bêtes. Le prince, chasseur de bêtes, qui n'est pas concerné directement par la loi en tant qu'homme chez qui domine la force, est donc une demi-bête. Demi, car même si la force du lion constitue sa nature dominante, pour être vertueux, il lui faut intégrer l'autre nature de l'homme qu'est la loi. Machiavel cherche-t-il à républicaniser le prince ? À le convaincre que pour durer et rester « grand » il n'y a pas que la force ?

Langage d'un chasseur – qu'il est – à d'autres chasseurs et du lecteur assidu de la fable antique, véritable mythe politique à plusieurs versions : si un prince veut être bête, il doit être goupil, pas seulement lion. Car comme le prince sera tenté d'user de la force brute, il devra se tempérer par la tromperie, connue d'un prince-chasseur habitué à traquer la ruse des animaux. Le prince pourra d'autant plus l'employer, au lieu de respecter sa foi et sa parole, que les conditions d'une situation changent sans cesse, et surtout, que les hommes sont méchants. Le moyen du renard, c'est aussi l'intelligence et la prudence. Même le stoïcien Cicéron du *Traité des devoirs* admettait qu'un homme pouvait revenir sur sa

⁶⁷ *Le Prince*, p. 341.

parole lorsque ses actes, honnêtes à l'origine, devenaient dans certaines circonstances, « malhonnêtes ».

D'où cette légitimation machiavélienne , qui synthétise la lecture des auteurs anciens :

« Puis donc qu'un Prince doit savoir bien user de la bête, il en doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne se peut défendre des rets, le renard des loups ; il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups. Ceux qui simplement veulent faire les lions, ils n'y entendent rien. Partant le sage Seigneur ne peut garder sa foi si cette observance lui tourne à rebours, et que les causes qui l'ont induit à promettre soient éteintes. D'autant que si les hommes étaient tous gens de bien, mon précepte serait nul ; mais comme ils sont méchants et qu'ils ne te la garderaient pas, toi non plus tu n'as pas à la leur garder. Et jamais un Prince n'a eu défaut d'excuses légitimes pour colorer son manque de foi ; et s'en pourraient alléguer infinis exemples du temps présent, montrant combien de paix, combien de promesses ont été faites en vain et mises à néant par l'infidélité des Princes, et qu'à celui qui a su faire le renard, ses affaires vont mieux. Mais il est besoin de savoir bien colorer cette nature, bien feindre et déguiser ; et les hommes sont tant simples et obéissent tant aux nécessités présentes, que celui qui trompe trouvera toujours quelqu'un qui se laissera tromper ⁶⁸. »

La tromperie (qui n'est pas tout à fait la ruse), la trahison de la parole donnée, le revirement opportuniste, constituent un moyen de gouvernement complémentaire de la force. À double tranchant. En effet, que se passe-t-il quand les hommes, toujours prêts à tromper autrui, découvrent qu'ils ont été eux-mêmes roulés ? Machiavel, réaliste, croit que la majorité, qui obéit à des émotions plus ou moins rationnelles, ne voit pas les ressorts de la manipulation, ni ne comprend les changements rapides de tactiques. Il écrit à ce propos :

« Les hommes, en général, jugent plutôt aux yeux qu'aux mains, car chacun peut voir facilement, mais sentir, bien peu. Tout le monde voit bien ce que tu sembles, mais bien peu ont le sentiment de ce que tu es ⁶⁹ [...]. »

⁶⁸ *Ibidem*, p. 341-342.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 343.

Dans une Canzone de La Mandragore, entre l'acte IV et l'acte V, il glorifie ainsi la ruse – objet de toute la pièce –, appliquée dans des stratagèmes amoureux :

« Qu'elle est douce la ruse qui conduit au but qu'on désire avec passion ! comme elle nous dépouille de nos chagrins et change en douceur toute saveur amère. Rare et souverain remède ! tu montres la route directe à l'âme qui erre incertaine. Dans les faveurs dont nous comble l'amour, tout ce que tu as de piquant est un attrait de plus. Pierres, poisons, enchantements, tout est vaincu par ta divine adresse ⁷⁰. »

La ruse ? C'est un attribut de dieu, un moyen de vie, pas simplement de pouvoir, de tactiques individuelles ou de stratégie. Elle se situe aussi au cœur du comique, du grotesque de l'existence. Moyen de conduire au but, elle apporte le rire. Elle soulage. Elle est un puissant « remède ». Au détriment des victimes imbéciles des stratagèmes. N'y aurait-il dans le passage précité du Prince que du cynisme ? Pourquoi pas aussi un brin d'humour florentin de la part du dramaturge Machiavel, voire aussi un peu de grotesque populaire « rabelaisien », d'autant que la ruse concerne plus l'âme que le corps ?

En tout cas, ce moyen intelligent et psychologique peut se retourner contre son initiateur. Ce n'est jamais une arme absolue, à sens unique. Tel peut être pris à son propre jeu qui voulait tromper. Dans les Discours, Machiavel n'hésite pas à reprocher au tyran romain Appius sa maladresse, sa versatilité dans la rapidité de ses changements de formes et de caractère. Un exemple à ne pas suivre :

« Sa ruse de tromper le peuple en prenant des manières populaires fut sans doute bien jouée ; bien jouées aussi sa conduite pour faire renouveler les décemvirs, son audace à se nommer lui-même contre l'opinion de la noblesse, son attention à se donner des collègues qui lui fussent dévoués. Mais rien de plus mal joué que de changer tout à coup de caractère, de se montrer successivement l'ami du peuple, puis son ennemi, affable puis arrogant, abordable puis inaccessible, et cela si brutalement que les moins attentifs pouvaient apercevoir sa fourberie

⁷⁰ La Mandragore, p. 217.

sans pouvoir en donner la moindre excuse. Quiconque, de bon qu'il était, veut devenir méchant, doit y arriver par des degrés obligés ⁷¹. »

Acceptation tout de même de la nécessité en politique de se métamorphoser de bon en méchant. Est aussi qualifiée d'astucieuse « l'innocente ruse » utilisée par le Sénat romain pour diriger le peuple dans le choix des tribuns à pouvoir consulaire (soit en nommant un des hommes les plus célèbres de Rome, soit en engageant un des plus obscurs et des plus vils plébéiens de la cité, le peuple ayant honte de refuser ses voix au premier, comme de les attribuer au second) ⁷². Sans parler de la nécessité de la ruse dans les relations extérieures d'un État, comme Rome sut l'imposer ⁷³, ou bien dans l'art de la guerre où l'on doit la pratiquer avant, pendant et après le combat ⁷⁴, afin de diminuer le nombre des pertes, d'éviter le contact brutal avec l'ennemi, voire de prendre une ville par surprise ⁷⁵.

À l'occasion, Machiavel, qui écrit par bribes son Éloge de la Ruse comme Érasme celui de la Folie, en distingue deux sortes. Il précise mieux sa pensée à ce sujet dans ce passage des Discours aux accents cicéroniens :

« Quoique la ruse soit détestable partout ailleurs, elle est cependant très honorable à la guerre ; on loue le général qui lui doit la victoire comme celui qui l'a remportée de vive force [...]. Je ne célèbre pas ici la ruse qui consiste à rompre la foi jurée et les traités conclus ; cette ruse-là peut bien vous valoir quelquefois un État ou un royaume, elle ne vous vaudra jamais la gloire. Je parle des stratagèmes qu'il faut employer contre un adversaire qui se tient trop sur ses gardes, et qui constituent proprement l'art de la guerre ⁷⁶. »

En dehors de la guerre, la ruse reste donc « détestable ». Comment, après de tels propos, transformer le penseur florentin en théoricien cynique de la froide

⁷¹ *Discours*, p. 474.

⁷² *Ibidem*, p. 483-484.

⁷³ *Discours*, livre second, chapitre XIII : « Pour s'élever d'une condition médiocre à la grandeur, la ruse sert plus que la force », cf. également p. 516.

⁷⁴ *L'Art de la Guerre*, livre IV, « Des considérations et ruses que l'on doit avoir pour ranger une armée et la mener au combat », p. 813-829.

⁷⁵ *Discours*, livre second, p. 602-605.

⁷⁶ *Ibidem*, livre troisième, « À la guerre, la ruse mérite des éloges », p. 706-707.

raison d'État, du secret comme seul moyen possible de gouvernement ? Et ne distingue-t-il pas la ruse de la tromperie ? En la matière, Clausewitz se souviendra de la leçon. Il poursuivra lui-même cette réflexion dans son traité *De la guerre*, en consacrant deux pages à la ruse, alliée de la stratégie dans les actes de passe-passe, d'agileté, d'habileté et de feinte, éloignée de l'imposture dans ce sens qu'elle n'implique pas un manquement à la parole donnée.

Il insiste encore – peu encourageant à l'adresse des princes vertueux – sur les difficultés qui les attendent malgré leur bonne fortune, l'efficacité de leur talent, de leur coeur, de leur courage, de leur prudence :

« Les Seigneuries qui viennent si vite, comme toutes les autres choses naturelles qui naissent et croissent soudain, ne peuvent avoir les racines et autres fibres assez fortes pour que le premier orage ne les abatte ⁷⁷. »

Conception naturaliste de la fragilité temporelle de tout pouvoir. En politique, rien n'est stable ni définitif ! Suit alors un long passage sur les « espèces » de gens de guerre, armées soldées, mercenaires, auxiliaires, ou autres. Comme si cela constituait la matière politique première des principats et déterminait leur indépendance. Avec cette remarque, loin d'être anodine, le prince nouveau, guerrier dans l'âme, devant sa destinée à ce moyen :

« Un Prince donc ne doit avoir autre objet ni autre penser, ni prendre autre matière à coeur que le fait de la guerre et l'organisation et discipline militaires ; car c'est le seul art qui appartienne à ceux qui commandent ⁷⁸. »

Passage à rapprocher de celui de *L'Art de la Guerre*, où il est affirmé que la guerre ne peut être que le fait des républiques ou royaumes, point des gens de métier, le roi ne devant pas non plus s'environner d'hommes de guerres ⁷⁹.

Ce moyen de gouvernement se situe cependant dans le registre de la force. Et Machiavel, qui dit s'attacher à des « choses vues et connues pour vraies », plus

⁷⁷ *Le Prince*, p. 307.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 332.

⁷⁹ *L'Art de la Guerre*, p. 731 et 737-739.

qu'à la description d'institutions utopiques ⁸⁰, de conseiller au nouveau seigneur de développer une culture de guerre, « par les oeuvres » et « par l'esprit ⁸¹ ». Par quels moyens ? D'abord en fortifiant son corps à la chasse, puis en circulant sur ses terres, afin d'en découvrir les lieux, de hanter les paysages, si interchangeables, de tâter le terrain, d'acquérir une intelligence de la topographie. Mais aussi en lisant des livres sur les grands personnages du passé, réservoir de sagesse en cas d'adversité. La chasse ? Simplement une école musculaire corporelle, une pratique d'entraînement. L'homme qui commande par la force, qui prend et veut conserver le pouvoir, qui ne connaîtrait que la logique des armes, l'énergie, la peur des corps à corps, les poursuites, les planques, doit apprendre à être chasseur de bêtes. Nous voilà soudain face au ressort secret du pouvoir d'un seul, proche des mythes royaux des chasseurs fondateurs de dynasties que révèle l'anthropologie politique ⁸².

Mais fourbir ses armes ne suffit point. Le prince doit avoir d'autres qualités que l'endurance physique. À éviter : « l'infamie des vices », susceptible de lui faire perdre ses États. Il doit être libéral, avec le risque de pressurer le peuple d'impôts. « Ladre » quand c'est utile, magnifique aussi. Pitoyable plus que cruel, même s'il peut être dur pour l'exemple, afin d'éviter meurtres et rapines. Aimé et craint en même temps, il doit procéder de « manière modérée, avec sagesse et humanité ⁸³ », se montrer « prudent et bien avisé ⁸⁴ », fuir haine et mépris (par exemple en évitant de piller les biens et de détourner les femmes de ses sujets). Machiavel propose là un usage de la prudence en politique.

Il rejoint sur ce point, mais en partie seulement, un livre par rapport auquel il se situe sans cesse en contrepoint, le *Traité des devoirs* de Cicéron, comme si Le Prince n'en était qu'une réfutation. En effet, le consul romain, attaché à défendre l'honnêteté, la vertu, l'honneur, le service du bien public et de la patrie au-dessus de tout, écrivait plus nettement que Machiavel :

⁸⁰ *Le Prince*, p. 335.

⁸¹ *Ibidem*, p. 333.

⁸² Cf. Luc de Heusch, *Le Roi ivre ou l'origine de l'État*, Paris, Gallimard, 1982.

⁸³ *Le Prince*, p. 338-339.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 341.

« De tous les moyens de soutenir sa fortune, il n'en est pas de meilleurs que de se faire aimer, et de plus mauvais que de se faire craindre [...]. Nul pouvoir n'est capable de résister à la haine publique [...]. Se conduire dans une ville libre de manière à n'inspirer que la crainte, c'est le comble de la folie : car la puissance pourra bien faire taire les lois et intimider la liberté ; mais celle-ci se montrera quelquefois, soit par de sourds murmures, soit dans les suffrages secrets pour les charges publiques ; et les morsures de la liberté sont encore plus profondes lorsqu'elle a été comprimée. Suivons donc de préférence la voie la plus large, et qui est non seulement la plus sûre, mais aussi la plus propre à augmenter notre crédit et notre pouvoir. Éloignons de nous la crainte, et attachons-nous à la bienveillance ; c'est là le moyen le plus facile d'obtenir ce que nous désirons, dans la vie privée comme dans la carrière des honneurs. Ceux qui voudront inspirer la crainte l'éprouveront nécessairement à leur tour [...]. Il n'est aucune puissance, quelque grande qu'elle soit, qui puisse être durable, si elle est fondée sur la crainte ⁸⁵. »

Le Prince, plus réaliste que moraliste, ne va pas si loin. Suit un passage souvent commenté dans lequel Machiavel reconnaît que « maintenir sa foi et vivre en intégrité, non pas avec ruses et tromperies ⁸⁶ » n'est pas une nécessité pour que soit maintenu l'État (il ne dit pas cependant là le bien public). On pardonnera au prince certains défauts personnels. Il peut faire semblant d'avoir des qualités, ou les mettre en avant de façon sélective, selon les nécessités. Là, Machiavel se sépare de Cicéron :

« Un Prince, surtout quand il est nouveau, il ne peut bonnement observer toutes ces conditions par lesquelles on est estimé homme de bien ; car il est souvent contraint pour maintenir ses États, d'agir contre sa parole, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Ce pourquoi il faut qu'il ait l'entendement prêt à tourner selon que les vents de fortune et variations des choses lui commandent, et, comme j'ai déjà dit, ne s'éloigner pas du bien, s'il peut, mais savoir entrer au mal, s'il y a nécessité ⁸⁷. »

⁸⁵ Cicéron, *Traité des devoirs*, livre II, VII, Paris, Werdet et Lequien, 1826, p. 191-195.

⁸⁶ *Le Prince*, p. 341.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 342.

L'auteur de ces lignes semble plutôt influencé – mais les a-t-il lus ? – par les Traités des devoirs des stoïciens, comme par exemple le livre VII de celui d'Hécaton, défenseur comme lui-même de l'utilité et de la nécessité. Cicéron citait Hécaton pour le critiquer. Machiavel s'en inspire contre celui qui plaide à l'inverse la défense de l'honneur, de la vérité, de la promesse tenue, de la vertu, de l'honnêteté, seule voie pour atteindre le bien, même si quelques cas étaient concevables de déviation, au nom d'un principe supérieur comme le service de la patrie.

Pour le théoricien de la nécessité qu'est Machiavel, en rude Florentin du XVe siècle, il faut ductilement s'adapter aux circonstances. La politique est affaire d'opportunités, pas de moralisme pur. Cette attitude, anticicéronienne, ne nie pas qu'un prince puisse défendre le bien. Mais il se trouvera forcé de faire le mal par nécessité, pour sauvegarder ses intérêts, ceux de ses sujets, de son « état ».

Les princes se montrent sans cesse versatiles. Et au-delà de leurs intentions, il y a toujours un bien et un mal. Ils peuvent suivre tantôt l'un, tantôt l'autre. Machiavel ne justifie pas le mal. Il est. Il impose des contraintes. Théorie ici du pouvoir aux mains sales ? À vrai dire, s'agit-il bien d'une théorie ? L'auteur des Discours, qui répète certains stoïciens, ne fait que décrire la réalité qu'il a sous les yeux plus qu'il ne conseille de faire le mal. Cela, il le dit :

« On voit par expérience de notre temps que ces Princes se sont faits grands qui n'ont pas tenu grand compte de leur foi, et qui ont su par ruse circonvenir l'esprit des hommes, et à la fin ils ont surpassé ceux qui se sont fondés sur la loyauté ⁸⁸. »

Ruse de la politique ! Le bien n'est pas en effet toujours récompensé dans cette matière si propice aux ingratitude et aux trahisons (à rapprocher de l'extrait du monologue d'un des personnages de La Mandragore affirmant que même les gens de bien peuvent se retrouver en enfer ⁸⁹).

L'opinion publique quant à elle, versatile, impitoyable, méchante aussi, juge un prince sur son succès, comme les Florentins qui croient les résultats plus que les discours :

⁸⁸ *Ibidem*, p. 341.

⁸⁹ La Mandragore, p. 218.

« Qu'un Prince donc se propose pour son but de vaincre, et de maintenir l'État : les moyens seront toujours estimés honorables et loués de chacun ; car le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient ; or, en ce monde il n'y a que le vulgaire ⁹⁰. »

Réalisme, poids du conformisme dominant. La politique princière peut-elle le cas échéant tromper l'opinion ? Utiliser de la poudre aux yeux, à la manière du prêtre fou Savonarole ? Étaler les fastes, déployer les gonfalons ? Les moyens sont multiples et seront toujours légitimes puisqu'ils émanent d'un puissant. Mais ils devront être orientés par un seul but : le maintien de l'État, la sauvegarde du bien commun qui exige un dépassement des intérêts personnels du prince et certains liens avec les autres composantes de la république, au-delà de la question des alliances avoisinantes et étrangères.

C'est la seule défense de l'État qui lie le prince à l'intérêt de tous ses sujets, les « grands » d'un côté, le « menu peuple » de l'autre. Son pouvoir est toujours fragile. Il doit « avoir peur » de deux côtés : des conjurations et des révoltes de ses sujets à l'intérieur, qui rêvent souvent de le tuer, des potentats étrangers à l'extérieur, qui supputent de l'annexer ou de l'évincer, les deux dangers pouvant se liguer contre lui. Prince ? En somme, un métier à risque, difficile, banalement mortel :

« Il doit craindre de chacun et de toutes occasions ⁹¹. »

Cet homme ballotté devra toujours se méfier d'autrui. Voici un dominant possédé par la peur. Propos peu rassurants. Écrits à dessein ?

L'homme au pouvoir, hanté par son assassinat et les conjurations contre lui, qui dirige seul, doit savoir encore se fabriquer des inimitiés afin de mieux les vaincre et d'accroître sa renommée, au risque d'être débordé. Il lui reste, après toutes ces difficultés relationnelles, à bien gouverner. Comment ? Par de « hautes et magnanimes entreprises ». Il lui faut fuir les flatteurs, bien choisir ses ministres, distribuer judicieusement honneurs et charges. On juge un prince aux hommes

⁹⁰ *Le Prince*, p. 343.

⁹¹ *Ibidem*, p. 345.

dont il s'entoure. Il lui faudra aussi bien décider de ses alliances extérieures, de ses neutralités, de ses déclarations d'amitiés, et surtout, rester le plus possible indépendant :

« Le Prince prudent et bien avisé se doit fonder sur ce qui dépend de lui, non pas sur ce qui dépend des autres ⁹². »

Dans les Discours, Machiavel se montre sceptique sur la capacité d'un peuple accoutumé à vivre sous un prince, à conserver sa liberté s'il devient libre. Il ajoute qu'un prince sera « malheureux » s'il a comme ennemi tout un peuple contre lui. Il devra donc « se concilier l'amitié du peuple ». Quant aux « grands », comme dans toute république environ une cinquantaine de citoyens se trouvent aux postes de commande, il devra soit les écarter rapidement, soit leur distribuer habilement charges et honneurs. Le reste des citoyens ne demande, lui, qu'à « vivre en sécurité » sous de bonnes lois et de saines institutions ⁹³. Pragmatisme et efficacité : voilà la devise de toute politique. Là, Machiavel tire les leçons de son expérience républicaine. Il se souvient aussi de Cosme l'Ancien !

Le prince doit enfin aimer la vertu. Pour cela il lui faut séduire, proposer une politique d'animation festive de sa cité, déployer de nouveaux modes d'exercice du pouvoir afin de monopoliser plusieurs formes esthétiques. À la Renaissance, la politique symbolique d'architecture monumentale et de festivités permanentes fut précisément conçue comme un « art » collectif, affirme Roy Strong ⁹⁴. Machiavel évoque avec respect le monde coloré qui rythmait la vie des quartiers de Florence, en particulier les défilés de chars sur lesquels étaient représentées, de façon mythologique, des scènes épiques de l'Antiquité. Le prince doit « détenir son peuple en fêtes et en jeux », encourager les arts ! Le Florentin se montre ici peu rigoriste, moins rabat-joie et acariâtre que dans les Discours. De même le prince favorisera les métiers, les corporations, tous les citoyens qui enrichissent leur ville et leur pays. Mais en gardant la majesté de son rang ⁹⁵. Il ajoute en terminant, peut-être avec une légère touche d'humour florentin, que si ces « avertissements »

⁹² *Ibidem*, p. 341.

⁹³ *Discours*, p. 423-425.

⁹⁴ Cf. Roy Strong, *Les Fêtes de la Renaissance. Art et pouvoir*, Arles, Solin, 1991.

⁹⁵ *Le Prince*, p. 359.

sont « bien pratiqués » par le prince, « ils le feront apparaître ancien où il sera nouveau, et le rendront en moins de rien plus assuré et certain de sa seigneurie que s'il y était enraciné ab antiquo ⁹⁶ ».

Remarque agrémentée de contre-exemples concernant des seigneurs italiens du temps ayant « perdu leur État » par lâcheté et manque d'indépendance. Vient un couplet final sur le pouvoir de la Fortune, conçue comme une force naturelle d'une puissance redoutable qui diminue de moitié le libre arbitre de tous les hommes. Même celui des puissants, termine le penseur pessimiste :

« Je dis qu'on voit aujourd'hui un Prince être heureux, et demain ruiné, sans l'avoir aperçu changer ou de nature ou de quelque qualité que ce soit ⁹⁷. »

Machiavel rejoint là, une fois encore, mais plus fidèlement que d'habitude, le vieux Cicéron, qui écrivait dans son *Traité des Devoirs*, répétant une idée reçue parmi les auteurs antiques :

« Personne n'ignore combien la Fortune a de part et à nos prospérités et à nos adversités. Si elle nous est favorable, toutes nos entreprises sont couronnées par le succès ; si elle nous est contraire, nous sommes accablés de malheurs ⁹⁸. »

Le Prince ? Loin d'être un dithyrambe de la tyrannie, il s'agit d'un essai écrit pour responsabiliser, pour attirer vers le bien commun de la cité un gouvernant solitaire devenu incontournable dans la politique florentine après la chute de la République. L'opuscule voulut peut-être flatter la famille des nouveaux puissants d'alors, descendante du grand ancêtre Cosme de Médicis. Cependant il révéla aussi à tous les princes à venir les difficultés, la responsabilité et les risques de leur charge. Tout en n'échappant pas aux contradictions propres à une pensée compliquée, hésitante et déroutante, néostoïcienne, à la manière d'Hécaton et de quelques autres.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 363.

⁹⁷ *Ibidem*, p. 365.

⁹⁸ Cicéron, *Traité des devoirs*, in *Oeuvres complètes*, op. cit. p. 189.

Mais Machiavel ne s'en tient pas là. Sa curiosité s'étend aussi aux républiques, objet du Discours sur la première Décade de Tite-Live, preuve à rebours du dépassement de l'appel du pied aux Médicis.

Des républiques durables

[Retour au sommaire](#)

Le Florentin a un faible pour le régime républicain. Sur le plan de l'idéal, il s'en fait une conception pure et dure, qui n'a rien de démocratique au sens moderne. Il révèle aussi une admiration pour Rome, système oligarchique par excellence. Les Discours forment un traité qui apparaît comme l'équivalent du Prince pour les principats. Les thèmes sont parallèles : comment fonder une république, comment la maintenir, comment la défendre ? La république constitue le régime qui incarne immédiatement le bien commun et la vertu. Machiavel définit en ces termes la meilleure politique possible dans le dialogue du début de L'Art de la Guerre, où il fait dire à Fabrizio :

« Honorer et récompenser la vertu, ne point mépriser la pauvreté, s'aimer les uns les autres au lieu de se déchirer en partis, préférer l'avantage commun à son bien particulier, et pratiquer enfin d'autres vertus semblables qui sont très compatibles avec ces temps-ci. Il ne serait pas difficile d'inspirer ces sentiments, si après y avoir fortement pensé, on adoptait les bons moyens ⁹⁹. »

Toute atteinte du bien commun, pour un principat comme pour une république, dépend en effet de la mise en oeuvre de mesures adéquates et durables. Quels sont les bons moyens de la république ?

D'abord la loi. Au début des cités, des rois ont élaboré les lois fondatrices, du moins pour les cités créées de façon indépendante, en dehors de toute origine étrangère. Les créateurs de constitution (Moïse, Lycurgue, Solon, Romulus...) ont fait preuve de sagesse, et d'habileté. Ils ont élaboré des lois draconiennes, imposant « la rigueur d'une discipline sévère ». Grâce à la sévérité de ses institutions, élaborées plus difficilement que dans d'autres cités, Rome a posé des bases qui ont duré des siècles. Sparte a connu 800 ans de calme sans révolution.

⁹⁹ L'Art de la Guerre, p. 729.

Le fondement de toute république, c'est aussi la liberté du peuple qui repose elle-même sur le respect permanent de bonnes lois. Les lois ont pour objectif d'inculquer aux hommes le bien commun. Machiavel, reprenant les classiques grecs, précise :

« Quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants, et toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion [...].

Les hommes ne font le bien que forcément ; mais [...] dès qu'ils ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, ils ne manquent de porter partout la turbulence et le désordre [...].

Les lois font les gens de bien. Là où le bien vient à régner naturellement et sans la loi, on peut se passer de loi ; mais dès que viennent à expirer les mœurs de l'âge d'or, la loi devient nécessaire ¹⁰⁰. »

Si les républiques s'appuient sur les lois pour imposer le bien commun, il leur reste à durer et à bien assurer le « maniement de cette machine politique » :

« Il est difficile, en organisant une république, de la pourvoir de toutes les lois qui doivent la maintenir libre ¹⁰¹. »

Cela d'autant plus qu'il faut décider qui sera le garant de la liberté. Le bien commun ne peut être supporté par un ordre seul qui s'approprierait la définition de la loi à partir de ses intérêts particuliers. Un exemple : à Rome, après l'expulsion des Tarquins, la noblesse sénatoriale retrouva sa morgue sociale et se mit à maltraiter le peuple. Des troubles s'ensuivirent, organisés par les deux ordres. On inventa une institution qui devait rétablir l'équilibre : celle de la magistrature des tribuns. La sauvegarde organisée de la liberté détermine la liberté elle-même. Celle-ci implique, bien sûr, l'affrontement des intérêts particuliers. Il y eut des querelles incessantes entre le Sénat et le peuple, des « cris et bruits sur la place publique ». Cela eut de bons effets :

¹⁰⁰ Discours, p. 388-389.

¹⁰¹ *Ibidem*, p. 484.

« Dans toute république, il y a deux partis : celui des grands et celui du peuple ; et toutes les lois favorables à la liberté ne naissent que de leur opposition ¹⁰². »

Les tumultes populaires ne sont pas malsains, au contraire, ajoute Machiavel qui ne va pas cependant jusqu'à proposer une théorie démocratique du pouvoir :

« Quiconque examinera avec soin l'issue de ces mouvements, ne trouvera pas qu'ils aient été cause d'aucune violence qui ait tourné au préjudice du bien public ; il se convaincra même qu'ils ont fait naître des règlements à l'avantage de la liberté [...].

Chaque État libre doit fournir au peuple un débouché normal à son ambition, et surtout les républiques, qui, dans les occasions importantes, n'ont de force que par ce même peuple [...]. Les soulèvements d'un peuple libre sont rarement pernicioeux à sa liberté. Ils lui sont inspirés communément par l'oppression qu'il subit ou par celle qu'il redoute. Si ses craintes sont peu fondées, on a le recours des assemblées, où la seule éloquence d'un homme de bien lui fait sentir son erreur ¹⁰³. »

Mais quels moyens utiliser pour maintenir la liberté, prise entre les intérêts particuliers divergents du peuple et de la noblesse ? À qui confier le soin de faire les lois ? Aux « grands », à la noblesse, ou bien au « menu peuple » ? Ce dernier sera-t-il assez éclairé pour cela ?

Machiavel, en néoaristotélicien, propose une analyse comparée du sujet. Il aborde les cas de Venise et de Sparte, qui ont choisi de s'appuyer sur la noblesse, puis celui de Rome, qui a favorisé le peuple. Remettre entre les mains de la noblesse « le fameux bâton » a pour avantage de « contenter son ambition et sa vanité » et d'éviter les troubles permanents occasionnés par « les esprits turbulents » de la plèbe. Le cas de Sparte se comprend : un roi entre le peuple et les grands, un Sénat peu nombreux, peu d'habitants, un modèle d'égalité et de frugalité, le refus de l'établissement des étrangers. À Venise, même configuration : fermeture de l'administration et des assemblées, système des citoyens forclos, non-participation des étrangers. À Rome, l'inverse. En raison

¹⁰² *Ibidem*, p. 390.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 391.

d'une politique de conquête : intégration des étrangers conquis et utilisation du peuple dans l'armée, donc participation du peuple au pouvoir, en relations conflictuelles et aussi équilibrées avec le Sénat. Alors quel modèle recommander ? Confier le pouvoir aux grands, ou bien au peuple ? Les deux solutions sont partout concevables.

Le peuple a le sens de la vérité, comme le soulignaient certains Romains. Machiavel reprend les thèses du *De Republica* :

« Les peuples, dit Cicéron, quoique ignorants, sont capables d'apprécier la vérité, et ils s'y rendent aisément quand elle leur est présentée par un homme qu'ils estiment digne de foi ¹⁰⁴. »

Le Florentin se montre favorable à une solution mixte, à la manière d'Aristote. L'opposition des deux systèmes d'intérêts étant inévitable, mais aussi organique puisque réalisant le principe de liberté, un équilibre peut être trouvé, qui réussisse à harmoniser les intérêts particuliers des « deux ordres » et l'intérêt général de la république. Une distinction doit être introduite dans le choix de la structure du pouvoir. On se trouve en présence soit de républiques expansionnistes, soit de républiques protectionnistes. Machiavel affine sa théorie de la puissance. L'équilibre intérieur entre les intérêts dépend de la politique extérieure de la cité, de sa stratégie de pouvoir et d'expansion territoriale. Il affirme aussi qu'il a longuement hésité :

« On ne saurait peser exactement toutes ces raisons sans tomber dans une indécision embarrassante. Quelle est l'espèce d'hommes, de ceux à qui on confie la garde de la liberté, qui est la moins dangereuse, ou celle qui doit acquérir l'autorité qu'elle n'a pas, ou celle qui veut conserver celle qu'elle a déjà. Après le plus mûr examen, voici, je pense, ce qu'on peut en conclure : ou bien il s'agit d'une république qui veut étendre son empire, comme Rome ; ou bien il est question d'un État qui se borne uniquement à se conserver. Dans le premier cas, il faut imiter Rome, dans le second, suivre l'exemple de Venise, de Sparte [...].

Quel est le plus ambitieux, de celui qui veut conserver ou de celui qui veut acquérir. L'une ou l'autre de ces deux passions peut être cause

¹⁰⁴ Ibidem.

des plus grands troubles. Cependant il paraît qu'ils sont plus souvent causés par celui qui possède, parce que la crainte de perdre provoque des mouvements aussi vifs que le désir d'acquérir. L'homme ne croit s'assurer ce qu'il tient déjà qu'en acquérant de nouveau ; et d'ailleurs ces nouvelles acquisitions sont autant de moyens de force et de puissance pour abuser ; mais ce qui est encore plus terrible, les manières hautaines et l'insolence des riches et des grands excitent dans l'âme de ceux qui ne possèdent pas, non seulement le désir de posséder, mais le plaisir secret de dépouiller de leur richesse et de leurs honneurs ceux qu'ils voient en faire un si mauvais usage ¹⁰⁵. »

L'agitation entre les deux grandes forces sociales peut donc produire de bonnes lois. Théorie énergétique de l'équilibre des forces ! L'ordre naît du désordre, les lois d'intérêt général des conflits, de la captation des « humeurs ¹⁰⁶ », du choc des intérêts particuliers, des ambitions sociales et personnelles. Complexe alchimie ! Les bonnes lois produisent à leur tour une « bonne éducation » qui engendre, elle, de bonnes mœurs, et de là, « tant de vertus ¹⁰⁷ ». Rome connut une discipline militaire, génératrice d'ordre. Et Machiavel d'ajouter :

« On devrait s'apercevoir que là où règne une bonne discipline, là règne aussi l'ordre ; et rarement la fortune tarde à marcher à sa suite ¹⁰⁸. »

Ainsi une république bien réglée doit perpétuer la vertu. Un conseil en passant aux législateurs : si l'on veut changer la constitution d'un État libre, il faut « sauvegarder l'ombre des anciennes formes » notamment en conservant les noms anciens, l'apparence frappant plus les citoyens que la réalité (propos inverse de ceux que l'on pressentait dans certains passages du Prince). Il faut aussi prévoir les temps contraires et savoir découvrir et ménager les hommes dont on peut avoir besoin. L'auteur des Discours complète ces remarques par une série de conseils sur les moyens externes et internes d'établir l'équilibre d'une république.

¹⁰⁵ *Ibidem*, p. 393-394.

¹⁰⁶ *Ibidem*, terme médical utilisé p. 399.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 390.

¹⁰⁸ *Ibidem*.

Sur le plan de la politique extérieure, il faut attaquer et se défendre. En appréciant précisément ses ressources, en puissance et en armes, mais surtout, en choisissant la tranquillité. Pour cela, un seul moyen : éviter une ambition démesurée et disproportionnée, souvent source de guerre de la part de ceux qui redoutent que la puissance se dirige contre eux. Il faut inspirer confiance aux États extérieurs. Pourquoi ne pas inscrire dans la constitution un article qui interdirait à la république de s'agrandir, et lui imposer de rester renfermée « dans ses limites » ? Machiavel, un foudre de guerre ? Voici ses conseils :

« Je crois fermement que ce n'est que dans cet heureux équilibre que peuvent se trouver la plus désirable existence pour un État, et sa tranquillité intérieure ¹⁰⁹. »

Sur le plan de la gestion de la cité, le républicain sait qu'il faut imposer le règne de la loi. Il est conscient de la nécessaire solidité des institutions. Il suggère, comme pour les princes vertueux, une théorie des moyens légaux susceptibles de canaliser les intérêts particuliers. Pour qu'une république conserve sa liberté, elle doit pouvoir faire accuser « les citoyens ambitieux et puissants » devant le peuple ¹¹⁰. L'on évitera ainsi les attaques incessantes contre le gouvernement, et l'on désamorçera les haines qui fermentent normalement dans les cités contre tel ou tel. L'exemple de Florence est dans sa tête.

Pour cela, il faut renforcer en nombre et en pouvoir des tribunaux redoutables, ne pas hésiter à organiser des condamnations à mort. Cela a manqué à la cité médicéenne dans laquelle, ajoute-t-il, la calomnie remplaçait les accusations publiques et judiciaires, sur les places et sous les portiques, de loggia en loggia, contre les responsables politiques surtout.

Conception « robespierriste » ? Machiavel, à partir de l'exemple de l'histoire antique mais aussi de l'Italie de son temps, n'est pas dupe de la réalité de la violence politique, que seules peuvent éradiquer les institutions punitives d'un régime rigoriste. Il en décrit même de façon ramassée mais saisissante, le cycle infernal. Les « causes puissantes » de la ruine de la liberté ? La violence privée et

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 398.

¹¹⁰ *Ibidem*, p. 401.

les interventions étrangères ¹¹¹. Sur les secondes, il essaiera, dans L'Art de la Guerre, mais aussi dans le deuxième livre des Discours, de penser le problème de la meilleure armée possible pour une république indépendante, montrant que la matière militaire ne peut être le fait de gens de métier, ni des gens de bien. Il révèle au passage son aversion pour les soldats désœuvrés et les capitaines qui saccagent le pays à la tête de leur bandiera :

« Jamais on ne tiendra pour un homme de bien celui qui pratique un métier qui, pour être d'un bon rapport, l'oblige à la violence, à la rapine, à la perfidie, et à une foule d'autres vices qui en font nécessairement un méchant ¹¹². »

L'armée reste un des moyens fondamentaux pour asseoir toute république. Sa conception ? La voici, résumée dans le livre troisième des Discours :

« Les armées bien composées sont l'appui le plus solide de tous les États, et [...] il ne peut y avoir sans elles ni lois sages, ni aucun établissement utile [...]. Un État ne peut avoir de bonnes troupes si elles ne sont exercées, et [...] elles ne peuvent l'être si elles ne sont pas composées de ses propres sujets ¹¹³. »

Contre le mercenariat, il faut une milice de citoyens aguerris par de bons exercices, aux ordres de capitaines d'exception : Machiavel proposa lui-même ce système dans sa ville, en rédigeant un rapport sur l'institution de la milice qu'il dirigea un temps ¹¹⁴. Modèle dépassé, comme celui de l'importance primordiale de l'infanterie dans L'Art de la Guerre, car ne tenant pas suffisamment compte de l'entrée en scène de la technique redoutable du canon, véritable machine à s'emparer des cités ¹¹⁵.

Sur le plan intérieur, les violences qui réalisent les intérêts particuliers et les ambitions produisent la peur. Celle-ci rassemble des partisans désireux de se

¹¹¹ *Ibidem*, p. 400.

¹¹² L'Art de la Guerre, p. 731.

¹¹³ *Discours*, p. 688-689.

¹¹⁴ *Cf. Lettres, op. cit.*, t. II, p. 67-77.

¹¹⁵ *Discours*, p. 559.

défendre. Alors naissent des factions dans une ville. Et les factions, la pire des choses pour une république, entraînent toujours « la ruine de l'État ».

Un autre moyen ne doit point être négligé pour asseoir une république : le respect de la religion. C'est aussi, au regard de l'histoire politique, une façon de consolider le pouvoir. La religion constitua une des principales causes de la prospérité et de la durée de Rome. Le respect draconien des divinités, pendant « plusieurs siècles », imposé par Numa, facilita le commandement des armées, réconforta le peuple. La religion a « maintenu les gens de bien », « fait rougir les méchants ». Tous les fondateurs d'État ont utilisé cet instrument politique. Là se trouve le secret du succès des républiques. Machiavel, qui semble la réduire à un moyen politique, la traite avec égards. À Rome, elle permit aux législateurs d'imposer à des esprits simples, « portés à la superstition », des lois exceptionnelles :

« Si l'attachement au culte de la Divinité est le garant le plus assuré de la grandeur des républiques, le mépris de la religion est la cause la plus certaine de leur ruine. Tout État où la crainte de l'Être suprême n'existe pas, doit périr s'il n'est maintenu par la crainte du prince même qui supplée au défaut de religion ; et comme les princes ne règnent que le temps de leur vie, il faut également que l'État dont l'existence ne tient qu'à la vertu du prince s'écroule avec elle ; il s'ensuit de là que les États dont la vie dépend de la vertu de leurs princes durent peu, celle-ci mourant avec eux et se perpétuant rarement chez leurs successeurs [...]. Il ne suffit donc pas, pour le bonheur d'une république ou d'une monarchie, d'avoir un prince qui gouverne sagement pendant sa vie ; il en faut un qui lui donne des lois capables de la maintenir après sa mort [...].

Les princes ou les républiques qui veulent se maintenir à l'abri de toute corruption doivent, sur toutes choses, conserver dans toute sa pureté la religion et ses cérémonies, et entretenir le respect dû à leur sainteté, parce qu'il n'y a pas de signe plus assuré de la ruine d'un État que le mépris du culte divin [...].

Il est du devoir des princes et des chefs d'une république de maintenir sur ses fondements la religion qu'on y professe ; car, alors rien de plus facile que de conserver son peuple religieux, et par conséquent bon et uni. Aussi tout ce qui tend à favoriser la religion doit-il être bienvenu,

quand même on en reconnaîtrait la fausseté ; et on le doit d'autant plus qu'on a plus de sagesse et de connaissance de la nature humaine ¹¹⁶. »

Texte que dut méditer plus tard le Robespierre du culte de l'Être suprême, en plus de ses lectures rousseauistes ! Et toujours la même hantise de la temporalité du politique... À l'exemple du Prince, où il conseillait comme moyens possibles d'affermir le pouvoir, la ruse, les armes, la force, la tromperie, Machiavel défend encore l'idée que l'on peut accepter de tuer pour accomplir le bien commun. C'est la parabole de Romulus, longuement développée. Le fondateur de Rome a liquidé son frère et fait éliminer son associé à la royauté, Tatus, non par ambition personnelle, mais afin d'asseoir les lois de la cité, créant dans la foulée un Sénat de la noblesse. Ce n'était pas un « mauvais exemple », un acte méchant. Il faut considérer la fin de cet homicide. Attentif à la solitude des fondateurs de constitution, comme à la nature méchante des hommes, il affirme crûment que ce moyen était justifié par l'objectif qu'il servait. Alors la fin justifierait-elle toujours les moyens ? Brutalement, avec la rude psychologie d'un homme du XVe siècle habitué au pire, il construit son tribunal :

« Un habile législateur qui entend servir l'intérêt commun et celui de la patrie plutôt que le sien propre et celui de ses héritiers, doit employer toute son industrie pour attirer à soi tout le pouvoir. Un esprit sage ne condamnera jamais quelqu'un pour avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour régler une monarchie ou fonder une république[...].

Si le fait l'accuse, le résultat l'excuse ; si le résultat est bon, il est acquitté [...]. Ce n'est pas la violence qui restaure, mais la violence qui ruine qu'il faut condamner ¹¹⁷. »

Semble là justifiée la bonne violence en politique.

Autre précaution : le législateur sage et vertueux ne peut léguer à autrui son autorité, car il risquerait que celle-ci soit dévoyée, détournée par son successeur. Cela au nom du même credo : « les hommes étant plus enclins au mal qu'au bien ». Romulus n'a donc agi que pour le bien commun. Machiavel va plus loin

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 413-415.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 405.

encore. Il s'agissait là du temps extraordinaire des fondements. Mais cela doit être aussi la règle en période normale. Un État qui devient libre se fait des ennemis, point des amis. Pour durer, si on veut établir ou une monarchie ou une république, il faut arrêter ou tuer les « ennemis de l'ordre ¹¹⁸ ».

Ce républicain punitif ne lésine pas sur les moyens, même si, dans ses Histoires florentines, on l'a vu, il considéra que l'exécution de six conseillers en 1497 avait plongé Florence « dans les ténèbres ». Il admire au passage les dictateurs romains. Cette institution temporaire, sorte de magistrature suprême, permettait à un des consuls de décider rapidement, en cas de crise grave. Mais on la limita dans la durée, afin d'éviter toute tentative de pouvoir personnel et de ne pas toucher à la structure des institutions ¹¹⁹. Il faut rejeter cependant sans hésitation le mauvais exemple des fondateurs de tyrannies, car la violence et la méchanceté ne peuvent constituer des bases solides à un gouvernement collectif :

« Sont au contraire voués à la haine et à l'infamie, les hommes qui détruisent les religions, qui renversent les États, les ennemis du talent, du courage, des lettres et des arts utiles et honorables pour l'espèce humaine : ce sont les impies, les violents, les ignorants, les imbéciles, les fainéants et les lâches ¹²⁰. »

Prince ou république ? Au-delà de l'acquisition de moyens adéquats, y a-t-il un régime meilleur que l'autre puisque tous deux peuvent se montrer vertueux et servir, à certaines conditions, le bien commun ? À la fin du livre premier des Discours, Machiavel établit une sorte de palmarès entre le peuple et le prince. Il reste prudent, partagé, à la manière d'Aristote. Aussi pessimiste et réaliste.

Le peuple a des défauts. En masse, il est puissant. Mais divisé, il se montre faible. Parfois, lâche. Il peut paraître audacieux en propos. Mais il craint le châtement. Contre l'avis de nombreux historiens, dont Tite-Live, pour qui la masse est mobile et légère, il défend l'idée que celle-ci a autant de vertu que les princes. Mais ces derniers, comme les peuples, sont « prêts à s'égarer » si rien ne les retient. Un prince peut se montrer « ingrat, changeant, imprudent » plus qu'un

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 424.

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 453.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 408.

peuple placé dans les mêmes conditions. Il n'y a pas de différence de caractère, de « naturel » entre eux. L'un et l'autre ne respectent pas de la même manière les lois. Tombe même ce satisfecit :

« Si vous examinez le peuple romain, vous le verrez pendant quatre cents ans ennemi de la royauté et passionné pour le bien public et pour la gloire de la patrie ¹²¹. »

Autre qualité : le peuple prévoit les événements et se trompe rarement dans ses jugements. Et Machiavel de conclure en ces termes à la « supériorité du gouvernement d'un peuple sur celui d'un prince » :

« Si on passe en revue les hontes et les gloires respectives des princes et des peuples, on verra les peuples l'emporter de loin sur les princes. Si les princes se montrent supérieurs pour créer des lois, donner une constitution à un pays, établir une nouvelle forme de gouvernement, les peuples leur sont si supérieurs pour maintenir l'ordre établi, qu'ils ajoutent même à la gloire de leurs législateurs ¹²². »

Un prince qui peut tout ce qu'il veut ne fait-il pas « que des folies » ?

Cependant avec le Florentin, rien n'est simple. Sans que l'on s'y attende, il renverse sa problématique. Comme un chasseur au tournant du bois à la poursuite de son gibier, il prend une autre piste. La question n'est pas de rechercher le meilleur gouvernement, de comparer principats et républiques. En fait, aucun régime n'est bon définitivement. Tous dégénèrent. Leur trajectoire obéit à des lois fixes, naturelles. Les hommes, au-delà de leur volonté, subissent l'histoire qu'ils font. L'analyse de l'articulation des moyens et des fins s'efface tout à coup. Retour sur soi, pirouette sceptique : surgit là, inattendu, le destin, qui balaye la puissance des princes comme des républiques. L'homme est manipulé par des forces supérieures extra-politiques. Tournons alors la page. Oublions l'idéal et la recherche du bien commun. Dans la réalité de l'histoire humaine domine la bataille des intérêts particuliers. La guerre est omniprésente, à l'intérieur comme à l'extérieur des principats et des républiques. On ne peut échapper à la corruption.

¹²¹ *Ibidem*, p. 504.

¹²² *Ibidem*, p. 505.

Le bien se transforme toujours en mal. Et Machiavel, profondément pessimiste, de citer le Salluste de La Conjuration de Catilina :

« Tous les maux ont commencé par être des biens ¹²³. »

Première partie :
La raison politique machiavélienne

LA CORRUPTION POLITIQUE

[Retour au sommaire](#)

La conception dichotomique de l'intérêt entre prince et république, entre appétits privés et bien public, reposait sur une typologie dualiste des formes d'État retenues dans Le Prince. Dans les Discours, Machiavel, attaché à analyser les causes de la corruption politique, et pas simplement les moyens d'accéder ou de se maintenir au pouvoir, propose une typologie plus complexe des formes de gouvernement. Celle-ci est inspirée d'Aristote, de Polybe et de Cicéron, ses maîtres à penser.

Il n'y a pas deux espèces d'État, mais trois, affirme-t-il après les auteurs grecs : les principautés, les optimates (gouvernement des meilleurs), le gouvernement populaire. Il approfondit le sujet en acceptant la grille « d'autres auteurs plus sages » qui ajoutent trois catégories correspondant – ce qui en fait en tout six – à la corruption des trois formes fondamentales : la tyrannie, qui suit la dégénérescence des principautés, « l'oppression de quelques uns », dérivée des optimates, et la « pure licence », issue des gouvernements populaires décomposés. La contradiction semble relative, puisqu'en fait, les optimates et le gouvernement populaire pourraient être perçus comme un dédoublement du gouvernement républicain. Machiavel n'écrit-il pas :

¹²³ *Ibidem*, p. 479.

« Dans toute république, il y a deux partis : celui des grands et celui du peuple ¹²⁴. »

À ceci près que les optimates ne sont pas nécessairement les plus riches et que de fait, à une construction typologique stricte, il substitue une conception génétique. Les trois types de régimes, fort différenciés, sont issus les uns des autres successivement, en un « cercle que sont destinés à parcourir tous les États » ¹²⁵. La république n'est plus une forme unique, un modèle figé opposé aux principautés. La suite des révolutions étatiques se situe dans une temporalité cyclique. Quelles sont les causes de la dégénérescence du pouvoir ? Face à ses propres contradictions d'analyse, comment le Florentin va-t-il articuler ses deux modes d'approche de l'ordre politique, l'un typologique et statique, l'autre dynamique et diachronique ?

Le cycle ternaire de la dégénérescence des formes de pouvoir

[Retour au sommaire](#)

Le passage d'une forme d'État à une autre est lié aux « dégradations » du bien commun. Chaque gouvernement l'incarne un temps, mais, après que s'est essoufflée une génération au pouvoir, les principes dégènèrent sous la poussée d'intérêts particuliers, transformés en passions, en appétits étroits, violents et sordides, qui resurgissent sous la poussée de la méchanceté foncière des hommes.

Machiavel propose un tableau des transformations successives des formes politiques. Il répète sans originalité ses devanciers grecs, surtout Platon et Aristote, qui seront à leur tour améliorés par le Grec romanisé Polybe et par le Romain hellénisé Cicéron.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 390.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 386.

Les principautés ont représenté la solution politique fondatrice choisie à l'origine de la construction des villes. Les premiers groupes humains, pour se défendre, se sont réunis. Ils ont confié d'abord au « plus fort », au « plus courageux », la défense de leurs intérêts. Puis, avec l'apparition des lois qui suivit la genèse du bien et du mal et introduisit les sanctions, le choix des chefs se porta sur les plus justes et les plus sages. La transition d'une souveraineté élective à une souveraineté héréditaire ébranla les modalités d'exercice du bien commun. Suivit alors une décadence des princes dans le luxe, la mollesse, les plaisirs. Cela entraîna les haines du plus grand nombre. D'où un durcissement tyrannique. Désordres et complots apparurent alors. Des chefs courageux, riches, capables d'entraîner la multitude, renversèrent le tyran. Un gouvernement d'Optimates émergea, qui renforça les lois. Qu'advint-il ensuite ? Reprenant Polybe, Machiavel répond :

« Dans le commencement, ayant sans cesse présent le souvenir de l'ancienne tyrannie, on les vit, fidèles observateurs des lois qu'ils avaient établies, préférer le bien public à leur propre intérêt, administrer, protéger avec le plus grand soin et la république et les particuliers ¹²⁶. »

Les enfants succédant aux pères, tout bascula. L'égalité des citoyens ne fut plus respectée. Les intérêts personnels reprirent le dessus et le gouvernement des meilleurs dégénéra en une « tyrannie du petit nombre », ainsi présentée :

« On les vit se livrer à la rapine, à l'ambition, au rapt des femmes, et, pour satisfaire leurs passions, employer même la violence ¹²⁷. »

Aussitôt le peuple, attisé par un vengeur, se révolta. On refusa de retourner à une forme princière de pouvoir. Et l'on choisit un gouvernement populaire afin d'éviter que l'autorité ne tombe entre les mains d'un seul. Après des retenues initiales, tout s'écroula :

« On en vint bientôt à une espèce de licence où l'on blessait également et le public et les particuliers. Chaque individu ne consultant que ses passions, il se commettait tous les jours mille injustices ¹²⁸. »

¹²⁶ *Ibidem*, p. 385.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 385-386.

Le peuple, parfois sous la direction d'un « homme de bien », se révolta encore. On retourna alors au « gouvernement d'un seul ». Début d'un nouveau cycle. Et ainsi de suite, sans fin...

Selon une loi générationnelle d'évolution (un pouvoir durant environ le temps de la génération qui l'établit), malgré des différences d'un cycle à l'autre, les gouvernements tournent « à l'infini dans ce même cercle de révolutions ». Comme des planètes. La politique obéit aux lois de la Nature !

La transformation typologique introduite sur le plan logique entraîne une conséquence importante : elle déhiérarchise tous les régimes. La question n'est plus de savoir quelle est la meilleure forme de gouvernement. Tous peuvent dégénérer. Le modèle républicain ne détient plus le monopole du bien commun. Il peut être ravagé par le déchaînement des intérêts particuliers. Machiavel abandonne là, par réalisme et « après le plus mûr examen ¹²⁹ » des textes anciens, tout républicanisme a priori. Il reconnaît explicitement que tout gouvernement est constitué « pour peu de temps », « tant en pareille matière bien et mal peuvent avoir de similitude ¹³⁰. »

Sentant la contradiction avec sa typologie antérieure, il se reprend, mais ajoute crûment :

« Je dis donc que toutes ces espèces de gouvernements sont défectueuses. Ceux que nous avons qualifiés de bons durent trop peu. La nature des autres est d'être mauvais ¹³¹. »

Dans ses Histoires florentines, sans être plus proche des Anciens que des Modernes, comme il l'écrit dans l'avant-propos du livre II des Discours ¹³², il critique ainsi les différents régimes, tous équivalents devant la corruption :

¹²⁸ *Ibidem*, p. 386.

¹²⁹ *Ibidem*, p. 393.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 384.

¹³¹ *Ibidem*, p. 386-387.

¹³² *Ibidem*, avant-propos du livre II, p. 509-512.

« Les actions de nos princes, tant au dedans qu'au dehors d'une Italie sans énergie et sans grandeur, ne nous inspirent pas cette admiration qu'excitent en nous celles des anciens [...]. En racontant les événements de ce siècle corrompu, je ne pourrai célébrer le courage des soldats, la vertu des capitaines ni le patriotisme des citoyens, mais l'on verra toutes les fourberies, ruses et artifices qu'ont mis en oeuvre les princes, les capitaines et les chefs des républiques, pour maintenir une considération qu'ils n'avaient point méritée ¹³³. »

Comment alors concilier ce constat pessimiste, avec la recherche des moyens pour réaliser le meilleur gouvernement, quelle que soit la forme de régime impliquée ?

Les causes naturelles et humaines de la corruption politique

[Retour au sommaire](#)

La loi inéluctable de l'enchaînement des cycles est reformulée en ces termes dans le chapitre V des Histoires florentines :

« L'effet le plus ordinaire des révolutions que subissent les empires est de les faire passer de l'ordre au désordre, pour les ramener ensuite à l'ordre. Il n'a point été donné aux choses humaines de s'arrêter à un point fixe lorsqu'elles sont parvenues à leur plus haute perfection ; ne pouvant plus s'élever, elles descendent ; et pour la même raison, quand elles ont touché au plus bas du désordre, faute de pouvoir tomber plus bas, elles remontent, et vont successivement ainsi du bien au mal et du mal au bien.

La vertu engendre le repos, le repos l'oisiveté, l'oisiveté le désordre, et le désordre la ruine des États ; puis bientôt du sein de leur ruine renaît l'ordre, de l'ordre la vertu, et de la vertu la gloire et la prospérité.

Aussi les hommes éclairés ont-ils observé que les lettres viennent à la suite des armes, et que les généraux naissent avant les philosophes.

¹³³ Histoires florentines, p. 1170-1171.

Lorsque des armées braves et disciplinées ont amené la victoire, et la victoire le repos, la vigueur des esprits, jusqu'alors sous les armes, ne peut s'amollir dans une plus honorable oisiveté qu'au sein des lettres. Il n'est pas de leurre plus dangereux ni plus sûr pour introduire l'oisiveté dans les États les mieux constitués. C'est ce que Caton avait parfaitement senti, lorsque les philosophes Diogène et Carnéade furent envoyés d'Athènes comme ambassadeurs auprès du Sénat. Voyant que la jeunesse romaine commençait à suivre ces philosophes avec admiration, et qu'une foule de maux pouvait en résulter pour sa patrie, il fit arrêter qu'à l'avenir aucun philosophe ne serait admis à Rome.

Voilà par quels degrés les empires arrivent à leur ruine, et c'est de là qu'assagis par les épreuves, ils retournent à l'ordre, ainsi qu'il a été dit, à moins que quelque force extraordinaire ne les anéantisse tout à fait ¹³⁴. »

Une fois cette loi du changement perpétuel posée, il faut essayer d'en comprendre l'origine. Les formes de gouvernement montent et descendent selon des causes naturelles (qui existent au-dessus des hommes). Mais – propos très aristotéliens – la cause de la dégénérescence doit aussi être recherchée dans la nature de l'homme, foncièrement mauvaise.

La ruine fatale des régimes ? Rien n'explique son éternel retour. Elle se trouve produite par la nature, autogénérée. Une contradiction surgit alors : d'un côté, il est affirmé que tout change, se détruit. De l'autre, que l'univers revient à son point de départ. Double langage. Double pensée. Stabilité et instabilité éternelles des choses. Tout se transforme sans cesse. Mais tout reste identique. Logique relativiste et synchrétique. Les causes, dans l'esprit de Machiavel, sont à la fois involontaires et volontaires. Naturelles mais aussi humaines.

La loi du changement est fataliste. On assiste d'abord, dans un premier temps, à une naturalisation de la causalité. Elle implique que toute chose vient d'une autre : loi de la génération linéaire. Cependant le temps, « père de toute vérité ¹³⁵ » – ici saisi de façon anthropomorphique – détruit tout ¹³⁶. Le temps de la nature, au-dessus des hommes, chasse chaque chose devant lui. Il peut apporter

¹³⁴ *Ibidem*, livre V, p. 1169-1170.

¹³⁵ *Discours*, p. 389.

¹³⁶ *La Mandragore*, p. 193 : « D'une chose, naît une autre, et le temps vient à bout de tout. »

le mal comme le bien ¹³⁷. Il est Dieu et Destin. Dans ce monde, tout est incertain et variable ¹³⁸. Le changement, perceptible dans la nature, est inéluctable. Côté nature, tout change. Tout est instable. Raison et nécessité s'affrontent. On peut lire encore :

« Mais comme toutes les choses de la terre sont dans un mouvement perpétuel et ne peuvent demeurer fixes, cette instabilité les porte ou à monter ou à descendre. La nécessité dirige souvent vers un but où la raison était loin de conduire ; vous aviez organisé une république pour la rendre propre à se maintenir sans agrandissement, et la nécessité la force à s'agrandir malgré le but de son institution ; vous lui voyez alors perdre sa base, et se précipiter plus promptement vers sa ruine. Si d'un autre côté, le ciel la favorisait au point qu'elle n'eût jamais de guerre, elle aurait à craindre la mollesse ou les divisions qui suivent le repos ; et ces deux fléaux pris ensemble, ou chacun d'eux séparément, seraient capables de la perdre sans ressource ¹³⁹. »

Machiavel parle encore de « l'impossibilité d'établir parfaitement l'équilibre, ou de le garder exactement après l'avoir établi ».

Et puis soudain, changement d'optique. Le Florentin semble se contredire. En fait, en matière historique et humaine, tout reste identique. C'est ce qu'affirment les Discours, révélant la logique de la loi des cycles :

« Quiconque compare le présent et le passé, voit que toutes les cités, tous les peuples ont toujours été et sont encore animés des mêmes désirs, des mêmes passions[...] On voit revenir en tous temps les mêmes maux et les mêmes révolutions ¹⁴⁰. »

Autre formulation de ce fixisme qui révèle par ailleurs la portée du comparatisme machiavélien :

« En réfléchissant sur la marche des choses humaines, j'estime que le monde demeure dans le même état où il a été de tout temps ; qu'il y a toujours la même somme de bien, la même somme de mal ; mais que

¹³⁷ *Le Prince*, p. 296.

¹³⁸ *Ibidem*, p. 321.

¹³⁹ *Discours*, p. 398.

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 467.

ce mal et ce bien ne font que parcourir les divers lieux, les diverses contrées. D'après ce que nous connaissons des anciens empires, on les a tous vus déchoir les uns après les autres à mesure que s'altéraient leurs mœurs. Mais le monde était toujours le même. Il ne différait qu'en ceci : à savoir que la vertu qui avait commencé à fleurir en Assyrie émigra ensuite en Médie, et de là en Perse, puis s'en vint loger en Italie, dans Rome ; et si nul empire n'a succédé à celui de Rome pour conserver la somme de tant de biens, du moins l'a-t-on vue se partager entre celles des nations qui vivaient selon la bonne vertu. Tel fut l'empire des Francs, celui des Turcs, celui du soudan d'Égypte, aujourd'hui les peuples d'Allemagne ; et avant eux, ces fameux Arabes qui firent de si grandes choses, et conquièrent le monde entier après avoir détruit l'Empire romain en Orient. Les peuples de ces différents pays, qui ont remplacé les Romains après les avoir détruits, ont possédé ou possèdent encore les qualités que l'on regrette et qu'on peut louer de juste louange ¹⁴¹. »

Le changement est perpétuel. Mais ce sont les mêmes choses qui reviennent. Le bien et le mal, comme une flamme, comme les anges et les démons, circulent d'un pays à l'autre en suivant la vertu des peuples. L'éternel retour, c'est aussi celui de la poussée des vices et de la corruption humaine. Voilà la cause principale, dans sa redondance, de la corruption politique, même si les hommes sont d'un « heureux naturel et bien formés ¹⁴² ». Et Machiavel, à la suite d'Aristote, d'indiquer des exemples multiples de la faiblesse des hommes. Tant des puissants que du peuple.

Les raisons de l'apparition de la fameuse tyrannie, à Rome comme partout ailleurs ? Le « trop grand désir de liberté chez le peuple » et le « trop grand désir de commander chez les nobles ¹⁴³ ». Bref : la démesure des comportements humains, qui n'épargne aucune classe, aucun individu. « Ambition insatiable », « avarice », richesses, honneurs, voilà ce qui a perdu les deux ordres dans Rome. Explication psychologique donc.

102 La raison politique machiavélienne

¹⁴¹ *Ibidem*, p. 510-511.

¹⁴² *Ibidem*, p. 475.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 472.

En contradiction avec sa théorie énergétique de l'opposition stimulante et compensatoire des conflits entre les deux ordres, les nobles et le peuple, Machiavel reconnaît soudain le rôle néfaste de la liberté, des luttes incessantes entre des intérêts particuliers devenus incompatibles. Il se défend de cette antinomie en affirmant :

« Il ne faut pas nous accuser d'être en contradiction avec nous-mêmes. Je l'ai dit et je persiste toujours dans mon opinion, l'ambition des grands est telle, que si par mille voies et mille moyens divers elle n'est pas réprimée dans un État, elle doit bientôt en entraîner la perte ¹⁴⁴. »

La corruption des « humeurs » des deux ordres à Rome a entraîné la fin de la liberté et de la république. Aucune loi, aucune constitution ne peut mettre un frein à la corruption généralisée. Au nom de cette loi :

« Comme les bonnes mœurs, pour se maintenir, ont besoin des lois, les lois, à leur tour, pour être observées, ont besoin des bonnes mœurs ¹⁴⁵. »

Deux exemples sont donnés de la corruption romaine.

D'abord l'attribution des postes de magistrature. Au début, ils revenaient à ceux qui les demandaient et qui en étaient dignes, dans un système d'attribution au mérite. Très vite, un vice grandissant les fit confier aux plus puissants hommes de la cité. On glissa rapidement dans le règne « de la faveur », puis dans celui de la richesse et de la puissance ¹⁴⁶.

Même évolution dans le processus d'élaboration des lois. Initialement, tout citoyen romain pouvait soumettre au Sénat une loi. Cette disposition fonctionna tant qu'il y eut des « gens de bien » qui proposèrent des textes « utiles au bien général ». Rapidement l'accroissement de la richesse pervertit ces dispositions. Seuls les riches et les puissants firent voter des lois qui leur étaient favorables et

¹⁴⁴ *Ibidem*, p. 463-464.

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 429.

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 430.

avaient pour but, non plus le bien commun de la cité, mais « l'accroissement de leur pouvoir ¹⁴⁷ ».

Il fut alors impossible à Rome de changer la constitution. Cela eût nécessité des mesures extraordinaires et la maîtrise absolue de l'État. Aucun citoyen honnête et probe ne pouvait à lui seul inverser les rapports de force. Machiavel ajoute là, insistant sur l'impossibilité pour un homme attentif au bien public d'utiliser des moyens mauvais :

« Devenir par force souverain dans une république suppose au contraire un homme ambitieux et méchant : par conséquent il se trouvera bien rarement un homme de bien qui veuille, pour parvenir à un but honnête, prendre des procédés condamnables, ou un méchant qui se porte tout d'un coup à faire le bien, en faisant un bon usage d'une autorité mal acquise ¹⁴⁸. »

Les deux camps, les nobles et le peuple, s'affrontèrent encore dans une guerre civile au sujet de la loi agraire. Le peuple voulut mieux partager terres, honneurs et richesses, « suprême ambition des hommes ¹⁴⁹ ». Les nobles croyaient combattre « pour le bien public », alors qu'ils ne défendaient que leurs privilèges. On créa des partis et des chefs de partis. Le sang coula. L'armée prit le pouvoir et détruisit la république. La liberté « disparut pour toujours ¹⁵⁰ ». Décidément, au-delà de la dégénérescence italienne contemporaine de l'observateur Machiavel, l'Antiquité non plus n'échappa point à la loi d'airain de la corruption politique. Leçon à tirer :

« Dans les républiques bien constituées, l'État doit être riche et les citoyens pauvres ¹⁵¹. »

Il eût fallu aussi éviter l'ascension de certains ambitieux dans les avenues du pouvoir, qui, au début, firent semblant de faire le bien, avant d'afficher leurs

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 430.

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 431.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 462.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 463.

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 462.

véritables intentions ¹⁵². Et surtout pas de magistrature ayant pouvoir de freiner ou d'arrêter les affaires de l'État ¹⁵³ !

En contradiction avec les passages des Discours flattant les qualités du peuple, Machiavel insiste sur son ignorance, sur la facilité à le tromper, plus dans les affaires générales que dans les questions particulières (par exemple, le choix des magistrats dans les hautes charges). La faiblesse des républiques ? Elle réside souvent dans l'obscurantisme et la crédibilité du « menu peuple ». On retrouve les passages du Prince sur le sujet :

« Le peuple, trompé souvent par de fausses apparences de bien, désire sa propre ruine ; et, si ce qui est bien et ce qui est mal ne lui est pas inculqué par quelqu'un en qui il ait confiance, la république se trouve exposée aux plus grands dangers ¹⁵⁴. »

L'État connaît un défaut de confiance. Machiavel, qui défend le peuple contre des historiens anciens comme Tite-Live, en opposant la « multitude réglée par des lois », prudente, constante, reconnaissante, à « la populace effrénée », ajoute dans les Discours, sur ce problème redondant des lumières du peuple :

« Si l'on veut savoir ce qu'il est facile ou difficile de persuader à un peuple, il faut faire cette distinction : l'entreprise dont tu as à le persuader présente au premier abord soit un profit soit une perte, et paraît ou lâche ou magnanime. Lui apparaît-elle comme magnanime et profitable, rien de plus aisé que de le persuader, même si la ruine de la république se cache sous cette apparence. Rien de si difficile au contraire s'il y voit lâcheté ou perte possible, quand bien même le salut réel de l'État en dépendrait [...]. Le moyen le plus facile de ruiner une république où le peuple a du pouvoir, c'est de lui proposer des entreprises brillantes ; car, dès qu'il a de l'autorité, il en use dans ces occasions, et l'opinion contraire de qui que ce soit ne sera pas en état de l'arrêter ; mais si ces entreprises sont la ruine de l'État, elles le sont encore plus sûrement de ceux qui les conduisent ¹⁵⁵. »

¹⁵² *Ibidem*, p. 480.

¹⁵³ *Ibidem*, p. 487.

¹⁵⁴ *Ibidem*, p. 491.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 492-494.

Habitué à observer des délibérations publiques, le secrétaire de la République florentine sait que l'opinion est versatile, qu'elle gobe souvent la politique de l'apparence. Il écrit encore, tirant les leçons de son expérience dans le livre second des Discours :

« À quel point peut souvent se tromper l'opinion dans la cité, seuls peuvent l'avoir vu et le voient encore ceux qui assistent à des délibérations : celles-ci, bien souvent, quand elles ne sont pas conduites par des hommes supérieurs, aboutissent à l'absurde : des hommes supérieurs, dans les républiques corrompues, et surtout dans les moments de tranquillité, sont en butte à la haine, et l'on adopte ainsi des avis dictés par l'erreur régnante ou par quelque citoyen plus soucieux de flatter l'opinion que de la servir. On ne reconnaît l'erreur que dans l'adversité, et alors on se rejette dans les bras de ceux mêmes qu'on avait dédaignés dans la prospérité [...]. Certains événements se présentent d'ailleurs de telle façon qu'ils trompent les hommes qui n'ont pas une expérience consommée de la politique, car ils leur proposent l'erreur sous de telles apparences de vrai qu'ils l'accueillent aisément ¹⁵⁶. »

Le scepticisme du Florentin ne se retourne-t-il pas là contre son idéal de la république, défendu dans les Discours ? La lecture des auteurs de l'Antiquité qui ont analysé l'ordre politique lui permet d'établir une distanciation par rapport à ses propres valeurs, à l'idéal républicain qu'il défend. Son réalisme, informé par ses fonctions administratives de légat, lui permet de disséquer les mécanismes de pouvoir et la longue évolution d'une multitude de formes gouvernementales. Mais l'auteur des deux traités n'en néglige pas pour autant la réflexion sur les moyens conditionnels pour assurer, contre la nature mauvaise des hommes, la vertu et la réalisation du bien.

Machiavel n'est pas simplement politologue. Malgré son pessimisme, il redevient un moraliste marqué par le dualisme chrétien. Dans les Discours comme dans Le Prince, il donne des conseils pratiques aux gouvernants, tirant maintes leçons de ce qu'il a observé dans le laboratoire explosif de Florence et de l'Italie, comme dans les exemples tirés à bon escient de l'Antiquité. Le rapprochement des deux espaces-temps, problématique en soi, révèle les postulats naturalistes et fixistes de sa pensée. Pour elle, l'homme a toujours été aussi méchant. Et sa bonté

¹⁵⁶ *Ibidem* p. 574.

éphémère. Mais il y croit encore, en républicain réaliste qui a assisté de vivo à des séances enflammées des conseils à Florence même.

Par delà le bien et le mal : le retour de l'idéal

[Retour au sommaire](#)

Afin de rejoindre sa théorie de l'équilibre politique, des princes vertueux et des républiques défendant le bien commun, le Florentin, peut-être pour tenter de résoudre les contradictions de son système, avance d'abord, à la façon d'Aristote dans Les Politiques, la théorie d'une fusion des formes de gouvernement. Les législateurs prudents ont toujours su mêler les diverses formes de régimes :

« Quand, dans la même constitution, vous réunissez un prince, des grands et la puissance du peuple, chacun de ces trois pouvoirs surveille les autres ¹⁵⁷. »

Il cite alors les textes fondateurs de Sparte, d'Athènes, de Rome. La « combinaison de trois pouvoirs » (sic) aurait rendu les institutions de ces cités parfaites. Surgit à nouveau une théorie des moyens.

L'auteur du Prince examine les conditions susceptibles de vaincre la loi naturelle et humaine de la corruption de l'ordre politique. Il faut d'abord valoriser et respecter les hommes de bien et l'honorariat de la cité, essentiels dans la réalisation de l'intérêt public. Puis refuser clientélisme et favoritisme qui gangrènent tous les régimes sous la forme de factions et de partis. Enfin, établir la dictature de la loi, renforcer le pouvoir des magistrats, assurer un ordre moral sur le modèle des républiques antiques.

D'abord, il est indispensable de respecter la qualité des hommes de bien susceptibles de guider et d'éclairer le peuple en ses défauts. Comment disposer des « gens de valeur » dans une république ? En temps de tranquillité, on fait peu

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 387.

cas d'eux. On les place sous les ordres de « gens indignes » et « inférieurs » (Machiavel pense-t-il là à son expérience de secrétaire ?). Ces hommes peuvent en éprouver un ressentiment, et donc susciter des troubles, rallumer des guerres « au détriment de la chose publique ». Deux moyens pour y remédier :

« Le premier serait de maintenir les citoyens dans un état de pauvreté tel que la richesse et l'absence de la vertu ne corrompent ni les uns ni les autres. Le second consisterait à se préparer si bien à la guerre que l'on fût toujours tout prêt à la faire, et que l'on eût un besoin continuel des gens de valeur ¹⁵⁸. »

Certaines actions de notables en vue paraissent bonnes. Mais, inspirées parfois par les voies « secrètes » du clientélisme partisan, elles recèlent un principe de tyran

nie dangereux pour une république, ainsi présenté :

« Un État républicain ne peut subsister ni se bien gouverner s'il n'a pas quelques citoyens éminents ; mais [...] d'un autre côté la considération qu'ils acquièrent conduit parfois l'État à la servitude. Pour prévenir cet inconvénient, la république doit régler ses institutions de manière que l'on parvienne à cette considération par des voies conformes à ses intérêts, à sa liberté, et qui ne puissent lui devenir préjudiciables. Elle doit aussi faire attention aux démarches des citoyens pour arriver à ce but : elles ne peuvent être que publiques ou secrètes. Publiques lorsque l'on se fait un nom en servant bien sa patrie par ses conseils, mieux encore par ses actions. On doit accorder à de tels services, à cette envie de s'illustrer, un tel prix qu'il honore et satisfasse celui qui l'obtient. La réputation qu'on acquiert par des moyens aussi francs et aussi simples ne peut être dangereuse pour l'État. Mais elle expose la république à de grands périls, et lui devient très pernicieuse quand on l'obtient par des voies secrètes. Je nomme ainsi les services rendus à des particuliers, en leur prêtant de l'argent, en mariant leurs filles, en les soutenant contre l'autorité des magistrats, et en leur donnant d'autres preuves d'obligeance qui attirent des partisans. De là naissent ensuite les coupables projets de corrompre les mœurs et de faire violence aux lois. Une république bien réglée doit donc laisser la voie libre à ceux qui cherchent publiquement ses faveurs, et la barrer à ceux qui le font dans le secret ¹⁵⁹. »

¹⁵⁸ *Ibidem*, p. 658.

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 681-682.

La Rome républicaine, afin d'éviter le clientélisme « secret » et les factions partisans, inventa les triomphes et le système des honneurs pour les premiers. Elle autorisa les accusations publiques contre ceux briguant faveurs et crédits, poursuivies en cas de besoin, tant le peuple peut être « aveuglé par de belles apparences », par l'institution d'un dictateur disposant d'un « bras royal » afin de « contenir l'ambition dans les bornes du devoir ».

L'absence d'intégrité, généralisée en régime de clientèles, de factions, de partis, éloigne du bien commun ¹⁶⁰. Machiavel insiste sur la dissolution de divers États de son temps, d'abord l'Italie, mais aussi, dans une mesure moindre, la France et l'Espagne. L'Italie ? Il donne l'exemple de la corruption croissante à Florence, dans les Histoires florentines. La jeunesse, plus indépendante, fit des dépenses excessives en vêtements, en festins, en débauches. Oisive, elle se consacra aux jeux et aux femmes. Mondaine, elle cultiva le langage et les bons mots. Ces « vilaines moeurs » (sic) s'accrurent lors de l'arrivée du duc de Milan dans la cité. Au moment du Carême, tout le monde mangea de la viande. Un feu d'artifice dans une église déclencha un incendie. Bref, des moeurs de cour, peu dignes d'une république ¹⁶¹ !

Seule, aux yeux d'un Machiavel rigoriste, l'Allemagne offrait un exemple d'intégrité et de religion, notamment au niveau du paiement de l'impôt ¹⁶². Partout où pullulent châtelains et gentilshommes, « espèces d'hommes dangereuses », « ennemis naturels de toute police raisonnable » vivant sans rien faire et accaparant les terres, la république devient impossible à réaliser ¹⁶³.

Étrangement, semblant fuir sa théorie de la péréquation des deux ordres composant l'équilibre de Rome, le Florentin ajoute encore que si de bonnes lois sont en vigueur, il ne peut y avoir « de factions et de partis ». Il rejette explicitement le pluralisme partisan institué, avec des chefs. Machiavel n'est point un démocrate moderne ! Il écrit par exemple au sujet d'une cité qu'il connaît bien, à l'opposé donc de toute conception populiste, n'en déplaise à Jean-Jacques Rousseau :

¹⁶⁰ *Ibidem*, p. 496.

¹⁶¹ *Histoires florentines*, livre VII, chapitre XXVIII : « Corruption croissante à Florence ».

¹⁶² *Discours*, p. 496.

¹⁶³ *Ibidem*, p. 497.

« Les difficultés qui se sont opposées dans Florence à l'établissement de la liberté sont les mêmes qu'éprouvent les villes qui ont commencé comme elle ; et, quoique bien des fois le suffrage public et libre des citoyens y ait donné à quelques citoyens le pouvoir le plus étendu pour réformer les lois, jamais ils n'ont eu pour but l'utilité commune, mais seulement celle de leur parti, et ces prétendues réformes n'ont amené que de nouveaux désordres ¹⁶⁴. »

La multitude peut être calmée par des hommes qui « ont du poids », comme à Florence lors de la lutte entre deux factions, les Fratesques (partisans de Savonarole) et les Enragés (les Arrabiati). Elle crie en parole, mais se disperse et se divise vite !

Dans le livre VII des Histoires florentines, Machiavel précise sa conception à l'antique de la république :

« Parmi les nombreuses rivalités qui agitent les États républicains, les unes leur nuisent, les autres leur sont utiles. Les premières sont celles qui enfantent des partis et des partisans ; les secondes sont celles qui se prolongent sans prendre ce caractère. Le fondateur d'une république ne pouvant donc y empêcher les rivalités, doit du moins les empêcher de devenir factions. Il faut pour cela observer que les citoyens ont dans cette forme de gouvernement deux manières de se faire un nom et d'acquérir du crédit, ou par des moyens publics, ou par des moyens particuliers. On y arrive par des moyens publics, ou par des moyens officieux : en gagnant une bataille, en faisant la conquête d'une place, en s'acquittant d'une mission avec zèle et habileté, en donnant à la république des conseils sages et suivis d'un heureux succès. Le second moyen d'y arriver est de rendre service à l'un et à l'autre, de protéger de simples citoyens contre l'autorité des magistrats, de leur donner des secours d'argent, de les pousser à des honneurs qu'ils ne méritent pas, et de capter la faveur populaire par des largesses et des jeux publics. De là naissent les factions et l'esprit de parti. Autant la considération acquise par ces moyens-ci est préjudiciable, autant elle est utile lorsqu'elle est étrangère aux factions, parce qu'alors elle est fondée sur le bien public et non sur l'intérêt personnel. Certes, on ne peut empêcher de naître certaines haines, et des plus violentes, entre les grands citoyens d'un tel État ; mais faute de partisans qui les suivent, ils ne peuvent nuire à l'État ; ils sont au contraire obligés, pour triompher de leurs ennemis, de servir l'État, de travailler à sa grandeur,

¹⁶⁴ *Ibidem*, p. 485-486.

et tous s'observent les uns les autres afin que nul ne dépasse les limites de ses droits ¹⁶⁵. »

Après de telles positions, peut-on considérer que nous sommes en présence d'un penseur républicain de la modernité pluraliste, croyant en la légitimité des partis et des factions, comme le suggèrent certains politologues à la recherche de modernes « précurseurs ¹⁶⁶ » ?

Fuyant les contradictions logiques rencontrées dans son objet comme dans le déroulement de son analyse, liée à l'usage multiple des sources de l'Antiquité, la raison politique machiavélienne se tourne vers le passé. Elle fait émerger, dans une logique contradictoire opposant l'idéal à la réalité, une problématique ancienne du pouvoir, qui repose sur la prédominance holiste du bien commun, du tout sur les parties. Le Florentin reste un théoricien du monisme politique. Il écarte le dualisme ou le pluralisme. Il ne se situe point dans une épistémè individualiste considérant, comme ce sera le cas à partir de Mandeville ou d'Adam Smith, que l'intérêt général peut naître de la convergence des intérêts particuliers scellés par le monde de l'économie contribuant à la richesse d'une nation.

Avec l'auteur du Prince, on se maintient aussi dans la religion de la Loi abstraite au-dessus des hommes et en dehors de toute théorie de la personne et du respect des droits individuels. Le pouvoir qui défend le bien public ne se partage pas. Il est collectif, répressif, indivisible, sacralisé. Il ne peut se réduire à des affaires privées et partielles. Chacun doit se dépasser et se soumettre à quelque chose de supérieur : l'idéal du bien commun de la cité. La guerre intérieure des ambitions des deux ordres composant toute république reste le moteur du fonctionnement de la politique. Mais cela ne produit pas de grands desseins pour un pays.

Entre les ambitions et les intérêts, doivent se dresser des hommes de bien qui s'élèvent au-dessus de leur propre camp. À condition que le clientélisme partisan ne les minent pas. Il faut aussi que la Loi régule l'ensemble, avec des moyens

¹⁶⁵ *Histoires florentines*, livre VII, p. 1288.

¹⁶⁶ Cf. Marc Sadoun, Jean-Marie Donegani, *La Démocratie imparfaite. Essai sur le parti politique*, op. cit., p. 99-100, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1994.

adéquats, même les plus extrêmes. Ceux d'une dictature temporaire par exemple. Sinon la corruption politique sera annonciatrice d'une corruption plus générale.

Conception morale, héroïque du pouvoir, que celui-ci soit prince ou collègue républicain. Machiavel, plus qu'une théorie cynique de la Raison d'État, défend le sens de l'État à l'ancienne, de façon platonicienne ou quasi chrétienne. Le bien commun, c'est la forme transfigurée d'un Dieu caché, inaccessible, situé au-dessus des simples mortels. Seule l'élite des hommes moralement bons et courageux peut l'assumer en affichant des qualités et une vertu fragiles, sans cesse menacées par le mal.

À la suite d'Aristote et après cette démonstration moralisatrice, voici fétichisé le règne de la Loi et de la constitution. Pour être jugées bonnes, celles-ci doivent s'inscrire dans la longue durée (de 400 à 800 ans comme à Athènes ou à Rome !). Cette « machine politique » (terme utilisé une seule fois dans toute l'œuvre) assume, au-dessus des corps de la cité, la régulation de l'ensemble social. Elle soumet les hommes et leurs passions, canalise leurs humeurs. Son bon fonctionnement dépend de la toute-puissance de gouvernants élus qui servent le bien dans une intégrité absolue. Jusqu'à la mort. La leur, mais aussi celle des déviants de toute sorte qu'il faut condamner.

Cette vision néo-romaine (Machiavel place Rome au-dessus des autres modèles, tout en admirant Sparte) se retrouve exprimée chez Cicéron. Dans son *Traité des devoirs*, ce dernier dressait des magistrats ce portrait :

« Que ceux qui sont destinés à gouverner l'État s'en tiennent à deux préceptes de Platon. Le premier veut qu'ils veillent sur l'intérêt des citoyens, de telle sorte que, quoi qu'ils fassent, ils le rapportent à cet intérêt, en oubliant leurs propres avantages. Le second, qu'ils aient soin de tout le corps de l'État en se gardant, tandis qu'ils veillent sur une partie, d'abandonner les autres. Comme la tutelle en effet, l'administration de l'État doit être exécutée dans l'intérêt de ceux qui lui ont été confiés et non pas de ceux à qui elle a été confiée. Or ceux qui s'occupent d'une partie des citoyens et en délaissent une partie, introduisent dans la cité la chose la plus funeste : la division et la discorde ; il arrive ainsi que les uns paraissent favorables au peuple, d'autres soucieux de l'élite, mais peu de l'ensemble. De là à Athènes, de grandes discordes et dans notre cité non seulement des divisions, mais même de ruineuses guerres civiles. Ce sont des choses qu'un citoyen sérieux, courageux et digne, dans l'État, de la première place,

évitera et détestera ; il se donnera tout entier à l'État et ne recherchera pas les richesses ou la puissance, il veillera sur l'État tout entier, de telle sorte qu'il s'occupera de tous. Il n'attirera pas non plus sur personne, par des accusations mensongères, la haine ou l'envie et s'attachera en tout à la justice et à la beauté morale, quitte, en les respectant, à heurter aussi durement que l'on voudra, et à s'offrir à la mort plutôt que d'abandonner ce que j'ai dit. Absolument lamentables sont l'ambition et la rivalité pour les honneurs ¹⁶⁷. »

La préférence du Machiavel humaniste, c'est bien ce rigorisme et ce légalisme à l'antique dont l'image hantera l'Occident jusqu'à son mimétisme outrancier sous la Révolution. Cette république réinventée reposait finalement chez le tragique Cicéron (qui finira décapité) sur une morale du dépassement humain plus que sur une transcendance extérieure aux hommes. En tout cas, fasciné par ce modèle qui constitue implicitement comme une République de Platon ou une Cité idéale refoulées, l'auteur des Discours rejeta les principautés et républiques de son temps, organisées autour des intérêts particuliers, frivoles et peu durables.

Au nom de cet idéal, Machiavel, qui reconnaît sans insister les équilibres des monarchies française et espagnole entourées de contrepoids institutionnels liant le roi à ses sujets, dénigre aussi les gentilshommes féodaux et autres châtelains qui en sont le support. Il admire surtout la Suisse et ses milices de citoyens armés, de même que l'intégrité de l'Allemagne, où les communes solidaires, frugales, égalitaires, organisées, tiennent tête aux princes et à l'empereur ¹⁶⁸. Dans son intime conviction, il écarte comme modèle politique le pouvoir d'un seul, que ce soit la monarchie, la seigneurie ou l'empire. Comment faire de lui, lorsqu'on lit les Discours et pas seulement son opuscule de circonstance *Le Prince*, le défenseur univoque de l'absolutisme ?

Nous sommes en présence d'une théorie qui a pensé les moyens concrets de l'action politique dans chaque configuration gouvernementale. Peut-on concevoir une politique sans s'en donner les moyens ? Peut-on séparer la fin des moyens, poser une morale sans s'intéresser aux modalités pratiques de sa réalisation ? Existe-t-il une politique sans morale ?

¹⁶⁷ Cicéron, *De Officiis*, livre I, XXV, 85, 86, 87, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 147-148.

¹⁶⁸ Rapport sur les choses d'Allemagne, *De Natura Gallorum*, Rapport sur les choses de la France, p. 128-149.

En homme qui observe la mort en face, Machiavel répond. Il détaille les usages les plus nobles de la politique et ses moyens ignobles. L'humaniste, homme de lettres et de théâtre, valorise la ruse, principalement à la guerre, qu'il sépare nettement de la tromperie. Il écarte de ses références personnelles, l'ignominie, la trahison, la violence pure, celle des spadassins comme des mauvais princes. Il préfère toujours, dans ses écrits politiques majeurs comme dans ses lettres publiques et privées, les instruments légaux, honorables mais fermes et collectifs, aux moyens illégaux, secrets et insidieux. Il s'insurge contre les dérapages de la calomnie, contre la violence des factions qui s'alimentent les unes les autres, contre le favoritisme. Il rejette aussi, on l'a vu, les guerres inutiles.

Il s'agit d'un humaniste chrétien tourmenté par la morale antique, cicéronienne et stoïcienne. Si la fin justifie les moyens, jamais les moyens ne constituent des fins. Il y a les moyens des « bons chrétiens » ou des « hommes de bien », et il y a les autres. Certes, la vie réelle le montre : un bon moyen peut servir une mauvaise fin, et un mauvais moyen, une bonne. Cela dans toutes les formes d'État. Mais il y a toujours un bien et un mal. S'il tente de saisir le mal au collet, Machiavel parle au nom du bien commun, et du bien tout court. Le bien commun, c'est un bien qui n'est pas réductible aux moyens de pouvoir, à la puissance, qui, elle, est une des manifestations du pouvoir humain comme la décadence et la corruption. Il ne s'agit donc pas d'une confusion des moyens politiques. Le bien reste un principe fondateur, aussi mystérieux que l'origine de la Loi chez Aristote. La Loi lointaine, punitive et abstraite comme Dieu, est le fondement de l'ordre politique. Cette fin suprême dans ses principes, au-dessus des humbles, atteinte uniquement par les hommes de bien, dépasse les formes de régimes qui l'incarnent, principats ou républiques. La loi morale se situe en dehors des institutions humaines. Extérieure aux mortels, elle constitue le grand Mystère du Florentin.

Au-delà de ces apories, surgissent cependant dans l'analyse machiavélienne certaines contradictions intellectuelles que l'on doit soulever. Celles qui opposent l'idéal reconstruit et le réel observé. Un prince peut se montrer vertueux, une république corrompue. Une chose est éternelle. Tout change sans cesse. Le temps reste le véritable maître des choses. Le monde de l'intérêt public est orchestré autour de la théorie des deux pouvoirs. Puis surgit une autre typologie, une théorie de la dégénérescence de tous les régimes, sans exception, où le bien commun est rompu par le déchaînement des passions...

Machiavel oppose-t-il les Anciens et les Modernes ? Les premiers vivant une sorte d'âge d'or, les seconds un monde corrompu ? Non. Le modèle de la Rome républicaine aussi a connu la décadence, répond-il. Et l'Italie contemporaine est peut-être capable de sursaut et d'organisation, à la suisse ou à l'allemande.

Il s'est expliqué lui-même longuement sur le sujet dans l'avant-propos du livre *Second des Discours*. On ne peut pas que louer le passé, que l'on connaît plus mal, et dénigrer le présent, que l'on éprouve trop. Mais dans l'Italie de son siècle, les vices apparurent aussi éclatants que le soleil. Son républicanisme autoritaire se révolta en fait devant la corruption générale qu'il ressentit, infiltrée jusqu'au sommet du pouvoir, même de celui de l'Église chrétienne. Son présent ? Il n'offre, lance-t-il à ses contemporains, « rien qui les dédommage de leur extrême misère, et de l'infamie d'un siècle où ils ne voient ni religion, ni lois, ni discipline militaire, et où règnent des vices de toute espèce ; et ces vices sont d'autant plus exécrables qu'ils se montrent chez ceux qui siègent pro tribunali, qui commandent à tous, et qui veulent être adorés ¹⁶⁹ ».

La raison politique machiavélienne, contemporaine de cette crise de civilisation, ébranlée par elle, reflète bien comme un miroir les deux faces du politique : l'ordre et le désordre, répétant ainsi des dualismes hérités de pensées antérieures. La corruption, à cet égard, constitue l'image inversée du monde du bien commun. Au lieu de voir des contradictions, pourrait-on parler plutôt de complémentarité entre les deux regards ? Machiavel, sourcilieux sur ce point, aurait refusé de considérer ce dédoublement comme un non-sens.

Les inconséquences apparentes entre la théorie de l'équilibre et celle du déséquilibre, l'opposition entre la nature naturante, conjuguée à travers le temps et les cycles de retour, celle de la société du bien commun ou de la corruption, celle de l'homme capable du meilleur comme du pire, nous plongent au coeur de nouvelles ambivalences.

Machiavel semble « parlé » par un autre discours qui tisse sa toile à l'intérieur de son oeuvre. Là apparaît, entre les différents langages qui forment un corpus stratifié, la fonction unificatrice de son imaginaire. Il s'agit, plutôt que de métaphores ou d'emprunts conscients, d'un réservoir d'images, d'un système de valeurs entrechoquées, d'idées hétéroclites. Ces blocs pulsionnels, plaques

¹⁶⁹ *Discours*, livre Second, p. 511.

techtoniques, remontent à la surface, un peu comme chez Menocchio, le meunier frioulan déterré par l'historien Carlo Ginzburg dans *Le Fromage et les vers* ¹⁷⁰. Ils surgissent subrepticement entre les modèles d'en haut et ceux d'en bas. Le Florentin, pris entre les modèles culturels de l'époque, bricole. Comment ces savoirs multiples se fauillent-ils en creux dans sa pensée ?

De ces strates discursives superposées et sédimentarisées sur le premier texte rationnel, à la mode aristotélicienne, sourd alors, volcan surgi de l'eau, un arrière-monde. Déjà a-t-on pu saisir dans la partie politique de l'oeuvre un mélange qui concernait l'Italie de 1500, mais relevait aussi d'une lecture de l'Antiquité. On devine maintenant, à un niveau infrastructurel, la poussée de forces cosmiques, la réalité de puissances au-dessus des mortels.

Voici la pensée magique de la Renaissance. Et, incontournable en ce temps-là, même masquée, la présence de Dieu. De celui des chrétiens d'alors. Enfin, de derrière les fagots, monte, comme une fumée, un univers fantastique, plus difficile à déchiffrer. Trois discours, trois textes, trois sources, trois formats de pensée, qui court-circuitent et éclairent les analyses machiavéliennes.

La question n'est pas mince. Elle déborde la pensée pour atteindre l'objet lui-même qu'elle aborde avec sa problématique contradictoire. La raison néo-aristotélicienne est-elle autonome ou sous dépendance ? Les hommes sont-ils vraiment maîtres de leur destin ? Leur vertu comme leur fin, ou leur volonté, seraient-elles ballottées par la Fortune, par Dieu, par le Destin ? Les actions humaines dépendraient-elles de choses imperceptibles à l'oeil nu ? Obéissent-elles aux lois de la Nature ?

Quelle vision du monde habite donc en profondeur le républicain pur et dur ? Lui qui a cuit ses conceptions politiques dans les conseils enfiévrés de la cité aux lys rouges, lors des complots, sous les coups de grisou du popolo des balia. Dans un chaudron où toutes les corporations et les classes sociales se jalousaient. Où l'on trahissait. Où l'on torturait. Où l'on flattait l'armée des miséreux avec des processions, des fêtes, des cavalcades de chars représentant des scènes de l'Antiquité, des distributions de pain et des faux sermons. Où l'on promenait des cardinaux armés sur des ânes, accompagnés de masques et de gais lurons. Où l'on

¹⁷⁰ Cf. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris, Aubier, coll. « Histoires », 1980.

défenestrait les opposants. Où, en criant et en riant aux éclats, l'on tirait dans les rues, avec la corde qui les avait pendus, les cadavres des vaincus des conjurations, avant de les jeter, puis de les regarder flotter et couler dans l'Arno...

Tout cela, avec pour bruit de fond, en plus des pas, du brouhaha des marchés, des cris, des bavardages incessants qui résonnaient entre les rues étroites et les places réverbérantes, les trompettes de la Seigneurie des grandes occasions, le claquement des gonfalons aux vents, le cliquetis des armes et le galop des chevaux.

DEUXIÈME PARTIE

L'IMAGINAIRE MACHIAVÉLIEN

[Retour au sommaire](#)

Machiavel ? Un homme du XVe siècle. Il est toujours difficile, nous souffle Lucien Febvre, de connaître le vrai visage d'un homme. Dans son être. En ses valeurs. Loin d'être homogène, la vision des contemporains, plus particulièrement des élites culturelles européennes de la période, se composa, dans sa diversité, de modes de raisonnement, de structures idéelles, de cadres sensibles particuliers et de croyances. Le « réalisme » supposé du Florentin est à prendre avec des pincettes. Le réel qu'il observe est filtré à travers une grille particulière. Par des yeux de 1500. Lesquels ?

En général, les intellectuels du XVe et du XVIe siècle, furent, renchérit Lucien Febvre, « assiégés par le Mystère ». Nous découvrons, ajoute l'historien culturaliste, « des hommes qui se colletaient d'un bout de la vie à l'autre avec l'Inconnu et pensaient l'univers non point, à la façon de leurs fils du XVIIe siècle, comme un mécanisme, un système de chiquenaudes et de déplacements sur un

plan connu – mais comme un organisme vivant, gouverné par des forces secrètes, par de mystérieuses et profondes influences ¹⁷¹ ».

Machiavel s'est-il confronté, et comment, à ce Mystère ? Tout en dissertant, lors de ses heures de loisir, sur le destin des principats et des républiques, il ne cessa d'agiter en lui les deux entités relevant de cet inconnu.

La question de Dieu tout d'abord. Comment est-il chrétien, contrairement à ce qui s'est dit au cours de la bataille interprétative du « machiavélisme » ?

Celle de la Nature ensuite, extra-humaine et humaine. En haut, la Fortune, les Puissances du ciel. Dans les régions inférieures, l'Animal qui est en l'Homme. Cette Nature ambivalente dirige-t-elle les destinées individuelles et historiques ? Comment dicte-t-elle ses formes et ses contenus au politique ?

Deuxième partie :
L'imaginaire machiavélien

LE CHRISTIANISME DE MACHIAVEL

Machiavel et Savonarole

[Retour au sommaire](#)

Que n'a-t-on fait de Machiavel, ce baptisé, un Antéchrist ! Comment définir le rapport de cet homme du XVe siècle au christianisme ? À la lecture de tous ses écrits, on s'aperçoit qu'il fut porteur d'une religion bien à lui, de Florence et de son temps. Mais n'exagérons rien. Il ne fut ni le Martin Luther de sa cité natale, ni Savonarole. Ni un dévot.

Lui, un incroyant ? Certains, mal intentionnés ou aveugles, ont affirmé par exemple qu'il avait écrit dans le livre VII des Histoires florentines qu'un vrai

¹⁷¹ Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, coll. « L'Évolution de l'Humanité », 1988 (1942), p. 18.

prince ne devait pas s'embarrasser d'un chapelet. En fait, il n'a jamais prétendu cela. Dans le passage en question, issu d'un ouvrage, rappelons-le, commandité par un cardinal futur pape de la dynastie des Médicis, le Florentin rapporte simplement au sujet de Cosme l'Ancien, enterré en grande pompe dans l'église de Saint-Laurent, à l'inhumation catholique duquel toute la ville assista :

« Quelques citoyens lui disant, après son retour d'exil, que c'était gêner la ville et offenser Dieu que d'en chasser tant de gens de bien, il répliqua que mieux valait une ville gâtée qu'une ville perdue ; que deux ou trois aunes de drap rouge suffisaient pour faire un homme de bien ; qu'on ne dirigeait pas l'État le rosaire entre les doigts. Propos qui permit aux calomniateurs de l'accuser de préférer son intérêt à celui de la patrie, et de préférer le monde d'ici-bas à l'autre monde ¹⁷². »

Ceux qui dénigrèrent Machiavel, autrement dit, prirent pour argent comptant les propos des calomniateurs de Cosme et les attribuèrent à celui qui les rapportait. Ce Médicis respectueux de la religion n'avait-il pas fait aussi reconstruire à Florence couvents et églises (Saint-Marc, Saint-Laurent, le monastère de Saint-Verdiane, San Girolamo, l'église des frères mineurs dans le Mugello), ou décorer somptueusement plusieurs chapelles (Santa Croce, Agnoli, San Miniato) ?

La postérité chrétienne ne pardonna pas au Florentin ses critiques sur l'Église, « puissante en temporel », c'est-à-dire sur la Seigneurie de certains papes politiciens qui à ses yeux avaient perdu l'Italie. Peut-on oublier que l'auteur des Histoires florentines montra tout de même quelque respect envers certains papes ¹⁷³ ?

Le plus important dans les accusations reste ce que, impossible incroyant, il écrivit concernant le fonctionnement amoral du pouvoir et aussi les fonctions de

¹⁷² *Histoires florentines*, livre VII, p. 1297.

¹⁷³ *Le Prince*, p. 324. Est écrit dans un passage peu cité par les tenants de la thèse du dénigrement machiavélien de la doctrine chrétienne : « *Sa Sainteté le pape Léon a trouvé cette Papauté fort puissante, duquel on espère que, si les autres l'ont faite grande par les armes, lui par sa bonté et autres vertus infinies la fera très grande et digne de vénération* ».

la religion en général. Certains en ont déduit que pour lui, celle-ci n'était, la catholique comprise, qu'un moyen politique comme un autre. Ni plus ni moins.

Dans le chapitre XI du Prince, Machiavel admire la vénération pompeuse des hommes pour les seigneurs ecclésiastiques, même mauvais, fondées sur « la grande ancienneté qui est dans les institutions de la religion, lesquelles sont si puissantes et de telle nature, que leurs princes restent en place, de quelque sorte qu'ils se comportent et qu'ils vivent [...]. »

Il ajoute :

« Seules donc ces Principautés sont sûres et heureuses. Mais comme elles sont gouvernées par raison supérieure à quoi l'esprit humain ne peut atteindre, je laisserai d'en parler ; car, étant élevées et maintenues par Dieu, ce serait un tour d'homme présomptueux et téméraire d'en discourir ¹⁷⁴. »

Les États pontificaux, puisque c'est de cela que Machiavel parle en termes prudents et voilés, échappent aux lois de la gravitation politique. On les acquiert eux aussi par vertu ou par Fortune. Mais, même sans effort particulier, on les conserve par tradition. Parce que l'Église est respectée. Et elle est respectable : en chrétien de l'époque, le Florentin ajoute qu'un simple mortel ne peut pénétrer les desseins de Dieu. Ce serait trop osé ! De toute manière, l'Inquisition aurait été là pour s'occuper de lui...

Cependant, Machiavel ne se retient pas de critiquer le pape, qui est à ses yeux un potentat ordinaire. Tenue par les barons romains (les Orsini et les Colonna), rarement la papauté a fait preuve de courage (à l'exception de Sixte IV). Il ne fallait pas laisser entrer des troupes étrangères en Italie ! Les papes n'ont pas toujours eu le savoir politique adéquat pour ébranler ces factions romaines qui enserraient le système politique italien, et dont ils dépendaient dans leur élection. L'action d'Alexandre VI fut d'unir la Romagne, d'affaiblir les barons de Rome et d'abolir les factions, mais aussi de s'enrichir. Jules II, poursuit Machiavel, qui n'est pas tendre à son égard, voulut étouffer les Vénitiens et chasser les Français. Il y réussit, mais n'ébranla pas le pouvoir des factions, même si celles-ci ne disposaient plus de cardinaux de complaisance comme avant. En tout cas, la

¹⁷⁴ *Le Prince*, p. 322.

papauté n'est qu'une puissance temporelle, en proie à la logique des influences externes, des guerres, des calculs, des stratégies et de la Fortune. Les cardinaux, par rapport à ce formidable enjeu que représentait pour les puissants l'élection d'un pape, furent en fait les responsables de tous les tumultes internes et externes de l'Italie. Machiavel le dit explicitement :

« Ce sont eux qui entretiennent, et à Rome et au dehors, l'esprit de faction, les seigneurs étant contraints de les défendre ; ainsi par l'ambition de ces Prélats, les discordes et troubles sourdent entre les barons ¹⁷⁵. »

Excusons l'auteur du peu ! Cette Église, qui aurait dû n'être menée que par la bonté (celle qu'il accorde à Léon X) et les desseins cachés de la Providence, fabrique en réalité dans sa machinerie interne toutes les dissensions politiques de l'Italie ! Le Sacré Collège n'est qu'un parti politique comme un autre ! Inimitable Florentin...

La religion des Romains est traitée quant à elle avec égard. Elle permet aux législateurs de faire accepter des lois exceptionnelles à des esprits « portés à la superstition ». Prise en général, elle reste un moyen politique de maintien du pouvoir. Tant dans les principats que dans les républiques. Cela est aussi valable pour « notre religion », ajoute-t-il, c'est-à-dire le christianisme qui, hélas, a relâché ses principes. Machiavel retrouve soudain, malgré la réserve précédente, des accents critiques :

« Si dans les commencements de la république chrétienne la religion se fût maintenue d'après les principes de son fondateur, les États et les républiques de la chrétienté seraient bien plus unis et bien plus heureux qu'ils ne le sont ¹⁷⁶. »

Mais elle a dégénéré, fulmine-t-il. Ce n'est pas la longue lutte entre les papes et les empereurs liée au dualisme chrétien, la vente des indulgences ou l'attitude des prélats politisés qui peut contredire ce constat sur le plan des faits. Plus on se rapproche de la cour de Rome, poursuit le critique ironique, moins on trouve de

¹⁷⁵ *Ibidem*, p. 324.

¹⁷⁶ *Discours*, p. 415.

sens chrétien, de piété, de religion. D'où – raisonnement logique en acte – partout des vices plus que de la vertu. Tombe alors cette sentence contre une Église qui a divisé l'Italie et les Italiens en raison de ses alliances extérieures catastrophiques et de sa corruption intérieure :

« L'Église et les prêtres [...] nous ont privés de religion et dotés de tous les vices ¹⁷⁷. »

Des papes irresponsables, une politique désastreuse pour l'unité italienne, de mauvais prêtres, une cour de Rome qui aurait corrompu, si on l'avait transportée au milieu de la Suisse, s'emporte-t-il, le peuple européen le plus proche de la discipline militaire romaine ! Quoi de plus pour ne pas être prudent et soupçonneux ?

Cette idée que l'Église n'est plus vraiment chrétienne, beaucoup d'Italiens en général, de Florentins en particulier, la partagent au moment où écrit Machiavel. La Réforme protestante serpente larvée dans toute l'Europe. Pas simplement dans les pays germaniques de l'Empire. Ainsi, dans une lettre à son ami Nicolas Machiavel, François Vettori, ambassadeur de Florence à la cour papale, écrit au tournant d'une phrase, le 27 juin 1513 :

« Je ne serais pas étonné du tout qu'avant un an [le Turc] donne à l'Italie une bonne bastonnade et un bon croc-en-jambe aux prêtres de chez nous ¹⁷⁸. »

Dans une lettre du 4 août 1513, le même ajoute :

« Je crains bien que Dieu ne veuille nous châtier, nous autres infortunés chrétiens, et que, tandis que tous nos princes s'emparent les uns contre les autres sans qu'on parvienne à les réconcilier, le nouveau souverain des Turcs ne tombe sur nous, et par terre et par mer, n'arrache nos prélats à leur papelardise et le reste des hommes à leur mollesse. Et plus tôt ce sera, et mieux cela vaudra, car vous ne pourriez concevoir la nausée que m'inspire toute cette prêtraille. Je ne

¹⁷⁷ *Ibidem*, p. 416.

¹⁷⁸ Lettres familières et officielles, t. II, p. 348.

parle pas du pape qui, s'il n'était prêtre, serait un grand prince [...].
Que Dieu vous aide ¹⁷⁹. »

Critiquer l'Église du temps n'est pas un acte antichrétien. Ces idées décapantes ne sont pas l'apanage d'un esprit athée ou libertin. Autre indice ? Parmi cent, voici une lettre des Huit de pratique de la Seigneurie adressant, le 11 mai 1521, ces instructions au légat Machiavel en relation avec des demandes du pape, concernant les frères mineurs de Carpi :

« Nicolas, tu te rendras à Carpi, et tu feras en sorte d'y être rendu sans faute jeudi prochain dans la journée. Aussitôt après ton arrivée, tu te présenteras devant sa Révérence le Père Général et les définites de l'ordre des Frères mineurs qui tiennent dans cette ville leur chapitre général, et tu leur remettras notre lettre de créance. Tu exposeras ensuite de notre part à leurs Révérences qu'elles doivent être persuadées que cette cité a été, est, et sera toujours portée à favoriser les lieux pieux et ecclésiastiques, comme le prouve cette quantité d'hôpitaux, de monastères et de couvents bâtis par nos ancêtres, oeuvres saintes auxquelles rien ne les a plus portés autrefois que les exemples édifiants de moeurs et de doctrine que donnaient sans cesse les religieux dont la conduite, si puissante sur les âmes, excitait nos aïeux à les exalter et à les secourir. Que, parmi tous ceux qui ont été l'objet de l'affection de notre république et qui ont reçu d'elle le plus de bienfaits, on distingue surtout les frères de leur ordre, parce que l'honnêteté et la sainteté de leur vie le méritaient. Il est malheureusement vrai que depuis un certain temps il a semblé, et il semble encore aux meilleurs et aux plus vertueux d'entre nos citoyens, que les frères ont laissé perdre cet esprit qui seul les mettait en bonne odeur, et que les laïques de leur côté ont manqué de cette ardeur de charité qui les portait à répandre leurs bienfaits sur les frères ; que, cherchant d'où cela provenait, nous avons vu sans peine qu'on ne pouvait l'attribuer qu'au relâchement qui s'est introduit dans la discipline ; et qu'ayant cherché un remède à ce mal, nous avons pensé que leur ordre ne pouvait recouvrer son ancienne réputation que si l'on faisait du domaine de Florence une province à part, car, ce faisant, les frères se connaîtraient plus facilement, ils finiraient par se réformer et ils craindraient davantage de faillir ¹⁸⁰. »

¹⁷⁹ *Ibidem*, t. II, p. 353.

¹⁸⁰ *Ibidem*, t. II, p. 441.

Beaucoup de Florentins se montrèrent persuadés que l'Église devait se réformer et corriger ses « relâchements » dus au manque de discipline du clergé. Guichardin l'écrira à son tour. Et bien d'autres. Machiavel épouse la même idée. Son scepticisme quant à l'efficacité de l'Église est évident. Il respira lui aussi l'air du temps.

D'autant qu'il avait connu, durant sa jeunesse étudiante, la révolte orchestrée à Florence par le prêtre dominicain Savonarole qui déjà, lui aussi, affirmait vouloir transformer de l'intérieur l'Église pervertie par la Curie romaine. Il n'y a donc pas là de quoi faire de lui un incrédule, un cerveau brûlé. Il fut simplement marqué par la façon religieuse dont le prêtre dominicain posa les problèmes de la politique.

Les liens entre Machiavel et Savonarole sont ambigus. L'auteur du Prince, trop âgé pour être un fanciullo (ces jeunes de cinq à dix-huit ans embrigadés dans les enfants du frère pour corriger les Florentins, jusqu'à leurs voisins et leurs propres parents !), ne fut pas un partisan direct, un fratresco (un ami du frère). Cependant, il a lui-même prononcé des sermons. Au moins un, qui l'en rapproche subrepticement, négligé par la majorité des commentateurs et surtout des détracteurs. Il s'agit d'une exhortation religieuse non datée (placée dans les « proses diverses » par l'édition de La Pléiade), adressée à de « vénérables pères et confrères ». Machiavel les appelle « mes pères et mes chers frères ». Ces propos (peut-être prononcés lors de la mission précitée auprès des frères de Carpi en 1521 ?) montrent qu'il se déclara chrétien devant des hommes d'Église. Les seigneurs de la cité lui avaient demandé de s'adresser à une confrérie. Le document commence par cette information :

« Afin de me conformer aux ordres de mes supérieurs qui m'ont chargé ce soir de m'adresser à votre charité et de vous dire quelques mots sur la pénitence [...] ¹⁸¹. »

Machiavel avait écouté par ailleurs de vivo et avec attention Savonarole en personne. Il vibra à ses intonations lors de ses harangues politiques ¹⁸². Dans

¹⁸¹ Exhortation à la pénitence ou Discours moral, p. 151.

certaines de ses écrits, il se montre marqué par l'idéologie moralisatrice du prêtre du couvent de San Marco, emplis de Dieu. Fut-il vraiment imprégné par la problématique de ce prédicateur des déshérités, par son manichéisme apocalyptique, par sa théorie du péché et de la pénitence, thème de son propre sermon devant ses « frères » ? En tout cas, il a connu les idées politiques du prêtre.

Écoutons brièvement ce dernier dans cet extrait de son *Traité sur le gouvernement de Florence* (titre que reprendra presque Machiavel dans son *Discours sur la réforme de l'État à Florence* ¹⁸³) :

« L'espèce humaine étant très encline au mal, surtout lorsqu'elle est sans loi et sans crainte, il a été nécessaire de trouver la loi pour réfréner l'audace des hommes mauvais, afin que ceux qui veulent vivre bien soient en sûreté, surtout parce qu'il n'est pas d'animal plus mauvais que l'homme sans loi. Aussi voyons-nous l'homme gourmand incomparablement plus avide et insatiable que tous les autres animaux : tous les mets et toutes les façons de les cuisiner que l'on trouve au monde ne lui suffisent pas et il cherche à satisfaire non la nature mais son désir effréné. Et, semblablement, il dépasse tous les animaux dans la bestialité de la luxure, puisque, contrairement aux bêtes, il n'observe ni les temps ni les façons convenables, mais qu'il fait même des choses qui, à y penser ou, pis encore, à les entendre, sont abominables et qu'aucune bête ne fait ou n' imagine. Il les dépasse également en cruauté ; les bêtes – surtout lorsqu'elles sont de la même espèce – ne se font pas entre elles des guerres aussi cruelles que les hommes, qui etiam, trouvent diverses armes pour s'agresser et diverses façons de se torturer et de se tuer. Outre ces choses, les hommes ont en eux superbe, ambition et envie ¹⁸⁴. »

Ne dirait-on pas du Machiavel ? Des passages de ce traité sont consacrés au mauvais gouvernement du tyran. L'auteur du *Prince* se serait-il souvenu de ceux-ci ? À ce propos, Savonarole ne mâche pas ses mots.

¹⁸² C'est ce que montre une lettre du 8 mars 1498 à Ricciardo Bechi (« tous propos que j'ai ouïs de mes oreilles, et dont je vais vous rapporter brièvement quelques-uns »).

¹⁸³ Lettres familières et officielles, t. II, p. 431-441.

¹⁸⁴ Savonarole, *Sermons, écrits politiques et pièces du procès*, traduction, présentation et annotations de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, Le Seuil, 1993. p. 143.

Après avoir reconnu, reprenant le *De regno* de saint Thomas, que la royauté peut être un excellent régime, mais que le gouvernement civil des Optimates est meilleur pour Florence, il s'attache à dénigrer ainsi la tyrannie :

« Comme le gouvernement d'un seul est le meilleur de tous lorsqu'il est bon, il s'ensuit qu'il est le pire de tous lorsqu'il est mauvais [...]. Quand tout le bien commun se ramène à un seul homme, il ne reste en aucune façon un bien commun, au contraire, il devient, en tout point un bien particulier. »

Le tyran ? Il est orgueilleux, envieux, capricieux, anxieux. Pour fuir ses vices, il se réfugie dans la luxure. Cela le rend avare et voleur. Il a « tous les péchés du monde ». Il veut se maintenir coûte que coûte au pouvoir et pervertit toute la cité. Il a peur d'être renversé. Savonarole poursuit :

« Sa mémoire se souvient toujours des offenses, et il cherche à se venger, et il oublie vite les bienfaits de ses amis ; il utilise toujours son intellect pour fomenter fraude, tromperies et autres méfaits ; sa volonté est pleine de haine et de désirs pervers, son imagination de représentations fausses et mauvaises ; et tous ses sens extérieurs, il les utilise mal, pour ses propres concupiscences ou pour faire tort à son prochain et le tourner en dérision, parce qu'il est plein de colère et de mépris [...]. Il est comme le diable, roi des orgueilleux, qui ne pense jamais qu'au mal ¹⁸⁵. »

Le tyran organise le secret dans le gouvernement. Il sème la discorde parmi les citoyens et cherche à abaisser les puissants qui l'entourent, faisant tuer ou ridiculisant les riches, les nobles, les savants. Il interdit les associations, de peur des conjurations. Il effarouche les humbles. Il a « en tout lieu, des informateurs et des espions », jusque dans les familles. Il impose de lourds impôts, fait diversion par des fêtes et des spectacles. Il préfère s'allier avec des étrangers, restant caché dans son gouvernement. Il fait semblant d'être religieux, se montre à l'église, donne des aumônes... Mais c'est un simulateur qui « gâte la religion ». Il se substitue à la justice. Il accroît les impôts pour se payer une garde personnelle de protection ou jouer à la guerre. Il construit des palais et entretient les arts afin d'accroître sa gloire... Il encourage les hommes mauvais, qui en se défendant le

¹⁸⁵ Savonarole, *Sermons*, *ibidem*, p. 157-159.

protègent, et récupère les hommes bons en se méfiant d'eux. Il s'approprie tous les postes de la cité de façon arbitraire et intéressée. Il fait attendre les citoyens aux audiences. Savonarole, qui semble viser les Médicis (Machiavel, opportuniste, se montrera plus indulgent), termine ce terrible portrait en des termes qui rappellent certains passages des Discours ou du Prince :

« En somme, sous un tyran, il n'est rien de stable, car toute chose est régie selon sa volonté, qui, elle, n'est pas régie par la raison mais par la passion ¹⁸⁶. »

Savonarole prône évidemment un gouvernement fonctionnant selon les principes du « bien-vivre chrétien », nourri par le respect non pas tant des cérémonies, mais de la religion. Le problème, ajoute-t-il, c'est qu'il faut avoir de bons et saints dévots. Il demande de chasser « les mauvais prêtres et religieux » qui gâtent le culte divin. Sinon, Dieu punira la cité de tous les maux. Pour mériter un bon gouvernement, il est nécessaire de respecter le culte divin, de prier, même collectivement, de prendre des décisions pures, de s'unir, de suivre la justice et les lois. Bref, d'appliquer au gouvernement civil une loi morale...

Machiavel, qui s'attachera à montrer qu'un prince, qui n'est pas non plus un tyran, peut gouverner de façon positive la cité, aura retenu certaines leçons de ce discours néo-thomiste. L'a-t-il entendu pendant des sermons ?

Pourtant, dans les Histoires florentines, rédigées dans la période médicéenne plus de vingt ans après les faits, il dénigrera Savonarole. Il écrit de façon détachée que vers la fin, Florence fut « fatiguée et ennuyée de ses prophéties sinistres ¹⁸⁷ ». Dans diverses lettres familières, prudemment, après l'élimination politique de l'illuminé, il se démarque de lui. Dans celle du 9 mars 1498, il affirme que le frère s'était « adapté aux circonstances pour colorer ses mensonges ». Il le qualifie plus tard de malin et de retors. Dans le Prince, il lui reproche de ne pas avoir su tenir politiquement ses fidèles, de les avoir déçus. Il le considère comme « ambitieux et partisan », inconséquent avec lui-même...

Savonarole était devenu, après sa condamnation par le pape et son procès, après qu'il fut pendu, brûlé et que l'on ait dispersé ses cendres dans l'Arno,

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 165.

¹⁸⁷ Histoires florentines, p. 1404.

l'homme d'une politique de faction, qui, sous le couvert de la religion catholique rédemptrice, s'était démasqué jusqu'à l'intérieur des églises. Il était de bon ton partout dans Florence, pour se rassurer après l'épuration de ses partisans, de condamner le sacrifié. Et afin de purifier la cité, ajouta opportunément Machiavel dans son poème *Les Décennales*, « on ne trouva d'autre moyen de refaire son unité que d'accroître ou d'éteindre dans un feu plus fort ses lumières divines ¹⁸⁸ ».

L'homme de raison et de lettre qu'est Machiavel s'est montré assez hostile au charlatanisme prophétique et millénariste plus général qui ébranla Florence à maintes reprises au tournant de 1500. Dans une lettre du 19 décembre 1513 à François Vettori, il écrit :

« Dans notre cité de Florence qui est un aimant pour tous les charlatans du monde, il se trouve actuellement un franciscain, à moitié ermite, et qui, pour donner plus de crédit à sa prédication, joue les prophètes ; et hier matin, dans l'église de Santa Croce où il prêche, il a proféré multa pagna et mirabilia : qu'avant qu'il ne s'écoule beaucoup plus de temps qu'il ne faut pour que ceux qui ont aujourd'hui nonante années puissent en être témoins, il y aurait un pape illégitime suscité contre un pape légitime, et qui aura ses faux prophètes, créera des cardinaux, et divisera l'Église ; item, que le Roi de France sera anéanti, et qu'un des membres de la maison d'Aragon moînera l'Italie ; que notre cité sera la proie des flammes et du pillage, que ses églises seront abandonnées et réduites en ruines, ses prêtres dispersés, et ses ouailles privées durant trois ans de l'office divin ; qu'il viendra la peste et la famine les plus redoutables, qu'il ne restera pas dix hommes dans la ville, qu'il n'en restera pas deux dans la campagne ; que durant dix-huit années, un diable aura hanté un corps humain et dit la messe ; que deux millions de démons auront été déchaînés pour être les exécuteurs des susdits châtements, entrant dans les corps de nombreux moribonds dont ils ne laisseront pas putréfier les cadavres afin que faux prophètes et faux religieux puissent ressusciter les pseudo-morts et se faire croire véritables. Toutes choses qui m'ont tellement démonté hier, que ce matin encore où je devais aller faire visite à la Riccia, je n'y suis pas allé [...]. Je n'ai pas entendu le sermon car je n'ai pas des accointances avec ces gens-là, mais je l'ai entendu rabâcher par tout Florence ¹⁸⁹. »

¹⁸⁸ *Les Décennales*, I, p. 40.

¹⁸⁹ *Lettres familières et officielles*, t. II, p. 371.

Cet homme qui se dit « démonté » au point de ne pas avoir rendu visite à sa maîtresse, ajoute en chrétien ordinaire dans une lettre au même Vettori du 4 février 1514 :

« Quant à ce qui se passe ici, il n'est question que de prophéties, de calamités sinistres : si ce sont des mensonges, Dieu veuille les détruire ; si ce sont des vérités, puisse-t-il les convertir en bien ¹⁹⁰. »

Mais dans sa jeunesse, Savonarole avait frappé l'étudiant de vingt ans friand de ses prophéties. Machiavel se révèle, à l'occasion de la transcription de certains de ses discours dans des rapports ultérieurs à la Seigneurie, un fin connaisseur de la Bible revue et commentée par le prêtre possédé de politique. Il repère les titres précis des versets de l'exorde en latin commentés par le Dominicain. La république catholique pure et dure que celui-ci rêvait à haute voix échoua, et Machiavel, c'est entendu, fut élu jeune secrétaire de la seconde Chancellerie en juin 1498, un mois après le supplice du prophète.

Pourtant dans Les Décennales, il se souvient des sermons auxquels il a assisté et parle avec respect, vers 1504, « de ce grand Savonarole » qui, « inspiré d'une force divine » avait médusé la ville tout en effrayant nombre de ses citoyens ¹⁹¹. Il s'agissait donc bien de lumières divines ! Ému par le bûcher, parlant en chrétien du péché de l'envie, il écrit encore :

« Celui qui lit la Bible avec son bon sens verra que Moïse fut contraint, pour assurer l'observation des tables de la loi, de faire mettre à mort une infinité de gens qui s'opposaient à ses desseins, poussés uniquement par l'envie. Pareille nécessité fut bien connue de fra Savonarole et de Pier Soderini, gonfalonier de Florence. Le premier ne put en venir à bout, faute de posséder l'autorité voulue (c'était un moine) et faute d'être compris de ceux de ses partisans qui l'avaient. Il n'en prodigua pas moins dans ses sermons les réquisitoires contre les "sages de ce monde" c'est-à-dire contre les envieux et les adversaires de sa doctrine. Le second s'en remettait au temps, à sa bonté, à son étoile et à quelques bienfaits, de venir à bout d'une telle envie ; se voyant jeune encore et récompensé (d'abord) par la popularité de son comportement humain, il se flattait de triompher de la rage de ces

¹⁹⁰ *Ibidem*, t. II, p. 380.

¹⁹¹ Cf. Savonarole, Sermons, écrits politiques et pièces du procès, op. cit.

jaloux sans provoquer esclandres, violences ni révolutions. Il ignorait que le temps n'attend pas, que la bonté est impuissante, la fortune inconstante, la méchanceté insatiable. Ils se perdirent l'un et l'autre, et durent tous deux leur perte à ce qu'ils ne surent ou ne purent triompher de cette envie ¹⁹². »

Le temps, la bonté « impuissante », la Fortune, la méchanceté. Nous nous trouvons, à travers ces trois repères, au coeur de la pensée machiavélienne. Par ailleurs, il s'agit là d'un intéressant portrait croisé du Dominicain et du Républicain que servit le secrétaire assidûment. Et le mot d'envie est prononcé...

L'envie ? Nous voici soudain plongés à nouveau dans l'univers chrétien du bien et du mal, des vices et des péchés. Échos des sermons de Savonarole ? Mots-clés, semble-t-il, qui se superposent à la vision rationnelle à l'antique concernant la description des formes de gouvernement. Loin de se présenter comme un Antéchrist, Machiavel prôna lui aussi à sa manière, en prêcheur de la pénitence, un ressaisissement de la religion chrétienne. Là, il se montre moralisateur plus que moraliste. Il ne considère pas la religion comme un simple instrument politique. Il la réforme et l'applique lui aussi à sa manière. Mais il lui donne une coloration florentine, en lui reprochant les masques humains qu'elle revêtait dans les pratiques de son temps.

Le christianisme du « chemin de l'enfer »

[Retour au sommaire](#)

Le bien et le mal circulent, semblables aux anges et aux démons, de peuples à peuples, suivant la vertu des hommes et des gouvernements. Dans les Capitoli, Machiavel entreprend de peindre, à la manière de Jérôme Bosch, les péchés capitaux et quelques manifestations de l'existence de Dieu. En chrétien, il parle de l'ingratitude, de l'envie, de l'avarice, du soupçon et de l'ambition ¹⁹³.

¹⁹² *Discours*, p. 685.

¹⁹³ *Capitoli*, p. 81-95.

Pour lui, il faut redresser cette religion qui s'est affaiblie et qui rend difficile, par les valeurs qu'elle a inculquées, toute réaction énergique. Le christianisme a montré « la vérité et le droit chemin ». Certes. Mais il est devenu une arme des faibles, favorisant par là les entreprises de tous les tyrans. On parle en son nom et même un républicain corrompu comme Luca Pitti s'en est servi pour imposer sa dictature sur Florence ! Ce n'est pas le christianisme qui se trouve en cause, mais son utilisation par les hommes de pouvoir et son interprétation dégénérée. Machiavel écrit sur ce point capital :

« Pour quelle raison les hommes d'à présent sont-ils moins attachés à la liberté que ceux d'autrefois : pour la même raison, je pense, qui fait que ceux d'aujourd'hui sont moins forts ; et c'est, si je ne me trompe, la différence d'éducation fondée sur la différence de religion. Notre religion, en effet, nous ayant montré la vérité et le droit chemin, fait que nous estimons moins la gloire de ce monde.

Les païens, au contraire, qui l'estimaient beaucoup, qui plaçaient en elle le souverain bien, mettaient dans leurs actions infiniment plus de férocité : c'est ce qu'on peut inférer de la plupart de leurs institutions, à commencer par la magnificence de leurs sacrifices, comparée à l'humilité de nos cérémonies religieuses, dont la pompe, plus flatteuse que grandiose, n'a rien de féroce ni de gaillard.

Leurs cérémonies étaient non seulement pompeuses, mais on y joignait des sacrifices ensanglantés par le massacre d'une infinité d'animaux ; ce qui rendait les hommes aussi féroces, aussi terribles que le spectacle qu'on leur présentait. En outre, la religion païenne ne défiait que des hommes d'une gloire terrestre, des capitaines d'armées, des chefs de républiques. Notre religion glorifie plutôt les humbles voués à la vie contemplative que les hommes d'action. Notre religion place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines ; et l'autre, au contraire, le faisait consister dans la grandeur d'âme, la force du corps et dans toutes les qualités qui rendent les hommes redoutables. Si la nôtre exige quelque force d'âme, c'est plutôt celle qui fait supporter les maux que celle qui porte aux fortes actions.

Il me paraît donc que ces principes, en rendant les peuples plus débiles, les ont disposés à être plus facilement la proie des méchants. Ceux-ci ont vu qu'ils pouvaient tyranniser sans crainte des hommes qui, pour aller en paradis, sont plus disposés à recevoir leurs coups qu'à les rendre. Mais si ce monde est efféminé, si le ciel paraît

désarmé, n'en accusons que la lâcheté de ceux qui ont interprété notre religion selon la paresse et non selon la virtù. S'ils avaient considéré que cette religion nous permet d'exalter et de défendre la patrie, ils auraient vu qu'elle nous ordonne d'aimer cette patrie, de l'honorer, et de nous rendre capables de la défendre.

Ces fausses interprétations, et notre mauvaise éducation, font qu'on voit aujourd'hui bien moins de républiques qu'on n'en voyait autrefois, et que les peuples, par conséquent, ont moins d'amour pour la liberté ¹⁹⁴. »

Le christianisme a su, grâce à des ordres combattant pour la foi et la charité, retrouver ses vrais fondements. Machiavel le reconnaît dans le livre troisième des Discours, sur un ton différent que précédemment :

« Cette rénovation n'est pas moins nécessaire pour les religions, et la nôtre même en fournit la preuve. Elle eût été entièrement perdue si elle n'eût pas été ramenée à son principe par saint François et saint Dominique. Ceux-ci, par la pauvreté dont ils firent profession, et par l'exemple du Christ qu'ils prêchèrent, la ravivèrent dans les coeurs où elle était déjà bien éteinte. Les nouveaux ordres qu'ils établirent furent si puissants qu'ils empêchèrent que la religion ne fût perdue par la licence des évêques et des chefs de l'Église : ces ordres se maintiennent dans la pauvreté ; et ils ont assez d'influence sur le peuple, par le moyen de la confession, pour parvenir à le persuader qu'il est mal de médire de ceux qui gouvernent mal ; qu'il est bon et utile de leur montrer obéissance, et de laisser à Dieu seul le soin de punir leurs égarements ; ainsi cette engeance, sans nulle crainte d'un châtiment auquel elle ne croit point et qu'elle ne voit pas venir, continue à faire tant de mal. Ce renouvellement a donc conservé et conserve encore la religion ¹⁹⁵. »

Un autre texte apporte un éclairage sur cette question des valeurs du christianisme en politique, abordée là à partir des thèmes de la punition, de la doctrine des péchés, si envahissante dans toute son oeuvre. Dans son Exhortation à la pénitence précitée, Machiavel commente le Psaume CXXIX, *De profundis clamavi ad te, Domine ! Domine, exaudi vocem meam*. L'homme qui prononce ce discours moral, présenté devant « vénérables pères et confrères », apparaît

¹⁹⁴ *Discours*, p. 519-520.

¹⁹⁵ *Ibidem*, p. 610.

profondément engagé dans une réflexion chrétienne. Mais c'est le partisan d'un christianisme vigoureux, vertueux, exigeant la punition de ceux qui ont fauté. Sont prises comme modèle les paroles du lecteur du Saint-Esprit, le prophète David, affirmant que les pécheurs pourront atteindre la miséricorde « du Dieu très haut et très clément » :

« Dieu se montre facile à nous pardonner. Répétons donc avec le prophète : “O Seigneur, plongé dans la profondeur du péché, j’ai élevé vers toi une voix humble et pleine de larmes ; ô Seigneur, fais-moi miséricorde ; je t’en supplie, que ta bonté infinie daigne me l’accorder !” Personne ne doit désespérer de l’obtenir, pourvu qu’on la demande les yeux baignés de larmes, le cœur rempli d’affection et la voix brisée par la douleur. Ô immense miséricorde de Dieu ! ô bonté infinie ! Le Dieu très haut connut combien il était aisé à l’homme de tomber dans le péché ; il vit que s’il voulait maintenir sa vengeance dans toute sa rigueur, il serait impossible à un seul homme d’être sauvé, et il ne put opposer à l’humaine fragilité un remède plus doux que d’avertir la race des hommes que ce n’était pas le péché, mais l’endurcissement dans le péché qui pouvait le rendre implacable. C’est ainsi qu’il ouvrit aux mortels le chemin de la pénitence, afin que, s’ils avaient oublié la bonne voie, ils pussent du moins monter au ciel par l’autre ¹⁹⁶. »

Il faut distinguer deux formes de péchés : ceux d’ingratitude envers Dieu, ceux de l’homme contre son prochain. L’auteur du sermon décrit en détail les bienfaits de Dieu depuis la création, celle de la terre, émergée des océans par miracle, celle des animaux, des plantes, des herbes, de l’abondance des choses, jusqu’à la beauté des cieux. Tout a été fait pour l’homme, même ce qui est caché à notre vue. Conception humaniste qui fait ajouter à celui qui appelle ses auditeurs « mes pères et mes chers frères » :

« Ne voyez-vous pas toutes les fatigues qu’endure le soleil pour nous prodiguer sa lumière, et pour que son influence donne la vie à nous et à tout ce que Dieu a créé pour notre usage ? Tout a donc été créé pour la gloire et l’avantage de l’homme : l’homme seul a été créé pour servir et pour honorer Dieu, qui lui donna la parole afin qu’il pût le louer ; qui lui donna un visage, et non courbé vers la terre comme les

¹⁹⁶ Machiavel, *Proses diverses*, Exhortation à la pénitence ou discours moral, p. 151-155 ; citation, p. 151.

autres animaux, mais élevé vers le ciel, afin de le contempler continuellement. Il lui donna des mains afin qu'il pût édifier des temples et faire des sacrifices en son honneur ; il lui donna la raison et l'intelligence afin qu'il pût examiner et connaître la grandeur de Dieu. Voyez donc de quelle ingratitude l'homme se rend coupable envers un si grand bienfaiteur, et de quels châtements il se montre digne lorsqu'il pervertit l'usage de tant de bienfaits, lorsqu'il en fait l'instrument du mal, lorsqu'il blasphème Dieu de cette même langue qu'il a reçue pour le bénir, lorsque cette bouche qui fut faite seulement pour le nourrir, il la change en une sentine de vices, et s'en sert pour rassasier ses appétits et son ventre de mets délicats et superflus ; lorsqu'il se détourne de la contemplation de Dieu pour se livrer à celle du monde ; lorsqu'il convertit le besoin de conserver son espèce en luxure et en voluptés ! C'est ainsi que l'homme en se livrant à ces oeuvres bestiales, devient lui-même une véritable bête, d'animal raisonnable qu'il était ; c'est ainsi que l'homme en usant d'ingratitude envers Dieu, d'ange devient démon, de maître esclave, et d'homme bête ¹⁹⁷. »

Et le prétendu Antéchrist de poursuivre : les ennemis de leur prochain n'ont pas de charité.

La charité ? C'est la vertu suprême qui « l'emporte à elle seule sur toutes les autres vertus des hommes ». Il la défend en ces termes :

« C'est sur cette vertu qu'est fondée la religion de Jésus-Christ. Non, celui qui n'est pas rempli de charité ne peut l'être de religion. Et comme la charité est toute patience et toute douceur, elle ne connaît ni l'envie, ni la méchanceté, ni l'orgueil, ni l'ambition [...].

Elle guérit le mal ; elle ne trouve pas sa joie dans le péché ; elle ne se fait pas une jouissance de la vanité ; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout. Ô vertu vraiment divine, bienheureux ceux qui te possèdent ! Tu es ce céleste vêtement qui doit être la parure de ceux qui veulent assister aux noces célestes de notre souverain monarque Jésus-Christ dans le royaume des cieux, festin d'où seront bannis tous ceux qui n'en seront pas revêtus, pour être voués au feu sempiternel ¹⁹⁸. »

¹⁹⁷ *Ibidem* p. 152-153.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 153-154.

Ainsi « Dieu notre miséricordieux créateur » a montré la voie à l'homme pour qu'il se relève de ses péchés : la pénitence. Une pénitence sincère, avec des repentirs et des larmes... Qui puisse passer par une punition sévère, le cas échéant, de la justice des hommes. Mais qui soit intériorisée autrement que dans le modèle individualisé de la confession. Il ne faut pas accepter les mots, se repentir, prolonger les punitions dérisoires du confessionnal. Il faut agir, à la manière de saint François et saint Jérôme, le premier se roulant sur des épines, l'autre se déchirant la poitrine avec un caillou. Christianisme féroce, gaillard, viril. Tourné vers l'action. Ainsi justifié :

« Mais avec quels cailloux, avec quelles épines réprimerons-nous le penchant à l'usure, à l'infamie et le désir de tromper notre prochain, si ce n'est en faisant l'aumône, en rendant service, et en honorant tout le monde ? Mais, aveuglés par les voluptés, entourés de toutes les erreurs, enveloppés dans les liens du péché, nous nous trouvons entre les mains du démon. Pour en sortir il faut avoir recours à la pénitence, et crier comme David : *Miserere mei, Deus*, et pleurer avec amertume comme saint Pierre ; avoir honte de tous les péchés que nous avons commis : [...] nous en repentir sincèrement, et reconnaître, d'une manière évidente que tout ce qui nous séduit dans ce bas monde n'est absolument qu'un vain songe ¹⁹⁹. »

Comment concilier une telle exhortation avec le discours sur le caractère démobilisateur du christianisme de l'époque ? Que doit-on choisir pour répondre à la réalité des temps et à la violence politique environnante ?

Un christianisme alimenté par les ordres franciscain et dominicain propagandistes de principes d'humilité, de soumission au monde, de passivité face aux maux et à la souffrance, avec le risque de justification de la tyrannie ? Ou bien un christianisme de l'action humaniste et efficace sur terre ? Peut-on accepter une religion dont les évêques et les chefs mêmes de l'Église se vautrent dans la licence, dans les pompes flatteuses, dans un christianisme avarié qui oublie sa patrie ? Que cette religion tolère qu'un peuple rendu « débile » soit « la proie des méchants » ? Est-il humain de recevoir des coups sans les rendre ? Ne devient-on pas le complice du mal ? Peut-on se réfugier derrière une hypothétique vengeance de Dieu et sur la promesse d'une ascension au paradis, quand on voit étaler la

¹⁹⁹ Exhortation à la pénitence, p. 154-155.

misère et la destruction sur terre ? Peut-on s'en tenir au « mépris des choses humaines » et au rejet de la gloire du monde en se contentant de glorifier les humbles et les contemplatifs ?

Machiavel ne tient plus ! Ce christianisme-là sera d'ailleurs conspué en Allemagne par Martin Luther à partir de 1517, au nom du retour aux principes chrétiens authentiques. N'alimente-t-il pas la corruption des mœurs ? Ne rend-il pas toute république vertueuse impossible ? Comme la réalisation du bien commun ? La lecture « de bon sens » de la Bible par le Florentin, attachée notamment au fait que Moïse lui-même n'hésita pas à éliminer les envieux, lui suggère une autre interprétation. Plus musclée, plus intégriste, plus collective, plus dynamique que contemplative. Son christianisme rigoureux part du principe exposé devant les frères prêcheurs lors de l'exhortation à la pénitence :

« Tout a donc été créé pour la gloire et l'avantage de l'homme. »

Machiavel, humaniste ici, redisons-le contre Lucien Febvre, défend à sa manière, en fonctionnaire de la république florentine, « les choses de ce monde ». L'homme est le centre de tout. L'interprétation qui tolère son humiliation par les méchants, sous le couvert de l'au-delà, est inacceptable. La théorie des deux formes de péchés va dans ce sens. Il y a les blasphèmes contre Dieu. Et il y a les torts que les hommes s'infligent les uns aux autres. Le prêche sur la pénitence est clair : la pénitence, en dehors de celle concernant le premier type de péché, c'est l'action permanente, quotidienne, que les hommes doivent s'infliger eux-mêmes. Négative d'abord : en ne pratiquant ni l'usure, ni l'infamie, ni la ruse contre autrui. Sous peine de subir les rigueurs de la loi et de la justice sévère de la république. Positive ensuite : « en faisant l'aumône, en rendant service, en honorant tout le monde ». Au nom de la charité, vertu suprême. Et pourquoi pas au niveau d'une action pour toute la cité ? Comme celle qui nous est décrite à maintes reprises, des conseils publics et désintéressés, du service du bien commun, d'actions à l'égard d'autrui et de la cité, en dehors de toute vanité, de toute ambition, en dehors aussi du secret. Avec un sens profond de la politique, contre les intérêts particuliers. Est-on si loin que cela de certains sermons ou écrits de Savonarole ?

Un exemple de ce christianisme de combat ? Le Chant de carnaval des esprits bienheureux, texte littéraire mis en scène par Machiavel. Des sortes d'anges ont

été envoyés par Dieu sur terre pour avertir les « misérables mortels » qui gémissent, dans leur « long supplice » et dans « leurs maux sans remèdes », du danger que représente... le Seigneur de la Turquie. Cette exhortation leur est lancée musicalement :

« Levez donc le bras contre cet ennemi cruel, et secourez vos peuples affligés. Ô chrétiens, déposez vos antiques haines, et tournez vos armes invincibles contre l'ennemi commun ; sinon le ciel lui-même vous ravira vos forces accoutumées, lorsqu'il verra la piété et le zèle éteints dans votre coeur.

Chassez bien loin la crainte, les inimitiés, les rancunes, l'avarice, l'orgueil et la cruauté ; réveillez dans votre âme l'amour de la justice et du véritable honneur ; et que le monde retourne aux premiers jours de son âge ; c'est par là que vous ouvrirez le chemin du royaume des bienheureux, et que toutes les flammes de la vertu ne seront point éteintes ²⁰⁰. »

Autre exemple. Dans L'Âne d'or, conte merveilleux inachevé, Machiavel s'interroge encore. Et répond. Faut-il seulement accuser avec de nombreux chrétiens l'usure, les péchés de la chair, comme causes de la décadence des empires ? Et voir dans les vertus de l'abstinence, de la charité, de la prière, les seuls ressorts de la grandeur ? Au nom de l'action nécessaire et immédiate ici-bas, il rétorque aux piétistes et aux mystiques satisfaits de leurs ruminations de psaumes et d'extraits de textes :

« D'autres, plus experts et plus sages, considèrent que les maux incriminés ne suffisent pas davantage à [...] perdre [les empires] que lesdites vertus à les conserver.

La croyance que, sans toi, Dieu se battra pour toi, tandis que tu resteras à ne rien faire à ton prie-Dieu, a perdu plus d'un royaume et plus d'un État.

Les prières sans doute sont une chose très nécessaire ; et celui-là est tout à fait insensé qui empêche le peuple de suivre ses cérémonies et de remplir ses dévotions ;

²⁰⁰ Chant des esprits bienheureux, p. 100-101.

Il semble en effet que ce sont elles qui font récolter concorde, ordre moral, lesquels à leur tour entraînent bonne fortune et liesse ;

Mais personne ne doit avoir cervelle assez légère pour croire que si sa maison menace de crouler, c'est Dieu qui la lui sauvera sans qu'il l'étaye : il mourra bel et bien sous ses décombres ²⁰¹. »

Un christianisme contrasté de la pénitence, guidée par la charité. Et de l'action sur terre. Une confirmation ? On la trouve dans un échange du 17 mai 1521 entre Guichardin et Machiavel, en légation à Carpi auprès des frères mineurs. Le premier écrit en se moquant de son compère à qui les Hauts Consuls de l'Art de la laine avaient confié le choix de choisir un prédicateur :

« Cela vous va tout aussi bien que si l'on avait chargé Pacchierotto, tandis qu'il était encore en vie, de trouver une femme belle et galante pour un ami. Je crois que vous répondez à ce que l'on attend de vous, et votre propre honneur ne manquerait pas d'être terni si à votre âge vous vous consacriez au salut de votre âme, car ayant toujours fait profession du contraire, on vous croirait plutôt retombé en enfance qu'autre chose. Je vous recommande donc d'expédier la besogne le plus vite possible, car à demeurer longtemps là-bas, vous courrez deux dangers : l'un que nos saints frères ne vous donnent de l'hypocrisie, l'autre que l'air de Carpi ne vous rende hâbleur. Il a paraît-il, cette propriété depuis des siècles, et elle dure encore : et si, par malheur, vous étiez logé chez l'habitant, le danger serait sans remède. »

Machiavel, amusé par les allusions plaisantes de Guichardin quant à son refus de préparer le salut de son âme, répond qu'il va assumer la mission concernée, acceptant par devoir de découvrir le prédicateur en question. Avec un humour fréquent dans ses lettres à ses amis, il précise en ces termes ses critères de choix, révélant au passage certains traits de son propre caractère :

« Je le désirais tel qu'il pût me plaire, car même dans ce choix, j'entends être aussi entêté que je le suis dans mes autres opinions. Comme je n'ai jamais manqué à mon devoir envers la République et que je l'ai toujours servie partout où j'ai pu le faire, si ce n'est en actes du moins en paroles, et sinon en paroles du moins par mes lettres, je n'entends pas davantage lui manquer en ceci. Il est vrai que je

²⁰¹ *L'Âne d'or*, p. 70.

m'oppose ici comme en bien d'autres points, à l'opinion de mes concitoyens : ils voudraient un prédicateur qui leur enseigne le chemin du paradis, et moi j'en voudrais un qui leur enseigne celui de l'enfer ; ils voudraient que ce fût un homme sage, sincère et loyal, et moi je voudrais en trouver un plus fou que Ponzo, plus madré que fra Girolamo (Savonarole), plus hypocrite que fra Alberto ; il serait beau et tout à fait digne de la beauté de notre époque, de rencontrer en un seul moine toutes les qualités que nous avons vues dispersées en plusieurs : je crois en effet que le vrai moyen d'apprendre le chemin du paradis, c'est de connaître celui de l'enfer, pour l'éviter. Quand on voit par-dessus le marché quel crédit peut se faire un fripon qui se cache sous le manteau de la religion, on peut conjecturer aisément quel serait celui d'un brave homme qui foulerait non pas en simulacre, mais pour de bon, le chemin boueux de saint François [...].

Je suis ici à ne rien faire, ne pouvant remplir ma mission tant que l'on n'a pas nommé le général et les définites, et je vais ruminant de quelle façon je pourrais semer parmi eux assez de zizanie pour provoquer ici ou ailleurs une belle levée de sandales [...]. Votre Seigneurie sait que ces moines assurent que lorsqu'on est raffermi dans l'état de grâce, le démon n'a plus le pouvoir de vous tenter. Je n'ai donc pas lieu d'avoir peur que ces moines ne me communiquent leur hypocrisie, car je pense être suffisamment endurci ²⁰². »

L'échange suivant, concernant la légation auprès de la « république des sandales » de Carpi, révèle au-delà de plaisanteries épistolaires et de bons moments passés dans le lieu, le mépris du Florentin pour les moines (« leur général [...] qui passait auparavant pour fort humain et vertueux, autant que peut l'être un moine » ; ou encore : « ils se tenaient plus cois que moines quand ils mangent »).

Machiavel, un Antéchrist ? Lui qui, dans *Les Décennales*, précisément, cite avec ferveur « le temps où Jésus était venu visiter nos cités et éteindre de son sang les flammes de l'enfer ²⁰³ » ? Lui qui, contre les moyens que, aux princes nouveaux, il conseillait d'utiliser pour installer son État, reconnaît que ceux-ci, « cruels », « contraires... à tout christianisme » et « à toute humanité », doivent être abhorrés ²⁰⁴ ? Lui qui, baptisé le 4 mai 1469 en l'église Santa Reparata, avait

²⁰² Lettres familières et officielles, t. II, p. 447.

²⁰³ *Les Décennales*, I, p. 36.

²⁰⁴ *Discours*, p. 442.

un frère cadet prêtre, Totto, qu'il souhaita faire inscrire par une lettre à son protecteur François Vettori du 13 mars 1512 sur les rôles de la maison pontificale afin d'en recevoir le brevet ? Lui qui se demanda en avril 1513 s'il devait contacter directement le cardinal Soderini, qu'il avait servi en secrétaire de la République, pour le prier de le recommander au nouveau pape Léon X, ou s'il valait mieux que Vettori le fasse lui-même ?

Il écrivit à ce dernier le 16 avril 1513, au sujet de ce pape qu'il qualifia rapidement de « violent », « versatile », d'« emporté » et d'« avide » :

« Il est donc difficile de penser que si mon affaire est conduite avec quelque adresse, je ne parvienne pas à être utilisé à quelque travail, sinon pour le compte de Florence, du moins pour celui de Rome et du Pontificat ; rayon d'action où je suis moins suspect.

Dès que je vous saurai fixé là-bas, si vous êtes toujours de cet avis (car autrement je ne puis m'écarter d'ici sans donner prise au soupçon) je me rendrai à Rome ; je ne puis pas croire que si Sa Sainteté veut me mettre à l'épreuve, je ne servirai pas les intérêts et l'honneur de tous mes amis tout en servant les miens ²⁰⁵. »

Machiavel ne fut-il pas pensionné plus tard par le pape Grégoire VII (le cardinal Jules de Médicis) pour écrire les Histoires florentines ? Ne se trouva-t-il pas, après sa disgrâce, en relations indirectes avec ce dernier, dans diverses légations, le pape lisant ses rapports ou prenant connaissance d'extraits de ses lettres communiqués par Vettori avec intérêt ? Le 26 avril 1520, un autre de ses amis, Battista della Palla, ne lui écrit-il pas de Rome :

« J'ai parlé en particulier au pape de tout ce qui vous concerne [...]. Je l'ai trouvé très bien disposé envers vous [...]. J'ai encore parlé de vous avec Sa Sainteté au sujet de notre compagnie, en lui disant comment nous espérons y tirer grand parti de votre esprit et de votre jugement ²⁰⁶ ? »

Argument nécessaire mais non suffisant, quand on connaît à la fois la personnalité du clergé d'alors et aussi ce qu'en pensait Machiavel lui-même...

²⁰⁵ Lettres familières et officielles, t. II, p. 366.

²⁰⁶ *Ibidem*, t. II, p. 421.

N'est-ce pas lui encore qui, après avoir critiqué les beaux habits et la corruption de la jeunesse, fut scandalisé en ces termes rigoristes par l'attitude de la cour de Milan venue rendre visite à Florence :

« On vit alors un spectacle inouï jusque-là dans notre ville : quoiqu'on fût en carême, temps auquel l'Église commande le jeûne et l'abstinence, la cour du duc tout entière, sans le moindre respect de l'Église ni de Dieu, se reput de viande ²⁰⁷ ? »

Dans *La Mandragore*, écrite en 1518, juste après *Le Prince* et les *Discours*, est mis en scène le frère Timoteo. C'est le modèle du mauvais prêtre qui, hypocrite, fait commerce du service religieux, mais dit tout de même pour un florin la messe des morts à Notre-Dame. Cela à la demande d'une femme qui croyait que son mari se trouvait « au purgatoire ». Il accepte aussi de réciter l'oraison de l'ange Raphaël ²⁰⁸.

L'invocation de Jésus, la citation de la Bible, là détournées à des fins peu catholiques, sont bien présentes dans la pièce. Les femmes en appellent souvent à « la pitié du bon Dieu et de Notre-Dame » et lèvent sans cesse les mains au ciel.

Callimaco, le bénéficiaire de la ruse diabolique, se parlant à lui-même, refuse de s'avilir « comme une femme ». Sans invoquer sans cesse Dieu comme ces êtres « embêtants », il craint cependant de mourir et d'« aller en enfer » (« il y a en enfer tant de gens de bien ! As-tu honte d'y aller aussi, toi ? »). Et Machiavel, impose cette pénitence publique à ce frère culotté qu'est Timoteo, seul dans la scène I de l'acte V :

« Pour tuer le temps, je me suis occupé de mille choses : j'ai dit mes matines, j'ai lu une Vie des saints Pères, j'ai été dans l'église, où j'ai rallumé une lampe éteinte et mis un voile neuf à une madone qui fait des miracles. Combien de fois n'ai-je pas recommandé à ces moines de la tenir propre ! Soyons surpris, après cela, que la dévotion tombe en décadence ! Je me souviens d'un temps où j'ai vu jusqu'à cinq cents ex-voto ; aujourd'hui il n'y en a pas vingt. C'est notre faute aussi : nous n'avons pas su maintenir sa réputation. Nous avions coutume, tous les soirs après complies, d'y aller en procession, et de faire

²⁰⁷ *Histoires florentines*, livre VII, p. 1327.

²⁰⁸ *La Mandragore*, p. 208 et 216.

chanter laudes en son honneur tous les samedis ; nous lui faisons toujours des présents nous-mêmes, afin qu'on y vît sans cesse des images nouvelles, et dans la confession nous ne manquions pas d'exhorter les hommes et les femmes à se vouer à Marie : maintenant on néglige tout cela, et puis nous nous étonnons que la ferveur s'attiédisse ! Oh ! qu'il y a peu de cervelle dans la tête de nos chers frères ²⁰⁹ ! »

Qui parle là ? Timoteo ? Ou Nicolas Machiavel ? Par ailleurs, Dieu, le Dieu nommé, apparaît souvent dans les Lettres familières, invoqué à chaque occasion.

Voici d'abord une minute rédigée de la main de Machiavel lorsqu'il fut secrétaire des Cinq Provéditeurs aux remparts, en charge en 1526 de la milice de Florence, commençant par ces mots :

« Yhs Maria, Au nom de Dieu et de la Glorieuse Vierge Marie et de St Jean Baptiste avocat et protecteur de notre cité ²¹⁰. »

Cela donne le ton. Référence solennelle ici. D'autres écrits quotidiens révèlent un besoin de protection psychologique pour signaler les mystères de l'univers et servir d'exutoire aux angoisses du temps ou aux mauvais sorts de l'existence. Au détour d'une lettre du 2 avril 1527 à son fils Guido, on peut lire :

« Si Dieu te prête vie, et à moi aussi, je crois que je ferais de toi un homme de bien, si de ton côté tu veux faire ton devoir : en effet, outre les amis puissants que j'avais déjà, je viens de me lier avec le Cardinal Cibo d'une si grande amitié que j'en suis moi-même émerveillé, et elle te profitera [...].

Faites des autres chevaux ce que Lodovico vous a donné ordre de faire ; je remercie Dieu qu'il soit guéri[...]. Embrasse la Baccina, Piero, et, s'il est là, Totto ; j'aimerais savoir si ses yeux sont guéris [...]. Christ vous garde tous ²¹¹. »

Dans la lettre du 9 avril 1513, cette information est présentée chrétiennement :

²⁰⁹ *Ibidem*, p. 229.

²¹⁰ Lettres familières et officielles, t. II, p. 491.

²¹¹ *Lettres*, éditions de La Pléiade, p. 1461-1462.

« À l'heure qu'il est, notre archevêque [Giovanni Salviati] doit être mort. Dieu ait son âme et celles de tous les siens ²¹². »

De même que cette autre, dans un courrier du 4 août suivant adressé à Giovanni Vernaccia :

« Pour ma part, je me porte bien physiquement, mais mal pour tout le reste. Il ne me reste d'autre espoir que celui d'être aidé de Dieu, et jusqu'à présent, il ne m'a nullement abandonné [...]. Que Christ te garde ».

Ou encore, il écrit à Guichardin le 3 janvier 1526 :

« Je croyais devoir commencer dans l'allégresse ma réponse à la dernière lettre de Votre Seigneurie, et il faut que je la commence dans le chagrin, puisqu'après avoir eu un neveu si ardemment désiré de tous, il a presque aussitôt perdu sa mère ; coup vraiment inattendu et vraiment immérité autant pour elle que pour Girolamo. Néanmoins puisque Dieu l'a voulu, il faut bien qu'il en soit ainsi et comme la chose est sans remède, tâchons de nous en souvenir le moins possible ²¹³. »

Un Dieu fatal aussi, qui fait peur à Machiavel. Dans une lettre du 23 novembre 1513, François Vettori observe quant à son manque d'assiduité aux offices :

« Aux jours de fête, j'entends la messe, non comme vous qui quelquefois la laissez de côté ²¹⁴. »

Pourtant le même Vettori écrit de Florence à Machiavel qui se trouve à Milan le 5 août 1526 :

« Nous avons de bien tristes récoltes ici ; ailleurs on nous dit qu'elles sont pires ; il faut donc nous attendre à la pire des années, tant par guerre que par peste et famine ; et comme dans les tribulations c'est à Dieu que l'on a recours, que c'est à force d'oraisons et processions que

²¹² Lettres familières et officielles, t. II, p. 335.

²¹³ *Ibidem*, t. II, p. 476.

²¹⁴ *Ibidem*, t. II, p. 367.

les Saints ont vaincu, nous avons cherché à obtenir de Notre-Seigneur un jubilé pour la mi-août, et on le célébrera non à force d'argent, mais à force de jeûnes, confessions et oraisons ²¹⁵. »

Enfin, même l'exhortation du Prince, ouvrage prétendument maudit, fait aussi appel à Dieu dans un moment où pour Machiavel se jouait le sort de toute l'Italie. Voici quelques indices révélateurs sur Sa présence :

« [...] Quelque lueur qui pût faire juger qu'il fût ordonné de Dieu pour sa délivrance [...]. On voit comme elle prie Dieu qu'il lui envoie quelqu'un qui la rachète de ces cruautés et tyrannies barbares[...] ; quelle autre maison[...] favorisée de Dieu et de l'Église [...]. Dieu ne veut pas entreprendre de faire tout lui-même pour ne nous ôter point le libre arbitre et une partie de cette louange que nous pouvons avoir ²¹⁶. »

Ce christianisme envahissant constitua plus qu'une atmosphère : une imprégnation, une matrice manichéenne, dualiste, humaine et idéale. Elle détermina la saisie du politique en termes de péché, de vice et de vertu. Nous sommes bien, comme l'a montré Lucien Febvre, dans des temps où être chrétien ne relevait pas d'une croyance, d'une pratique librement choisie. En fait, on était saturé de christianisme. Du berceau à la tombe. À travers tous les actes les plus simples (nourriture, maladie, découpages du temps, vie professionnelle...), tous les bruits, toutes les cérémonies, processions, pèlerinages et fêtes de la vie collective, toutes les pulsations de Florence. À travers aussi l'éducation des enfants et des étudiants, la vie culturelle, la censure ecclésiastique, l'Inquisition, police de l'esprit et des intelligences. Les églises, dans chaque quartier, à chaque coin de rue, découpaient l'univers urbain, rythmaient des signaux de leurs cloches la quotidienneté et les rêves, les rites de passages institutionnels et privés. La cité, dans ses alliances, dans sa gestion aussi, comme les États, étaient captifs. Impossible de s'échapper. La religion catholique, celle des indulgences et de la corruption des cadres, celle de la papauté envahissante, enveloppait

²¹⁵ *Ibidem*, t. II, p. 502.

²¹⁶ *Le Prince*, p. 368-369.

insidieusement ces hommes-là ²¹⁷. On ne peut donc parler d'eux, achève Lucien Febvre, en termes de « rationalisme », de « libre-pensée ». Pourquoi alors s'acharner à faire de l'auteur du Prince, comme s'y essaie Harvey C. Mansfield, un négateur de la doctrine chrétienne ²¹⁸ ? Ou un penseur « positiviste » de la politique, lui qui n'a pas connu la révolution mécaniste du XVII^e siècle ? Une Lettre familière d'un des fils de Machiavel (considérée inutilement par les anti-machiavéliens comme apocryphe) nous apprend que le penseur de Florence se serait laissé confesser par frère Matteo, son accompagnateur dans la mort, après des douleurs au ventre, le 22 juin 1527 ²¹⁹. La preuve de son christianisme fervent reste, ultime et irréfutable, dans son testament enregistré par des notaires patentés de Florence :

« Avant tout, recommandant son âme à Dieu Tout- Puissant, il choisit pour sépulture de son corps le tombeau de ses aïeux ²²⁰. »

Mourir en chrétien. Acte final... Quoi de moins étonnant pour un citoyen du XV^e siècle ?

Un humble pécheur

[Retour au sommaire](#)

Machiavel est chrétien sans l'être tout en l'étant. Une objection pourrait surgir, par rapport à son christianisme moralisateur, critique, qui recouvre, mince pellicule, la surface de son oeuvre, mais duquel il ne peut se déprendre. Serait-ce

²¹⁷ Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, op. cit., p. 307-325. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociale](#). JMT.]

²¹⁸ Harvey C. Mansfield, *Le Prince apprivoisé. De l'ambivalence du pouvoir*, Paris, Fayard, coll. « L'esprit de la cité », 1994, p. 179-185.

²¹⁹ *Lettres*, éditions de La Pléiade, Piero Machiavel à François Nello, p. 1463 et note 36, p. 1552-1553, rédigée par le traducteur de La Pléiade, Edmond Barincou.

²²⁰ *Lettres familières et officielles*, t. II, p. 551.

une façade ? Le Florentin affiche un rigorisme officiel. Mais n'a-t-il pas péché lui-même, ne serait-ce qu'en amour, bien qu'il dût subir à ce niveau certaines pénitences ? N'est-il pas quelque part – prononçons ce mot anachronique – un libertin ? Il reconnaît lui-même qu'il est versatile, qu'il y a en lui deux hommes, dans cet extrait d'une lettre à Vettori du 31 janvier 1515 :

« Qui verrait nos lettres, honorable compère, et leur diversité s'émerveillerait fort : il lui semblerait tantôt que nous sommes gens graves entièrement voués aux grandes choses, que nos coeurs ne peuvent concevoir nulle pensée qui ne fût d'honneur et de grandeur. Mais ensuite, tournant la page, ces mêmes gens lui apparaîtraient légers, inconstants, lascifs, entièrement voués aux vanités. Et si quelqu'un juge indigne cette manière d'être, moi je la trouve louable, car nous imitons la nature qui est changeante ; et qui imite la nature ne peut encourir blâme ²²¹. »

Deux Machiavel ? Un chrétien, considérant que ce qui nous séduit « en ce bas monde n'est absolument qu'un songe », un homme de la pénitence, un républicain de la rigueur punitive et de la discipline ? Et à l'inverse, de façon secrète, dissimulé derrière ce premier masque, l'auteur de *La Mandragore*, des *Chants de Carnaval* – dont celui très polisson « des charlatans » dans lequel les attributs masculins sont autant d'espèces de serpents ²²² –, de poésies diverses, de la fable de *L'Âne d'or*, comme d'un règlement piquant « pour une société de plaisir » ²²³ ?

Le libertin

[Retour au sommaire](#)

Qu'entendait par là ce « libertin » dans ce dernier texte jamais cité ? Une société d'amis, d'hommes et de femmes recherchant la plaisanterie, la farce, la galanterie, les bons festins, la musique, le théâtre, la danse, l'amour, sous la conduite de boute-en-train, de « meneurs de jeux » renouvelés tous les huit jours.

²²¹ *Lettres*, La Pléiade, Nicolas Machiavel à François Vettori, p. 1454.

²²² *Chant des charlatans*, p. 97-98.

²²³ *Règlement pour une société de plaisir*, p. 155-159.

On devait y dire du mal d'autrui, élire les membres ayant obtenu « le moins de fèves », refuser de garder un secret plus de deux jours, jacasser sans cesse... Un dérivatif et un exutoire à la dureté des temps. Suggestif article 16 :

« Voulant en outre que chacun ait ses aises, il sera pourvu à ce que chaque homme ou dame couche quinze jours au moins dans le mois, l'un sans sa femme, l'autre sans son mari, sous peine d'être condamnés à coucher ensemble deux mois d'affilée ²²⁴. »

Non moins ambivalent article 18 :

« Tous les membres de la société, tant hommes que femmes, iront à tous les pardons, à toutes les fêtes, à toutes les cérémonies qui se célébreront dans les églises ; ils se trouveront à tous les festins, collations, soupers, spectacles, veillées et autres divertissements qui ont lieu dans les maisons, sous peine, si c'est une dame, d'être reléguée dans un couvent de moines, et si c'est un homme, chez les nonnes ²²⁵. »

Les églises comme « divertissements » ? Articles 20 et 21, empreints d'humour florentin, paillards à souhait :

« Aucune dame de la société ne devra avoir de belle-mère ; et si quelqu'une d'entre elles l'avait encore, elle devra s'en délivrer dans les six mois avec de la scammonée ou autre remède semblable, ladite médecine pourra être également utilisée contre les maris qui ne rempliraient pas leurs devoirs.

Aucune dame de la société ne pourra porter sous sa robe ni vertugadin, ni autre engin qui empêche ; les hommes de leur côté, devront tous aller sans aiguillettes, et ne se servir en place que d'épingles, qui sont expressément défendues aux dames, sous peine d'être condamnées à regarder le géant de la place avec des lunettes sur le nez ²²⁶. »

²²⁴ *Ibidem*, p. 157.

²²⁵ *Ibidem*, p. 157.

²²⁶ *Ibidem*, p. 158.

Machiavel aime les farces entre amis, les plaisanteries de carnaval, jusque dans ses missions de légat (comme celle de Carpi où il monta un stratagème avec son ami Guichardin). Il écrit à Vettori, le 25 février 1514 :

« Il est arrivé un quiproquo des plus plaisants, ou plutôt, pour l'appeler par son véritable nom, une métamorphose risible, digne d'être notée dans les chroniques de l'ancien temps. »

L'homme de théâtre éprouve également la passion du jeu. Il reçoit de son « quasi frère » Filippo de Nerli une lettre révélant ce penchant supplémentaire en ces termes :

« Maintenant que vous n'êtes plus là, on n'entend plus parler de jeu, de tavernes ni d'autres petites bamboches, et l'on se rend compte d'où provenait tout le mal. Donato a pris les nippes de la Cricca, Baccino ne se fait plus voir, Giovanni voudrait bien et moi je ne me déroberais pas ; mais la plupart du temps, c'est l'endroit qui nous manque, les cartes ou le troisième et, de toute façon, l'animateur de la bande : c'est vous qui nous manquez [...]. Je ne peux pas m'empêcher de vous féliciter bien fort de votre bonne fortune, à laquelle notre vieille amitié me donne l'impression que je participe. Vous avez donc enfin tenté la chance et celle-ci vous a dégourdi, vous a fait jeter au diable votre pouillerie, du moins d'après ce qu'on apprend par les lettres de Venise. On parle de deux ou trois mille ducats que vous avez gagnés à la loterie et tous vos amis s'en sont réjouis et jugent que la fortune a bien fait de récompenser les mérites et les vertus que les hommes n'avaient pas su récompenser ; certes ce n'est que petite chose en comparaison de vos mérites, mais trois mille ducats, surtout quand ils vous tombent de cette manière [...] ²²⁷. »

Le jeu ? C'est encore le passe-temps de Machiavel et de ses amis fonctionnaires permanents ou intérimaires du bureau des Affaires étrangères de la Seigneurie. Voici ce que révèle à ce sujet Agostino Vespucci, dans sa lettre envoyée à la cour de France le 20 octobre 1500 :

« Andrea et Giuliano promettent de vous écrire dès qu'ils seront remis des douleurs articulaires dont ils souffrent ; sachez pourtant qu'ils s'exercent souvent aux osselets et aux cartes ; Biagio, autrefois

²²⁷ Lettres familières et officielles, t. II, p. 469.

Prothésilée, ne s'endort pas non plus quand il s'agit de battre les cartes au jeu de la ronfa ou de jeter les dés ; au contraire, c'est lui le plus enragé, mais pas avec Antonio della Valle : celui-ci a beau multiplier les appels à "son cher petit pigeon", Biagio, qui n'amène jamais le coup de Vénus [où chaque dé présente un numéro différent], a juré de ne plus jamais jouer contre lui, si ce n'est à la primera ²²⁸. »

Machiavel aime aussi se promener dans les jardins Oricellari, lieu d'échanges intellectuels dans une propriété du riche Cosimo Rucellai, dedicataire des Discours. Là sont lus en public des extraits de ses oeuvres. Ses amis taquinaient la muse. Mais surtout, il fréquente une bande de joyeux drilles, même s'il avoue à Vettori, le 16 avril 1513 :

« Le groupe que vous savez est entièrement à la débandade : il n'y a plus de pigeonnier pour nous rassembler et chacun de ses boute-en-train a eu son petit grain de folie ²²⁹. »

Les fêtards se fâchent parfois, ne se supportent plus, se dénoncent entre eux. Les plaisanteries tournent mal ou court. L'un est devenu minable, rustaud, fantasque, assommant. L'autre a perdu sa femme. Un autre s'est toqué d'un « beau garçon de Raguse ». Un autre encore a ouvert une boutique où il fait couvrir des pigeons...

Machiavel n'est jamais seul. Il reste entouré d'amis, de femmes, de protecteurs. Son érudition, sa joie de vivre le libèrent de ses liens sociaux et des limites de sa fortune. C'est un Florentin sociable, qui écrit rituellement à ses amis. Il se montre attentif à leur sort, aux bonheurs et aux malheurs de ceux qui l'entourent, sans oublier les siens. Écrire des lettres pour faire rire, les lire autour de soi, créait une sociabilité rassurante.

Chanceux au jeu, heureux aussi en amour...

Pour le légat chevauteur, longtemps éloigné par ses missions de son domicile où se lamentait son épouse(Marietta, prête à se livrer au diable, l'amour fut un stimulus naturel et permanent, cultivé avec un art tout italien de vivre sa vie

²²⁸ *Ibidem*, t. I, p. 125.

²²⁹ *Ibidem*, t. II, p. 336.

avec bonheur. Le 5 janvier 1514, il avoue ainsi à Vettori qu'il n'est « porté que sur les femmes ²³⁰ ».

Père de quatre fils (Bernardo, Lodovico, Guido, Piero) et d'une fille (Bartolomea), il a largement assumé ses aventures sentimentales. Son ami Filippo de Nerli lui écrit, au sujet de confidences épistolaires hélas perdues :

« Je ne comprends pas ce que vous me dites de vos enfants mâles, et qu'ils soient d'une servante, soit d'une libre citoyenne, ou seulement de votre maîtresse, c'est à quoi je vous laisse penser ²³¹. »

Voici encore une lettre choquante pour un puriste chrétien, envoyée en 1509 à son ami Louis Guichardin :

« Marasme complet, Louis ; et voyez comment la fortune, en un même genre d'aventure, sert diversement les hommes. Vous, c'est à peine si vous avez foutu la vôtre que vous désirez la refoutre encore et que vous en voulez une autre prise. Tandis que moi ! Quelques jours après mon arrivée ici, n'y voyant plus à force de disette conjugale, je tombe sur une vieille qui me lavait mon linge : elle habite une maison plus qu'à moitié enterrée, où la lumière n'entre que par la porte. Elle me reconnaît donc au passage, me fait fête et me demande si je daignerais entrer chez elle, où elle me montrerait certaines belles chemises si j'étais acheteur. Moi là-dessus, comme un beau cazzo tout neuf, je le crois, j'entre et j'aperçois dans la pénombre une femme, la tête et le visage recouverts d'un essuie-mains, qui jouait la honteuse et demeurait blottie dans son coin. Ma vieille ribaude me prend par la main et me conduisant à l'autre me dit : "Voici la chemise que je veux vous vendre, mais commencez par l'essayer, vous paierez ensuite". Moi, timide comme je le suis, je demeure abasourdi ; pourtant, resté seul avec l'objet et dans le noir – car la vieille était aussitôt sortie et avait tiré la porte – pour abrégé, je la fous un coup, et en dépit de ses cuisses flasques, de sa figure humide et de son haleine fétide, tel est néanmoins mon rut désespéré que j'arrive au bout. La chose achevée, comme j'avais malgré tout quelque désir de voir la marchandise, j'attrape un tison enflammé dans le fourneau et j'allume une lanterne qui pendait là : mais à peine la lumière prend-elle que pour un peu, elle me tombe des mains. Pauvre de moi ! je faillis tomber mort à terre tant cette femelle était horrible. On lui voyait d'abord une touffe de

²³⁰ *Ibidem*, t. II, p. 376.

²³¹ *Ibidem*, t. II, p. 468-469.

cheveux ni blancs ni noirs, d'un gris sale, et bien qu'elle eût le sommet de la tête chauve et que cette calvitie mit à découvert quelques poux en promenade, pourtant des cheveux clairsemés descendaient avec leurs mèches jusque sur ses sourcils ; au milieu de la tête, petite et ridée, elle portait une cicatrice rouge qui semblait dire qu'elle avait été marquée par le pilori du marché ; au bout de chacun de ses sourcils, elle avait un bouquet de poils planté sur des lentilles ; un oeil en bas, l'autre plus haut, et non de la même dimension, les coins tous chassieux et pleins de pellicules moisies ; le nez en pied de marmite, l'une des narines coupée pleine de morve ; sa bouche ressemblait à celle de Laurent de Médicis, mais tordue d'un côté et laissant suinter un filet de bave, car faute de dents elle ne pouvait retenir la salive ; la lèvre supérieure portait une barbe languette mais rare : le menton, à la fois pointu et en galoche laissait pendre un fanon qui rejoignait la gorge. Comme je demeurais stupide en train de contempler ce monstre, elle s'en aperçut et tenta de dire : "Qu'avez-vous messire" ? Mais sans succès, car elle était bègue ; et comme elle ouvrait la bouche, il en sortait une haleine si puante que mes yeux et mon nez – nos deux sens les plus chatouilleux – se trouvèrent à la fois si cruellement blessés et irrités par cette pestilence que mon estomac se révolta à son tour, et bref, je lui vomis dessus, et je filai, la laissant ainsi payée de la monnaie qu'elle valait. Et j'en atteste le ciel, je ne crois pas, tant que je serai en Lombardie, que le rut me reprenne ; pour vous, remerciez le ciel de retrouver l'objet de vos délices, moi je le remercie de la certitude que j'ai de ne jamais plus ressentir une pareille horreur ²³². »

Philippe Amiguet commente ce passage effrayant :

« L'amour n'eut pas toujours la forme de ce visage hideux qui fait penser aux femmes damnées du Hollandais Jérôme Bosch dont l'imagination étrange couvrait ses toiles d'êtres monstrueux, de dragons et de vampires volants ²³³. »

Voici donc un bon vivant. Amoureux souvent, qui n'hésita pas à s'en vanter dans ses lettres, capté par Marietta, sa seule épouse, mais aussi pris dans les rets plusieurs fois, par Jehanne de Touraine, rencontrée lors d'une légation en France, par Riccia, Mariscotta, la célèbre Barbera, danseuse et cantatrice qui lui donna

²³² *Ibidem*, t. II, p. 194-195.

²³³ Philippe Amiguet, *L'Âge d'or de la diplomatie, Machiavel et les Vénitiens*, Paris, Albin Michel, 1963, p. 21.

« plus de souci que l'Empereur » d'Allemagne Maximilien, mais avec laquelle il monta des pièces de théâtre.

Quand, de temps en temps, il s'échappait de son exil campagnard de 1512 pour se rendre en cachette à Florence, il tenta chaque fois de « prendre quelques baisers » à la Riccia. Celle-ci le traitait d'« empêche-maison » et le provoquait :

« Aussi, aujourd'hui même, la Riccia a-t-elle dit en feignant de s'adresser à sa servante : “ces sages, ces sages, je ne sais pas où ils ont la tête ; mais ils m'ont bien l'air de prendre toutes les choses à l'envers” ²³⁴. »

L'homme va souvent se ragaillardir auprès de femmes de rencontre ou du voisinage. Son ami Vettori, porté sur le plaisir lui aussi, écrit le 23 novembre 1513 :

« Quant aux courtisanes, si la chose vous intéresse, je vous avouerai qu'au début de mon séjour, comme je vous l'ai dit, je m'en suis bien donné ; mais vint l'été avec ses fièvres et j'ai pris peur et je me suis tenu coi. Excepté pour une qui vient couramment, sans qu'on l'appelle, et qui est suffisamment pourvue d'appas, et d'entretien plaisant. J'ai aussi dans ces parages solitaires une voisine qui ne vous déplairait point, de noble lignage, mais qui ne dédaigne pas la bagatelle. »

Vettori ajoute à son « cher Nicolas » :

« Ici vous n'aurez pas d'autre affaire que de promener vos regards, revenir chez nous, faire l'amour et rire ».

Le 18 janvier 1514, il révèle à son ami qu'il a rencontré une certaine Constantia, femme superbe mais infernale qui voulait l'appivoiser :

« Vos yeux n'ont jamais vu femme plus belle, plus gracieuse ; certes je l'avais déjà vue auparavant, mais seulement de loin ; maintenant qu'elle s'est approchée, je ne peux plus penser à autre chose. Et

²³⁴ Lettres familières et officielles, t. II, p. 380.

comme je vous ai vu parfois amoureux, et que j'ai compris ce que vous avez enduré, je résiste de mon mieux à ce premier choc. »

Le 4 février suivant, le Florentin répond et encourage Vettori à aimer sa Constantia :

« Si je savais peindre, je vous l'enverrais tout craché car la plume se refuse à rendre certains gestes familiers, tels coups d'oeil de travers, telles attitudes dédaigneuses. Je vous vois tous à table, je vois bouger pain, verres, table, tréteaux, et l'allégresse gagner chacun, se répandre et finir par déborder chez tous en un vrai déluge. Je vois enfin Jupiter enchaîné au-devant du char, je vous vois amoureux [...]. Quand vous vous rappelez le mal que m'ont fait les flèches d'Amour, force m'est bien de vous dire comment je me suis comporté avec lui : je l'ai laissé entièrement faire, je l'ai suivi par monts et par vaux, par les bois et par les plaines, et je l'ai trouvé ainsi bien plus mignon à mon égard que si je l'avais pourchassé. Jetez donc au diable les bâts et arrachez-lui la bride, fermez les yeux et dites-lui : "Fais donc, Amour, conduis-moi, guide-moi, si je tombe bien, honneur à toi ; si je tombe mal, le blâme sera pour toi ; ne suis-je pas ton esclave ? Tu n'as rien à gagner si tu me déchires, tu ne feras qu'y perdre, puisque tu déchirerais ce qui t'appartient".

C'est avec de telles paroles, capables de percer un mur, que vous pourrez toucher son coeur. Donc, ô mon maître, vivez joyeux, ne vous effarouchez point, faites bon visage à la fortune, suivez la route que vous indiquent à la fois les astres de la voûte céleste, la qualité des temps et des hommes, et ne doutez point que vous romprez ainsi toute entrave et surmonterez toute difficulté. Et si vous voulez lui offrir une sérénade, je me propose de venir vous trouver avec quelque belle invention qui la rende sensible à votre amour ²³⁵. »

Machiavel, féru ici d'astrologie mais aussi musicien de luth et auteur de bergamasques sous les fenêtres de belles femmes, renchérit le 24 février :

« Vous devez vous livrer à l'amour à bride abattue [...]. Suivez votre étoile, je vous en prie, et n'en lâchez pas un iota pour n'importe quoi au monde, car je crois, j'ai cru, et je croirai toujours que Boccace a

²³⁵ *Ibidem*, t. II, p. 380.

raison de dire : “il vaut mieux faire et s’en repentir, que de ne pas faire et s’en repentir” ²³⁶. »

Malgré la tristesse de sa situation personnelle, il se confie en ces termes dans une autre lettre du 10 juin 1514 :

« De amore vestro, je me rappelle que Amour ne tourmente que ces gens-là qui prétendent lui rogner les ailes

160 L’imaginaire machiavélien

ou l’enchaîner quand il lui a plu de venir voler à eux. Comme c’est un enfant, et plein de caprices, il leur arrache les yeux, le foie et le cœur. Mais ceux qui accueillent sa venue avec allégresse, et qui le flattent et le laissent s’en aller quand il lui plaît, et quand il revient l’acceptent volontiers, ceux-là sont toujours certains de ses faveurs et de ses caresses et de triompher sous son empire. Ainsi donc, mon cher compère, ne cherchez pas à fixer un être ailé, ni à rogner les ailes à qui pour une plume perdue en voit renaître mille ; et ainsi seulement vous gaudirez ²³⁷. »

Ce qui devait arriver arriva. Il éprouva lui-même une nouvelle passion sous le ciel de Toscane qui allait lui faire surmonter sa dépression d’exilé, comme si ce qui était arrivé à Vettori avait été contagieux. Il écrit à ce dernier, le 3 août 1514 :

« Vous m’avez mis le cœur tout en fête avec ces nouvelles de vos amours romaines, et vous avez banni de mon cœur d’indicibles tourments, en me faisant ainsi partager par la lecture et par la pensée vos plaisirs et vos colères d’amoureux, l’un ne va pas sans l’autre. Et la fortune me fournit l’occasion de vous rendre la pareille : en effet, bien que je sois toujours à la campagne, j’ai fait la rencontre d’une créature si courtoise, si délicate, si noble tout à la fois, et par elle-même et par la situation où elle se trouve, que je ne puis tant la louer ni la chérir qu’elle ne mérite bien davantage. Je devrais, à votre exemple, vous conter comment naquit cet amour, avec quels filets il me prit, où il les tendit et de quelle qualité ils étaient. Et vous verriez que c’étaient des filets dorés, tendus parmi les fleurs, tissés par Vénus

²³⁶ *Ibidem*, t. II, p. 384.

²³⁷ *Ibidem*, t. II, p. 390-391.

même, doux et aimables, si doux qu'un rustre sans coeur n'aurait pas eu de peine à les rompre ; mais loin de chercher à le tenter, je savourai la douceur de m'y trouver pris, si longtemps que leurs fils soyeux se sont faits invincibles et liés en noeuds indissolubles. Et ne croyez pas qu'à me saisir, Amour ait usé de moyens ordinaires, car il savait bien qu'ils n'auraient pas suffi ; il prit des détours extraordinaires dont je ne sus ni voulus me garder. Sachez seulement que ni mes quasi cinquante ans ne m'éprouvent, ni les sentiers les plus rudes ne me rebutent, ni l'obscurité des nuits ne m'effraie. Tout me paraît facile, et je m'accommode de tous les caprices, même les plus étrangers, ou les plus contraires à mon naturel.

J'entre probablement en grand souci, tamen je sens jusque dans ce souci tant de douceur, je puise tant de suavité dans ce visage et j'ai si bien banni tout souvenir de mes maux, que pour rien au monde je ne voudrais m'affranchir même si je le pouvais. J'ai quitté toute pensée de tout ce qui est important et grave, je n'ai plus de plaisir à lire les choses de l'Antiquité ni à discuter de celles d'aujourd'hui : tout cela s'est tourné en de tendres entretiens, dont je rends grâces à Vénus et à Cypris tout entière. Si vous trouvez donc l'occasion de me conter quelque chose de votre dame, contez-le moi mais quant aux autres sujets, vous en discuterez avec des gens qui les estiment plus que moi et qui s'y entendent mieux : pour mon compte, je n'y ai jamais trouvé que mon dommage, dans mes amours je trouve toujours plaisir et bonheur ²³⁸. »

Est-ce à cause de, ou pour, cette inconnue que Machiavel écrit *La Mandragore* ? Le 16 janvier 1515, Vettori se livre à son tour. Oui, pour lui, l'univers « n'est rien d'autre qu'amour ou plus exactement que rut ». Le farniente l'excite. Il avoue :

« Je ne sais chose qui soit plus délectable à penser comme à faire que de foutre une femme. Les plus grands hommes peuvent bien philosopher tant qu'ils veulent, telle est bien la pure vérité ; beaucoup la comprennent, peu la disent, [cependant] la plupart du temps les femmes aiment non pas les hommes mais la fortune, et quand celle-ci tourne, elles tournent aussi ²³⁹. »

Machiavel confirme cette complicité érotique :

²³⁸ *Ibidem*, t. II, p. 392-393.

²³⁹ *Ibidem*, t. II, p. 406-407.

« Ce fripon d'Amour a su me lier de nouveau, et les chaînes qu'il m'a passées sont si fortes que je désespère de ma liberté [...]. Tout ce divertissement qui serait le vôtre, c'est notre Donato qui le goûte, lui qui offre en quelque sorte, ainsi que la bonne amie dont je vous ai déjà parlé, le seul refuge et le seul port à mon esquif que l'incessante tempête a laissé sans voiles et sans gouvernail ²⁴⁰. »

Sommes-nous si éloignés des nymphes timides ou souriantes, rayonnantes ou épuisées des tableaux de Sandro Botticelli ? Au-delà de ce libertinage « conforme à la nature », qui a nourri sporadiquement la pensée du Florentin, surgissent des instants de vie dans un espace-temps lointain, révélateurs d'une personnalité duelle et d'une psychologie alternée, tantôt enthousiaste, tantôt dépressive, conséquence parfois d'une quête amoureuse compensatoire. Les moments en sont sauvegardés grâce au rite d'une correspondance quotidienne, facilitée par des coursiers à cheval (parfois avec ceux de Machiavel), qui portaient chemise au vent par tous les temps, harassés eux-mêmes, épuisant leurs montures sans empêcher des lettres de se perdre, de prendre du retard ou de se bousculer parfois du jour au lendemain.

²⁴⁰ *Ibidem*, t. II, p. 408.

Le paysan

[Retour au sommaire](#)

Un autre trait surgit de la personnalité de l'humble pêcheur, qui enrichit ses contradictions et son dualisme : non plus le citoyen de la Florence médicéenne, l'humaniste, le lettré érudit, l'homme de théâtre, des plaisirs ou de la politique de la cité, mais un paysan solitaire. Menant l'existence d'un petit propriétaire de campagne qui vit de ses récoltes et de ses bois, chasseur à ses heures. Près de la nature tout court. Un paysan madré, irréductible au pouvoir de la ville, construisant ses rôles simplement mais rudement. Et très entêté.

C'est cet homme-là qui légua à « Dame Marietta sa chère épouse », fille de Lodovico de Corsini, une maison de maître et de vilains avec ses terres campagnardes et ses bois dans la paroisse de Sant'Andrea in Percussina, au lieu-dit la Strada. Mais qui possédait encore des futées multiples, des petites propriétés éparpillées de chênes, de jachères et de vignes, de taillis, de champs, complétant la maison de Florence avec sa maisonnette arrière dans la paroisse de Santa Felicita sur la rue de la Place ²⁴¹.

Ce paysan italien, bavard, rusé, ayant le sens des affaires, mais aussi beaucoup d'humour, fut l'homme des pièges et de la chasse, qui dut se battre pour nourrir sa famille lorsqu'il perdit tout traitement au moment du bannissement de 1512. Il vécut pendant plusieurs années de ses récoltes et de ses vignes, élevant lui-même sa volaille, humant les saisons. Cet amoureux de la nature prépara finalement *Le Prince* et les *Discours* dans la campagne toscane, celle des cigales et des cyprès d'au-dessus de Florence, chamarrée sous des ciels parfaits, coupé des intrigues de la ville. Écoutons-le nous la décrire avec aussi ses bruits vivants, dans ce passage souvent cité d'une lettre familière à François Vettori du 10 décembre 1513 :

« En quittant mon bois, je m'en vais à une source et de là à l'un de mes postes de chasse. J'ai un livre sous le bras, tantôt de Dante ou Pétrarque, tantôt de l'un de ces poètes mineurs, comme Tibulle, Ovide et d'autres : je lis les récits de leurs amours et leurs amours me

²⁴¹ Edmond Barincou publie le Testament de Machiavel qui achève le tome second des *Lettres*, *op. cit.* p. 550-554.

rappellent les miennes ; pensées dont je me récrée un moment. Je vais ensuite sur la route de l'auberge : je m'entretiens avec ceux qui passent, je leur demande des nouvelles de leur pays, j'entends diverses choses, je note la variété des humeurs et des caprices des hommes. C'est ainsi qu'approche l'heure du déjeuner où, en compagnie de ma maisonnée, je me nourris des aliments que me permettent ma pauvre ferme et mon maigre patrimoine. Sitôt déjeuné, je retourne à l'auberge : il y a là d'habitude l'aubergiste, un boucher, un meunier, deux chaufourniers.

C'est avec ces gens-là que tout l'après-midi je m'encanaille à jouer à la cricca, au tric-trac ; d'où s'ensuivent mille contestations et d'infinis échanges d'injures ; la plupart du temps on se dispute pour un liard et l'on nous entend crier depuis San Casciano. Plongé dans une pareille pouillerie, j'empêche mon cerveau de moisir ; ainsi j'épanche la malignité de mon sort, presque content qu'il me piétine de la sorte, pour voir s'il ne finira pas par en rougir.

Le soir venu, je retourne au logis. Je pénètre dans mon cabinet et, sur le seuil, je me dépouille de ma défroque de tous les jours, couverte de fange et de boue, pour revêtir des habits de cour royale et pontificale ; ainsi honorablement habillé, j'entre dans les cours antiques des hommes de l'Antiquité. Là, aimablement accueilli par eux, je me nourris de l'aliment qui par excellence est le mien, et pour lequel je suis né. Là, je n'éprouve nulle honte à parler avec eux, à les interroger sur les mobiles de leurs actions, et eux, en vertu de leur humanité, me répondent. Et, durant quatre heures de temps, je ne sens pas le moindre chagrin, j'oublie tous mes tourments, je ne redoute pas la pauvreté, la mort même ne m'effraye pas. Et, comme Dante dit qu'il n'est pas de science si l'on ne retient pas ce que l'on a compris, j'ai noté de ces entretiens avec eux ce que j'ai cru capital et composé un opuscule *De Principatibus*, où je creuse de mon mieux les problèmes que pose un tel sujet : débattant de ce qu'est la monarchie, combien d'espèces il y en a, comment on l'acquiert, comment on la garde, pourquoi on la perd [...] ²⁴². »

« La mort même ne m'effraye pas »... Le penseur-paysan fut-il conscient que son oeuvre constituerait un anti-destin ? La vie intellectuelle comme antidote aux difficultés personnelles ? Le Machiavel de la nuit efface-t-il celui du jour ? En tout cas, chez lui, la création fut liée au retour à la terre et à cet étrange dialogue

²⁴² Cité par Christian Bec, *Machiavel, op. cit.*, 1985, p. 367-371.

nocturne, une fois sa communauté endormie après les bruits de la maisonnée et l'arbitrage de sa ribambelle d'enfants.

Ce paysan, chrétien comme tous les paysans italiens de l'époque, a raconté à Vettori comment il vivait principalement dans sa maison de campagne. Depuis ses « dernières misères », il n'avait pas passé plus de vingt jours à Florence. Il se levait à l'aube, faisait ses gluaux, préparait ses cages-atrappes pour chasser les grives. Il était souvent préoccupé par un bois, car divers voisins lui volaient des stères. Il allait à la fontaine, soignait les volatiles dans leur volière, nourrissait et dressait ses chevaux ²⁴³. Dans un de ses sonnets il humera ainsi l'univers de la maison familiale qui fut celle de ses ancêtres, de ses parents mais aussi celle de son enfance avec ses frères et soeurs :

« Propriétaires et métayers y vivent en effet, de noix, de figues, de fèves, de viande séchée, disputée aux asticots, de pain sec, beurré à l'acier du couteau, [...] de quoi faire de vrais becs de bécasse ²⁴⁴. »

Voici comment le chasseur qui est en train le soir, à sa table de travail mal éclairée, de rédiger *Le Prince* et les *Discours*, dans un habit de théâtre, parle en chasseur au même correspondant le 5 janvier 1514 :

« Suivez votre coutume, et laissez braire Brancaccio, qui ne s'aperçoit pas qu'il est comme le roitelet des haies : le premier à piailler et à crier, mais aussi le premier attrapé, dès que paraît la chouette. Et notre Filippo est pareil au vautour qui, faute de charogne au village, s'en va voler des cent milles pour en trouver une, puis la panse pleine et perchée sur son pin, ose se moquer des aigles, des milans, des faucons et autres nobles chasseurs qui pour se nourrir de viande délicate meurent de faim la moitié de l'année. Ainsi magnifique ambassadeur, laissez donc piailler l'un et l'autre se bourrer le gésier, et vous-même faites votre besogne à votre façon ²⁴⁵. »

Là surgit le vieux fond qui supporte la pensée rude de Machiavel sur les gens des villes, les hommes d'armes et de pouvoir : celui de la gouverne des

²⁴³ Lettres familières et officielles, t. II, p. 369.

²⁴⁴ Cité par Edmond Barincou, *Machiavel par lui-même*, op. cit., p. 12-13.

²⁴⁵ Lettres familières et officielles, t. II, p. 376.

mangeoires et des râteliers du spécialiste des étalons, celui de l'amoureux des oliviers, du chasseur de grives avec ses pièges, du joueur de tric-trac à l'auberge du village qui se chamaillait avec ses comparses meuniers et boulangers, celui du porteur de seaux pleins du sang des cochons...Voilà le cavalier-paysan dépeint avec intuition par Jean Giono dans ses deux Préfaces aux éditions de La Pléiade ²⁴⁶. Le poète, qui a senti l'homme du sud en lui, campe ainsi le cadre naturel du temps de la rédaction des grandes oeuvres, aussi important que le christianisme ancré en lui :

« Le rideau est tombé sur l'expérience des choses. Machiavel a maintenant, autour de lui, des bois, la solitude, le silence. Une brume légère circule à travers les chênes roux, se déchire dans l'aiguille des pins, découvre le lointain moutonnement des bosquets, le hérissément des villages, les champs où la vie champêtre continue. Ce laboureur que la distance fait paraître noir et minuscule comme une fourmi, vu de près a un mètre soixante-quinze et est vêtu de pantalons de velours doré et d'une chemise écarlate. D'ici, il paraîtra ne pas bouger, ou presque, immobile sur la ligne qui partage sa terre en noir et blanc. De près, cette ligne est un sillon qu'il ajoute aux autres, noircissant ainsi son champ peu à peu. Il marche bon pas derrière son araire et son cheval auquel il commande. La trompe d'un berger appelle dans le vallon. Au-dessus des chemins se balancent lentement les cornes en lyre des boeufs obéissants. Dans ces jours paisibles et lents, la vie grésille au fond du silence comme un peu d'huile à la poêle. Le chant d'un coq, l'aboi d'un chien, un cheval fait tinter son collier, une roue grince, un fouet claque, un feu pétille, un clocher sonne. Des vols de ramiers flottent dans le ciel bleu. Les grives pillent les vignes, les corbeaux piochent dans les labours. Les fontaines et les bassins chantent ²⁴⁷. »

Ainsi furent ces moments de vie d'un écrivain qui médita à distance son propre sort face à la nature, coupé du monde de façon salutaire, même s'il s'ennuya profondément parfois à la Strada. Il ne pouvait oublier ce qu'il avait connu des discussions des salons, des aventures artistiques, de la curiosité des légations à l'étranger, des réunions politiques effervescentes. Loin des soirées

²⁴⁶ Jean Giono, *Introduction aux OEuvres complètes* de Machiavel, La Pléiade, *op. cit.* p. VII à XIX, et p. VII à XXXVIII dans le tome I des *Lettres*.

²⁴⁷ Jean Giono, *Monsieur Machiavel ou le coeur humain dévoilé*, préface au tome I des *Lettres*, p. XXXIV.

palpitantes de plaisir à Florence, Machiavel parle aussi de son « trou » dans la missive à Vettori du 9 avril 1513 ²⁴⁸...

Ville ou campagne ?

Pour mieux comprendre les conditions de production de son oeuvre, il faut bien tenir compte du fait qu'il était retiré de ses fonctions très prenantes de légat de la République, accaparé jusque-là par sa correspondance officielle, la fatigue des missions, le vacarme des bureaux de la Seigneurie, la dispersion des rencontres avec les amis. L'importance de l'environnement fut pressentie par Lucien Febvre, qui regretta en ces termes la sécheresse trop idéale d'Augustin Renaudet dans son travail sur Machiavel :

« Quelquefois, on voudrait que les esprits s'incarnent un peu plus, que les décors se précisent, que le bruit des rues se perçoive, et le galop des chevaux, et la joie de vivre sous le ciel florentin ²⁴⁹. »

Un décor ? Plus que cela, car ces contextes dépassent l'anecdote. Ils structurent la pensée. Chacun de ces mondes a déposé du sens dans l'oeuvre : la ferveur chrétienne, prégnante mais relâchée, avec sa grille manichéenne et rigoriste, les fanfreluches citadines et les distractions libertines, le contexte paysan, coupure des choses de ce monde. Ces trois matrices convergèrent lors de la retraite forcée et permirent, par leur rencontre, l'intense et paradoxale créativité littéraire de Machiavel, au-delà des épisodes amoureux qui lui firent abandonner un temps ses livres. Cependant, hors de ces traits de lumière, apparaît une importante zone d'ombre. Machiavel, comme son ancêtre Girolamo, dont il parle dans ses Histoires florentines, venait d'affronter directement la répression politique. Ne fut-il pas aussi un supplicié, et, par là même, quelqu'un non pas prêt à flatter les hommes de pouvoir, mais plutôt enclin à les craindre, à décortiquer leurs défauts, à démasquer leurs ruses, leurs passions, leur violence endémique ?

Le supplicié

²⁴⁸ Lettres familières et officielles, t. II, p. 335.

²⁴⁹ Lucien Febvre, Au coeur religieux du XVI^e siècle, op. cit., p. 164.

[Retour au sommaire](#)

Revenons sur cette phrase énigmatique, osée, soulignée plus haut : « La mort même ne m’effraye pas ». Cette provocation, libertine par sa folie, chrétienne par le sens du dépassement de l’existence charnelle qu’elle suppose, fait surgir une variable psychologique complémentaire qui interfère par rapport aux codes phénoménologiques révélés dans la correspondance machiavélienne. L’écrivain du soir se vante-t-il dans cette phrase ? Il semble oublier qu’il a frôlé la mort de près ! Celle infligée par le pouvoir, le même qui n’avait pas hésité à brûler peu de temps avant sa prise de fonction, sur un bûcher rédempteur, le frère dominicain Savonarole. Serait-on là en présence de la peur politique de Nicolas Machiavel ?

Après la chute de la République, le secrétaire fut soupçonné, nous l’avons vu, d’avoir participé à une conspiration contre les Médicis en 1512, menée par des jeunes gens mécontents. Il fut dénoncé, puis arrêté et jeté plusieurs jours dans la prison de la ville. Là, il s’accrocha à sa culture humaniste pour dépasser l’épreuve. Ainsi écrivit-il un poème à Julien de Médicis, décrivant sa condition de prisonnier puni par l’estrade :

« Je porte à la cheville, Julien, une paire de corps et mes épaules sont marquées de six tractions de corde [...]. Il se promène sur ces murailles des poux si gras et si dodus qu’on dirait des papillons [...]. Et le charme est tel qu’on croirait que sur terre Jupiter de sa foudre ébranle tout Mongibello. À l’un on rive sa chaîne, à l’autre on ôte ses fers ; avec les huis bataillent verrous, serrures, là-bas quelqu’un crie “pas si haut, plus près du sol”.

Mais mon plus grand tourment, c’est que cette nuit, près de l’aurore, j’ai ouï, parmi des chants, “pro eis ora [Prie pour eux]” ²⁵⁰. »

Machiavel supporta la torture, ne parla pas et fut relâché le 13 mars 1512. Certaines protections avaient fonctionné, dont celle des frères Vettori (alertés à Rome par l’estafette de Totto Machiavel, frère de Nicolas). Dans sa lettre à Vettori du jour de sa sortie, il avoue, fier d’avoir résisté à l’épreuve :

« Je ne vous redirai pas le long récit de mon malheur, mais seulement que la malchance a tout fait pour m’accabler ; mais, grâce à Dieu, elle

²⁵⁰ Lettres familières et officielles, t. II, p. 329-330.

est passée. J'espère bien ne jamais plus courir un tel risque, tant parce que je serai plus prudent que parce que les temps à venir verront plus de libéralité et moins de suspicions ²⁵¹. »

Le 18 mars 1513, il remercie Vettori pour son intervention et tire les leçons de son passage en prison :

« Tout ce qui me reste de vie, c'est au magnifique Giuliano et à votre cher Pagolo Vettori que je le dois [...]. Quant à ce qui est de regarder la fortune contraire en face, je veux que mes tourments vous donnent au moins cette joie, celle de savoir que je les ai supportés avec tant de fermeté que je m'en sais gré à moi-même, et qu'il me semble valoir un peu mieux que je ne l'aurais cru ²⁵². »

Le Prince fut aussi écrit pour se rassurer soi-même, pour se couvrir et donner le change aux seigneurs qui le pourchassaient. Pas seulement pour retrouver un emploi.

L'opuscule, peut-être conseillé par des amis, fut inconsciemment, le produit d'un syndrome. Il servit d'exutoire à l'angoisse ressentie en prison. La transcription violente des faits de pouvoir dans certains passages purs et durs, comme dans les Discours, semble liée au vécu traumatisant de la torture. En tout cas, nous sommes dans des temps difficiles, où la vie n'avait pas le même prix qu'aujourd'hui (ne serait-ce qu'en raison de la peste). Tuer quelqu'un en politique, dans un complot, à la guerre, c'était comme tuer un animal à la chasse pour se nourrir. Mais loin d'accoutumer les hommes du siècle à sa fatalité, la présence banale de la mort, les effrayait aussi. La mort politique, frôlée de près, a déteint sur la psychologie inquiète de Machiavel. Elle a assombri sa pensée, comme le fait sentir cet extrait d'une lettre à Vettori du 4 décembre 1514 :

« En ce qui concerne la façon dont se passe ma vie, Tafani vous le dira fidèlement ; et si vous me portez toujours la même amitié, vous n'apprendrez pas sans en être révolté, l'existence obscure et sans gloire qui est la mienne. Mais ce qui m'irrite et m'afflige davantage, c'est de voir que parmi tous les bonheurs qui pleuvent sur la

²⁵¹ *Ibidem*, t. II, p. 331.

²⁵² *Ibidem*, t. II, p. 332.

magnifique famille des Médicis et sur notre cité, il ne me reste à moi que les ruines de Pergame ²⁵³. »

En février 1513, il étale à nouveau sa morosité à Piero Soderini, alors à Raguse :

« Je m'étonnerais de cela, si le sort ne m'en avait tant fait voir, et de tant de couleurs, que j'en suis réduit à ne plus guère m'étonner de rien et à avouer que ni la lecture ni l'action ne m'ont appris à goûter ce que font les hommes et la façon dont ils le font ²⁵⁴. »

L'expérience de la prison l'a endurci. Il devient indulgent envers certains amis, écrivant par exemple à Vettori le 9 avril 1513 :

« La lettre que je reçois de vous me peine plus que n'a fait la corde de l'estrapade : je me désole que vous puissiez penser que je me laisse affecter par quoi que ce soit qui me touche, car je me suis dressé à ne plus désirer avec ardeur la moindre chose ; pas en ce qui vous touche pourtant : aussi je vous prie de vous mettre à l'école de ces gens-là qui se taillent leur place par l'effronterie et par l'astuce plus que par le talent et la sagesse ²⁵⁵. »

Mais le secrétaire a souffert dans sa chair. Rappelons-nous ce qu'il écrivait au sujet de l'exécution de conjurés à Florence, ou ses critiques concernant « la vanité des guerres d'alors ». La prison a bien déteint sur Le Prince, malgré un détachement stoïcien, qui rend la psychologie et le discours de l'homme « énigmatiques et complexes », selon l'expression d'Edmond Barincou, dans une lettre inachevée de 1513 à Vettori, l'homme se montre saturé de politique, comme si son détachement avait été sinon promis du moins extorqué lors de son procès :

« J'ai complètement oublié ma triste condition, et je me suis cru revenu à ces affaires qui m'ont donné tant de peine et coûté tant de temps. Quoique j'aie fait vœu de ne plus m'occuper de politique ni d'en parler, comme le prouve ma retraite à la campagne, à l'écart de toute compagnie, il me faut bien pour répondre à vos demandes

²⁵³ *Ibidem*, t. II, p. 394.

²⁵⁴ *Ibidem*, t. II, p. 326-327.

²⁵⁵ *Ibidem*, t. II, p. 335.

rompre mon voeu ; car les liens de l'ancienne amitié qui nous unit me paraissent plus sacrés que tous les autres, surtout après le grand honneur que vous me faites à la fin de votre lettre et qui m'a fait concevoir, il faut l'avouer, une certaine gloriole ? [Cependant], mes réflexions ont un goût de moisi : j'ai totalement cessé de manier ces affaires ²⁵⁶. »

Voici en quels termes, à son neveu Giovanni Vernaccia, il révèle le 26 juin 1513 son traumatisme :

« Depuis ton départ, j'ai eu tant de souci que loin de t'étonner de mon silence, tu pourrais plutôt t'émerveiller que je sois vivant : on m'a ôté mon emploi, j'ai failli perdre la vie, que Dieu et mon innocence m'ont cependant sauvé ; j'ai supporté tous les maux possibles, la prison comprise ; grâce à Dieu je vais pourtant bien et je vivote du mieux que je peux, et c'est ainsi que je m'évertuerai à faire jusqu'à ce que les cieux se montrent plus bienveillants ²⁵⁷. »

Le 10 juin 1514, après donc avoir rédigé *Le Prince*, conçu entre juin et décembre 1513, selon les critiques, toujours exilé, Machiavel fait part à Vettori de la tristesse de sa situation, envisageant même de quitter sa famille et d'aller chercher du travail :

« Je vais rester ainsi dans ma poullerie, sans trouver une âme qui se souvienne de mes loyaux services ou qui croie que je puisse être bon à rien. Mais il est impossible que je puisse rester longtemps ainsi, car je m'y ronge, et je vois bien que si Dieu ne m'est pas plus favorable, je serai forcé un jour de quitter la maison pour m'engager comme intendant ou secrétaire de quelque podestat si je ne trouve rien d'autre, ou pour aller me fourrer dans quelque bourgade perdue apprendre à lire aux enfants, laissant ici ma famille pour laquelle j'entends ne compter pas plus que si j'étais mort ; elle se passera fort bien de moi, qui lui suis à charge, habitué comme je le suis à dépenser et ne pouvant vivre sans dépenser. Je ne vous écris pas cela dans l'intention de vous demander quelque démarche ni de vous peiner, mais seulement pour me soulager, quitte à ne plus jamais toucher un sujet aussi odieux ²⁵⁸. »

²⁵⁶ *Ibidem*, t. II, p. 341.

²⁵⁷ *Ibidem*, t. II, p. 346.

²⁵⁸ *Ibidem*, t. II, p. 391.

L'ancien secrétaire de la République qui avait dialogué avec rois, papes et empereurs, se sentit humilié par sa disgrâce. Il pensa que jamais il ne retournerait aux affaires. Malgré les compensations de sa retraite paysanne, il livre encore à son neveu Giovanni Vernaccia, le 18 août 1515 :

« Si je ne t'ai pas écrit jusqu'à présent, n'en accuse ni moi ni les autres, mais la rigueur des temps qui fut et qui est encore telle qu'elle m'a fait perdre jusqu'à la conscience de moi-même ²⁵⁹. »

Il ajoute avec mélancolie, le 19 novembre 1515 :

« Quant à moi, me voilà devenu inutile à moi-même, à mes parents et à mes amis : tel est mon triste sort. La santé est le seul bien qui me soit resté, ainsi qu'à tous les miens. Je prends mon mal en patience en attendant de pouvoir ressaisir la bonne fortune, si jamais elle se présente ; si elle ne veut pas venir, je tâcherai de m'en consoler... Le Christ te garde ²⁶⁰. »

Preuve de sa dépression, de sa conscience tragique, répétée dans cet autre passage d'une lettre du 8 juin 1517 :

« Contraint par les épreuves que j'ai subies et que je subis encore de me cloîtrer à la campagne, je passe parfois un mois entier sans me retrouver moi-même. Ma maison, toute pauvre et misérable t'est toujours ouverte [...] ²⁶¹. »

C'est cet humble pécheur confiant son sort à la Providence qui écrivit *Le Prince* et les *Discours* au milieu des difficultés personnelles les plus sombres...

La carrière brisée, la violence politique, la dépression qui s'ensuivit, furent sublimées de façon inversée et compensatoire en écriture. Les deux traités sur les principats et les républiques représentent plus que des concessions passagères aux pouvoirs alternés qui dominèrent Florence. Ce fut la revanche sur la torture, sur le

²⁵⁹ *Ibidem*, t. II, p. 409.

²⁶⁰ *Ibidem*, t. II, p. 410.

²⁶¹ *Ibidem*, t. II, p. 411.

bannissement et la solitude imméritée d'un Machiavel rejeté. Un sursaut difficile à comprendre psychologiquement, après la période d'abattement subie. Une histoire amoureuse aurait-elle relancé l'écrivain vers des idées moins noires ? Pour rédiger le Prince, il fallait avoir retrouvé un certain optimisme. C'est le moins qu'on puisse dire. Jean Giono a senti que celui qui prétendait conseiller les magnifiques seigneurs s'était en fait mal conseillé lui-même, trop engagé, se brûlant les ailes au contact de l'objet qui le fascinait. Il conclut :

« Il le dit bien, notre bon petit homme, mais en fait “d’art de vivre selon le temps”, il a perdu sa place, mieux, il a tout fait pour la perdre. Il a tellement parlé bêtement qu’on l’a fourré contre son gré dans la plus imprudente, la plus inutile des conspirations ; il est allé en prison, on l’a un peu estrapadé, enfin il s’est rendu suspect jusqu’au cou. C’est d’autant plus maladroit qu’il a besoin pour vivre de tout ce qu’il perd ²⁶². »

Finalement, chacun des codes phénoménologiques porteurs de sens, celui du chrétien, celui du libertin, celui du campagnard, celui du supplicié, éclaire certains aspects de l'oeuvre. Leur dimension contradictoire et complémentaire surgit dans leur croisement.

Cependant, peut-être pour effacer celle-ci, derrière le christianisme humanisé, passé au filtre d'une réflexion sur l'Antiquité, ragaillardi par un républicanisme vigoureux, derrière un sentiment de « rejet du politique » fortement ressenti après la prison et la torture, derrière la joie de vivre sous le ciel florentin, se dessine une pensée secrète. Sauvage. Un savoir invisible qui vient recouvrir la pellicule des autres langages, comme si elle était là pour les unifier.

Toile plus difficile à percevoir. Ouverte non plus sur la lumière de la révélation, de la charité, de l'action virile pour le bien commun en ce bas monde politique. Ni sur les références aux auteurs anciens. Ni sur la recherche d'une quête naturaliste et amoureuse, fleurant les foins. Mais sur une certaine nuit, pressentie déjà au XIXe siècle par Joseph Ferrari ²⁶³. Une nuit que nous révèle de façon fulgurante Michel Foucault, dans son Histoire de la folie :

²⁶² Jean Giono, préface au tome I des *Lettres familières et officielles*, p. XXXVI.

²⁶³ Cf. *infra*, p. 262.

« Une vision du monde où toute sagesse est anéantie. C'est le grand sabbat de la nature : les montagnes s'effondrent et deviennent plaines, la terre vomit des morts, et les os affleurent sur les tombeaux ; les étoiles tombent, la terre prend feu, toute vie se dessèche et vient à la mort. La fin n'a pas valeur de passage et de promesse ; c'est l'avènement d'une nuit où s'engloutit la vieille raison du monde ²⁶⁴. »

Nuit issue du fantastique médiéval enluminé par Jurgis Baltrusaitis ²⁶⁵ ?

Nuit plutôt qu'allait proférer au même moment dans sa peinture d'Apocalypse lugubre Hieronymus Bosch de Bois-le-Duc.

Nuit d'un Machiavel possédé de visions, qui aurait aimé peindre lui-même.

Nuit parcellée de grylles et de monstres, d'hommes bestialisés, de villes incandescentes et de ciels noirs.

Un discours nocturne, rivière souterraine, serpente dans l'oeuvre de l'humble pécheur, sous les codes chrétien, libertin, paysan. Répond-il aux peurs du supplicié ? Comme si sa fonction avait été de désenchanter de façon désespérée tous les matins et les printemps de la Renaissance, il donne la parole aux ténèbres.

²⁶⁴ Michel Foucault, *Histoire de la folie*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972, p. 32.

²⁶⁵ Jurgis Baltrusaitis, *Le Moyen Âge fantastique. Antiquités et exotismes dans l'art gothique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1993.

Deuxième partie :
L'imaginaire machiavélien

LA NUIT DE JÉRÔME BOSCH

[Retour au sommaire](#)

Merveilleuse intuition de Jean Giono interprétant l'oeuvre de Nicolas Machiavel :

« Nous sommes chez Jérôme Bosch, dans un immense cercle parfait d'apothicaires en train de se donner mutuellement le clystère. Il reste donc à rire. Le temps de la mystique est fini ; finie également la mystique de gouvernement et la mystique de l'homme. Tout ce qu'on voudra désormais affubler du nom de Dieu est risible ²⁶⁶. »

Jugement juste seulement dans la première phrase. Mais pour le reste... Jérôme Bosch, au-delà de toute mystique ? Le peintre ne nous montre-t-il pas l'Apocalypse ? Quant au reste, un contresens, nous venons de le voir. Habituel pour Machiavel.

Pour ce dernier, précisément, deux « natures » surgissent au-dessus des hommes, que nous avons pressenties au détour de la raison machiavélienne du politique. Tantôt inquiétantes, tantôt rassurantes : une nature visible et des forces invisibles.

La première ? Les puissances d'en haut, les cieux, le poids du temps, qui adressent des signes aux humains à travers notamment les actes de la magicienne Fortune. C'est l'inexorable. Le grandiose. Le quasi cosmique. Tantôt favorable aux hommes. Tantôt néfaste. Proche des dieux grecs et romains, mais aussi du christianisme, comme parfois du monde de la sorcellerie et de la magie.

²⁶⁶ Jean Giono, *Introduction*, La Pléiade, *op. cit.*, p. XIV.

Peu d'astrologie, chez Machiavel, plus porté vers une féminisation euphémisante de la nature que vers le déterminisme viril des astres. Question d'école dans l'Italie du Quattrocento. Mais pour ces chrétiens-là, les cieux pouvaient manifester leur courroux !

La seconde ? C'est l'homme lui-même. Modèle organique du corps humain, fasciné par le sang et la régulation des « humeurs » que suggère la raison médicale de la période. En ses remèdes. Si l'on peut dire...

L'homme plié à ses humeurs, mais aussi les « corps mixtes » assimilables à un organisme. Cette nature d'en bas contient encore, incontrôlables, les pulsions animales, la monstruosité des hommes transformés en bêtes. Fréquentes mares de sang politique. Ces deux images de la nature s'entrecroisent. Elles naviguent sans cesse dans l'oeuvre machiavélienne. On atteint là des strates cachées du discours. Une culture du mélange nous parle.

La nature d'en haut

« Les causes que je dis du ciel »

[Retour au sommaire](#)

Voici un texte étonnant du Florentin. Peu cité. Fataliste. Il nous rappelle que les hommes de la période, au tournant du XVI^e siècle, ont vécu le passage semi-millénariste de l'an 1499 à 1501. Ils sont hantés, irrationalité aussi profonde que la terre, par l'image de puissances agissantes au-dessus des hommes, mais aussi, par le mythe de l'Apocalypse. Celui précisément fixé aussi en images et non plus en mots par Jérôme Bosch.

Dans les Histoires florentines, Machiavel, au cours de son récit, fait une étrange pause. Il raconte, alors qu'il n'était pas né – donc à partir de témoignages de contemporains – un événement qui terrifia la Toscane : la traversée d'un ouragan en l'an 1456. Des soldats venaient juste de cesser leurs petites batailles. Écoutons-le :

« Il sembla que Dieu voulût [...] prendre[les armes] lui-même, tant fut terrible un ouragan qui survint à cette époque et qui produisit dans la Toscane des effets inouïs jusqu'alors, et bien merveilleusement mémorables pour la postérité. Le 24 août, une heure avant le jour, il s'éleva de la mer supérieure, du côté d'Ancône, d'affreuses nuées volumineuses et noires qui occupaient en tous sens près de deux milles d'étendue ; cet ouragan traversa l'Italie, et alla se jeter dans la mer inférieure aux environs de Pise. Ce tourbillon, poussé par des puissances d'en haut, qu'elles fussent naturelles ou surnaturelles, se déchirait lui-même, bataillait avec lui-même, et ses lambeaux arrachés tantôt montaient au ciel, tantôt descendaient vers la terre en s'entrechoquant ; tantôt enfin, roulant sur eux-mêmes, ils s'élançaient avec une effroyable vélocité, pourchassant devant eux un vent d'une impétuosité sans mesure ; et des flamboiements incessants, des éclairs éblouissants apparaissaient au cours de la bataille. Et de ces nuées déchirées et confondues, de ces vents ainsi déchaînés et de ces éblouissements répétés, il sortait un bruit que nulle espèce de grondement de tonnerre ou de tremblement de terre n'a jamais fait ouïr. Telle fut l'épouvante répandue que quiconque l'entendit jugea que c'était la fin du monde, et que la terre, les eaux et tout ce qui restait du ciel et des choses allaient rentrer, confondus, dans l'antique chaos. »

Vision hallucinée. Ce sont les yeux de Jérôme Bosch. L'Apocalypse de la nature. Un crépuscule, ressenti comme le retour à la création du monde. Description hallucinée ouverte sur les portes de l'enfer.

Cet ouragan marqua son passage de traces terribles. Il épargna des villes et se déchaîna entre des bourgades. Le narrateur, hésitant jusque-là pour savoir s'il s'agissait de puissances naturelles ou surnaturelles, tranche :

« Un muletier fut jeté loin de la route avec ses mulets, et trouvé mort dans un vallonnement voisin. Les plus gros chênes, tous les arbres les plus solides, qui ne se courbaient pas devant la tempête, étaient non seulement déracinés, mais emportés bien loin du lieu où ils avaient poussé. L'ouragan passé, et le jour venu, chacun demeura stupide : la campagne désolée et ravagée, les maisons et les églises en ruines ; partout les lamentations des gens qui voyaient leurs propriétés détruites, et qui, sous les décombres, laissaient leur bétail et leurs parents morts ; et chez tous ceux qui voyaient et entendaient cela, la pitié et l'épouvante la plus profonde. Dieu voulut sans doute menacer plutôt que châtier la Toscane ; car si au lieu d'exercer ses ravages au milieu d'arbres et d'habitations éparses, cette horrible tempête eût soufflé avec la même furie dans une ville peuplée de maisons et

d'habitants, l'imagination a peine à calculer tous les désastres qu'elle y aurait causés ; mais Dieu se contenta de cet exemple pour ranimer dans le coeur des hommes le souvenir de sa puissance ²⁶⁷. »

D'autres exemples du céleste courroux ? Lors de la venue du duc de Milan à Florence, en 1471, plusieurs spectacles débridés furent donnés dans la ville. L'un d'entre eux, à l'église du Saint-Esprit, dégénéra. Voici la relation de l'incident :

« La grande quantité de feux que l'on a coutume d'allumer dans cette solennité causa un incendie qui fit de ce temple la proie des flammes. Cet événement fut regardé comme une preuve du courroux céleste contre Florence ²⁶⁸. »

Et d'autres encore. Les puissances du Ciel, ou Dieu, envoient des signes prémonitoires aux hommes, soit négatifs, soit positifs. Lors de la mort de Laurent de Médicis, en avril 1492, seigneur « comblé de Dieu et de la fortune », les contemporains observèrent ces signes :

« Comme sa perte devait entraîner beaucoup de calamités, le ciel voulut en donner des présages trop certains. On vit entre autres la foudre tomber sur l'endroit le plus élevé du faîte de l'église Santa Reparata, avec tant de violence qu'une grande partie s'en écroula ; ce qui remplit tout le monde d'étonnement et de frayeur ²⁶⁹. »

La frayeur : si prompte à l'époque à prendre l'allure d'une panique collective bouleversant une ville...

Machiavel s'engage peu dans les explications. Il balance toujours entre les causes naturelles et les causes surnaturelles. Il cite aussi Aristote, qui nie l'existence des démons, et sa philosophie de la nature, qui conçoit des cycles de génération et de corruption, de bien et de mal. Et Pomponazzi, son contemporain, de l'école néo-aristotélicienne de Padoue. Sans parler des conceptions en cours à Florence, du néo-platonicien Marsile Ficin, théoricien de la rénovation et du changement des religions, non des régimes politiques, mais aussi de l'amour

²⁶⁷ Histoires florentines, p. 1280-1 281.

²⁶⁸ *Ibidem*, p. 1327.

²⁶⁹ *Ibidem*, p. 1397.

magicien, des bons démons, des intermédiaires qui parcourent le cosmos de haut en bas, et des miracles ²⁷⁰.

Machiavel fait allusion au débat philosophique entre les écoles, défendant les idées de Ficin, semble-t-il, mais prudemment. Discret, il écrit :

« J'ignore d'où cela vient, mais mille exemples anciens et modernes prouvent que jamais il n'arrive aucun grand changement dans une ville ou dans un État, qui n'ait été annoncé par des devins, des révélations, des prodiges ou des signes célestes. Pour ne pas en rapporter un exemple pris hors de chez nous, on sait de quelle manière le frère Girolamo Savonarole prédit l'arrivée de Charles VIII en Italie ; et que dans toute la Toscane, principalement à Arezzo, on vit des hommes qui se livraient combat dans les airs.

Chacun sait également que peu avant la mort de feu Laurent de Médicis, la foudre tomba sur le haut du Dôme, et cela avec tant de fracas que cet édifice en fut considérablement endommagé. Ne sait-on pas également que, peu avant l'expulsion de Piero Soderini, créé gonfalonier à vie de Florence, le palais même fut frappé de la foudre. On pourrait citer une infinité d'autres exemples que je passe de peur d'ennuyer. Je raconterai seulement ce qui, d'après Tite-Live, précéda l'arrivée des Gaulois à Rome. Un plébéien, nommé Marcus Ceditius, vint déclarer au Sénat que, passant la nuit dans la rue Neuve, il avait entendu une voix plus forte qu'une voix humaine lui ordonner d'avertir les magistrats que les Gaulois venaient à Rome.

Pour expliquer la cause de ces prodiges, il faudrait avoir une connaissance des choses naturelles et surnaturelles que je n'ai pas. Il se pourrait peut-être que l'air, d'après l'opinion de certains philosophes, fût peuplé d'intelligences qui, assez douées pour prédire l'avenir, et touchées de compassion pour les hommes, les avertissent par des signes de se mettre en garde contre le péril qui les menace. Quoi qu'il

²⁷⁰ Sur les conceptions de la nature du temps de Machiavel, on peut consulter, sans souci d'exhaustivité :

- Robert Lenoble, *Histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'Humanité », 1969.
- Hélène Védrine, *Philosophie et magie à la Renaissance*, Paris, Le Livre de Poche, 1996.
- Anthony J. Parel, *The Machiavellian Cosmos*, New Haven, Londres, Yale University Press, 1992.
- Krzysztof Pomian, *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984, notamment p. 45-48.

en soit, la vérité du fait existe, et ces prodiges sont toujours suivis des changements les plus remarquables dans les États ²⁷¹. »

Des hommes qui se livrent des combats dans les airs, d'autres qui entendent des voix non humaines, un air peuplé d'intelligences qui prédisent l'avenir et – lucioles surnaturelles – aident les hommes dans leur destin. En leur communiquant des signes, précisément. Comme le font les dieux, ou Dieu, à travers la foudre qu'il dirige d'en haut. Même les Anciens, dont Tite-Live, parlent du ciel et de son influence sur l'histoire des hommes. Alors ? Pourquoi ne pas y croire ? Et si la raison, attachée aux faits, ne peut expliquer, les prodiges existent. De même que les prémonitions. Et les signes. Et les devins. Ils deviennent des faits pour un homme de 1500. Tout simplement. Ils font partie eux aussi du décor.

Ces réalités concernent les hommes sur la terre également. Machiavel, ajoutant encore quelques touches contradictoires à son tableau, valorise de façon magique le peuple, fondement de la république de ses rêves, dont il nous disait qu'il avait besoin d'être guidé, qu'il était ignorant et qu'on pouvait facilement le duper. Sorte de masse informe, jamais caractérisée socialement, naturalisée parfois, le peuple possède en lui une science infuse.

Il est habité de prémonitions bouillonnantes, spontanées :

« Ce n'est pas sans raison qu'on dit que la voix du peuple est la voix de Dieu. On voit l'opinion publique pronostiquer les événements d'une manière si merveilleuse, qu'on dirait que le peuple est doué de la faculté occulte de prévoir et les biens et les maux. Quant à la manière de juger, on le voit bien rarement se tromper ²⁷². »

Il y a toujours les « causes que je dis du ciel », ajoute-t-il, souvent calamiteuses, car elles réduisent les populations. Ce sont, par exemple, la peste, la famine, les inondations. Mais celles-ci, hésite encore Machiavel, peuvent aussi être interprétées comme des causes naturelles.

Ce monde mystérieux est encore orchestré par l'imaginaire chrétien, naturalisé, transfiguré par la vision apocalyptique d'un monde où planent magie et

²⁷¹ *Discours*, p. 499-500.

²⁷² *Ibidem*, p. 504.

sorcellerie. Soudainement, on voit sourdre un autre tableau. Le panneau droit d'un triptyque. Qui révèle non plus les signes visibles d'en haut, mais ceux invisibles de l'enfer.

L'enfer dantesque et carnavalesque

[Retour au sommaire](#)

Nature grandiose ici, et terrifiante. Des images de bûchers rédempteurs des péchés, des méchants, ramassent d'une autre façon les forces déchaînées qui n'étaient dans un premier temps que des signes du ciel, tantôt positifs, tantôt dangereux, comme les percevaient aussi les anciens Romains. Soudain le monde brûle. Machiavel met un pied dans l'enfer. Et en même temps, dans l'univers trouble, mais comique, de Carnaval (celui si bien décrit pour la période par Mikhaïl Bakhtine ²⁷³). Comme pour laisser échapper la pression, euphémiser, exorciser la première terreur et les angoisses de la vie d'alors.

L'enfer de Machiavel ? On le trouve d'abord sur terre. Chanté dans ces étonnants poèmes des Décennales rédigés en quinze jours vers 1504, pendant de brefs loisirs, dont un des dédicataires affirmait qu'ils ne constituaient qu'un résumé d'« une oeuvre plus étendue qu'en secret l'auteur ourdit dans sa boutique ». L'esquisse contient en puissance les deux traités ultérieurs sur les principats et les républiques. Machiavel décrit – ne nous attardons pas en littéraire pour savoir si les vers sont bons ou non – les malheurs politiques de l'Italie pendant « les deux derniers lustres sous des astres contraires à sa fortune ». Le texte est imagé, fort :

« Que j'aurai à conter de sentiers montueux, de marécages pleins de sang et de morts, tandis que changeait la face des royaumes et des États ! [...] Depuis le temps où Jésus était venu visiter nos cités et éteindre de son sang les flammes de l'enfer ²⁷⁴. »

²⁷³ Cf. à ce sujet Mikhaïl Bakhtine, *L'Oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970.

²⁷⁴ Les Décennales, p. 36.

Se révèle là un auteur sensible, effrayé par la violence politique. Celle qui surgit des tableaux comme *Le Chariot de foin*, *La Tentation de Saint-Antoine*, ou *Le Jardin des délices*, dans lesquels Jérôme Bosch, à la même période, nous donne à voir des hommes d'armes, des monstres aux faces patibulaires, des forêts de lances, des couteaux gigantesques, des épées à travers les corps, et derrière, sur fond noir, des villes infernales.

Le mot de « peinture » serait-il trop fort pour parler de Machiavel ? On peut suivre la démonstration de Michel Foucault sur ce point, qui, dans son *Histoire de la folie*, montre la différence entre le sens porté par l'image, foisonnant, énigmatique, liant la folie, dans ses formes fascinantes, à une expérience cosmique, et celui porté par le texte, plus étroit, domestiqué, moralisateur, ironique, critique et lointain ²⁷⁵.

Certes. Mais ceci vaut pour le thème de la folie, repris de façon poétique par Sébastien Brant qui fit illustrer son oeuvre, *La Nef des fous*, par des gravures (attribuées au jeune Albrecht Dürer pour la plupart). Au-delà de la différence entre ces deux formes d'expression, Jérôme Bosch et Machiavel sont « possédés » par le même système d'images, traduites différemment, en dehors de celles concernant la folie et sa fonction annonciatrice d'une grande fin. L'image et les mots sont programmés par un code chrétien partagé. Les visions machiavéliennes qui surgissent dans certains extraits débridés, tout en émergeant en filigrane dans les oeuvres ultérieures, plus contrôlées, nous éloignent du géométrisme d'un tableau humaniste de l'école perspectiviste de Florence. Ce n'est pas l'oeil de l'écrivain, qui, partant d'un point fixe situé hors du cadre, ordonne le monde en bon géomètre, valorisant l'homme, classant seul ce qui peut être vu dans un espace organisé par la raison observante, hiérarchisant des formes du lointain vers le proche.

Machiavel n'est manifestement pas un architecte moderne du regard. Les palais anciens sont présents dans son imaginaire. Mais on se trouve toujours dans l'au-delà du monde du Dieu chrétien. Espace sans architecture précise, où l'ordre ne dépend plus de la volonté géométrique des hommes. Ceux-ci, créatures secondes, subissent à leur humble place leur destin. Le fatalisme ne s'accorde pas là avec l'humanisme à l'antique du Quattrocento florentin.

²⁷⁵ Michel Foucault, *Histoire de la Folie*, op. cit., p. 28-55.

Donc, des villes en feu. L'enfer ? Machiavel, qui a assisté de près à des batailles à l'arme blanche, l'entrevoit sur terre. Dans la première Décennale, il décrit les épreuves subies par une Italie ravagée par les guerres et la discorde, en proie à la férocité de bêtes fauves qui l'enserrent dans leur crocs et leur bec. À travers des expressions poétiques, en voici un premier filigrane :

« État ravagé[...], cité en grand péril [...], fracas des armes et des chevaux [...], la rivière paraissait rouler des flots de sang, débordant d'hommes et d'armes et de chevaux tombés sous le couteau [...]. C'est jusqu'au ciel que monteront les flammes dès que le moindre feu prendra parmi ces insensés ²⁷⁶. »

L'enfer ? Le voilà plus explicite encore dans les Capitoli, épîtres en vers. Au vrai ? C'est le triptyque de Machiavel, sur les péchés les plus graves et sur la toute-puissance de la Fortune. Un passage est particulièrement saisissant. L'Ambition a ravagé le monde. Elle a vomi ce paysage apocalyptique :

« Les ruisseaux, les fossés sont souillés de sang et remplis de têtes, de jambes, de mains et de membres déchirés et mutilés !

Et pour sépulture, pour caveau familial, l'estomac des rapaces, des fauves et des chiens ; ô sépulcres cruels !

Tous les visages expriment la sombre horreur de ceux qui contemplent hagards un danger menaçant, dans un effroi soudain.

Partout où leurs regards s'arrêtent, ils voient la terre inondée de sang et de larmes ; partout l'air retentit de hurlements, de sanglots et de gémissements ²⁷⁷ ! »

C'est bien du Jérôme Bosch, ce peintre qui fit une vaste satire du péché. C'est aussi du Dante, théoricien de l'Enfer et du Paradis. Machiavel, amoureux de sa patrie que le christianisme du « chemin de l'enfer » doit servir, sous peine de se perdre, ajoute cet avertissement final :

²⁷⁶ *Les Décennales*, p. 37-38, 48.

²⁷⁷ Capitolo de l'Ambition, p. 94-95.

« J'apprends que l'Ambition, avec cette escorte cruelle que le ciel lui donna en partage à la naissance du monde, survole à cette heure les monts de la Toscane.

Et qu'elle a déjà semé tant d'étincelles parmi les habitants de cette malheureuse contrée, toujours si pleine d'envie, qu'elle brûlera et leurs villes et leurs campagnes, si la miséricorde du ciel, ou une discipline plus sévère, ne parviennent à étouffer cet incendie ²⁷⁸. »

Une discipline plus sévère, un remède... L'Ambition, péché capital, mène la terre à sa perte. Les étincelles crépitent. Un gigantesque brasier se déploie. On reconnaît, omniprésent, le christianisme quasi savonarolien de Machiavel. Dans aucun autre passage plus qu'ici, il ne l'exprime. Car la fatalité, que nous avons soulignée plus haut, qui poussait les choses à monter, puis à descendre, les régimes politiques à dégénérer dans la corruption du monde, trouve pour lui son origine dans la chute. Voici Le Jardin des délices ou Le Jugement dernier, ou encore Les Sept Péchés capitaux machiavéliens ! La genèse de ce péché capital, l'Ambition, qui partout produit crimes, ruines et incendies, nous plonge dans les sermons du dominicain de Florence, mais également dans L'Enfer de Dante, que dut lire Jérôme Bosch – Machiavel, lui, l'a parcouru plutôt dix fois qu'une sous les cyprès de la campagne florentine ! L'origine de la chute politique des empires se trouve ainsi reliée à l'imaginaire chrétien :

« Dieu venait à peine de créer les étoiles, le ciel, la lumière, les éléments et l'homme ; et il avait fait ce dernier le souverain de toutes ces merveilles. Mais l'Orgueil, vainqueur des anges eux-mêmes, rendit Adam rebelle aux ordres de Dieu dans les jardins du Paradis, en lui faisant goûter avec sa femme au fruit fatal.

Déjà Caïn et Abel étaient nés, et ils vivaient heureux sous leur humble toit avec leur père, supportant leur fatigue sans murmure, Lorsqu'une puissance occulte qui s'alimente dans le cercle des étoiles renfermées dans la sphère immense du ciel, et qui est l'ennemie du genre humain,

Pour nous priver de la paix et nous mettre en guerre, afin de nous ravir toute tranquillité et tout bonheur, envoya deux furies habiter la terre.

²⁷⁸ *Ibidem*, p. 95.

Toutes deux sont nues, toutes deux s'avancent si séduisantes qu'elles paraissent aux yeux de la multitude remplies de grâce et de volupté.

Mais chacune d'elles a quatre visages et huit mains ; et voilà pourquoi elles peuvent voir et saisir tous ceux vers lesquels elles se tournent.

À leur suite, et remplissant l'univers de leur souffle fétide, marchent l'Envie, la Paresse et la Haine, qu'accompagnent à leur tour la Cruauté, l'Orgueil et la Fourberie.

Ces furies poursuivent en tous lieux la Concorde ; et pour mieux faire voir leur convoitise sans limites, elles portent dans leurs mains une urne sans fond.

C'est par elles que le repos et les plaisirs qui habitaient sous le toit d'Adam en furent bannis avec la Paix et la Charité.

Elles infestèrent le coeur de Caïn de leur mortel poison, et armèrent son bras contre son bon frère.

Quelle preuve plus grande pouvaient-elles donner de leur puissance, puisqu'elles purent, même dans les premiers jours du monde, rendre un coeur ambitieux et avare, Lorsque les hommes vivaient nus, et libres des biens de la fortune, et lorsqu'on ne savait point encore ce qu'étaient la pauvreté et la richesse ?

Ô esprit de l'homme, insatiable, orgueilleux, artificieux et inconstant, et par-dessus toute chose malin, inique, emporté et cruel,

Puisque c'est sur les conseils de l'Ambition que la terre assista au premier meurtre et vit son herbe ensanglantée !

Cette fatale semence ayant grandi, et les causes du mal s'étant multipliées, personne n'eut plus lieu de rougir de mal faire.

De là vient que l'un descend et que l'autre s'élève (Dante, Enfer, VII, 82), de là dépendent ces révolutions sans lois et sans traités qui changent la face des empires ²⁷⁹. »

L'Ambition ? Un démon au corps et au visage de femme, de femme nue accompagnée d'autres « furies ». L'imaginaire des dieux antiques complète le tableau au passage. Le mal ne serait donc point uniquement en l'homme ? Il

²⁷⁹ *Ibidem*, p. 91-92.

viendrait d'en haut. D'une puissance invisible négative, que la « vision » de Machiavel – pour utiliser un mot de lui – personnifie (il existe, pour ce polisson, des femmes redoutables, aux « quatre visages et aux huit mains » !). Le mal serait-il l'oeuvre d'anges déchus ou de démons ? Pas seulement, nous le savons. L'homme y prend sa part, porté vers le péché, que ne saurait absoudre la molle pitié.

L'enfer, c'est aussi, dans l'imaginaire machiavélien, les diables et diabolins que l'on agite, pour rire, pour le grotesque, dans les farces et à la période de carnaval. L'esprit facétieux, libertin se défoule. Quelques textes investissent cette thématique. Telle, tirée des anciennes chroniques de Florence, cette Nouvelle de l'archidiabole Belphegor qui prit femme, produit de l'imagination d'un Machiavel qui fut aussi un conteur très recherché et un orfèvre des récits qui faisaient rire ses camarades de bureau jusqu'à s'en décrocher les mâchoires ²⁸⁰.

Un très saint homme, habitué à méditer pieusement, comprit que les mortels mouraient souvent dans la disgrâce de Dieu et se rendaient en enfer parce qu'ils prenaient femmes. Les juges de l'Enfer, saisis de plusieurs plaintes, délibérèrent pour savoir si les femmes étaient causes de péché. Pluton fit désigner par le sort l'un d'entre eux, Belphegor, ancien archange précipité du ciel, pour se rendre sur terre, prendre femme et juger de quoi il retournait. L'histoire fait défiler des femmes possédées, un désenvoûteur d'occasion, les ennuis et le joug matrimoniaux. Le diable préfère retourner en enfer que de rester avec la matrone rencontrée sur la terre...

Les Chants de carnaval sont de la même veine, emplis d'esprit moqueur. Ils mettent en scène des diables chassés du ciel qui ont pris le gouvernement d'une cité « parce qu'on y voit régner, plus que dans l'enfer même, et la discorde et la douleur ²⁸¹ ».

Et les diables de lancer aux hommes, dans la période provocatrice carnavalesque, propice aux rites d'inversion :

²⁸⁰ Nouvelle très plaisante de l'archidiabole Belphegor qui prit femme, p. 159-169.

²⁸¹ Chant des diables chassés du ciel, p. 99.

« Nous avons peu à peu apporté à chacun dans ce monde, la faim, la guerre, le sang et la glace, et le feu. Nous venons, durant ce carnaval, demeurer avec vous, parce que nous avons été et que nous serons toujours le principe de tout mal ²⁸². »

Carnaval, une fête diabolique ? Pirouette finale pour rassurer : l'Amour est aussi produit par les diables. Ses pleurs, ses rires et ses chants. Tout amoureux sera satisfait, car il leur obéit.

Autre facétie, qui n'en est peut-être pas une : le Chant des ermites : descendus des Apennins à Florence pour rassurer la population en proie aux présages des astrologues catastrophistes, qui criaient tous les jours ou presque à la peste, au déluge, à la guerre, à la foudre, à la tempête, aux tremblements de terre, à la destruction, « comme si le monde touchait déjà à sa fin » ²⁸³. Quotidien apocalyptique de Florence au tournant du demi-millénaire de l'an 1500 !

Poussée là de l'imaginaire chrétien, qui, sous la plume de Machiavel, tourne en dérision les charlatans astrologues de toutes sortes tenant commerce. Qui craint aussi la menace ottomane. Et qui, derrière le rire, s'infiltré à travers les rites d'inversion et de dérision de carnaval. Peut-être pour se préserver de la peur et se libérer d'une angoisse.

À ce visage effrayant, ou ridiculisé dans le comique, de tous ces intermédiaires qui peuplent le ciel, s'ajoute la présence d'une autre puissance, ou « force invisible ». Tantôt favorable aux hommes, tantôt dangereuse, que l'on voit apparaître dans l'ensemble de l'oeuvre de façon obsédante : la Fortune, représentée sous les traits féminisés d'une « antique magicienne ».

La Fortune, « antique magicienne »

[Retour au sommaire](#)

La Fortune ? Celle-ci, imagine Machiavel dans le Capitolo qu'il lui consacre, dispose d'un royaume. Nous voilà plongés dans un rite politique d'inversion. Une femme – encore une, comme si le Florentin était obsédé par l'image de la

²⁸² *Ibidem*, p. 99.

²⁸³ Chant des ermites, p. 101-102.

femme ²⁸⁴ – possède le pouvoir. Mythe des Amazones, de Diane chasseresse ? Et quel pouvoir ! « Elle rassemble tout l'univers à l'entour de son trône ²⁸⁵. »

La Fortune ? Déesse sans origine, de filiation et de race inconnues, c'est une créature versatile. Si la nature étale sa puissance, elle lui oppose ses plus grandes forces. Elle étale une « puissance naturelle ». Sa domination est violente. Mais la vertu des hommes courageux peut lui résister victorieusement. Parfois. Les Romains l'ont montré à maintes reprises. C'est une déesse cruelle, que la multitude craint, voyant en elle « la Toute-Puissance ». Elle est aussi la maîtresse du temps. Même Jupiter la redoutait dans l'Olympe. « Antique magicienne » aux deux visages, l'un farouche, l'autre riant. Des manifestations de son pouvoir ?

« Elle renverse de fond en comble les États et les royaumes au gré de son caprice, et elle ravit aux justes le bien qu'elle prodigue aux pervers.

Cette déesse inconstante, cette divinité mobile place souvent ceux qui en sont indignes sur un trône où ceux qui le mériteraient n'arrivent jamais ²⁸⁶. »

Surgit alors un tableau, plus qu'une allégorie. Qu'aurait pu peindre Bosch, là encore. Qui rappelle aussi le passage du poème de Sébastien Brant, *La Nef des fous* – qu'a peut-être lu Machiavel dans une traduction latine – où la Fortune est représentée comme une immense roue dans laquelle grimpent ou chutent les hommes qu'elle enserre comme des oiseaux dans un piège :

« Celui qui est monté au sommet de la roue
Devra bien se garder de ne pas retomber
Et de boire un bouillon...
Celui qui monte au faîte
bien souvent en dérape
Et tombe brusquement ²⁸⁷. »

²⁸⁴ Cf. sur l'obsession de l'image de la femme, le chapitre XXVI du livre troisième des *Discours*, p. 677-678 : « Comment les femmes sont la cause de la ruine de l'État ».

²⁸⁵ Capitolo de la Fortune, p. 82.

²⁸⁶ *Ibidem*, p. 82.

²⁸⁷ Sébastien Brant, *La Nef des fous*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1992, p. 136.

Le Florentin nous donne à voir le même spectacle. La même roue. Une vision qui est bien plus qu'un songe ou qu'une lueur personnelle. C'est une métaphore pour décrire ce qu'il ressent dans le fatalisme du monde.

Le panorama est dominé par le palais de la Fortune, ouvert de tous côtés, aux grands vents. Tous peuvent y pénétrer. Mais tous n'en sortent point. Nous voici au coeur d'un imaginaire troublant :

« Elle demeure au sommet de ce palais, et jamais elle ne refuse à personne de se montrer à sa vue ; mais en un clin d'oeil elle change d'aspect et de figure [...].

Dans l'intérieur on est entraîné par le mouvement d'autant de roues qu'il y a de degrés différents pour monter aux objets sur lesquels chacun a jeté ses vues.

Les soupirs, les blasphèmes, les injures sont les seuls accents que l'on entende sortir de la bouche de tous les êtres que la Fortune a réunis autour de son trône [...]. On y voit la Crainte sans cesse courbée vers la terre, et si remplie de soupçons et de doutes qu'elle ne sait absolument rien. À ses côtés le Repentir et l'Envie lui font une guerre continuelle.

L'Occasion est la seule qui s'amuse dans ce lieu ; et l'on voit cette naïve enfant courir rieuse, échevelée, à l'entour de toutes ces roues. Elles tournent sans cesse nuit et jour parce que le ciel, aux décrets duquel rien ne résiste, veut que l'Oisiveté et la Nécessité les suivent sans cesse.

L'un répare le monde, l'autre le ravage ; et l'on voit à chaque instant et à chaque pas combien vaut la Patience et combien elle suffit.

Les riches et les puissants jouissent en toute hâte de l'Usure et de la Fraude ; au milieu de ces deux compagnes, on voit la Libéralité, en loques et rompue.

Au-dessus des portes, qui, comme je l'ai dit, ne sont jamais fermées, on voit assis le Hasard et le Destin, privés d'yeux et d'oreilles.

La Puissance, la Gloire, la Richesse, la Santé sont offertes pour récompenses ; pour châtiments la Servitude, l'Infamie, la Maladie, et la Pauvreté ²⁸⁸. »

²⁸⁸ Capitolo de la Fortune, p. 83-84.

La foule entre sans cesse dans le palais. Le plus sage choisit « selon les vues de la souveraine ». D'autres, au sommet de leur roue, peuvent rétrograder. Rien ici-bas n'est éternel. C'est ce que veut la Fortune.

Ensuite Machiavel ouvre des peintures dans la peinture : la souveraine accroche aux murs intérieurs et extérieurs de son château les tableaux de ses triomphes. « On voit » : et alors défilent des civilisations tour à tour vertueuses, l'Égypte, l'Assyrie, la Médie, la Perse, la Grèce, les grandes cités de l'Antiquité. La Fortune, dépersonnifiée et renaturalisée, devient soudain une « rivière en crue » – image reprise plus tard à l'identique dans *Le Prince*. Mais là, comme s'il voulait éviter une contradiction, Machiavel nuance sa pensée. Il introduit une contradiction de taille, affirmant a contrario :

« Pour que notre libre arbitre ne soit éteint, j'estime qu'il peut être vrai que la fortune soit maîtresse de la moitié de nos oeuvres, mais qu'etiam elle nous en laisse gouverner à peu près l'autre moitié. Je la compare à l'une de ces rivières, coutumières de déborder, lesquelles se courrouçant noient à l'entour les plaines, détruisent les arbres et maisons, dérobent d'un côté de la terre pour en donner autre part ; chacun fuit devant elles, tout le monde cède à leur fureur, sans y pouvoir mettre rempart aucun. Et bien qu'elles soient ainsi furieuses en quelque saison, pourtant les hommes, quand le temps est paisible, ne laissent pas d'avoir la liberté d'y pourvoir et par remparts et par levées, de sorte que, si elles croissent une autre fois, ou elles se dégorgeraient par un canal, ou leur fureur n'aurait point si grande licence et ne serait pas si ruineuse. Ainsi en est-il de la fortune, laquelle démontre sa puissance aux endroits où il n'y a point de force dressée pour lui résister, et tourne ses assauts au lieu où elle sait bien qu'il n'y a point remparts ni levées pour lui tenir tête ²⁸⁹. »

Et les tableaux se succèdent encore, montrant que la Fortune aime ceux qui la bousculent, les Alexandre, les César, les Pompée et autres Cyrus. Nous voici déjà, avant la lettre, dans ce passage du *Prince* – rédigé par un complexé misogyne ou un grand séducteur ? :

²⁸⁹ *Le Prince*, p. 365. Machiavel est moins fataliste. Il avoue qu'il a beaucoup hésité sur le sujet, considérant pendant longtemps que la Fortune pilotait tout.

« J'ai opinion qu'il soit meilleur d'être hardi que prudent, à cause que la fortune est femme, et qu'il est nécessaire, pour la tenir soumise, de la battre et heurter. Et l'on voit communément qu'elle se laisse plutôt vaincre de ceux-là, que des autres qui procèdent froidement. Ce pourquoi elle est toujours amie des jeunes gens, comme femme, parce qu'ils ont moins de respect, plus de férocité, et avec plus d'audace lui commandent ²⁹⁰. »

On croit rêver ! Mais en fait, on rêve. Machiavel a l'air de réhabiliter dans le palais de la Fortune ces ambitieux porteurs de guerre qu'il a relégués dans le Capitolo sur l'Ambition. Choc de deux imaginaires contradictoires, convoqués tour à tour.

Celui, optimiste, du monde héroïque des peuples « païens » tournés vers les choses de ce monde, glorifiant capitaines d'armées et chefs de républiques. Celui d'un christianisme, profondément pessimiste, pour qui l'homme, corrompu depuis le péché originel, s'enfonce dans la nuit. C'est la nuit de l'enfer, une Apocalypse non plus de la nature mais d'un homme poussé par les forces du mal ou par son propre penchant pour le mal. Thème que précisément défendit Sébastien Brant dans sa Nef des fous. Cette oeuvre a peut-être inspiré, selon certains commentateurs, le tableau du même nom de Jérôme Bosch ! Brant écrivait précisément dans son prologue :

« Le monde est dans le noir
Et va tête baissée
Tout droit dans le péché.
Les rues grouillent de fous
qui battent la campagne. »

Comme peut-être Bosch, Machiavel a pu lire Brant, dont l'ouvrage, traduit en latin au tournant de 1500, circula avec succès – ceux des débuts de l'imprimerie ! – à travers l'Europe. Serait-ce le seul fil ténu entre ces trois théoriciens très chrétiens des péchés capitaux ?

Il est bien sûr difficile, voire impossible, d'établir des contacts directs, personnels, entre le Florentin et le peintre du Brabant... Et pourtant.

²⁹⁰ *Le Prince*, p. 367.

Au-delà de la lecture hypothétique du texte de Brant, d'autres rapprochements, faibles lueurs, sont aussi concevables. Serait-ce par hasard le même Louis Guichardin, ami de Machiavel, frère de l'historien de Florence François, son correspondant de longue date, qui visita et décrivit les Pays-Bas dans un ouvrage publié en 1567 à Anvers après sa mort, où il parla de « Jérôme Bosch de Bois-le-Duc, inventeur très noble et admirable de choses fantastiques et bizarres » ? Un Louis Guichardin qui eût pu se confier à son confident Machiavel, s'il avait effectué ce voyage avant 1527.

Autre indice de cette nouvelle énigme : le dominicain Savonarole, qui marqua tant Machiavel, ne fit-il pas allumer en 1497, on l'a vu, « il bruciamento della vanità » (le bûcher de la vanité), qui avait la forme d'une pyramide à sept degrés représentant les sept péchés capitaux, thème de ses Capitoli ? En 1605, dans une histoire de l'Ordre de San Geronimo, le frère De Siguenza ne compara-t-il pas l'oeuvre de Jérôme Bosch à la poésie macaronique et satirique de Théophile Folingo (Merlin Coccaie), qui influença Rabelais et dont Machiavel, dramaturge pétri d'humour florentin, ne put ignorer certains écrits ²⁹¹ ? Conjectures, bien sûr, que tout cela...

En fait, Brant, Bosch, Machiavel – et bien d'autres –, n'ayant vraisemblablement jamais eu aucun lien entre eux, ont partagé la même vision du monde, moralisatrice et millénariste. Une conception plus proche d'un « Moyen Âge » finissant que d'une « Renaissance » commençante – pour utiliser des clichés éculés et douteux. Plus fidèle disons, à un crépuscule qu'à une aurore.

De la magie à la sorcellerie

[Retour au sommaire](#)

Autre figure des forces surnaturelles d'en haut : celle que nous donne Machiavel d'une étrange Diane qu'il met en scène dans le conte en vers de L'Âne d'or. Une sorcière à sa façon. Un nouveau discours s'infiltré.

²⁹¹ Cf. Roger H. Marijnissen, *Jérôme Bosch. Tout l'œuvre peint et dessiné*, Paris, Fonds Mercator et Albin Michel, 1995.

Ce titre, *L'Âne d'or*, est à lui seul porteur de sens. Il est emprunté au roman érotique d'Apulée, philosophe néoplatonicien d'Afrique du Nord, du premier siècle après Jésus-Christ, dont l'ouvrage *Les Métamorphoses* ou *L'Âne d'or* eut un large succès. Machiavel, grand lecteur aussi des *Métamorphoses* d'Ovide et des poèmes de Lucrèce, réinvente l'ésotérisme d'Apulée.

Dans ce roman à l'antique, empli de merveilleux, de surnaturel, de fantastique, la Fortune, aveugle, est omniprésente. Apulée raconte la mutation de Lucius, le héros, en âne, les aventures qui s'ensuivent, son retour à une forme humaine, son intégration, à la fin, au culte mystérieux d'Isis. Réalité et fiction se confondent. Lucius est victime, dans sa métamorphose, de son amour pour une magicienne, Photis, à la chevelure éblouissante, au service d'une reine magicienne, Pamphilée. Il brûle de désir pour elle, mais aussi veut connaître de vivo la magie. Photis, par une erreur de manipulation dans la préparation d'une décoction devant transformer Lucius en oiseau, le transfigure en âne. Pièce licencieuse, où l'auteur, devenu âne, s'accouple avec une mortelle au cours de ses aventures. Les scènes qui précèdent la transmutation baignent dans une atmosphère mystérieuse. Apulée subit le charme de l'ensorceleuse. La magie de Pamphilée est ainsi annoncée dans le texte original :

« Elle dispose donc, pour commencer, l'attirail ordinaire de son officine infernale, remplie d'aromates de tous genres, de lamelles couvertes d'écritures inconnues, d'épaves de navires perdus en mer, et dans laquelle sont exposés d'innombrables fragments de cadavres déjà pleurés et même mis au tombeau : ici des nez et des doigts, là des clous de gibet avec des lambeaux de chair, ailleurs le sang recueilli de gens égorgés et des crânes mutilés arrachés à la dent des fauves.

Elle prononce ensuite des incantations sur des entrailles palpitantes et verse en offrande d'heureux présages, successivement de l'eau de source, du lait de vache, du miel des montagnes, enfin de l'hydromel. Tressant alors les cheveux [...] en formant des noeuds, elle les jette pour les faire brûler, avec une quantité de substances odorantes, sur des charbons ardents.

Et voici que soudain par la puissance irrésistible de la science magique et la force cachée des divinités asservies, les corps, dont la toison fumait en crépitant, empruntent une âme humaine ; ils sentent, ils entendent, ils marchent ; guidés par l'odeur de leurs dépouilles en

combustion, ils vont vers la maison et, prenant la place du jeune Béoien, ils cherchent à entrer et assaillent la porte ²⁹². »

Voilà le texte que lit jusqu'à le plagier « l'inventeur de la Raison politique » ! Lucius, qui observe en cachette avec Photis la transformation nocturne de la maîtresse de celle-ci en hibou, se frotte les yeux pour voir si ce n'est point un songe. Il veut tenter l'expérience. Avec le résultat que l'on sait, Photis s'étant trompée de boîte. Un remède composé d'un brin d'aneth jeté dans une eau pure avec des feuilles de laurier lui aurait permis de redevenir homme, après avoir mâché des roses. Mais rien n'y fit.

Machiavel lui, dans son texte inachevé de *L'Âne d'or*, se substitue au héros du roman d'Apulée. Il ne précise pas comment il s'est métamorphosé en âne. Il nous fait pénétrer dans un songe. Le narrateur se promène de nuit dans un pays aride, à travers une épaisse forêt, « lieu farouche et formidable ». L'air est noirci par le brouillard. Soudain une lueur, faible d'abord, puis grandissante, vacille. Surgit bientôt une belle femme blonde aux cheveux tressés (encore un tableau de Botticelli !). Elle tient un grand flambeau et un cor. Une foule d'animaux la suit. Elle se présente comme une servante de la déesse Circé. La grande magicienne, ennemie des hommes, est servie par une théorie de jeunes filles dans le gouvernement de ses États. Elle a élevé son palais dans cette forêt insondable, de laquelle tous les mortels qui l'ont traversée ne sont jamais ressortis. Pour l'éternité, la belle guide un troupeau d'hommes métamorphosés en animaux par Circé, la souveraine. Rite d'inversion politique où une femme, une fois encore, possède le pouvoir.

Amazone, déesse, ou furie. La belle magicienne conduit Machiavel dans un immense palais, puis dans sa chambre. Elle lui parle des planètes, du modèle perpétuel de leurs mouvements qui devient soudain la cause astrologique des transformations historiques :

« Vois les étoiles et le ciel, vois la lune, vois toutes les autres planètes poursuivre éternellement leur cours, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, et ne prenant jamais de repos.

²⁹² Apulée, *Les Métamorphoses ou l'Âne d'or*, livre III, Paris, Les Belles Lettres, p. 21-28.

Tantôt le ciel est couvert de ténèbres, tantôt il brille de tous les feux du jour : de même sur la terre, rien ne persévère dans le même état. C'est de là que naissent la paix et la guerre ; c'est de là que proviennent ces haines qui s'élèvent entre ceux qu'enferment une même muraille et un même fossé [...].

Mais avant que les étoiles se montrent favorables, il faut que tu erres quelque temps dans le monde, caché sous une peau nouvelle.

Tels sont les décrets de cette divine providence qui dirige l'univers, et qui veut que tu supportes ce malheur pour ton plus grand bien.

Il faut donc que tu perdes entièrement la figure humaine et que, privé de tes traits actuels, tu viennes paître sous ma conduite avec les autres animaux ²⁹³. »

Lien explicite, ici, entre la nature d'en haut et celle d'en bas, placées toutes deux sous l'influence de cette « divine Providence » qui dirige l'Univers. Après ces propos métaphysiques, débats amoureux ! Au réveil, Machiavel, heureux, médite. Reviennent les mêmes thèmes.

Ce qui renverse les royaumes ? La soif de pouvoir des puissants, la rancune des vaincus, les cycles de la vertu à la mollesse, du mal au bien... Retour de la magicienne. À la lumière de son flambeau, elle le conduit dans un monde étrange où les hommes se trouvent soudainement métamorphosés en animaux...

Nous voici désormais à un étage inférieur de la nature. Non plus au ciel. Non plus en enfer. Non plus face à l'antique magie des métamorphoses. Mais en plein dans l'animalité de l'homme. Dans la nature de son corps et de son sang. De ses coups de sang aussi. De mauvais sang.

²⁹³ *L'Âne d'or*, p. 62-63

La nature d'en bas

[Retour au sommaire](#)

L'homme, un animal politique ? Assurément, pour Machiavel. Mais c'est d'abord un animal. Deux discours se superposent pour saisir cette nature humaine. Comme pour la nature d'en haut, la grande nature, « les causes des cieux ».

D'abord l'imaginaire chrétien, moralisateur, orienté vers les passions, les vices, les appétits insatiables des hommes, les conduisant à leur perte, qui révèle la valeur morale de l'âme. Ici, une nature subjective.

Puis la raison médicale, attentive à lire les humeurs, à diagnostiquer et à soigner : la nature objective, du corps humain en ses mystères, qui remonte sans cesse à la surface, perturbant les cerveaux de 1500.

L'âme perdue ou la nature subjective de l'homme

Première strate donc. La nature subjective de l'homme du péché et de la chute. L'imaginaire chrétien bondit. Les hommes sont naturellement méchants. C'est leur penchant. Leur naturel est envieux. Une formule sans fard de Machiavel, qui reprend les sermons de Savonarole, résume tout cela :

« Car les hommes oublient plus tôt la mort de leur père que la perte de leur patrimoine ²⁹⁴. »

Même pessimisme chrétien dans cet extrait de l'Exhortation à la pénitence ou Discours moral, sur le thème de la chute :

²⁹⁴ Ces thèmes reviennent sans cesse dans l'ensemble de l'oeuvre. Cf. par exemple *Le Prince*, p. 342, *Discours*, p. 377, 388-389, 401... La citation est extraite du *Prince*, p. 339-340.

« Voyez donc de quelle ingratitude l'homme se rend coupable envers un si grand bienfaiteur, et de quels châtements il se montre digne lorsqu'il pervertit l'usage de tant de bienfaits, lorsqu'il en fait l'instrument du mal, lorsqu'il blasphème Dieu de cette même langue qu'il a reçue pour le bénir, lorsque cette bouche qui fut faite seulement pour le nourrir, il la change en une sentine de vices, et s'en sert pour rassasier ses appétits et son ventre de mets délicats et superflus ; lorsqu'il se détourne de la contemplation de Dieu pour se livrer à celle du monde ; lorsqu'il convertit le besoin de conserver son espèce en luxe et en voluptés ! C'est ainsi que l'homme en se livrant à ces oeuvres bestiales, devient lui-même une véritable bête, d'animal raisonnable qu'il était ; c'est ainsi que l'homme en usant d'ingratitude envers Dieu, d'ange devient démon, de maître esclave, et d'homme bête ²⁹⁵. »

L'ambition habite les grands comme les gens du peuple, indistinctement. Le désir de richesse et d'honneurs dévore chacun. Machiavel range cette ambition des hommes du côté de leur nature. De sujet d'analyse, le défaut humain devient objet, cause :

« Cette passion est si puissante qu'elle ne les abandonne jamais, à quelque rang qu'ils soient élevés. La raison, la voici : la nature a créé l'homme tel qu'il peut désirer tout sans pouvoir tout obtenir ; ainsi le désir étant toujours supérieur à la faculté d'acquiescer, il obtient le mécontentement de celui qu'il dépouille pour n'avoir lui-même que le petit contentement de sa conquête. De là naît la diversité de la Fortune humaine. Partagés entre la cupidité de conquérir davantage et la peur de perdre leur conquête, les citoyens passent des inimitiés aux guerres, et des guerres il s'ensuit la ruine de leur pays et le triomphe d'un autre ²⁹⁶. »

Inversion symptomatique à cet étage du monde naturel. Ce n'est plus l'ambition, comme dans l'univers d'en haut, déifié, qui mène le monde, mais la nature qui la produit elle-même, comme elle est à l'origine de la diversité de la Fortune. Nature première ici, englobante, mystérieuse. Nature aussi qui prend, nous l'avons vu en décrivant les cycles de la violence, le caractère de l'angoisse. On fait peur pour ne pas avoir peur soi-même. Désir de protection. On est toujours

²⁹⁵ Exhortation à la pénitence ou Discours moral, p. 152-153.

²⁹⁶ *Discours*, p. 461.

ou oppresseur ou opprimé ²⁹⁷. Nature craintive. On aimerait dire, si le mot était une fois prononcé : âme anxieuse.

Cette nature de l'homme est immuable. Identique depuis l'origine. Depuis le premier crime de sang. Depuis la chute. Le mal, naturellement, est là. Même l'homme de bien peut être contraint à le faire. Un mal peut venir d'un bien. Un bien peut se transformer en mal : rengaine machiavélienne. Parfois les hommes de peu de vertu choisissent les solutions intermédiaires que bannit Machiavel. Les vices sont rédhibitoires. Les hommes n'ont qu'une excuse, affirme-t-il au regard de ses propres manquements : ils copient la nature. Donc ils sont en partie absous. Comme si la nature, à la fois cause, conséquence, devenait aussi un alibi. Pour alléger le poids des péchés. Nature que les hommes imitent dans leurs actions ²⁹⁸.

Autre façon de se rassurer : la gradation suggérée entre les péchés contre Dieu, blasphématoires, et ceux contre son prochain. Réparables parfois par des actions, par un repentir sincère et par la pénitence, les formes de l'envie variant.

Nature subjective de l'âme relue donc à partir de la vision chrétienne des vices et des péchés. Mais émergence aussi de l'ensemble flou d'une nature plus objective de l'homme. Difficilement incontournable car présente à travers la vie, les dérèglements et la mort des corps. Comme une écorce dépassant la grande nature.

La nature objective de l'homme

[Retour au sommaire](#)

Nouvelle couche discursive ici. Machiavel semble être hanté par l'image du corps humain. Ses écrits, sa correspondance, sont traversés de problèmes de santé. Ils montrent la fragilité du maintien des vies à cette époque-là. Apparaissent encore les médecins, dont il se moque à maintes reprises, mais qu'il n'hésite pas à mimer.

Les médecins ? Ils soignent théoriquement les corps malades. Mais tout, au XVe siècle, reste théorique. Aussi sont-ils sans cesse brocardés dans *La Mandragore* comme au début de *L'Âne d'or*. Pour en rire ! Là, un père, affligé de

²⁹⁷ *Ibidem*, p. 479.

²⁹⁸ *Discours*, p. 523.

voir son jeune fils courir en tous temps et en tous lieux comme un fou dans les rues de Florence, use de « mille remèdes de mille espèces ». Rien n’y fait. Machiavel dénonce alors la « secte » de ces « charlatans » qui vivent et se repaissent « du mal d’autrui ». Des guérisseurs, appliquant « fumées sur fumées » au nez, saignées sur saignées... Des Diaphoirus, dira en son temps Molière. On parlera plus tard de Docteurs Knock. Que dire de la mise en scène de la mandragore, cette plante aphrodisiaque et mythique, revitalisante, vantée par tous les grimoires immémoriaux de sorcellerie, qui donne le titre à la célèbre pièce de théâtre de Machiavel ? Où l’on tend aussi « un verre d’hippocras merveilleux pour conforter l’estomac et réjouir le cerveau ²⁹⁹ », et où les médecins sont encore stigmatisés, traités de « buses » et de docteurs qui « ne savent rien de rien ³⁰⁰ ».

Paradoxe – un de plus – : après les avoir raillés, selon les canons du comique populaire des rues ou des planches de Florence, Machiavel semble se prendre lui-même pour un médecin. N’ironisons pas sur la lettre précitée concernant sa mort causée par des maux d’estomac dus à une « mauvaise médecine » qui le tortura pendant deux jours en 1527, comme s’il s’était soigné lui-même... Proche du monde paysan, il fabrique ses propres mixtures. Ainsi, le 17 août 1525, il écrit à François Guichardin :

« Je vous envoie 25 pilules faites à votre intention il y a déjà quatre jours ; vous en trouverez la recette ci-dessous. Je vous dirai qu’elles m’ont ressuscité. Commencez par en prendre une après souper : si elle vous remue, vous cesserez ; si elle ne vous fait rien, prenez-en deux ou trois mais ne dépassez pas cinq. Quant à moi, deux m’ont toujours suffi et une seule fois par semaine, sauf quand je me sens la tête lourde ou l’estomac chargé ³⁰¹. »

Flottement de la posologie ! La recette ? On la connaît. De l’aloès hépatique, du cardam, du safran, de la myrrhe choisie, de la rétoine, de la pipinelle, du bol d’Arménie, dosés à moitié ou à un quart de drachme...

²⁹⁹ La Mandragore, p. 220.

³⁰⁰ *Ibidem*, p. 193.

³⁰¹ Lettres familières et officielles, t. II, p. 464.

Le chevalier qui se rend en légation se déclare parfois indisposé. Se soigne-t-il vraiment lui-même ? En tout cas, les questions de santé le suivent de près. Elles le tenaillent. Mais parfois, il en rit, comme le montre cette lettre d'un de ses amis du bureau des affaires étrangères de la Seigneurie florentine, Agostino Vespucci, qui lui écrit, le 20 octobre 1500, à la cour de France :

« Tous vos collègues se portent bien, et vous êtes loin de deviner juste quand vous imaginez que, pour un de vous deux qui tombe malade là-bas, il y en a deux qui tombent malades ici. Aretino affirme que vous aussi vous tomberez malade comme votre collègue, et que vous mourrez bien plus tôt qu'aucun des gens de là-bas car on lutte bien mieux là-bas qu'ici contre cette incommodité. Assez plaisanté [...]. Des nouvelles de la cité, je ne vous en dirais rien si les autres vous en touchaient mot. La récolte est à bon marché, l'air des plus salubres, et tout le monde en fort bon point, sauf qui pâtit de cette gale napolitaine ou mal françois. Cette maladie prospère à un tel point que tantôt l'on apprend qu'un tel y a perdu son membre viril, autrement dit son pénis, tantôt l'on voit quelqu'un qui y a laissé son nez, un autre qui en est devenu borgne, un autre qui ressemble parfaitement à un volcan. C'en en vertu de toute amitié que je vous ai rapporté ceci, pour que vous preniez bien garde et nous reveniez intact, sain et sauf ³⁰². »

Plus poignant cette fois. Nous voici en 1527. La peste, « mal que le Ciel en sa fureur inventa pour punir les crimes de la terre », tombe sur Florence. Dans un écrit de cette année qui lui sera funeste, Machiavel va à la rencontre du fléau à travers les rues étroites et sales. La promiscuité de maisons hautes comme des tours a facilité une fois encore la dissémination de l'épidémie. La cité est déserte. Les habitants se calfeutrent chez eux. La peur au ventre. Les boutiques, les tribunaux, les conseils, les garnisons sont vides. Partout des gémissements. Quelques ombres emmitouflées se pressent sur les places. Le « journaliste » qu'il est commente :

« Les uns portent à la main, ou, pour tout dire ont toujours sous le nez des fleurs, les autres des herbes odoriférantes, ceux-ci des éponges, ceux-là de l'ail, d'autres enfin des boules de toutes sortes de parfums. »

³⁰² *Ibidem*, t. I, p. 125-126.

Dans les églises ? Personne. À Santa Reparata, dont Machiavel, inquiet, pousse la lourde porte, trois prêtres chantent des litanies. Ils confessent quelques paroissiens torturés, un peu tard, par la peur de la mort. Dans la pénombre, l'humble pécheur, qui vient peut-être subrepticement brûler un cierge, est surpris par cette scène saisissante, entr'aperçue à travers la fumée de l'encens :

« Les dévotes qui assistaient à la messe étaient trois femmes en mantelet, vieilles, ridées, et peut-être boiteuses : chacune se tenait séparément dans sa tribune ; et je crus reconnaître parmi elles la nourrice de mon grand-père. Il n'y avait également que trois dévots qui, sans jamais se regarder, faisaient le tour du chœur sur des béquilles, en jetant de temps à autre un coup d'oeil amoureux sur les trois vieilles. Il faudrait l'avoir vu pour s'en faire une idée ³⁰³. »

Ah ! que le Florentin n'eût été peintre ! Il traverse hagard, avec un sens aigu du détail humain, sa pauvre ville aux portes de l'enfer, protégé lui-même par une éponge ou un foulard imbibé de décoctions sur le nez. D'habitude colorée, gaie, tourbillonnante, elle n'est plus qu'un lieu maudit. Où les cloches sonnent surtout le glas. Où s'exhalent des odeurs de fumigations, d'herbes séchées, de pus et de mort. Où se dressent des croix. Où encombrent civières et bières ouvertes. Où bringuebalent des charrettes dont des fossoyeurs débordés jettent le contenu dans l'Arno...

Rien d'étonnant alors que l'oeuvre d'un homme ainsi marqué par l'équilibre fragile des corps use sans cesse d'analogies médicales ! Cela apparaît même dans le très sérieux Prince. Il n'y est question que de maux, de diagnostics et de remèdes. Qu'on en juge :

« Si on attend qu'ils s'approchent, la médecine vient trop tard, car la maladie est devenue incurable. Et il advient en ce cas comme de ceux qui ont les fièvres étiques, desquels, au dire des physiciens, au commencement le mal est aisé à guérir mais difficile à connaître, mais n'ayant été ni reconnu ni guéri, devient, avec le progrès du temps, facile à connaître et difficile à guérir.

De même en est-il dans les affaires d'État, car prévoyant de loin les maux qui naissent, ce qui n'est donné qu'au sage, on y remédie vite.

³⁰³ Ce document sur la peste de 1527 est rare. Il est cité par Philippe Amiguet, *L'Âge d'or de la diplomatie. Machiavel et les Vénitiens*, op. cit., p. 22-23.

Mais quand, pour ne pas les avoir vus, on les laisse croître assez pour qu'un chacun les voie, il n'est plus de remède ³⁰⁴. Les maux sont reçus, et il n'y a plus de remède ³⁰⁵ [...]. User contre eux de fortes médecines ³⁰⁶ [...]. Un des plus grands remèdes et des plus prompts ³⁰⁷. »

De même dans les Discours :

« Dans les maladies auxquelles [les citoyens] sont sujets, on voit ces mêmes hommes avoir recours ou aux jugements rendus, ou aux remèdes ordonnés par les anciens [...]. La médecine non plus n'est autre chose que l'expérience de médecins anciens prise pour guide par leurs successeurs. Et cependant, pour fonder une république, maintenir des États ; pour gouverner un royaume, organiser une armée, conduire une guerre, dispenser la justice, accroître son empire, on ne trouve ni prince, ni république, ni capitaine, ni citoyen, qui ait recours aux exemples de l'Antiquité ³⁰⁸. »

Les maux dont les États sont travaillés, les « fatiguent », diminuent leur force et leur sagesse, les asservissent à un État voisin ayant une constitution plus « saine » ³⁰⁹. Un malade ne peut avoir le même régime qu'un homme bien portant ³¹⁰. Le peuple s'aperçut de son erreur en devinant que la cause du mal était la maladie, non le médecin ³¹¹. Ou encore :

« Que l'on juge de la gravité des maux par la différence des remèdes. Pour guérir ceux du peuple, il suffit souvent de quelques paroles ; pour guérir ceux du prince, il faut toujours le fer : lequel de ces deux maux est le plus dangereux, chacun peut en juger ³¹². »

³⁰⁴ *Le Prince*, p. 295.

³⁰⁵ *Ibidem*, p. 321.

³⁰⁶ *Le Prince*, p. 292.

³⁰⁷ *Ibidem*, p. 293.

³⁰⁸ *Discours*, p. 378.

³⁰⁹ *Ibidem*, p. 386.

³¹⁰ *Ibidem*, p. 430.

³¹¹ *Ibidem*, p. 468.

³¹² *Ibidem*, p. 505.

Pour Machiavel, l'univers politique est composé de « corps mixtes » : la religion, la république ³¹³. On découvre dans le livre troisième des Discours une étrange théorie vitaliste et organiciste porteuse d'analogies, qui se superpose au paradigme catholique comme au paradigme magique. Toutes les choses meurent. Mais leur fonctionnement jusqu'au bout de la trajectoire que le ciel leur a programmée dépend du non-dérèglement de leur organisme. Il faut aussi « insuffler la vie aux institutions ³¹⁴ ».

Cette loi, qui met en avant l'élan vital de certains corps, plus dynamiques et sains que d'autres, est appliquée par Machiavel aux institutions politiques. En ces termes :

« Comme il n'est question ici que de corps mixtes, tels que sont les religions et les républiques, je dis que ces altérations salutaires sont celles qui les ramènent à leurs principes. Les corps les mieux constitués et qui ont une plus longue vie sont ceux qui trouvent dans leurs lois mêmes de quoi se rénover, ou encore ceux qui, indépendamment de leurs institutions, parviennent par accident à cette rénovation. Il est également clair comme le jour que, faute de se rénover, ces corps périssent. Or, comme je l'ai dit, cette rénovation consiste pour eux à revenir à leur principe vital.

Il faut donc que le principe des religions, des républiques ou des monarchies ait en lui-même une vitalité qui lui rende sa première autorité, sa première vigueur. Et comme ce principe s'use avec le temps, il est inévitable que le corps succombe si rien n'intervient pour le ranimer. C'est ainsi que les médecins disent, en parlant du corps humain "qu'il s'y accumule chaque jour quelque méchante humeur, qui, de temps en temps, a besoin d'être purgée" ³¹⁵. »

Apparaît alors une analogie avec la théorie des humeurs de la vieille médecine, selon laquelle l'unité du corps humain dépendait de l'équilibre des quatre humeurs (sang, flegme, bile et atrabile), contraires distingués par Hippocrate et Galien, « sempiternellement ressassés ³¹⁶ ».

³¹³ *Ibidem*, p. 607-608.

³¹⁴ *Ibidem*, p. 609.

³¹⁵ *Ibidem*, p. 687-608.

³¹⁶ Cf. à ce sujet, Robert Mandrou, Introduction à la France moderne (1500-1640). Essai de psychologie historique, Paris, Albin Michel, 1974, p. 55-74.

La santé, ou la maladie, comme les institutions sociales et politiques, sont liées à cette opposition des contraires. Il faut canaliser par les lois les « humeurs qui agitent la république ³¹⁷ ». En politique, deux humeurs s'affrontent sans cesse, présentées ainsi dans le Prince :

« En toute cité on trouve ces deux humeurs différentes, desquelles la source est que le populaire n'aime point à être commandé ni opprimé des plus gros. Et les gros ont envie de commander et opprimer le peuple. Et de ces deux différents appétits s'élève dans les villes un de ces trois effets : ou Principauté ou liberté ou licence ³¹⁸. »

Les forces sociales, les grands, le menu peuple, mais aussi les individus, sont traversés par ces humeurs, qui correspondent à des poussées de fièvres chaudes et froides. Celles-ci n'épargnent pas non plus la nature. Voici cette explication par les purges des « causes du ciel » que sont la peste, les famines, les inondations :

« Il paraît naturel que de tels fléaux sévissent : la nature, comme la plupart des corps simples, lorsqu'elle est chargée d'un excès de matière, se secoue d'elle-même à de nombreuses reprises et subit une purge qui est la santé de ce grand corps. Ainsi, lorsque le monde a surabondance d'habitants, lorsque la terre ne peut les nourrir, quand la malice et la fausseté humaines sont à leur comble, la nature, pour se purger, se sert de l'un de ces trois fléaux, afin que les hommes ainsi réduits à un petit nombre et abattus par le malheur, trouvent plus facilement leur subsistance et deviennent meilleurs ³¹⁹. »

Pesanteur des corps donc dans cette Renaissance du XVe siècle où il ne faisait pas bon être malade. Des corps non encore disséqués et compris vraiment, ou à peine. Corps mystérieux. Peut-être le plus émouvant, le plus anxieux des mystères. Au cœur de la vie et de la mort. De cette mort toujours proche de Machiavel, même s'il déclara qu'elle ne l'effrayait point. Par exemple, le 4 août 1513, il confie dans une lettre à son neveu Giovanni Vernaccia :

³¹⁷ *Discours*, p. 399.

³¹⁸ *Le Prince*, p. 317.

³¹⁹ *Discours*, p. 529.

« Nous allons tous bien : Mariette a eu une petite fille qui est morte au bout de trois jours. Mariette va bien ³²⁰. »

On dispose de peu de lettres de celle-ci. Le 24 décembre 1503, Mariette Machiavel, qui s'ennuie de l'absence de son époux, lui dit dans son langage à elle :

« Je vous prie de m'envoyer des lettres plus souvent que vous faites, parce que j'en ai eu trois seulement. Ne vous étonnez pas si je vous ai pas écrit, que j'ai eu la fièvre jusqu'à maintenant : je suis pas fâchée. Pour le moment, le petit va bien, il semble tout vous, il est blanc comme la neige, mais il a la tête qu'on dirait du velours noir, et il est poilu comme vous ; et du moment qu'il semble vous, il me paraît beau ; et il est si lesté qu'on jugerait un an qu'il est au monde ; et il a ouvert les yeux qu'il était pas né, et il a rempli la maison du tapage. Mais la petite se sent pas bien. Je vous recommande de revenir. Rien d'autre. Le bon dieu soit avec vous et vous garde. Je vous envoie pourpoint et deux chemises et deux mouchoirs, et un suie-main, que je vous couds ces choses. Votre Marietta à Florence ³²¹. »

Machiavel, lui, écrit en octobre 1516 à Paolo Vettori :

« Nous avons amené ici votre Vicentio, en proie à deux fièvres tierces ; il a bien perdu une livre de sang par le nez, toutefois les fièvres ne cessent pas ; pour peu qu'elles diminuent, je crois qu'il serait bon de le mettre dans un couple de paniers tandis que la nuit est moins gaillarde, pour l'amener là-bas ³²². »

Que connaît-on du corps alors ? Peu. Il est traversé de fluides invisibles et soumis à quatre éléments. Il est aussi le siège du combat des humeurs. La maladie est perçue de façon magique. C'est une intruse qui pénètre, portée par des forces. Et qu'il faut faire sortir à tout prix. La peste a pour Machiavel une cause céleste. D'autres maladies rôdent, hantent les esprits : fièvres pourpres, fièvres tierces, typhus, carences alimentaires, flux de ventres, goutte, lèpre, cancer, syphilis, chauds et froids, maladies pulmoniques. Sans parler des dérangements mentaux.

³²⁰ Lettres familières et officielles, t. II, p. 351.

³²¹ *Ibidem*, t. I, p. 404.

³²² *Ibidem*, t. II, p. 411.

Mais aussi des délires causés dans des sociétés sous-alimentées par des absorptions de « pain sauvage » fait de céréales mêlées à toutes sortes de « médiateurs d'oubli », d'herbes maléfiques et hallucinogènes, dont l'opium. Afin de tromper les faims insupportables, les riches ou l'Église distribuaient ces potions panifiées aux pauvres. Ce fut la source de vertiges collectifs, de paradis artificiels. Mais encore d'actes d'anthropophagie.

L'Europe de l'époque, explique Piero Camporesi, fiévreuse et insomniaque, n'était qu'une immense « maison des rêves », dont les routes regorgeaient de longues files saisies d'hallucinations nocturnes. Ce monde à l'envers constituait le « peuple vermineux » des gueux et des mendiants, perdus dans leurs cauchemars de ventre creux ³²³. Camporesi décrit ainsi ce décor d'épouvante, vécu au quotidien en 1500, qui rejaillit dans la pensée du Florentin comme dans les lettres de ses proches :

« Pour les chairs gâtées et l'esprit détraqué de ces êtres humains, les vers rongant les viscères avant la mort représentaient une damnation et un cauchemar[...]. Ces vers sont aussi la projection globale d'une présence démoniaque diffuse, d'une contamination maligne qui, sous le déguisement d'insectes répugnants, sous le masque d'animalcules immondes, prenaient possession des corps et des âmes par des maléfices prononcés au nom de Satan. On voit se profiler le fantôme d'une société de vampires peuplée de possédés fuyant le sentiment torturant de la brièveté de la vie et la peur de la mort. Elle tente désespérément et cruellement de prolonger la vie en suçant du sang jeune, en ouvrant et fermant les veines de son propre corps et du corps d'autrui. Elle est possédée par une culture corporelle sensible, jusqu'à la névrose, à la circulation interne des humeurs et convaincue de la suprématie absolue du bon sang humain ³²⁴. »

N'est-ce pas un tableau de Jérôme Bosch ? Ceci est comme l'écho de ce qui épouvanta Florence en décembre 1513 et « démonta » Machiavel lui-même : le sermon (cité plus haut) prononcé à Santa Croce par un ermite franciscain qui parla de « deux millions de démons » exécuteurs de châtements, « entrant dans les corps de nombreux moribonds » afin de ne pas putréfier les cadavres qui serviraient aux

³²³ Piero Camporesi, *Le Pain sauvage. L'imaginaire de la faim de la Renaissance au XVIIIe siècle*, Paris, Le Chemin Vert, 1981.

³²⁴ *Ibidem*, p. IX.

faux prophètes ou aux faux religieux de déguisement après avoir ressuscité les pseudo-morts.

Malgré ces angoisses ataviques qui serraient les entrailles des vivants, on voit surgir encore la présence banale d'une nosologie des « humeurs » chez Machiavel, sans cesse en quête de remèdes plus ou moins rassurants. En cas de grave contagion, le plus efficace, avant tout blocus, était la... fuite. Souvent des décoctions, des parfums désinfectants au soufre ou à l'antimoine faisaient l'affaire. Comme les baumes nauséabonds. Saignées et purgations nettoyaient les mauvaises humeurs, accompagnées d'une pharmacopée complexe et incertaine de plantes et de poudres, et du thermalisme, d'ailleurs en honneur tous deux dans La Mandragore. Sans parler des rites obscurs, qui relevaient d'un empirisme magique. Nous sommes en présence d'un homme moderne « très mal défendu », nous souffle Robert Mandrou ³²⁵.

Le sang, qui heurta tant Machiavel dans les rivières de sa pauvre Toscane charriant les corps des soldats et des chevaux morts après les batailles, c'était aussi « la sève de la vie », « le père de toutes les humeurs ». Il était présidé par le sang divin, en un temps où il ne faisait pas bon non plus avoir une hémorragie. Pour en arrêter le flux, n'utilisait-on pas des cataplasmes de crottin d'âne ou de cheval cuit dans du vinaigre, du sang de poulet, des vessies de porc attachées très serrées ?

Quant à la saignée purificatrice, grande purge rituelle, nous dit Piero Camporesi, « [elle] entrait dans un système culturel, une théorie de l'homme, une logique de la vie que nous avons perdus, depuis que l'homme galénique a volé en éclats sans plus retrouver sa relation avec les éléments et le cosmos. L'ancienne culture du sang (la connaissance de ses vertus et de ses secrets, de ses tempérances intrinsèques ou de ses répugnantes intempérances) voyait dans la phlébotomie une *evacuatio universalis*, une grande purgation nécessaire, ou encore une purification du sang-vie, un renouvellement de la liqueur vitale, une *universalis medicina omni passionis ex plenitudine*, qui faisait jaillir, en même

³²⁵ Robert Mandrou, Introduction à la France moderne, op. cit., p. 71.

temps que les humeurs altérées, les passions, agents du mal et du déséquilibre physio-psychologique ³²⁶. »

Culture du sang, « huile fluide de la vie » chez Machiavel avec sa conception des purges (judiciaires notamment) et de la canalisation des humeurs, théorisée par Marsile Ficin. Le penseur préféré du Florentin ?

Ainsi pointe au détour d'une purge ou d'une saignée, la culture d'un cosmos homogène, parcouru de correspondances, tout autant présentes que les humeurs et le sang dans l'image de la nature. Voici alors la métaphore de l'arbre, utilisée au moins à deux reprises dans *Le Prince* et dans les *Discours* : les seigneuries sont transformées dans l'un en « choses naturelles » qui naissent et croissent soudain comme des « racines et autres fibres ³²⁷ ». Dans l'autre traité, la croissance de Rome est comparée à celle d'un arbre, dont on coupe les premiers rameaux, dont on retient la sève dans le pied, afin que les branches soient plus productives. La fusion cosmologique avec cette nature végétale plus qu'organique, se retrouve plus loin, ainsi posée :

« Comme les actions des hommes ne sont que des imitations de la nature, et qu'il n'est ni possible ni naturel qu'un tronc débile supporte une grosse ramure, de même une république petite et peu nombreuse ne peut tenir sous sa domination des royaumes plus étendus et plus puissants qu'elle. Si cependant elle s'en empare, elle éprouve le sort de l'arbre qui, chargé d'une ramure plus forte que le tronc, se fatigue à la soutenir et faiblit au moindre vent. Rome [...] avait un tronc assez fort pour porter facilement n'importe quelle ramure ³²⁸. »

Fusion permanente des créations humaines avec la nature du corps et celle des végétaux. Grande loi d'une harmonie du monde, des profondeurs de la terre jusqu'au ciel, dans les sphères visibles comme invisibles. Qui prend soudain valeur d'explication générale.

La pensée machiavélienne, fasciné par le Mystère de la nature et de la vie, entame alors, dans sa traversée, un nouveau voyage. Plus périlleux. Celui de la

³²⁶ Piero Camporesi, *La sève de la vie. Symbolisme et magie du sang*, Paris, Le Promeneur, 1990, p. 28.

³²⁷ *Le Prince*, p. 307.

³²⁸ *Discours*, p. 523.

rencontre avec l'autre nature. Non plus celle du sang des corps ou du suc des plantes et des arbres. Mais celle insondable de l'homme, qui nous confronte à son animalité. Étrange métamorphose qui rappelle la métempsychose des pythagoriciens et des platoniciens, leurs imitateurs...

La nature fantastique

Le bestiaire machiavélien

[Retour au sommaire](#)

Dans les Décennales, Machiavel a constitué un premier bestiaire. Ce poème fut une façon de tirer certaines leçons sur les pratiques de pouvoir. Les princes, les ducs, les chefs républicains, les capitaines, comme dans les tableaux de Bosch, se transforment en animaux :

« Alors on vit tous ces reptiles gonflés de venin, se tournant les uns contre les autres, commencer à se battre et à s'entre-déchirer de la griffe et de la dent ³²⁹. »

Une faune batailleuse surgit, sertie d'armures qui s'entrechoquent, entourée de chevaux hennissants, parfois débridés. Quel bruit devait faire une bataille d'alors ! Quels rugissements ! L'homme de la campagne toscane, chasseur à ses heures, et surtout grand cavalier, fait défiler des surnoms d'animaux. Ceux-ci n'étaient-ils pas liés à tout un code d'armoiries, de signaux de reconnaissance et de ralliement, de couleurs sur des blasons, identifiant bannières au vent une maison ou une famille à partir d'un animal-totem ? Ainsi du Veau, de l'Ours, de l'Ourson, du Loup. Mais Machiavel y met du sien. Il colore les personnages : Lion, Louve, Panthère, Couleuvre, Chat, Coq tournant leur bec... Défilent des « hordes » et des « troupeaux » de spadassins. Voici encore le basilic, serpent symbolique au pouvoir magique, prisé des sorciers :

« Alors pour attraper ses ennemis dans ses gluaux et les amener à son repaire, notre basilic se mit à siffler doucement. Il ne mit pas grand temps à les attirer ³³⁰. »

³²⁹ Les Décennales, p. 44.

³³⁰ *Ibidem*, p. 45.

Le basilic n'était-il pas César Borgia ? Et les autres bêtes les victimes de l'assassinat de Siniglia qui avaient elles-mêmes trempé dans des traquenards aussi abominables ? Tel fut pris qui croyait prendre !

Dans les Discours, le peuple d'un prince découvrant la liberté est décrit « comme une bête brute naturellement farouche et faite pour vivre dans les bois, puis dressée à la prison et à la domesticité ; que le sort la rende à la liberté des champs, inapte à trouver sa pâture et son gîte, elle sera la proie du premier qui voudra la remettre à la chaîne ³³¹ ».

Référence est encore faite à de petits oiseaux de proie qui, acharnés à poursuivre une victime, ne voient pas un oiseau plus fort qui se prépare à les déchirer ³³². Monde de la chasse et de la guerre. Ce sont là plus que des métaphores. Nous sommes en présence d'une « métamorphose » apparue dans L'Âne d'or, oeuvre qu'Apulée sous-titra Les Métamorphoses, précisément. Après Ovide, qui, lui, prisé par Machiavel dans ses lectures, parla de celles des dieux.

Nous avons abandonné le narrateur du songe inachevé de L'Âne d'or, au moment où sa rencontre blonde le conduisait dans un superbe palais. La suite du fantasme nous rapproche toujours de l'univers de Jérôme Bosch.

Une cour immense. Un large dortoir aussi comme dans les couvents. Un long corridor flanqué de portes grossièrement taillées. Derrière, dort l'étrange troupeau de bêtes féroces, avec lequel, en gagnant le palais, notre conteur avait marché « à croupetons » pour que Circé, qui métamorphose les hommes en animaux, ne puisse apercevoir son visage. Ce troupeau ?

« C'étaient des ours, des loups, des lions furieux et brutaux, des cerfs et des blaireaux ; et parmi une infinité d'autres bêtes sauvages, on voyait un grand nombre de sangliers ³³³. »

Ce sont en fait des hommes que Machiavel connaît, qu'il a fréquentés à Florence. Une cellule par espèce. La première porte à droite contient les lions « aux dents aiguës et aux griffes en croc ». Cet espace étant réservé par Circé aux coeurs courtois (« il y en a peu de ton pays », dit la jeune gardienne au narrateur). La seconde cellule contient les ours. La troisième, les loups « voraces »

³³¹ *Discours*, p. 423.

³³² *Ibidem*, p. 474.

³³³ *L'Âne d'or*, p. 58.

inassouvis de nourriture. La quatrième, les buffles et les boeufs. La cinquième, les boucs, hommes indolents de la bonne chère et des veillées au coin du feu.

Surgit alors toute une hiérarchie sociale et politique. Dans d'autres cellules, se trouvent des cerfs, des panthères, des léopards et des « animaux plus énormes encore que les éléphants ».

Après le corridor, une salle où les espèces, même des oiseaux, ont le droit de se mélanger et où se réunissent aussi des bêtes ayant « des connaissances plus étendues », riches et de rang élevé. Un troupeau d'environ deux mille têtes.

Machiavel, fin moraliste, poursuit ainsi ce songe du pouvoir :

« Je vis un chat, par un excès de patience, laisser échapper sa proie et en demeurer tout confus [...].

Je vis ensuite un dragon, livré à la plus vive agitation, se tourner sans jamais trouver le moindre repos, tantôt sur le côté droit et tantôt sur le gauche.

J'aperçus un renard méchant et importun qui jusqu'à présent n'a pas trouvé filet qui le pût attraper ; un chien corse qui aboyait à la lune.

Je vis un lion qui, dans son inexpérience et sa sottise, s'était arraché lui-même et ses griffes et ses dents.

Un peu plus loin, j'aperçus, tout cois, quelques animaux mutilés qui se cachaient ; les uns n'avaient plus de queue, les autres plus d'oreilles.

Je m'approchai de quelques-uns d'entre eux, et j'en reconnus plusieurs ; et si j'ai bonne mémoire, ils paraissaient croisés de lapin et de bouc.

Encore un peu plus loin, et à l'écart également, je vis un autre animal qui ne ressemblait point à ces derniers, mais que la nature avait formé avec plus d'art.

Il portait une toison délicate ; son aspect paraissait fier et courageux de sorte que la fantaisie me prit de le flatter.

Il ne pouvait témoigner la générosité de son cœur : il avait les ongles et les dents enchaînés ; aussi, dans son indignation, semblait-il vouloir éviter tous les regards [...].

J'aperçus ensuite une girafe qui baissait le cou devant chaque personne et à l'un de ses côtés un ours fatigué qui ronflait profondément.

J'aperçus un paon qui, fier de son éclatant plumage, marchait en faisant la roue, et ne se souciait nullement que le monde allât sens dessus dessous.

Plus loin venait un animal dont on ne pourrait dire l'espèce, tant la peau qui couvrait ses épaules était de couleurs variées ; sur sa croupe était perchée une corneille.

Je vis un affreux animal couvert d'un poil roux : c'était un boeuf sans cornes ; ce qui fut cause que je me trompai et que de loin je le pris pour un grand cheval.

J'aperçus ensuite un âne si bicornu qu'il ne pouvait porter, je ne dis pas son bât, mais la moindre charge : sans mentir, on eût dit un concombre au mois d'août.

Je vis un lévrier qui avait la vue gâtée, et auquel Circé aurait attaché le plus grand prix, si, comme un aveugle, il n'eût pas été obligé de marcher à tâtons.

Je vis ensuite un souriceau qui ne pouvait se consoler d'être si petit, et qui, tâchant de faire l'important, poursuivait tantôt un animal et tantôt un autre.

J'aperçus ensuite un braque qui allait flairant tantôt le museau de celui-ci, tantôt l'épaule de celui-là, comme s'il eût été inquiet de son maître [...].

[Puis] un buffle qui me fit une belle peur en me regardant de travers, et en poussant un long mugissement.

J'aperçus ensuite un cerf agité par la crainte, et qui brouillait sa piste de côté et d'autre.

J'aperçus encore sur une poutre une hermine qui ne voulait se laisser voir par aucun oeil ni toucher par aucune main, et qui était tout près d'une alouette. Je vis dans un grand nombre de trous plus d'une centaine de chats-huants, ainsi qu'une oie blanche comme neige, et un singe qui faisait la bouche en cul de poule ³³⁴. »

Pour achever son périple dans cette étable fantastique, qui nous éloigne à grandes enjambées de celle de la Bible, Machiavel parle enfin à un pourceau au

³³⁴ *Ibidem*, p. 74-75.

groin zébré d'immondices, qu'il avait connu auparavant sous forme d'homme. Celui-ci refuse de revenir parmi le monde des humains, fait de présomption. Il rétorque à Machiavel, avec un sens chrétien d'humilité :

« Vous vous imaginez qu'il n'existe d'autre bien que votre espèce humaine et votre valeur ³³⁵. »

Il vaut mieux rester animal, goûter à la vie simple et frugale, fuir les richesses, garder son coeur généreux, fort, invincible, célébrer Vénus rapidement, au lieu d'en être obsédé. Si la nature a donné à l'homme la main et la parole, elle l'a affublé aussi de l'ambition et de l'avarice, « ce qui annule tout bienfait ». La nature avait ainsi le dos large ! Et le pourceau de vouloir rester dans son borborygme. Comme si ce qu'elle apportait suffisait.

Quel sens donner à ce grouillement de bêtes symboliques séparées ou associées ? À ces monstres, à ces croisements de boucs et de lapins, à ce dragon, à cet animal aux dents et griffes enchaînées, à cet autre, innommable, qui portait sur sa croupe une chouette, à ces chats-huants ? Leur présence est-elle simplement moralisatrice comme dans les fables antiques d'Ésope ? Ces bêtes représentent les hommes.

Précisément, on quitte soudain, dans ce XVe siècle finissant, les usages grotesques, illustres et moralisateurs de l'animalité symbolique. On se trouve face à un réservoir de fantastique qui révèle un arrière-monde. L'homme n'est plus qu'un animal. Rien d'autre. L'Apocalypse est proche. Cet être de péché, vauté dans le mal, doit, comme Machiavel le fait dire au pourceau, abandonner sa présomption. On quitte le bestiaire fantastique médiéval, comme le monde de ces dragons toujours vaincus par l'Archange et par la Vierge, placé sous la bannière d'un Dieu tout-puissant et victorieux. L'univers onirique, propice à toutes ces métamorphoses menées par des femmes, est surchargé de sens. La bête n'est plus là pour faire rire ou pour rappeler à l'homme, en trompe-l'oeil, sa bonne humanité. Les animaux, c'est le sens explicite de la parole du pourceau, sont moins sauvages que les hommes. L'homme, lui, est une bête méchante, irréductible. C'est sa vocation générique. Voilà le secret enfoui en lui. L'image de

³³⁵ *Ibidem*, p. 77.

l'animal revalorisé et non plus dénigré lui permet de découvrir enfin sa vraie nature !

Machiavel dépasse là une simple illustration allégorique des hommes de pouvoir, en hiérarchisant les performances de la force, que l'on aurait pu faire correspondre à diverses sortes d'animaux dans une grille d'amplitude. L'étable devient un miroir du monde, une cité inversée, un palais travesti de monstres, d'hommes métamorphosés en animaux, perdus dans une éternité voulue par Circé. Chez Machiavel, contrairement à L'Âne d'or d'Apulée, il n'y a point de retour. Aucun prêtre d'Isis ne parviendra à redonner aux animaux maudits et dégénérés forme humaine.

Le bestiaire, qui n'illustre pas que les comportements de pouvoir mais qui les inclut, intègre une large faune. Il est à la fois personnifiant. Il correspond à un individu particulier mais aussi catégoriel. La classification est proposée autour des défauts, des péchés de chacun. Et toutes les espèces, notamment les plus symboliques pour la magie noire, sont entassées dans l'étable.

La fonction du fantastique est de rappeler, dans ces figures du pouvoir et des péchés transfigurés, comme dans celles de la monstruosité et de la folie, qu'une nature inquiétante, mystérieuse, incontrôlable nous habite. Une nature des profondeurs et des ténèbres. Qui échappe à notre raison et à notre volonté. Quelle leçon d'humilité !

L'Apocalypse de la fin de l'homme

[Retour au sommaire](#)

Commentant les tableaux de Jérôme Bosch, Michel Foucault donne tout son sens à cette inversion des fonctions de l'animalité dans l'univers des représentations de l'an 1500, reprises par Machiavel :

« Dans la pensée du Moyen Âge, les légions des animaux, nommés une fois pour toutes par Adam, portaient symboliquement les valeurs de l'humanité. Mais au début de la Renaissance, les rapports avec l'animalité se renversent ; la bête se libère ; elle échappe au monde de la légende et de l'illustration morale pour acquérir un fantastique qui lui est propre. Et par un étonnant renversement, c'est l'animal,

maintenant, qui va guetter l'homme, s'emparer de lui et le révéler à sa propre vérité. Les animaux impossibles, issus d'une imagination en folie, sont devenus la secrète nature de l'homme ; et lorsqu'au dernier jour, l'homme de péché apparaît dans sa nudité hideuse, on s'aperçoit qu'il a la figure monstrueuse d'un animal délirant : ce sont des chats-huants dont les corps de crapauds se mêlent dans L'Enfer de Thierry Bouts à la nudité des damnés ; ce sont, à la façon de Stéfán Lochner, des insectes ailés, des papillons à tête de chats, des sphinx aux élytres de hannetons, des oiseaux dont les ailes sont inquiétantes et avides comme des mains ; c'est la grande bête de proie aux doigts noueux qui figure sur la Tentation de Grünewald. L'animalité a échappé à la domestication par les valeurs et les symboles humains ; et si c'est elle maintenant qui fascine l'homme par son désordre, sa fureur, sa richesse de monstrueuses impossibilités, c'est elle qui dévoile la sombre rage, la folie infertile qui est au coeur des hommes [...].

Quand l'homme déploie l'arbitraire de sa folie, il rencontre la sombre nécessité du monde ; l'animal qui hante ses cauchemars et ses nuits de privation, c'est sa propre nature, celle que mettra à nu l'impitoyable vérité de l'Enfer ; les vaines images de la niaiserie aveugle, c'est le grand savoir du monde ; et déjà, dans ce désordre, dans cet univers en folie, se profile ce qui sera la cruauté et l'achèvement final. Dans tant d'images – et c'est sans doute ce qui leur donne ce poids, ce qui impose à leur fantaisie une si grande cohérence – la Renaissance a exprimé ce qu'elle pressentait des menaces et des secrets du monde ³³⁶. »

Les politiciens-animaux (ceux de tous les temps) qui surgissent du fantastique machiavélien, révèlent cette pensée de l'Apocalypse, ce pessimisme de la fin de l'homme qui regarde la mort en face et rabaisse la créature voulue par Dieu, la bête des guerres ou de la politique du mal, en dessous des animaux. Comment ne pas frémir devant cette inquiétante métamorphose ?

Machiavel investit là plus qu'une conception « mélancolique » du monde. Son bestiaire dévoile un christianisme millénariste et sombre : celui dont André Chastel a montré la prégnance dans l'atmosphère florentine, même auprès d'un Laurent de Médicis en personne ³³⁷. Les traces identiques que l'on peut observer

³³⁶ Michel Foucault, *Histoire de la folie*, op. cit., p. 31 et 33.

³³⁷ André Chastel, *Fables, formes, figures, I*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2000. Cf. notamment « L'Antéchrist à la Renaissance » et

dans la fresque contemporaines des Actes de l'Antéchrist de Signorelli, sur les murs de la chapelle Saint-Brice de la cathédrale d'Orvieto, sont comme l'écho encore vif de la république chrétienne de l'illuminé Savonarole qui ébranla la Toscane avant de brûler sur le bûcher. Oui, l'Apocalypse était en marche. En Machiavel, comme en Signorelli, résonnent l'Enfer et le Paradis de Dante, mais teintés d'une annonce bien plus redoutable.

Nous voici échoués sur une île battue par les grands vents de la Renaissance. Avec comme lumière, les « visions » de l'auteur du Prince et des Discours, de L'Âne d'or, des Capitoli, de La Mandragore et des Décennales. Elles rejoignent celles des noirs tableaux de Jérôme Bosch.

Comme dans un rêve, à travers cette nuit, on s'éloigne du Machiavel libertin, du dur conseiller des républiques et des princes, de l'humaniste, du paysan, du légat de la diplomatie balbutiante, du rationaliste « moderne ». Il est temps alors de passer de l'autre côté du miroir. De quitter les années 1500. Et de comprendre comment cette pensée, qui fait partie de celles qui ont vu vaciller la raison de l'homme, a alimenté les interprétations ultérieures les plus échevelées.

Du corpus complexe que nous venons d'explorer, empli d'images, de récits, de savoirs multiples qui donnent de l'oeuvre une impression d'incohérence mystérieuse, qu'est-ce qu'ont retenu les philosophes et les politologues d'après 1527 ?

Face au diplomate florentin, symptomatiquement, les boussoles s'affolent. On se heurte en effet à un commentaire controversé qui peut à son tour, comme l'oeuvre elle-même, être traité sous forme de texte unique, au-delà de ses contradictions explicites entretenues par chaque génération de lecteurs.

Le brouillage des approches machiavéliques ou antimachiavéliques de la philosophie, comme les divergences des interprétations machiavéliennes plus scientifiques, apparaît manifeste.

Nous voici face à un nouveau mythe, qui allait prendre parfois la forme d'un procès. Proche de celui intenté au prêtre fou de Florence en 1498...

« L'Apocalypse en 1500 : la fresque de l'Antéchrist à la chapelle Saint-Brice d'Orvieto », p. 167-197.

TROISIÈME PARTIE

LE MYTHE MACHIAVÉLIEN

PHILOSOPHIE POLITIQUE ET « MACHIAVÉLISME »

[Retour au sommaire](#)

Alors que les ouvrages politiques qui rendirent Machiavel célèbre (Le Prince et les Discours sur la Première Décade de Tite-Live) ne furent pas publiés de son vivant, leur retentissement apparut disproportionné après sa mort. Soit que l'on cherchât à le condamner, soit que l'on se réclamât de ses principes. On se trouve là en présence non seulement d'un « travail de l'oeuvre » machiavélienne ³³⁸, mais encore d'un objet de représentation à double face : l'anti-machiavélisme et le machiavélisme. Cette idéologie duale, continue depuis 1527, est repérée en ces termes par Yves Charles Zarka :

³³⁸ Cf. sur l'importance de la question de l'interprétation de l'oeuvre machiavélienne, l'ouvrage de référence de Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre, Machiavel*, Paris, Gallimard, 1972. Cf. aussi, d'Albert Chérel, *La Pensée de Machiavel en France*, Paris, L'Artisan du Livre, 1935.

« [Spinoza et Hobbes] ont fait l'objet de toute une littérature de critique, de condamnation, d'invective, et d'autre chose encore comme l'autodafé de leurs oeuvres. Cependant, on ne peut mettre sur le même plan l'anti-hobbesisme et l'anti-spinozisme avec l'anti-machiavélisme. En effet, malgré les atteintes à leurs oeuvres et à leurs pensées, les deux philosophes du XVII^e siècle n'ont pas fait l'objet d'une critique à la fois aussi permanente et aussi polymorphe que celle de l'oeuvre de Machiavel. La formation rapide de l'anti-machiavélisme [...], le caractère polymorphe qu'il va prendre (moral, politique, religieux, historique, médical, etc.), son contenu parfois entièrement imaginaire et sa durée en font un phénomène historiquement singulier ³³⁹. »

Thomas Berns précise quant à la politisation de ce cas :

« La multiplicité des anti-machiavélismes est à la mesure du nombre d'ennemis qu'a pu se compter le début des Temps Modernes : anglicanisme ou protestantisme ; jésuitisme ou gallicanisme ; tacitisme, scepticisme, fidéisme, athéisme ou même averroïsme... chacune de ces idéologies fut accusée de machiavélisme ; chacune aussi en accusa une autre de l'être. Aucune toutefois ne se revendiqua du machiavélisme, de telle sorte que cet ennemi commun et mouvant auquel Machiavel donna son nom semble rester le grand absent du débat ³⁴⁰. »

L'accusation de machiavélisme qui a fait passer le nom du penseur florentin dans la praxis de la politique, constitue une qualification des actes supposés définir le pouvoir. Quel dirigeant marquant n'a pas été poursuivi un jour de la chose ? Claude Lefort définit ainsi clairement ce fameux « machiavélisme » :

« Peu de maîtres de l'État, sans doute, dans les régimes les plus divers, échappèrent à l'accusation. Elle fut portée contre Catherine de Médicis, Cromwell et Henri VIII, Henri III et Henri IV, Louis XIV, Napoléon I^{er}, Louis-Philippe et Napoléon III, Gladstone, Cavour, Bismarck et nombre de nos contemporains. Elle fut lancée même

³³⁹ Yves Charles Zarka, « Singularité de l'antimachiavélisme », in *L'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1997, p. 8.

³⁴⁰ Thomas Berns, « L'antimachavélisme de Machiavel ou l'indétermination assumée de la loi », in *L'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 31.

contre le gouvernement révolutionnaire en France, en 1793, personnifié dans sa fonction de détenteur du pouvoir. C'est qu'en dépit de leur personnalité propre, les hommes d'État incarnent, aux yeux de leurs adversaires, au moins pendant un temps, la domination malfaisante de l'homme sur l'homme. Ils n'utilisent pas seulement des procédés condamnables qui allient la mauvaise foi, la violence, la ruse ; ils paraissent les agents d'un mal qui transcende l'ordre des caractères et des conduites et tient à la fonction même du gouvernant. Le machiavélisme est le nom de ce mal. Il est le nom donné à la politique en tant qu'elle est le mal [...]. Le personnage de Machiavel, tel qu'il est vu au kaléidoscope ténébreux du machiavélisme, dessine à volonté les figures monstrueuses du mal ³⁴¹. »

Si les ouvrages du Florentin furent discutés d'abord positivement sous forme de manuscrit par des réseaux contemporains d'amis, par des lecteurs officiels, voire des décideurs politiques, très tôt après la mort de l'auteur en 1527, l'éditeur initial, Bernardo Giunta, pourtant encouragé par le cardinal Ridolfi, dédia l'oeuvre au cardinal Gaddi. Il le pria de protéger Machiavel « contre ceux qui pour leur propre cause le déchirent si âprement tous les jours, ignorant que ceux qui enseignent les herbes et les médecines, enseignent dans le même temps les poisons, à telle fin que la connaissance permette de s'en protéger, et qui ne s'aperçoivent pas qu'il n'y a ni science ni art dont les méchants ne puissent faire mauvais usage. Et qui dira jamais que le fer fut découvert plutôt pour tuer les hommes que pour se défendre contre les animaux sauvages ? Assurément personne à ce que je crois ».

Hélas pour l'intéressé, le mythe du machiavélisme, qui fait partie de la « mythologie intellectuelle de l'humanité moderne », constitue une des formes principales de désignation du politique en Occident. Le nom de l'auteur du Prince a déchaîné outrage, malentendus tendancieux, incompréhension. Pourquoi, et d'abord, comment ?

³⁴¹ Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel*, op. cit., p. 76-80.

La mise à l'index catholique et protestante

[Retour au sommaire](#)

Un des premiers à critiquer durement Machiavel, au nom des principes chrétiens, fut en 1535 le cardinal anglais Reginald Polus (*Apologia ad Carolum V super libro de unitate Ecclesiae*). Cet homme d'Église considéra que ses ouvrages étaient écrits « par la main du diable », *Le Prince* étant devenu le livre de chevet de Cromwell, conseiller d'Henri VIII d'Angleterre et partisan de l'anglicanisme. Polus prétendit même que cet ouvrage avait pour intention dissimulée de faire haïr les monarques en les décrivant sous les aspects exagérés de tyrans sans scrupule, faisant ainsi le lit du républicanisme. Apparition précoce d'un Machiavel rusé, républicain caché : interprétation qui fera fureur au XVIIIe mais surtout au XIXe siècle. Polus fut suivi par l'évêque de Cosenza, Ambrogio Cesare Politi (*De libris a christiano detestandis*) dont l'ouvrage perdu parut à Rome en 1552. Dans le siècle des guerres de religion, *Le Prince*, condamné par le pape Paul IV et le Concile de Trente, fut mis à l'Index de la Sainte Inquisition en 1559 (exclusion durable jusqu'au pape Léon XIII). L'Église de la Contre- Réforme, refusa ses passages jugés amoraux et ses critiques contre la religion.

Dès 1560, on menaça d'excommunier ceux qui avaient chez eux toutes les oeuvres de Machiavel. Aucun libraire n'accepta de les vendre sous peine de condamnation. Cependant l'ordre réticulaire des jésuites, hostile certes à la théorie du pouvoir absolu que l'ouvrage semblait défendre, utilisa secrètement *Le Prince* comme manuel de formation « à l'usage des princes et de l'Église », tout en faisant officiellement de la lutte contre le machiavélisme le bréviaire de la bataille contre les Protestants ³⁴².

D'autres écrivains catholiques s'acharnèrent à combattre Machiavel. Ce fut le cas de l'évêque portugais de Silva, Osorius (*De nobilitate christiana*, 1552), qui lui reprocha une sorte de christianisme mystique, païen, démobilisateur, porteur

³⁴² V. Moncini, *Machiavel, Encyclopedia Universalis*, t. 11, édition de 1985.

de schisme, ou encore de Paul Jove (*Elogia virorum litteris illustrium*, Anvers, 1557).

Christian Bec résume ainsi ces attaques liées à la Contre-Réforme :

« Détester et éliminer Machiavel : les bases du grand procès catholique contre Machiavel sont posées. Elles procèdent de la volonté de combattre l'anticléricalisme affiché par le Secrétaire ³⁴³. »

Les défenseurs de la monarchie française comme certains Italiens témoins du massacre de la Saint-Barthelémy, reçurent les premières traductions de l'oeuvre en latin puis en français, encouragées par Catherine de Médicis, la Florentine. Celle-ci, imbue de Machiavel ou accusée de l'être par les élites de la cour comme par un anti-machiavélisme populaire, canalisa vers son compatriote une haine anti-italienne durable en France, alimentée de surcroît par une ferveur gallicane nouvelle, antiromaine et antipapale, étayée par une aversion pour le mercantilisme de la péninsule. Des défenseurs de Machiavel s'opposèrent aux idées dominantes, suivis par certains des « politiques » de la fin de ce XVI^e siècle tourmenté, tel Jean de La Taille (*Le Prince nécessaire*, 1572) ou Juste-Lipse (*Politicorum, sive civilis doctrinae libri*, Lyon, 1590, traduction française à Paris en 1598). Cependant en dehors de Machiavel, voire contre lui, de nombreux traités poursuivirent la morale politique augustinienne et thomiste en y mêlant un humanisme néo-platonicien.

À la suite de l'*Institution du prince chrétien* d'Érasme publiée en 1515, ce fut le cas de certains passages de l'oeuvre de Rabelais, de l'*Institution du prince* de Guillaume Budé (1547), de l'*Histoire* de Chelidonium Tigurinus sur l'institution des princes chrétiens et origine des royaumes de Bouaistuu (1556), du *Prince* d'Étienne Pasquier (1560), qui déclara Machiavel « digne du feu », de l'*Institution pour l'adolescence du Roi Très Chrétien* de Ronsard (1562)... Intentions identiques chez Michel de L'Hôpital (*De la Réformation de la justice*, 1566), chez Icot (1563), chez Pietre (1566), chez de Belleforest (1569), chez d'Espence, chez Jean de La Madeleine... Auteurs mineurs et oubliés qu'efface Jean Bodin (*Six livres de La République*, 1576), critique explicite lui aussi d'un Machiavel qui aurait conseillé aux princes des « règles d'injustice ». Même si

³⁴³ Christian Bec, *Machiavel, op. cit.*, p. 385.

Bodin reconnaît que le Florentin fut un des grands historiens de la matière politique. À la suite, Hurault, Rivault de Flurance, Regnault d'Orléans dénigrèrent l'auteur maudit. Montaigne, dans ses Essais, plus prudent, dénoncera l'immoralisme politique tout en reconnaissant sa réalité humaine. Mais son ami bordelais, La Boétie, dans le *Contr'Un* (1574), aux accents conformistes, fit du Machiavel sans le savoir (et sans le citer), en décrivant les rouages, les ruses, les moyens violents de toute tyrannie.

Dans l'ensemble de l'Europe, en contre-poids à la Réforme protestante, des *Traités des Princes* pullulèrent pour rappeler les vertus chrétiennes de la monarchie catholique, tant en Italie, en Allemagne, en Suisse, qu'en Espagne ³⁴⁴. Le monde protestant quant à lui, porteur d'un christianisme rénové, conspua dans le même sens l'oeuvre machiavélique. Il vit en elle une des justifications possibles sur le plan moral et politique du terrible massacre de la Saint-Barthélemy.

Par ses critiques de la dégénérescence de la Curie romaine, par son plaidoyer pour la liberté républicaine, Machiavel aurait pu fournir à des hérétiques, à des réformés, à des Italiens en exil, un repère pour une réforme anticatholique. Pourtant, les luthériens puis les calvinistes, au nom d'une religion assez contradictoire dans ses positionnements par rapport aux autorités politiques, haïront tout autant l'auteur du Prince.

Favorables aux théories scolastiques de la souveraineté du peuple, les calvinistes français adoptèrent un anti-machiavélisme méthodique avec la publication en 1576 du pamphlet d'un président au Parlement de Grenoble, Innocent Gentillet : *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en paix un royaume, contre N. M. le Florentin*. Cet ouvrage anti-italien, défenseur d'un roi religieux, qui connut plusieurs publications et visait les auteurs du crime politique de la Saint-Barthélemy, vit en Machiavel un chantre de la renaissance du matérialisme antique, un auteur qui avait semé « l'athéisme et l'impiété », un conseiller occulte de la terrible Catherine de Médicis. Le huguenot Gentillet, comme plus tard le jésuite Possevino, traitera même Machiavel, injure suprême, de « Turc » et de « Mahométan », en l'accusant tout à la fois de « mépris de Dieu,

³⁴⁴ Cf. Albert Chérel, *La Pensée de Machiavel en France*, op. cit.

de perfidie, de sodomie, tyrannie, cruauté, pilleries, usures étrangères et autres vices détestables ³⁴⁵ ».

Un « infidèle » en quelque sorte ! Même son de cloche en 1579-1581, dans le pamphlet de Junius Brutus (Du Plessis-Mornay ou Hubert Languet ?) sur La Puissance légitime du prince sur le peuple et du peuple sur le prince, fustigeant ouvertement « les mauvaises pratiques, conseils pernicioeux, fausses et pestifères maximes de Nicolas Machiavel Florentin », transformé en théoricien de la tyrannie. Ces diatribes furent reprises par le capitaine protestant La Nouë (Discours politiques et militaires, 1587) et par de Gravelle (Politiques royales, 1596), qui crurent voir dans la lecture de Machiavel une des principales causes de l'athéisme français ³⁴⁶. Est-il encore possible de parler du « siècle de Machiavel » ou du « moment machiavélien » pour désigner la période ? La cabale contre Machiavel allait-elle persister au siècle de la Raison ?

Le purgatoire du siècle de la Raison

[Retour au sommaire](#)

Malgré les interdictions et la mise à l'Index de l'Inquisition, les oeuvres de Machiavel furent rééditées à maintes reprises au XVIIe siècle. Traduites au moins huit fois en latin et en français entre 1572 et 1600, elles allaient l'être au moins dix-sept fois entre 1600 et 1646 ³⁴⁷. Henri-Jean Martin écrit à ce propos :

« Machiavel semble exercer une véritable fascination et ses théories et leur moralité suscitent d'innombrables controverses ³⁴⁸. »

³⁴⁵ L'oeuvre de Gentillet a été rééditée par Émile Rathé, Genève, Droz, 1968.

³⁴⁶ Cela est confirmé par Georges Minois, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Fayard, 1998, p. 142.

³⁴⁷ Étienne Thuau, *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Paris, éditions de l'Institut français d'Athènes et Armand Colin, 1966, p. 54 sq.

³⁴⁸ Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle*, Paris, Genève, Droz, 1969, t .I., p. 217.

À la suite de l'école italienne de la « Raison d'État », avec l'émergence assez lente et inégale selon les pays de la pensée rationaliste, l'art de la politique saisi par les intellectuels florentins séduisit progressivement les penseurs et les praticiens du pouvoir. Une inversion passagère apparaît dans l'interprétation du machiavélisme. De conspué, celui-ci fut, sinon valorisé, du moins pris au sérieux. À chaque période de crise du XVII^e siècle, lors de la chute de Charles I^{er} en Angleterre, lors de la Fronde en France, l'oeuvre de Machiavel fut réactivée un temps, critiquée, récupérée, « vivant dans et par ses ennemis » (Christian Bec). Et, comme le souligne Claude Lefort, son influence dépasse ses ouvrages sur la scène européenne. Souvent utilisée sans être citée, elle alimente des débats plus larges que les propos de son inspirateur. Par exemple sur la nature de l'État monarchique, opposé au despotisme oriental, ou bien sur les questions militaires (armée de mercenaires ou armée de métier ?) qui ont accaparé la réflexion du Florentin.

N'entrons pas ici dans la polémique interprétative concernant le cardinal de Richelieu. Selon Étienne Thuau, ce grand homme d'État fut pour l'essentiel « un disciple de Machiavel ». À l'inverse, l'historien allemand Jörg Wollenberg considère et démontre que ce jugement reste passablement lacunaire ³⁴⁹. Faut-il rappeler la primauté pour le Richelieu des Maximes d'État, de l'intérêt politique séparé de la morale, des « affaires d'État » sur le droit ? Cela même si ce chancelier-cardinal, pacifiste à sa manière, passionné de bibliothèque et de vieux traités politiques, disciple humaniste de l'École de Salamanque, avait personnellement rédigé un ouvrage sur La Perfection du chrétien ? Au-delà des préceptes très catholiques de son Testament politique, qui porte sur « la puissance du prince » en sa seconde partie, Richelieu, séparant en gallican la politique de la tutelle papale, commandita une Apologie pour Machiavel par le chanoine Machon, inachevée à sa mort (et publiée seulement au XIX^e siècle). Ce texte fait de Machiavel un chrétien dont l'oeuvre fut déformée par les protestants et les jésuites. Machon, très monté contre ces derniers, écrivit de façon dissonante par rapport aux philistins de l'autre bord :

³⁴⁹ Étienne Thuau, *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, op. cit. ; Jörg Wollenberg, *Les Trois Richelieu. Servir Dieu, le Roi et la Raison*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1995, traduit par Édouard Husson.

« Machiavel abhorre l'irréligion, et rejette la perfidie. Il ne peut souffrir l'ambition déréglée, et condamne partout le vice, la cruauté et la tyrannie. Il élève la religion et la piété par-dessus toutes choses, il en fait la base et l'unique appui des États. Bref, il n'y a rien de religieux dedans la morale, rien de saint dans la politique ni de sacré et de révérent parmi les hommes, qu'il ne prêche et qu'il ne conseille, avec ferveur, justice et piété ³⁵⁰. »

Mazarin, cet « illustrissime faquin » à « la malhonnêteté si humaine », qui « voulait toujours tromper », récupéra à sa manière l'analyse machiavélique. Dans le *Bréviaire des politiciens* ³⁵¹, publié à Cologne sans nom d'auteur en 1684 – qu'on lui attribue –, le cardinal enseigne la façon de se défendre et de faire carrière dans un monde de princes et de grands dévergondés, amoraux en politique. Simulation, dissimulation, secret, suspicion, prudence, ruse, deviennent des comportements normalisés sur la scène politique d'alors comme dans les coulisses du pouvoir. La Raison d'État est en marche, et le bibliothécaire privé de Mazarin, Gabriel Naudé, la théoriserait en 1639 dans ses *Considérations politiques sur les coups d'État* ³⁵². Dans ce traité des moyens de pouvoir, Naudé cite à quatre reprises Machiavel. Il défend ce qu'il croit être sa pensée et un auteur dont les ouvrages sont interdits, mais dont « la doctrine ne laisse pas d'être pratiquée par ceux mêmes qui en autorisent la censure et la défense ».

À l'inverse des théoriciens de la Raison d'État, les moralistes et les philosophes français de la première moitié du XVII^e siècle, défenseurs de la monarchie, refouleront Machiavel d'un seul cœur comme les « politiques » catholiques du siècle précédent. Une des contradictions du mythe Machiavel surgit. Alors qu'on lui prête une défense pragmatique et cynique du pouvoir absolu des monarques-tyrans, les défenseurs de la monarchie chrétienne le rejettent sans appel. Ce fut le cas de d'Aubigné, de Malherbe, de Di Vair, de

³⁵⁰ Albert Chérel, *La Pensée de Machiavel en France*, op. cit., p. 80. Cf. également Étienne Thuau, *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, op. cit., p. 334-350.

³⁵¹ Cardinal Mazarin, *Bréviaire des politiciens*, traduit du latin par François Rosso, Préface d'Umberto Eco, Paris, Arléa, 1996.

³⁵² Gabriel Naudé, *Considérations politiques sur les coups d'État*, préface de Louis Marin, « Pour une théorie baroque de l'action politique », Paris, Les éditions de Paris, 1988.

Charron, de Vauquelin, de De Boyvin, de Matthieu, de Pasquier, de Mayerne Turquet, de De Bellendene, d'Espagnet, de Vincent Cabot le Toulousain, de Silhon, de Béthune, de Balzac, de Corneille, de Godeau, de Menard, de Scudéry, de Rotrou...

Descartes, quant à lui, pose problème. Il apparaît difficile de résumer sa pensée politique personnelle. N'a-t-il pas fait référence, dans son raisonnement célèbre de la première Méditation, à ce « malin génie, non moins rusé et trompeur que puissant qui a mis toute son industrie » à le tromper lui-même aux détours de ses rêveries philosophiques ? Dans une correspondance avec la princesse palatine Élisabeth cependant, il discute dans le détail *Le Prince*, seul ouvrage auquel il fait référence ³⁵³. Certains préceptes lui semblent « fort bons ». Entre autres celui qu'un prince doit toujours éviter la haine et le mépris de ses sujets, et celui que l'amour du peuple vaut mieux que les forteresses. Mais Descartes reproche à Machiavel de n'avoir pas distingué les souverains légitimes des tyrans usurpateurs. Il écrit clairement à ce sujet :

« Comme en bâtissant une maison dont les fondements sont si mauvais qu'ils ne sauraient soutenir des murailles hautes et épaisses, on est obligé de les faire faibles et basses, ainsi ceux qui ont commencé à s'établir par des crimes sont ordinairement contraints de continuer à commettre des crimes. »

Le mal entraîne le mal. Descartes, hostile à tout « précepte tyrannique », refuse encore que l'on soit haï pour des actions quel que soit leur but, que l'on ruine un pays pour en rester le maître, que l'on exerce des cruautés à condition de le faire promptement, qu'on simule, qu'on ne tienne pas sa parole au-delà de l'utilité de le faire, et que pour régner, on se dépouille de toute humanité en devenant « le plus farouche des animaux ».

Le conseiller de la princesse reconnaît cependant la réalité de certains comportements politiques bien décrits par Machiavel. Notamment l'attitude prudente et déterminée que l'on doit manifester à l'encontre des ennemis contre

³⁵³ René Descartes, *Lettres de Monsieur Descartes où sont traitées plusieurs belles questions touchant la morale, la physique, la médecine et les mathématiques*, t. I, Paris, Charles Angot, 1667, Lettre XIII, p. 50-56.

lesquels « on a quasi permission de tout faire ». Il parle là soudain comme Machiavel. Il ajoute, afin d'appuyer sa démonstration :

« Même je comprends sous le nom d'ennemis tous ceux qui ne sont point amis ou alliés, pour ce qu'on a droit de leur faire la guerre quand on y trouve son avantage, et que, commençant à devenir suspects et redoutables, on a lieu de s'en défier. »

Pour Descartes, rien n'est mauvais dans les Discours sur Tite-Live. Il partage ce sentiment machiavélien :

« On doit supposer que les moyens dont le prince s'est servi pour s'établir ont été justes, comme, en effet, je crois qu'ils le sont presque tous ; car la justice entre les souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers ; et il semble qu'en ces rencontres Dieu donne le droit à ceux auxquels il donne la force. »

Réactionnaire, considérant finalement que tout prince est le représentant de Dieu sur terre, Descartes rejette « une espèce de tromperie » contraire à toute société :

« Feindre d'être ami de ceux qu'on veut perdre, afin de les pouvoir mieux surprendre. »

À l'inverse, un prince doit garder sa parole envers ses amis et ses alliés. Si sa perte est en question, il peut cependant s'abriter derrière le droit des gens qui le dispense alors de sa promesse. Il doit aussi conserver sa foi. Un prince avisé ne peut s'allier qu'à des voisins moins puissants que lui. Il doit se montrer prudent. D'où ce conseil machiavélien, comme si Descartes, fasciné, reprenait par mimétisme les propos de celui qu'il critique :

« Quelque fidélité qu'on se propose d'avoir, on ne doit pas attendre la pareille des autres, mais faire son compte qu'on en sera trompé, toutes les fois qu'ils y trouveront leur avantage. »

Un prince doit se méfier des « Grands », enclins à former des partis contre lui. Il doit les dominer, et au besoin les abaisser s'ils sont déterminés à « brouiller

l'État » (« tous les politiques sont d'accord »). Pour les sujets ordinaires, le prince doit éviter leur haine, leur mépris, observer la justice qui leur correspond, ne pas les punir trop rigoureusement, ne pas les gracier de façon trop indulgente. Il lui faut encore assumer les honneurs de son rang, sans plus, ne rendre public que ce qui est nécessaire et unanime concernant « ses plus sérieuses actions ». Qu'il s'entoure des conseils les plus divers, car il ne peut tout voir lui-même, en assumant ce qu'il doit résoudre, même les choses nuisibles. Sinon on le jugerait « léger et variable ». Et Descartes de critiquer le chapitre XV en lançant cette formule bien à lui :

« Pensant qu'un homme de bien est celui qui fait tout ce que lui dicte la vraie raison, il est certain que le meilleur est de tâcher à l'être toujours. »

La raison veut qu'en cas d'intérêts divergents, un prince équitable accorde quelque chose à chaque partie en présence. Le philosophe précise cependant :

« On ne doit pas entreprendre de faire venir tout d'un coup à la raison, ceux qui ne sont pas accoutumés de l'entendre ; mais il faut tâcher peu à peu, soit par des écrits publics, soit par les voix des prédicateurs, soit par tels autres moyens, à la leur faire concevoir. Car enfin le peuple souffre tout ce qu'on lui peut persuader être juste, et s'offense de tout ce qu'il imagine d'être injuste. Et l'arrogance des princes, c'est-à-dire l'usurpation de quelque autorité, de quelques droits, ou de quelques honneurs qu'il croit ne leur être point dus, ne lui est odieuse que pour ce qu'il la considère comme une espèce d'injustice. »

Descartes s'oppose enfin à la préface de Machiavel qui pense que pour mieux voir une montagne on doit se trouver dans la plaine. En matière politique, à l'inverse, quand on tient le crayon pour dessiner les choses du pouvoir, on ne peut connaître les motifs réels des actions des princes à moins d'être prince soi-même ou bien membre de leur entourage, participant à leurs secrets.

Façon de terminer une lettre d'un simple sujet à une princesse par cette pirouette :

« Je mériterais d'être moqué si je pensais pouvoir enseigner quelque chose à Votre Altesse. »

Dans sa réponse, Élisabeth prit, elle, la défense de l'auteur du Prince, contre les réserves de Descartes.

L'anti-machiavélisme français poussera plus loin, au moment de la Fronde, les critiques suscitées contre l'Italien Mazarin (un compatriote !), d'autant qu'en 1648, un traducteur latin du Prince à Leyde avait fait remarquer qu'une « foule de bons esprits regardaient comme responsable des maux de la Chrétienté Machiavel, et Machiavel seul ³⁵⁴ ». Le parlementaire et gallican Claude Joly, dans sa mazarinade brûlée par le bourreau (Recueil de maximes véritables importantes pour l'institution du roi, 1652) se défoulera contre ce cardinal disciple du Florentin, qui séparait la politique et la piété chrétienne, la conscience des affaires d'État de celle des affaires particulières.

Machiavel devint un peu, dans le XVII^e siècle européen, un catalyseur de l'analyse du pouvoir autour de la question des relations entre morale et politique comme de celle de la construction de la souveraineté de l'État. Les penseurs anglais furent, eux, certainement influencés par la satire du machiavélisme perpétuée par le théâtre élisabéthain ³⁵⁵, et marqués aussi par l'oeuvre de l'ami d'Érasme, Thomas More. L'anti-machiavélisme se défoula, comme sur le continent, chez Barclay (De potestas papae, 1600), Fitz-Herbert (The Second Part of a Treatise concerning Policy and Religion, 1610), Hobbes (De Cive, 1642), Jean Milton (Defensio pro populo anglicano, 1651). Tous se démarquèrent globalement de l'oeuvre ou l'ignorèrent. Mais d'autres, comme Bacon (Essais politiques et moraux, 1619), Harrington, Bovey... perpétuèrent en Angleterre l'image d'un Machiavel républicain ³⁵⁶.

Les penseurs espagnols, la plupart rattachés à l'École jésuitique (Bellarmin, Mariana, Suarez, Possevino, le Père Contzen, le Père Marquez, Jean de Sainte-Marie, Baltasar Gracian, de Nisseno, de Marnix, Saavedra Faxardo...) s'opposèrent au nom de la défense du pape, de l'Église et des principes politiques

³⁵⁴ Albert Chérel, La Pensée de Machiavel en France, op. cit., p. 121.

³⁵⁵ Cf. Claude Lefort, Le Travail de l'oeuvre. Machiavel, op. cit., p. 85-87.

³⁵⁶ *Ibidem*, p. 103-104. Lefort cite l'ouvrage de référence de G. Procacci, *Studi sulla fortuna del Machiavelli*, Rome, 1965, de même que celui de F. Raab, *The English Face of Machiavel. A changing interpretation 1500-1700*, Londres, Toronto, 1964.

chrétiens, à la théorie de la Raison d'État attribuée à Machiavel. Cette idée diabolique constituait la perte des princes, des royaumes et des empires. La Compagnie de Jésus, toujours ambivalente, fit à nouveau hypocritement condamner le Florentin par le Père Garasse (*Doctrine curieuse des beaux esprits*, 1623). Ce porte-plume de la confrérie vit en lui un impie et l'inspirateur des « libertins ». L'ordre lancera sans cesse contre Machiavel des « persécutions maniaques » et alla jusqu'à faire brûler son effigie à Ingolstadt en 1615 !

Les continuateurs de la pensée politique italienne du XVI^e siècle, soit pro-soit anti-Machiavel, furent traduits et lus avec intérêt en Europe. Mais, en dehors de Scioppius (*Poedia politicae*, 1613), premier véritable défenseur du Florentin, ou du Vénitien Fra Paolo Sarpi (*Le Prince*, Venise, 1615), la plupart des auteurs italiens, entre les deux siècles, se situèrent dans la lignée de la théorie classique des principes chrétiens.

Ce sera le cas, à la suite de François Guichardin, hostile aux idées de son ami et de celui de son frère Louis³⁵⁷, du Vénitien Paruta, d'Ammirato, de Campanella, de Zecchi, de dom Ventura, de Sirturi, de Scribani, de Caraccioli, de Sarpi, influencés par les jésuites (dont Giovanni Botero, Antonio Possevino, Tommaso Bozio, Gian Lorenzo Lucchesini, Famiano Strada, Tehofilo Raynaud, Vanozzi, Zoccolo, Valeriano Castiglione, Lucchesini...). Tous accusèrent l'auteur du *Prince* d'avoir séparé la politique de la morale³⁵⁸.

³⁵⁷ Cf. Paul Janet, *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, Paris, Alcan, 1887, t. I, p. 542-547 ; Félix Gilbert, *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XVI^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1996 ; François Guichardin, *Ricordi. Conseils et avertissements en matière politique et privée*, Paris, éditions Ivrea, 1998 ; François Guichardin, *Considérations à propos des Discours de Machiavel*, Paris, L'Harmattan, 1997.

³⁵⁸ Sur l'Italie, on lira avec profit dans l'ouvrage bruxellois précité, *L'antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, les articles d'A. Enzo Baldini, « L'antimachiavélisme en Italie au début de la littérature de la raison d'État » (p. 15-30) et de Gianfranco Borrelli, « Parcours et raisons de l'anti-machiavélisme dans la culture politique napolitaine de Campanella à Vico » (p. 43-53), de Michel Senellart, « La critique de Machiavel dans les *Discorsi sopra Tacito* (1594) d'Ammirato » (p. 105-119), Silvio Suppa, « Parcours de l'antimachiavélisme : les Jésuites italiens, l'interprétation prudente d'Amelot de La Houssaye » (p. 122-139).

De même, en Hollande, à la suite du jésuite Pedro de Rivadeneira (Traité de la religion et des vertus, 1595), qui affirma que le machiavélisme était pire que les hérésies, Grotius, dédicataire à Louis XIII son *De jure belli et pacis* (1625), arminien persécuté, juriste chrétien, théoricien du droit naturel fort d'une grande culture antique, rejeta Machiavel sans le citer une seule fois ³⁵⁹.

Ainsi l'âge baroque, malgré les théoriciens de la Raison d'État modérés ou cyniques, diabolisa Machiavel. Le peintre du pouvoir fut de façon récurrente traité d'hérétique, d'athée, de satanique. Claude Lefort résume ainsi cette matrice essentielle du mythe :

« Aux yeux du plus grand nombre Machiavel est une incarnation de Satan. C'est que le mal ne peut que se nommer Satan. On répète donc qu'il s'est échappé des enfers pour la perdition du genre humain ; on se plaît à le présenter comme un esprit qui erre de nation en nation pour semer la ruine ; on tourmente son nom pour lui faire avouer son origine démoniaque ; en Angleterre on confond son prénom et un sobriquet donné au diable ; on s'habitue à nommer machiavélique ce qu'on appelait autrefois diabolique ³⁶⁰. »

Avec le développement de l'absolutisme français antipapal et anti-italien, Machiavel continua d'être tantôt critiqué à cause de son immoralisme supposé, tantôt récupéré par les conseillers des princes nationaux, par les auteurs de maximes et de réflexions, chrétiens dans l'âme ou courtisans flatteurs du souverain. Si Bossuet le lut, possédant ses oeuvres complètes, en tant que défenseur de l'absolutisme catholique d'un roi « paternel » au service de « son » peuple, il éluda les préceptes de la « Raison d'État », ne cita ni ne commenta l'oeuvre sulfureuse. À l'inverse, le seul théoricien qui semble l'avoir ménagé tout

³⁵⁹ Pour plus de détail, cf. l'article d'Aline Goosens, « Machiavélisme, antimachiavélisme, tolérance et répression religieuses dans les Pays-Bas méridionaux (seconde moitié du XVI^e siècle) », in *L'antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 71-83.

³⁶⁰ Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel*, op. cit., p. 87-88.

en le critiquant et en l'intégrant dans une glorification de l'absolutisme est un des commentateurs louis-quatorziens du Prince, Amelot de La Houssaye ³⁶¹.

Ce diplomate prudent, féru de secret, mesuré dans son langage comme tous les membres de son corps, un temps en poste à Venise, se fit le défenseur de son collègue diplomate Machiavel. Dans la préface d'un Prince traduit de façon parfois infidèle (en 1683 à Amsterdam), il admit le caractère nécessaire des principes machiavéliens, inspirés selon lui par la lecture de Tacite. Mais il s'offusqua des interprétations déformantes de l'ouvrage. Il suivit là l'autre diplomate auteur d'un traité célèbre sur son art, Abraham de Wicquefort (*L'Ambassadeur et ses fonctions*, La Haye, 1677). Celui-ci, qui considérait que les oeuvres de Machiavel apparaissaient fort utiles aux hommes de sa profession, malgré quelques passages « peu orthodoxes », défendit en ces termes le Florentin, « contre le pédantisme » habituel :

« Il faut supposer qu'il dit presque partout ce que les princes sont et non ce qu'ils devraient faire ; et s'il mêle quelques fois des maximes qui semblent être incompatibles avec les règles de la religion chrétienne, c'est pour faire voir comment les tyrans et les usurpateurs en usent, et non comment les princes légitimes en doivent user. Je suppose que l'ambassadeur a un fonds d'honneur et qu'il a ses lumières qui lui feront voir la différence du bon et du mauvais et qui lui feront prendre connaissance de l'un et de l'autre pour embrasser le premier et pour rejeter le second. »

Il est vrai que dans la pratique, la politique du Roi-Soleil, qui sembla à maints contemporains secrète, complexe, cupide, vicieuse et glorieuse tout à la fois, semblait contaminée par les « pernicieuses maximes du détestable Machiavel ». Ce fut l'avis de Racine, de LaFontaine, mais aussi de nombreux protestants du Refuge, pourchassés par les Dragons du roi, voire celui de divers exilés libertins. Louis XIV passait pour un disciple du « vieux Nicolas de Florence », hypocrite, dissimulateur, belliqueux, cruel. Ces critiques furent répétées par l'abbé Claude Fleuri qui lança à Machiavel, ouvertement :

³⁶¹ Cf. l'article de Silvio Suppa, « Parcours de l'antimachiavélisme : les jésuites italiens, l'interprétation prudente d'Amelot de La Houssaye », in *L'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 122-139.

« Levez donc le masque, et avouez que vous n'enseignez pas la politique, mais la tyrannie. »

Critique identique chez Fénelon, hostile à la fourberie de nombreux rois et à l'absolutisme de Versailles déformé par les « fausses maximes de la politique moderne de Machiavel et autres ». Et le moraliste de dénoncer durement, dans sa Lettre à Louis XIV – un des écrits politiques les plus terribles de l'histoire de France –, les égarements d'un monarque élevé par Mazarin, oublieux « de la justice et de la bonne foi », qui sera aussi conspué dans *Télémaque* puis dans *L'Examen de conscience*.

En plein absolutisme, quelques voix isolées prolongèrent la prudence d'Amelot de La Houssaye et d'Abraham de Wicquefort. Bayle, dans son Dictionnaire, en lui consacrant un article, tenta de comprendre les analyses de Machiavel que l'on ne pouvait rendre responsable des faits qu'il avait décrits en son temps. Il condamna les excès de l'anti-machiavélisme catholique tout en considérant, d'accord avec le Florentin, que les chrétiens qui appliquaient fidèlement leurs principes en bons « pèlerins qui tendent au Ciel », étaient incapables de résister à un ennemi déterminé. Tout cela pour prêter à Machiavel une idée qui fera son chemin au XVIII^e siècle : le christianisme se montrait incompatible avec la royauté et le gouvernement des États. La leçon fut loin d'être retenue par le penseur républicain Locke, qui dans ses deux *Traité du Gouvernement* (1679-1683) ne cite pas le Florentin. Mais elle le sera par Spinoza, premier grand théoricien de la liberté, qui considère Machiavel comme un sage « des plus perspicaces », attaché au même principe que lui dans ses *Discours sur Tite-Live*. Dans le paragraphe 7 de son *Traité de l'autorité politique*, il écrivit sur le fait qu'une masse libre doit à tout prix se garder de confier son salut à un seul chef ou à un prince consacré :

« Cette dernière intention est, quant à moi, celle que je serais porté à prêter à notre auteur. Car il est certain que cet homme si sagace aimait la liberté et qu'il a formulé de très bons conseils pour la sauvegarder ³⁶². »

³⁶² Spinoza, *OEuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1954, p. 1008.

Cette phrase, qui mettait en avant explicitement le mot de liberté, fut occultée dans certaines traductions contemporaines de l'oeuvre spinozienne (notamment hollandaise). Elle préfigurait les positions du siècle suivant, plus libéral et hostile à l'absolutisme, au jésuitisme, ou encore aux positions de la Contre-Réforme. Elle était aussi plus proche du Machiavel des Discours que de celui du Prince, même si des voix anti-machiavéliennes traditionalistes poursuivirent leur cabale.

Les Machiavel des Lumières

[Retour au sommaire](#)

Dans un sens réactionnaire fut publié en 1739 puis en 1741, à La Haye, Londres et Amsterdam, un opuscule intitulé : *Antimachiavel* ou *Essai de critique sur Le Prince de Machiavel*. Sans nom d'auteur, avec, chez deux éditeurs, cette mention : « publié par M. de Voltaire ». Dans sa préface, le philosophe français, célèbre dans toute l'Europe, présentait cet écrit mystérieux comme une réfutation rédigée par « une de ces grandes âmes que le ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu par leurs préceptes et par leurs exemples ». Plusieurs éditions se succédèrent, mais on n'apprit que plus tard le nom de l'auteur : le prince héritier du royaume de Prusse, Frédéric, qui avait engagé le 31 mars 1738, à la suite d'une correspondance avec Voltaire, la rédaction de pensées sur Machiavel. Dans son *Essai sur les moeurs*, Voltaire, prompt à des revirements intellectuels, n'avait-il pas flatté le Florentin, auteur de *La Mandragore* ? Devenu roi, Frédéric II de Prusse fit cependant arrêter la publication de son ouvrage à succès. Puis il se brouilla avec Voltaire, notamment parce qu'il avait décidé de mettre lui-même en pratique les préceptes machiavéliens ³⁶³. On ne trouve rien de bien nouveau dans cet essai littéraire d'abord encouragé, voire remanié, par un Voltaire flagorneur, puis méprisé par un serviteur des grands échaudé à la suite d'une fâcherie qu'il n'avait su prédire. Machiavel, selon le prince allemand, était un corrupteur de la politique, un cynique, un défenseur de la tyrannie des Borgia, un sophiste monstrueux, auteur d'un des « ouvrages les plus dangereux qui se soient répandus dans le monde ». Le futur roi révéla cependant une vexation qu'il ne pouvait accepter : Machiavel avait traité l'ensemble des princes en ne prenant des exemples que parmi des tyrans corrompus. Il déclara ingénument, avant de se

³⁶³ Cf. sur ce point l'ouvrage daté de Charles Benoist, *Le Machiavélisme de l'antimachiavel*, Paris, Plon, 1915. Cf. également l'article de Roland Mornier, « Les Ambiguïtés du machiavélisme au XVIIIe siècle français », in *L'Antimachiavélisme*

de la Renaissance aux Lumières, op. cit., p. 97-103.

contredire dans sa politique royale comme dans ses futures Lettres philosophiques sur l'amour de la patrie :

« Il y ainsi une injustice criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ses membres. »

L'abbé de Saint-Pierre, dans des réflexions sur l'Antimachiavel de Frédéric II, poursuivra la diatribe contre le « petit esprit » de Florence. Il sera suivi par d'autres, comme le lieutenant général de police d'Argenson, hostile à la réduction de la politique à un phénomène « mystérieux ». Si l'on retrouve des refrains anti-machiavéliens identiques chez divers auteurs anglais, allemands, ou hollandais des Lumières, les philosophes français qui contribuèrent à ébranler le système absolutiste, en dehors de Voltaire, défendirent des positions différentes sur Machiavel, dans la continuité de l'opinion de Spinoza.

Montesquieu cita peu l'auteur florentin. Mais il le considéra comme « un grand esprit », préférant de lui les Discours ou l'Histoire de Florence au Prince. Il reprocha à Machiavel de ne pas avoir tenu compte de la légitimité d'un gouvernement et considéra les préceptes du Prince comme « futiles, dangereux et même impraticables ». Il lui emprunta, comme à Aristote ou à Polybe, certaines typologies, ses descriptions comparatives des lois ou des formes de gouvernement, certains éléments de son analyse positive des pratiques des gouvernants et des dirigés, l'idée du caractère positif des luttes entre les forces sociales et politiques. En érudit dilettante, sans citer toujours ses sources, pour la première fois depuis Spinoza, en séparant lui aussi la politique, qui a ses « lois » propres, de la religion, Montesquieu poursuivit pourtant à sa manière l'oeuvre de Machiavel. Au lieu de la réduire à un ramassis de préjugés ou de la combattre comme les anti-machiavéliens primaires.

Les encyclopédistes, eux, se montrèrent partagés. Mably, dans les Entretiens de Phocion, fusionne politique et morale, refuse la ruse, l'injustice, la force. Diderot, après des hésitations ³⁶⁴, critiquant un auteur qui avait vulgarisé « l'art de tyranniser », affirma dans l'article Machiavélisme de l'Encyclopédie, que

³⁶⁴ Roland Mortier, « Les ambiguïtés du machiavélisme au XVIIIe siècle français », in *l'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 99-100.

l'Italien n'avait fait qu'avertir ses concitoyens parfois trompés sur le sens de l'oeuvre, des dangers d'un prince non conforme à ses descriptions (« Ils prirent une satire pour un éloge »). Diderot suivit là la théorie du « républicain masqué », émise par le cardinal Polus en 1535. Mais aussi l'opinion du chancelier Bacon pour qui Machiavel, n'ayant rien à apprendre aux tyrans qui savaient ce qu'ils avaient à faire, s'était contenté de mettre en garde le peuple contre leurs exactions en les décrivant tels qu'ils étaient.

D'autres auteurs de l'Encyclopédie prirent des positions différentes. Marmontel accepta le cynisme politique. Helvétius considéra que l'intérêt était l'« unique moteur » des actes humains, et donc notre « vérité morale ». Idée originale : selon lui, Machiavel avait été dépassé par saint Thomas dans son Commentaire sur la Ve des Politiques d'Aristote en ce qui concernait l'analyse de la tyrannie. À l'inverse, le baron d'Holbach, qui dédia son Éthocratie au bon roi Louis XVI, « monarque juste, humain, bienfaisant, ami de la vérité, de la vertu, de la simplicité », rêva quant à lui d'unir morale et politique en faisant reposer la morale pratique sur la loi, tout en se rapprochant de Machiavel sur certains points ³⁶⁵.

Rousseau, qui voyagea à Venise en 1743, lia politique et morale, défendit la vertu, le règne de la loi, l'amour de l'égalité. Il fit logiquement du Prince, par rapport à ses propres principes politiques, « l'ouvrage par excellence des Républicains ». Il encensa ainsi son auteur, qui en feignant de donner des leçons aux rois en livra de grandes aux peuples :

« Machiavel était un honnête homme et un bon citoyen ; mais, attaché à la Maison des Médicis, il était forcé, dans l'oppression de sa patrie, de déguiser son amour pour la liberté. Le choix seul de son exécration héros (César Borgia) manifeste assez son intention secrète ; et l'opposition des maximes de son livre du Prince à celles de ses Discours sur Tite-Live, et de son Histoire de Florence, démontre que ce profond politique n'a eu jusqu'ici que des lecteurs superficiels ou

³⁶⁵ Cf. l'article de Christiane Fremont, « Le machiavélisme et l'antimachiavélisme confondus par l'athéisme. Critique de la doctrine du pouvoir chez d'Holbach », in *L'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, op. cit., p. 56-70.

corrompus. La cour de Rome a sévèrement défendu son livre : je le crois bien ; c'est elle qu'il dépeint le plus clairement ³⁶⁶. »

Poursuivant une lecture « républicaine », de Meng, éditeur des Discours, insista dans sa préface de 1782 sur le fait que Machiavel, loin d'être un « corrupteur » de peuples, avait tenté de rétablir les « vertus romaines » avec un génie élevé et un savoir profond. De Meng réactualisa ainsi sous une forme nouvelle le mythe de l'Antique qui reposait sur le modèle idéalisé du système politique gréco-romain.

Cette idéologie rapprochait Montesquieu et Rousseau de Machiavel ³⁶⁷. Elle allait servir de code référentiel à la Révolution française et favoriser une autre interprétation du penseur italien, tournée vers l'avenir : celui-ci devenait le chantre du nationalisme, de la vertu citoyenne, de la défense de la cité, de l'instauration d'un État vertueux fondé sur des lois pures et dures, à la romaine.

Les machiavéliades révolutionnaires

[Retour au sommaire](#)

Peu commentés du temps de la Constituante et de la Législative, en raison des connotations qu'on lui avait prêtées avec l'Ancien Régime absolutiste, les écrits de Machiavel allaient connaître un sort différent sous la Convention.

Signe des temps : parut par exemple en mai 1792, dans les Cahiers patriotiques des Amis de la Vérité (comptant Condorcet, Guadet et Brissot), un éloge suggestif de l'auteur des Discours rédigé sur deux pages par un nommé Pozzo. Contre les « fourberies » de l'Église romaine, le texte donnait une leçon révolutionnaire et voulait rétablir la vérité du machiavélisme en ces termes :

« On a attaché à ce mot l'idée de duplicité la plus immorale, et celle d'un système profond contre la liberté des peuples ; cet étrange

³⁶⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, livre III, chap. VI.

³⁶⁷ Cf. Denise Leduc-Fayette, Jean-Jacques Rousseau et le mythe de l'Antiquité, Paris, Vrin, 1974.

préjugé aurait dû disparaître avec tant d'autres dont la Révolution a purgé la France ; et il faut et il faut bien que les ouvrages de Machiavel soient peu connus, ou du moins très mal appréciés, pour voir tous les jours, les personnes mêmes qui prennent le plus de part aux affaires publiques, flétrir la mémoire de ce grand homme par l'abus et la fausse application de son nom.

Machiavel s'était élevé au-dessus de son siècle ; son génie avait reconnu les principes sacrés de la liberté politique et de l'indépendance religieuse ; c'est dans le sein de l'Italie, et au milieu du quinzième siècle qu'il promulguait les maximes suivantes : "l'homme a le droit de tout dire, et de tout écrire, mais non d'imposer aux autres ses propres opinions : le peuple est le seul souverain duquel tous les pouvoirs doivent émaner dans les sociétés bien organisées ; le prince qui peut faire tout ce qu'il veut, est nécessairement un tyran ; les nations qui conquièrent leur liberté ont le droit d'imprimer la terreur dans ceux qui veulent les asservir ; tous les conspirateurs doivent périr, jusqu'aux enfants de Brutus ; c'est l'Église de Rome, dit-il, qui nous a réduits sans religion et sans vertu ; heureux les peuples et les gouvernements où son influence meurtrière n'arriva jamais".

Ses fragments historiques respirent les principes les plus purs : dans ses discours sur les décades de Tite-Live il découvre par des méditations profondes l'art de conquérir la liberté, et celui de la conserver ; et nous ne serons pas taxés d'exagération en regardant cet ouvrage comme l'un des plus beaux monuments de l'esprit humain. Né dans une république, il en fut le meilleur citoyen ; attaché au parti de la liberté, il ne l'abandonna jamais ; devenu l'objet de la haine des tyrans, il en supporta les persécutions et jusqu'à la torture avec courage ; ne sachant plus comment les combattre, il eut l'art de les peindre, tout en prenant l'apparence de leur donner des conseils ; interrogé pourquoi il avait fait son livre du Prince, il répondit : "C'est pour les montrer tels qu'ils sont ; et ce n'est qu'en les connaissant tous entiers que les peuples apprendront à s'en passer".

Nous aimons à rendre ce témoignage aux mânes du grand homme, que l'auteur du Contrat social regardait souvent comme son modèle. »

Dans leurs discours, plus que dans leurs actes, les révolutionnaires de la Terreur, parangons de « vertu » civique, voulurent « bâtir Salente » (Robespierre) en répandant le sang des « ennemis de la liberté » et des tenants d'une raison d'État corrompue. Beaucoup d'entre eux furent accusés par leurs adversaires, injure politique oblige, de machiavélisme. Plus proches, en le citant très rarement,

du Machiavel des Discours, désireux d'établir « une pente universelle vers le bien » et une « liberté fondée sur le glaive » (Saint-Just), les conventionnels se référèrent plus volontiers à Montesquieu et à l'« immortel » Rousseau. Mais combien d'accents machiavéliens dans leurs exemples tirés de l'Antiquité et ressassés à la Convention sur la vertu civique, l'armée populaire, le respect des magistrats et de la loi, la lutte contre la corruption, la tyrannie, la puissance... Saint-Just débute ainsi son essai sur l'Esprit de la Révolution et de la Constitution :

« Les révolutions sont moins un accident des armes qu'un accident des lois. Depuis plusieurs siècles, la monarchie nageait dans le sang et ne se dissolvait pas. Mais il est une époque dans l'ordre politique où tout se décompose par un germe secret de consommation ; tout se déprave et dégénère ; les lois perdent leur substance naturelle et languissent ; alors, si quelque peuple barbare se présente, tout cède à sa fureur, et l'État est régénéré par la conquête. S'il n'est point attaqué par les étrangers, sa corruption le dévore et le reproduit. Si le peuple a abusé de sa liberté, il tombe dans l'esclavage ; si le prince a abusé de sa puissance, le peuple est libre ³⁶⁸. »

Le révolutionnaire Anacharsis Cloots quant à lui, précise Roland Mortier ³⁶⁹, sut lire Machiavel avec l'esprit des temps nouveaux. Influencé, il interpréta de façon réaliste les rapports de force de la période sur le plan international en les assimilant à une « machine » fonctionnant « sous la pression de puissants ressorts ». Il réhabilita l'intérêt de l'État, comme beaucoup de conventionnels, prôna le bien commun au-dessus des intérêts et des coteries. Mais il refusa le « machiavélisme politique », de la même façon que Saint-Just qui considérait comme un crime de s'opposer à la liberté en appliquant les « lieux communs de Machiavel ». Certains révolutionnaires séparèrent un Machiavel républicain et vertueux du machiavélisme prôné par les nouveaux libertins de la période, bien représentés, eux, par le marquis de Sade qui se déclara lui aussi « nourri des principes de Machiavel ».

³⁶⁸ Saint-Just, *Esprit de la Révolution et de la Constitution*, in *Théorie politique*, Paris, Le Seuil, 1976, p. 39.

³⁶⁹ Cf. Roland Mortier, « Les ambiguïtés du machiavélisme au XVIII^e siècle français », in *l'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, op. cité, p. 99-103.

Le Moniteur officiel se fit l'écho, sous le Directoire, d'un article en faveur de Machiavel publié en Angleterre par le Morning Chronicle. En l'an VII, un haut fonctionnaire des Affaires étrangères, Guiraudet, préfaça une édition française des oeuvres complètes du Florentin, que selon lui le public voulait s'empresser de connaître. L'auteur du Prince devenait un ardent patriote qui avait recherché les causes profondes des maux de son pays, non dans les vices des hommes mais dans les défauts de sa constitution. En dehors des rêveries de Platon, des complications d'Aristote, sans tomber dans la scolastique, Machiavel avait médité les institutions romaines et défendu l'importance de la religion, à l'opposé de l'athéisme de la période révolutionnaire. Son oeuvre pouvait ainsi justifier le Concordat.

Guiraudet récupéra encore le texte afin d'expliquer le coup de Brumaire au nom du salut de l'État. Dans une logique de respect de la révolution, les « idéologues » de l'Institut et de l'Académie des Sciences morales et politiques jetèrent à leur tour un regard sur l'histoire de la pensée politique. Machiavel se vit reprocher d'avoir surtout plagié Aristote dans son analyse de la tyrannie, la condamnation morale en moins.

Napoléon quant à lui se serait inspiré de Machiavel. Lecteur assidu du Prince, il aurait déclaré en mars 1806, au Conseil d'État :

« Je suis tantôt renard, tantôt lion. Tout le secret du gouvernement consiste à savoir quand il faut être l'un ou l'autre. »

Des bruits coururent, divulgués dans un ouvrage de 1816, que selon des gazettes étrangères, on aurait découvert dans son carrosse sur le champ de bataille de Waterloo un manuscrit relié contenant la traduction de fragments des Discours de Machiavel et du Prince. L'empereur fut accusé de machiavélisme par le pamphlet de ces révélations, rédigé en fait anonymement par l'abbé Aimé Guillon de Montléon, journaliste et conservateur à la Mazarine (Le Machiavel commenté par Napoléon Buonaparte, 1816). Le pamphlétaire s'efforçait de montrer que l'Usurpateur s'était inspiré de l'Italien en le déformant, ce dernier ayant par contre bien analysé ce qu'un prince doit savoir pour régner et assurer une restauration. Tous les détracteurs de Machiavel avaient étalé des sentiments antimonarchiques. À l'inverse, chaque fois que l'on respecta sa doctrine en

France, le trône fut raffermi. Autre temps politique, autre lecture de l'oeuvre récupérée cette fois-ci par les partisans de la Restauration :

« Machiavel doit être considéré comme prémunissant les souverains contre les révolutions, comme domptant l'anarchie, et affermissant les trônes. »

Et l'abbé Guillon de mettre en avant un fait important : Machiavel avait vécu et était mort catholique. Autre rappel : le pape Clément VII, qui avait accordé en 1531 le privilège d'édition pour la première publication du Prince, avait ainsi conseillé la lecture de l'oeuvre « à toute la chrétienté ».

Machiavel allait-il connaître un retour en grâce de la part du « stupide XIXe siècle » ? Selon Christian Bec, qui s'appuie sur des travaux historiographiques italiens, les éditions de ses oeuvres grimpèrent en flèche, touchant, après une éclipse au XVIIe et jusqu'au dernier tiers du XVIIIe siècle, un très large public en relation avec l'accroissement du livre imprimé ³⁷⁰. On redécouvre l'Italien. On le pare d'un « beau masque ». Mais comme dans les périodes antérieures, des interprétations surgirent qui insistèrent à nouveau, avec les mêmes accents, sur son immoralisme supposé.

Les Machiavel romantiques du printemps des peuples

[Retour au sommaire](#)

Benjamin Constant, après Madame de Staël, s'en prit à la ruse, au parjure, à l'usurpation en politique. En 1816, Mazères publia un ouvrage au titre suggestif : Machiavel et l'influence de sa doctrine sur les opinions, les moeurs et la politique de la France pendant la Révolution. La thèse était simple : c'est au nom du machiavélisme que les révolutionnaires avaient osé prétendre que le crime

³⁷⁰ Christian Bec, *Machiavel, op. cit.*, p. 381-383.

n'existait pas en politique, généralisant ainsi la violence et la dissimulation comme moyen populaire de gouvernement.

À l'inverse, l'historiographie romantique, très nationaliste, allait transformer à son tour le penseur florentin en théoricien de la liberté et du patriotisme italien. Dans *La Constitution de l'Allemagne* (1801) puis dans *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, Hegel considéra que Machiavel avait eu comme souci d'élever son pays « au rang d'État ». Il fut incompris, déformé par la haine de « gens aveugles » qui ne virent dans son oeuvre qu'un « miroir doré pour un despote ambitieux ». Contempteur de Frédéric II-l'hypocrite, Hegel prit la défense de l'auteur du *Prince*, dont la voix était sans écho. Il considéra que sa théorie « énergique » des moyens se justifiait dans un État où l'on utilisait couramment poison et assassinat. Il en fut de même de Fichte, qui consacra un ouvrage historique à un Machiavel créateur de nation nouvelle en 1806, baptisé *Prométhée de la politique* ³⁷¹.

À partir des années 1820, les traducteurs français, dont Périès, firent de Machiavel un « républicain » vertueux, un « patriote indigné contre les oppresseurs des peuples ». Chateaubriand, dans *Le Génie du christianisme*, ne s'attarda pas sur son oeuvre, tout en considérant qu'il était un « philosophe chrétien » et un « grand homme ». Joseph de Maistre, qui fit pourtant l'apologie de la guerre dans son *VIIe Entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg*, l'ignora quasiment. Droz, en 1825 (*Application de la morale à la politique*), le critiqua, comme le marquis de Bouillé en 1827 et Artaud en 1833 (*Machiavel, son génie et ses erreurs*), suivis par d'autres penseurs orléanistes (de Carné en 1833, Matter en 1836, Christian en 1842). Le 3 mars 1838, devant l'Académie des Sciences morales et politiques, Talleyrand, lors d'un éloge, fit l'apologie des diplomates sans citer l'auteur de *L'Art de la guerre*. Malgré sa propre réputation, il affirma, contre le machiavélisme, que la diplomatie n'était nullement « une science de ruse et de duplicité ». La réserve n'est pas la ruse et le diplomate doit toujours faire preuve de bonne foi pour être ce qu'il est, même si, comme il l'avait affirmé dans

³⁷¹ Cf. Fichte, *Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques de 1806-1807*, Paris, Payot, 1981, traduction et présentation de Luc Ferry et Alain Renaut. Cf. également le commentaire de Claude Lefort, in *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel, op. cit.*, p. 112-117.

une autre maxime, « la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ³⁷². »

Les penseurs de l'ordre moral reprirent la litanie des critiques moralistes. Et peu de conservateurs, même sous le Second Empire, citèrent le nom même de Machiavel. À l'exception d'un opposant à Napoléon III, l'avocat parisien Maurice Joly, qui rédigea un spirituel Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu. Cet ouvrage valut deux ans de prison à son auteur, car, derrière les propos simulés, se dressait un des plus virulents pamphlets contre le despotisme bonapartiste. Les policiers tsaristes s'inspireront de ce texte pour rédiger un faux célèbre, Le Protocole des Sages de Sion, bien analysé par Normann Cohn. L'acteur Pierre Fresnay fera plus tard du texte de Joly une pièce sur la scène parisienne ³⁷³.

Dans un sens réactionnaire, Victor Cousin mais aussi le très catholique Lamennais s'opposèrent à leur tour au machiavélisme. Ce dernier, dans Le Passé et l'avenir du peuple (1841), s'attacha à montrer que l'histoire se résumait à « deux vérités indépendantes » : « le droit du peuple et le droit d'un seul ». La royauté ayant été renversée, le christianisme devait désormais conquérir le peuple et guider toute la politique. Alfred de Vigny, dans divers écrits réalistes et pessimistes, donna la parole à des thèses machiavéliennes sur l'intérêt, sur les fictions étatiques, sur les impostures politiques, à tel point que le poète écrivain eut le projet, en 1839, comme le montre son Journal, d'écrire un traité, L'Homme d'État, « à faire dans la forme du Prince de Machiavel ».

Côté républicain, le romantique Victor Hugo écrivit avec scepticisme dans Les Misérables (Quatrième partie, livre premier, chapitre 1) :

« Si l'on veut constater d'un coup à quel degré de laideur le fait peut arriver, vu à la distance des siècles, qu'on regarde Machiavel. Machiavel, ce n'est point un mauvais génie, ni un démon, ni un écrivain lâche et misérable : ce n'est rien que le fait. Et ce n'est pas seulement le fait italien, c'est le fait européen, le fait du seizième siècle. Il semble hideux, et il l'est, en présence de l'idée morale du dix-neuvième. »

³⁷² Albert Chérel, La Pensée de Machiavel en France, op. cit., p. 264.

³⁷³ Raymond Aron, « Machiavel et Marx », in *Machiavel et les tyrannies modernes*, op. cit., p. 256.

Le mystique Lamartine écarta de ses références personnelles la pensée du Florentin, lui qui revendiqua « le règne de Dieu par la raison de tous », c'est-à-dire la République. Dans la suite de Fénelon, il ajouta, mêlant dualisme et moralisme :

« La politique, dont les Anciens ont fait un mystère, dont les Modernes ont fait un art, n'est ni l'un ni l'autre : il n'y a là ni habileté, ni force, ni ruse. La politique, c'est de la morale, de la raison et de la vertu. La lumière de la vérité même, qui n'est autre que la morale, éclairera pour vous cet horizon de ténèbres, de mensonge, d'illusions, qu'on appelle la politique. »

La République lamartinienne, antimachiavélienne, passée dans les faits de façon provisoire en février et juin 1848, voulut pourtant supprimer les ambassades et abolir la diplomatie, comme l'administration napoléonienne. Y parvint-elle ? Et, lancera Flaubert, sous le même nom de Progrès ou de Civilisation, oriflamme de sa mystique néo-chrétienne, ne se contenta-t-elle pas surtout de reprendre « la figure de Jésus-Christ conduisant une locomotive, laquelle traversait une forêt vierge » ?

Le laïque Edgar Quinet considéra, lui, que le pays de Machiavel avait connu au XVe siècle l'irréligion à cause du catholicisme du temps. Dans les Révolutions d'Italie (1851), il transforma l'auteur du Prince en patriote, en idéaliste déçu par Savonarole, qui avait voulu sauver son pays « en dépit de l'Église » et avait su montrer combien cette Italie catholique avait été « terroriste ». Machiavel fut en son temps héroïque car il fit reposer la politique sur « la force humaine », ouvrant par là la voie au « génie de la Convention ». Même si l'on pouvait nier ses autres théorèmes, il fallait reconnaître la vérité qu'il avait révélée : « l'incompatibilité absolue entre le catholicisme romain et la liberté moderne ³⁷⁴ ». Sentiment identique chez Michelet, qui, dans ses conceptions romantiques, pardonna à Machiavel ses passages sur César Borgia, écrits « dans le désespoir ». Ernest Renan, maître à penser du camp républicain, mima certains arguments de l'auteur du Prince, notamment sur le manque d'énergie des peuples catholiques (la France en tête).

Dans un sens différent, le républicain italien conséquent que fut Joseph Ferrari écrivit un premier ouvrage (Machiavel juge des révolutions de notre temps, 1849),

³⁷⁴ Albert Chérel, *La pensée de Machiavel en France*, op. cit., p. 274.

dans lequel le Florentin fut traité de fondateur de la « politique moderne ». Il aurait dicté les paroles des hommes de 1789, la Révolution pouvant être assimilée au Prince. Ferrari insista sur le fait que l'oeuvre, partage de sérieux et de plaisanterie, restait attachée à l'indépendance de son pays. Ce Milanais, qui vécut plus de vingt ans en France, leader du Risorgimento, plus tard socialiste, conspu tous ses contempteurs antérieurs, les jésuites en tête, mais aussi Voltaire, Frédéric de Prusse, le cardinal Poole, Gentillet... Il ajouta, étrange aveu machiavélien pour un républicain romantique :

« L'individu doit tout sacrifier à la vertu : l'État doit tout sacrifier, même la vertu, à sa conservation. »

Dans son *Histoire de la Raison d'État* (1860) ³⁷⁵, le même Ferrari fit de Machiavel un génie politique sans précédent. Cependant il le considéra à la fois comme un homme extraordinaire et comme un fou dangereux. Ayant fui les insuccès de la morale, les prophéties religieuses d'un Savonarole, nié un Dieu qui n'était plus qu'une illusion des croyants, oublié une justice devenue un vain mot, il aurait affirmé la « raison toute seule » dans une « solitude absolue », séparant allégrement de la politique la distinction du bien et du mal. Il voulut faire de l'Italie un État stable en la tirant du chaos du genre humain. Ce « nouveau Titan » détrôna Dieu « pour le remplacer par Satan dans le gouvernement des multitudes ».

L'État que la raison politique machiavélienne libérée des chimères anciennes permettait de fonder pouvait être soit monarchique, soit républicain. Mais avant tout, il devait se donner les moyens de son maintien. Loin du « somnambulisme » des lettrés, des docteurs et des théologiens, le Florentin avait libéré la politique de tous liens et mécanismes. Il l'avait transformée en des « jets de dés », en des « contrastes en l'air », la mettant à la merci des hommes tels qu'ils sont. À une Raison d'État stable, Machiavel avait opposé des préceptes fragiles, des situations contradictoires, un fatalisme naturaliste. Mais, nuance importante dans la lecture de Ferrari, il était impossible, en raison des hésitations et de la perplexité de cette

³⁷⁵ Joseph Ferrari, *Histoire de la Raison d'État*, Paris, éditions Kimé, Préface de Robert Bonnaud, 1992.

« intelligence vandalyque », dédaigneuse de la vertu des Italiens de la Renaissance, de l'utiliser en politique. Le critique romantique lança cette attaque :

« Comment fonder une nation par la négation de toute foi, de toute action, de toute erreur, et en compromettant toute imposture venant en aide aux croyances et au secours des idées ? »

Il reprocha à Machiavel ses « vides fantômes » plus gothiques, francs, lombards que romains, sortes de chimères étatiques. Cela, même s'il avait bien décrit l'Italie réelle de façon toujours actuelle, ainsi résumée :

« Aucun Italien ne maudira jamais sa patrie sans trouver sur ses lèvres les paroles mêmes du secrétaire de Florence ; nous voyons devant nous aujourd'hui les vices qu'il a flétris, les infamies qu'il a signalées, l'inconsistance, les vaines irruptions, les royaumes improvisés et détruits en quelques jours, la versatilité honteuse des chefs, les victoires miraculeuses, les défaites non moins prodigieuses, les villes aux deux drapeaux, les conspirateurs aux deux sectes, les États aux deux gouvernements, les conquêtes faites avec des armées étrangères ou de plates menteries, et l'esclavage paraît au milieu du faste, du luxe, de la vanterie érigés en système ³⁷⁶. »

Machiavel ne s'était pas contenté de décrire la réalité politique de son temps, transposable dans la forme à d'autres pays et à d'autres périodes. Il avait gâché la partie « scientifique » de son oeuvre en dénigrant l'âme italienne. Or, malgré sa versatilité, celle-ci avait toujours réussi à vaincre les envahisseurs depuis les Goths et les Lombards jusqu'aux grands rois et empereurs de la Renaissance. Elle avait su intégrer ou capter ceux qui voulaient la conquérir. Ferrari, blessé dans son patriotisme favorable à la construction nationaliste de l'unité italienne, de tenir ce jugement, le plus virulent peut-être depuis les pamphlets du XVI^e siècle :

« Quand il dit à cette liberté spirituelle, adorée à genoux de toute la terre, qu'elle n'a jamais existé, qu'elle n'a jamais compté, qu'elle est la honte du genre humain, alors sa théorie, sa moralité, son immoralité elle-même se perdent dans la folie. À force d'être Romain Machiavel passe des papes aux Tarquins, du Christ à Jupiter, de la rédemption aux moeurs antiques, aux grandes injustices, aux prophètes armés, aux

³⁷⁶ *Ibidem*, p. 245-246.

imposteurs terribles. Il se plaint même que le Christ ait humanisé les États, prêché l'humilité, montré le ciel, détourné les regards de la terre, rendu impossibles les sacrifices sanglants, les gladiateurs du cirque, les massacres héroïques, la décimation des armées.

Tel est le sort du génie, toujours octroyé à la condition d'une folie, toujours enchaîné à la tradition qu'il combat, à la patrie qu'il méprise, à ses ennemis qui triomphent, toujours dans la nécessité d'affirmer tout ce qu'ils nient, de nier tout ce qu'ils pensent, au risque de s'engouffrer dans des erreurs infinies. Aucune académie ne couronne ses paradoxes, mais ils agitent les nations, ils font le tour du monde, et, encore plus utile que la vérité, la secousse transmise par l'unité italienne mit en doute Léon X, tint tête à Charles-Quint, entrouvrit les portes de l'avenir, repoussa tous les dieux qui avaient régné sur la terre, en fit entrevoir de nouveaux par milliers impatients de descendre des régions de l'absurde, et expliqua la cruauté de la nature avec une telle force, que nous nous sentons encore maîtrisés par l'homme extraordinaire qui nous a montré tous les siècles plongés dans une nuit éternelle, et tous nos soleils réduits à des lumières artificielles. »

Plus nuancé fut le philosophe français Paul Janet, honoré par l'Académie des Sciences morales et politiques en 1848 pour un mémoire comparant les philosophies de Platon et d'Aristote avec les doctrines « modernes », sujet mis au concours. Transformée en ouvrage conséquent en 1858, revue en 1872 sous le titre Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale, cette approche libérale critiqua un penseur jugé démodé, en ce sens qu'il avait parlé de la liberté « comme un ancien ».

Janet consacre près de cent dix pages de son traité en deux volumes à Machiavel et à la réception de son oeuvre (« École de Machiavel »). Il insiste dès l'abord sur le fait que sa doctrine achève définitivement, par le libre examen qu'elle porte sur la politique, les théories du Moyen Âge. Il affranchit le pouvoir de toute religion. Suivant l'école matérialiste de Padoue, le Florentin aurait fondé son immoralisme sur sa doctrine religieuse, à l'inverse des positions médiévales. La religion devenait pour lui un simple moyen pour maintenir l'État, alors que pour ces dernières, elle constituait la fin de l'État. Machiavel aurait jugé ainsi l'ensemble du christianisme de façon antipathique, avec un « esprit tout païen ». Janet rejette l'attitude douteuse de Machiavel qui voulut dédicacer le Prince aux Médicis pour entrer en grâce, mais aussi qui resta indifférent lors du massacre de Sinigaglia qu'il rapporta de façon imperturbable dans ses rapports de légat à la

qu'il rapporta de façon imperturbable dans ses rapports de légat à la République, un peu comme s'il avait approuvé César Borgia sans s'indigner d'aucune façon !

Il n'y a pas de différences de doctrine entre *Le Prince*, ouvrage monarchiste, et les *Discours sur Tite-Live*, livre des républicains. Afin de le démontrer, Janet oppose la morale du Florentin à sa politique. Entre les deux traités, c'est le système de gouvernement décrit qui est différent, pas la morale sous-jacente. Celle-ci, assez vulgaire, consiste à n'en avoir point. Selon lui, Machiavel n'est que le philosophe de « l'indifférence des moyens en politique », qui a défendu la cruauté et la mauvaise foi pour maintenir l'État. Cette morale du Prince se retrouverait à l'identique dans les *Discours*. N'approuve-t-il pas dans un passage, le meurtre de Remus par son frère Romulus ? Les moyens violents ou cruels sont conseillés de la même façon aux républicains et aux princes tyranniques nouveaux. Et Janet, reprenant la tradition anti-machiavélienne, de conclure en vieux libéral :

« Nous avons dans notre histoire deux grands crimes qui sont une fidèle et rigoureuse application des doctrines de Machiavel : l'un monarchique, l'autre populaire, la Saint-Barthelémy et les massacres de Septembre. Machiavel eût approuvé l'un et l'autre : ils sont l'un et l'autre conformes à ses principes [...]. Il résulte de là une conséquence évidente : c'est que le terrorisme n'est qu'une des formes du machiavélisme. Le machiavélisme n'est pas seulement la politique tortueuse et empoisonnée des monarchies corrompues, c'est aussi la politique violente des démocraties sanguinaires ³⁷⁷. »

En distinguant le machiavélisme « par méthode » du machiavélisme « par doctrine », il ajoute :

« Machiavel a fondé la science politique moderne, en y introduisant la liberté d'examen, l'esprit historique et critique, la méthode d'observation. Par là, il mérite la reconnaissance de la philosophie. Mais, par malheur, la première application qu'il a faite de cette nouvelle méthode a été une doctrine détestable, qui a eu une trop grande part dans les malheurs et les crimes de la politique au XVI^e siècle.

³⁷⁷ Paul Janet, *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, op. cit., t. I., p. 519-520.

On peut rejeter sur son temps la faute de cette doctrine ; mais il ne faut ni la justifier, ni l'excuser. L'astuce et la violence se font assez d'elles-mêmes leur place dans les affaires humaines sans qu'il soit nécessaire que la science vienne les couvrir de sa haute autorité ³⁷⁸. »

Peu cité initialement par les penseurs laïques, Machiavel devint le modèle d'une conception pure et vertueuse, résumée par Lemerr dans son *Nicolas Machiavel, bréviaire républicain* (1885). Celui-ci fit du Florentin un des piliers idéologiques du républicanisme français, d'autant plus récupérable qu'il avait été pourchassé injustement par les jésuites et les monarchistes de tous poils, et s'était inspiré des républiques antiques ³⁷⁹.

Machiavel, miroir des idéologies du passé, connut donc tout au long du XIX^e siècle des interprétations aussi contradictoires que celles avancées antérieurement. Tantôt considéré comme le père des républicains, encensé par la pensée hégélienne d'une nouvelle Raison d'État, défendu par les nationalistes européens, tantôt conspué par des tenants de l'ordre moral, il se vit aussi accusé de « folie » et fut considéré comme le théoricien d'une certaine « nuit éternelle ».

Véritable révélateur politique, le mort de 1527 allait déclencher des récupérations « machiavéliques » encore plus osées, dépassant une lecture conventionnelle de droite ou de gauche, monarchiste ou républicaine de son oeuvre, entre 1850 et 1940.

Le rouge et le noir : les Machiavel marxistes et fascistes

[Retour au sommaire](#)

Proudhon, qui dans *Philosophie de la misère* traite Machiavel de « théoricien du despotisme », considéra que l'Église elle-même s'était abandonnée, comme les divers gouvernements, à la raison d'État (Justice dans la Révolution et dans

³⁷⁸ *Ibidem*, t. I, p. 540.

³⁷⁹ Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel*, op. cit., p. 126.

l'Église, 1858). Cette doctrine, pratiquée par tous les régimes, impliquait l'inégalité et aussi l'injustice. Machiavel, quant à lui, avait envisagé la société uniquement sous l'angle de « l'inégalité et de l'antagonisme ». Pour le Florentin, ajouta-t-il, gouverner revenait non pas à appliquer la justice aux choses de l'État, mais simplement à déployer « l'art de s'établir au pouvoir, de l'exercer, de s'y maintenir, de s'y étendre, d'après la loi des sphères, par tous les moyens possibles ».

Comment concilier ce point de vue moralisateur avec celui de Marx qui considérait quant à lui la morale comme « subjective » et la démocratie comme une idéologie des classes dominantes, purement formelle ?

À la lecture des socialistes marxistes, on ne relève que quelques citations de Machiavel. Dans *L'Idéologie allemande*, Marx le place à côté de penseurs anciens ou de Hobbes, Spinoza et Bodin (sic), connus pour avoir présenté la force comme le fondement du droit, « grâce à quoi la conception théorique de la politique fut affranchie de la morale ; ce qui introduisait tout simplement ce postulat : la politique devait être analysée de manière autonome ³⁸⁰ ».

Attentif à ne pas penser l'autonomie de la sphère politique, précisément, Marx se contredit pourtant dans un article du 10 juillet 1842 de la Gazette rhénane, dans lequel il fit de Machiavel un penseur qui avait révélé, un des premiers, des lois politiques, écrivant ainsi :

« Presque au même moment où Copernic fit sa grande découverte du véritable système solaire, on découvrit la loi de gravitation de l'État. On trouva son centre de gravité en lui-même, et les différents gouvernements européens firent le premier essai d'une application, nécessairement superficielle, de cette découverte au système de l'équilibre politique. De même, Machiavel et Campanella d'abord, Spinoza, Hobbes et Hugo Grotius ensuite, enfin Rousseau, Fichte et Hegel commencèrent à regarder l'État avec des yeux humains et à en déduire les lois naturelles de la raison et de l'expérience et non celles de la théologie ³⁸¹. »

³⁸⁰ Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, Paris, éditions sociales, 1968, p. 354. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

³⁸¹ Karl Marx, *Pour une éthique socialiste*, pages choisies par Maximilien Rubel, Paris, Payot, 1970, t. I, p. 146.

Engels, quant à lui, qui ne cite pas le Florentin dans son étude sur L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, le considère dans sa Dialectique de la Nature comme « un homme d'État, historien poète, et en même temps le premier écrivain militaire des temps modernes digne d'être cité ³⁸² ».

Si Lénine, qui aurait pu le lire et l'utiliser, ne s'intéresse pas à Machiavel, il en est différemment d'Antonio Gramsci, fondateur du parti communiste italien. Celui-ci, un des rares marxistes européens attaché à l'autonomie du champ politique comme du champ idéologique dans la théorie, rédigea dans les prisons mussoliniennes des Notes sur Machiavel, la politique et l'État modernes.

Gramsci situe l'oeuvre et l'homme dans leur société historique d'émergence, la question étant de savoir par qui et pour qui Le Prince a été écrit. Il avance la thèse selon laquelle Machiavel, qui n'est pas philosophe, n'a point rédigé un traité théorique, mais plutôt livré des formules d'homme d'action, une sorte de « manifeste » d'homme de parti. Pourquoi cet auteur a-t-il toujours rencontré une hostilité ? Parce qu'il a révélé « le truc », le secret du pouvoir, « stupidement », se montrant lui-même « peu machiavélique ». En effet, par son réalisme même, il dissimule les raisons de son fonctionnement et se sert de « masques » comme la religion, la volonté universelle... Machiavel enlève au pouvoir ses masques. Ce qu'il écrit, les politiciens le font mais ne le disent jamais. Lui révèle ce qui a toujours été appliqué par les grands hommes de l'histoire, mais il ne les défend pas, restant en retrait. Ses leçons peuvent servir tant aux tyrans qu'au peuple, aux réactionnaires qu'aux démocrates. Il a montré les techniques de pouvoir à ceux qui ne les connaissaient pas. Gramsci le récupère en ces termes, estimant que son message peut être utile au prolétariat et au communisme du XXe siècle :

« Qui est-ce donc “qui ne sait pas” ? La classe révolutionnaire du temps, le “peuple” et la “nation” italienne, la démocratie des villes, qui donne naissance aux Savonarole et aux Pier Soderini, et non aux Castruccio et aux Valentino. On peut considérer que Machiavel veut persuader ces forces de la nécessité d'avoir un “chef” qui sache ce qu'il veut et comment obtenir ce qu'il veut, et de la nécessité de l'accepter avec enthousiasme même si ses actions peuvent être ou

³⁸² Friedrich Engels, *Dialectique de la Nature*, Paris, éditions sociales, 1968, p. 30. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

paraître en opposition avec l'idéologie répandue à l'époque, la religion ³⁸³. »

Le prince nouveau auquel Machiavel s'adresse à la fin de son opuscule, en rêvant à l'instauration d'un État unifié, n'est pas un tyran, mais le peuple lui-même. Celui-ci devra toujours se doter d'un chef. Ce sera le cas plus tard, avec l'élite jacobine de 1792, puis avec le prince-parti de masse bolcheviste, capable d'effacer les intérêts individuels devant le bien commun de la révolution populaire. Machiavel permet de faire comprendre aux masses les sacrifices que l'action de ses avant-gardes peut exiger, au-delà de la morale individuelle. Gramsci ne justifie-t-il pas tous les moyens révolutionnaires fondés sur la violence, en se servant ainsi de Machiavel, la terreur rouge comprise ? Il fait du Florentin un des premiers philosophes de la praxis qui a pensé la machine politique nécessaire pour accomplir la révolution des masses. Il transpose le prince de 1513 en prophète concret d'une société déchristianisée en apparence :

« Le prince moderne, en apparaissant, bouleverse dans son ensemble le système intellectuel et moral, car son apparition signifie précisément que chaque action est désormais conçue comme utile ou nuisible, vertueuse ou criminelle, en tant qu'elle a pour point de référence le prince moderne lui-même et sert à accroître son pouvoir ou à l'entraver. Le prince prend la place dans la conscience de la divinité ou de l'impératif catégorique, il devient le fondement d'un laïcisme moderne et d'une complète laïcisation de toute la vie et de tous les rapports traditionnels. »

Dans cette projection militante, le secrétaire de la Florence des Médicis apparaît comme le « premier penseur à formuler l'idée de la nation italienne, le théoricien de la classe dominée, qui lui enseigne les conditions de son émancipation, et le fondateur du réalisme scientifique jugé en son essence révolutionnaire ³⁸⁴. ».

³⁸³ Antonio Gramsci, « Notes sur Machiavel », in *Gramsci dans le texte*, Paris, éditions sociales, p. 434 [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]. L'ouvrage, publié aux éditions Einaudi de Turin en 1949, fait plus de 350 pages, dont peu concernent Machiavel en tant que tel. Pour un commentaire éclairant de la lecture gramscienne, cf. Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel*, op. cit., p. 137-158.

³⁸⁴ Cité et traduit par Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel*, op. cit., p. 244.

N'est-ce pas là l'aveu, contre Marx, d'une autonomie de l'État et du politique en tant que praxis irréductible ?

Dans un sens inversé, mais avec la même perspective de récupération et de légitimation a posteriori, Mussolini, qui avait soutenu jeune une thèse sur Machiavel, préfaça en 1924 une somptueuse réédition de ses oeuvres. Il transforma sottement le Florentin en penseur « préfasciste ». Attentif au postulat machiavélien (les hommes sont foncièrement méchants et versatiles en permanence), l'idéologue et manipulateur de foule, qui pensait de même, considéra que derrière le concept de Prince, il fallait entendre l'État. L'individu n'est rien, qu'égoïsme, fragmentation de groupes et d'intérêts. L'État seul représente l'ordre harmonieux, l'intérêt général et l'organisation sociale. Le peuple, conglomerat d'individus désobéissants, n'est rien en soi. Sa fameuse volonté, héritée des Lumières, n'est qu'illusion et fiction. Sa souveraineté, dont les démocrates ont cru l'affubler, Rousseau en tête, ne représente sur la scène politique qu'une « farce tragique ». La délégation démocratique, plus « mécanique » que morale, trompe sans cesse le peuple en limitant son expression (a-t-on jamais déclaré la guerre par référendum s'écrie le Napoléon italien ?). Le Prince seul incarne l'État. Mais l'État dans le sens mussolinien. Le Prince moderne, c'est le Duce.

À l'opposé de Mussolini, contre lui, surgit la figure attachante de Curzio Malaparte, auteur du retentissant ouvrage *Technique du coup d'État* (publié chez Grasset en 1941). Interdit en Italie, brûlé en 1933 sur la place publique à Leipzig par décret du Gauleiter de la Saxe, cet essai politique permit aux démocrates des années 30 de prendre conscience du danger des dictatures montantes.

Malaparte, après avoir frayed de façon littéraire avec le premier fascisme italien, écrivit là un traité anti-tyrannique qui lui valut de nombreux ennuis. Par un « acte d'administration normale », Mussolini l'enferma à la prison de Regina Coeli en 1933, l'humilia, puis le fit déporter dans l'île Lipari « pour activité antifasciste à l'étranger », avant de l'assigner à résidence. Assimilant la dictature à « la forme la plus complète de la jalousie », l'ouvrage s'efforça de démontrer comment des poignées de conjurés organisés s'étaient concrètement emparées de l'État moderne en appliquant des tactiques d'insurrection, choisies dans les cas

russe, polonais, allemand, français (le Dix-Huit Brumaire) et italien. Parlant de son texte rédempteur, Malaparte avoua en mai 1948 :

« Je hais ce livre. Je le hais de tout mon coeur. Il m'a donné la gloire, cette pauvre chose qu'on appelle la gloire mais il est en même temps à l'origine de toutes mes misères. Pour ce livre, j'ai connu de longs mois de prison, de longues années de déportation dans l'île de Lipari, des persécutions policières aussi mesquines que cruelles. Pour ce livre, j'ai connu la trahison des amis, la mauvaise foi des ennemis, l'égoïsme et la méchanceté des hommes. C'est de ce livre qu'a pris naissance la stupide légende qui fait de moi un être cynique et cruel, cette espèce de Machiavel déguisé en cardinal de Retz que l'on aime voir en moi : qui ne suis pourtant qu'un écrivain qui souffre plus des malheurs d'autrui que des siens ³⁸⁵. »

Pourtant, le contenu comme le mode de réception de l'ouvrage rapprochent son auteur de celui du Prince. Technique du coup d'État semble bien en être sa version moderne. S'agirait-il d'un Prince à l'endroit, rédigé par le seul véritable Machiavel du XXe siècle ?

On sait que l'historien Henri Berr transforma l'homme du XVe siècle, « mauvais génie de l'Allemagne par l'intermédiaire de la Prusse », en auteur responsable du nazisme (Machiavel et l'Allemagne, 1939). Dans un sens inversé, Marc Duconseil le prit pour un précurseur du fascisme et de Pétain ³⁸⁶ (Machiavel et Montesquieu, recherche sur un principe d'autorité, 1941). À l'opposé encore, Jacques Maritain croisa le fer avec Raymond Aron dans les colonnes de revues et d'ouvrages de la France libre pour discuter de la fin et des formes nouvelles du machiavélisme ³⁸⁷.

La coupe de la récupération idéologique et de la légitimation de soi à partir de l'alibi de l'auteur du Prince, seul ouvrage de Machiavel vraiment consulté, était bien pleine ! Rarement une oeuvre a été identifiée de façon aussi symptomatique à l'objet investi.

³⁸⁵ Curzio Malaparte, *Technique du coup d'État*, Paris, Grasset, Les Cahiers rouges, 1966.

³⁸⁶ Cf. Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel*, op. cit., p. 127-129.

³⁸⁷ Cf. Raymond Aron, *Machiavel et les tyrannies modernes*, op. cit., p. 384-395, 423-435.

Les divergences d'interprétations et de récupérations en tous genres esquissées ici, dans leur long cours du XVIe au XXe siècle, devraient être étrangères aux analyses machiavéliennes, censées apporter un point de vue scientifiquement détaché. Qu'en est-il exactement ?

Troisième partie :
Le mythe machiavélien

UNE SCIENCE POLITIQUE MACHIAVÉLIENNE ?

[Retour au sommaire](#)

Le Florentin, continuateur d'Hérodote, de Platon, d'Aristote, d'Hécaton, de Plutarque, de Polybe, de Cicéron, de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Dante, de Pétrarque et alii, clignoterait-il comme un vieux réverbère à souvenirs placé au coin d'une rue où il ne passe déjà presque plus personne ?

Non. Ce démon, qui n'est pas que du XVe siècle, nous perturbe plus que jamais.

Le phénomène de récupération et de déformation constaté sur le plan des projections philosophiques et idéologiques se retrouve dans les mêmes termes, mais de façon plus feutrée, au niveau de l'historiographie de la pensée machiavélienne, comme à celui d'une science politique qui se veut moderne, mais n'est point dénuée de contradictions constitutives et d'esotérisme verbeux.

En effet, l'histoire des idées et la politologie, au croisement de la sociologie, des études stratégiques ou d'autres disciplines contemporaines d'analyse de la potestas, ressassent elles aussi Machiavel. Certains auteurs l'ignorent totalement. D'autres le rejettent dans les limbes. D'autres encore s'y réfèrent pour se légitimer, en considérant que ses analyses ont inauguré la rationalité politique.

Mais tous se divisent sur l'usage que l'on doit faire de cette pensée, comme sur son interprétation. Comme si chaque alchimiste ultérieur du pouvoir confondait les formules et dissolvait la pierre philosophale.

Une historiographie divisée

[Retour au sommaire](#)

Prenons d'abord le cas de l'historiographie. Sa branche française n'a pas été en reste, après les travaux érudits mais toujours engagés et enflammés du XIXe siècle, pour commenter Machiavel.

En 1942, année lourde d'histoire, Augustin Renaudet, à travers un ouvrage sec et tendu, donna le diapason. Il vit dans le Florentin le fondateur d'une « science positive de la politique » qui aurait cherché, en dehors de toute éthique, même chrétienne, à fonder un État national et à transformer la politique en un art réaliste de gouvernement et de captation de la puissance ³⁸⁸. Longtemps cette étude laïque s'imposa comme une référence.

Léo Dumont, dans le même sens, a parlé d'une émancipation de l'approche machiavélienne « du réseau holiste des fins humaines ». Ou encore d'un « absolutisme » fondant une science pratique de la politique sur un seul principe : la « Raison d'État » ³⁸⁹. Machiavel aurait été en quelque sorte, sinon l'inventeur, du moins un des théoriciens les plus conséquents de cette Raison d'État conceptualisée au XIXe siècle par Meinecke ³⁹⁰, qui implique à la fois la politique d'un État, l'analyse de tous les modes de gouvernement possibles et les motifs politiques des gouvernants.

³⁸⁸ Augustin Renaudet, *Machiavel*, Paris, Gallimard, NRF, 1942. Sur cet auteur positiviste, cf. la critique de Claude Lefort, *Le Travail de l'oeuvre. Machiavel, op. cit.*, p. 178-190.

³⁸⁹ Léo Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil, coll. « Points, Essais », 1985, p. 94-95.

³⁹⁰ Friedrich Meinecke, *L'Idée de la Raison d'État dans l'histoire des temps modernes*, Genève, Droz, 1973.

Christian Lazzeri, plus attentif aux idées qu'à la pratique, considère que Machiavel aurait inversé la problématique de la morale antique ³⁹¹. Celle-ci, attachée à une conception stoïcienne ou chrétienne, concevait certes que le Prince pouvait se voir accorder l'occasion de faire le mal afin d'assumer le bien commun. Tout homme se voyait également reconnaître le droit de se dédire de sa promesse, si ses actes, honnêtes au départ, devenaient nuisibles à autrui ou à sa patrie. Elle reconnaissait donc qu'il était concevable de séparer parfois le vrai et le juste, tant au niveau individuel que collectif.

Machiavel aurait plutôt investi une « anthropologie » pessimiste fondée sur une conception naturaliste de la méchanceté des hommes, évidente dans les rapports de force et de violence. Il tourna donc le dos aux préceptes cicéroniens ou chrétiens, valorisant une théorie fataliste de la « nécessité » qui sépare dans l'analyse du pouvoir les intentions des conditions réelles de leur application concrète. Il aurait valorisé la ruse, le mensonge, la prudence, placé les moyens au-dessus des fins. Ce serait là précisément le fondement même d'une science de la Raison d'État, mêlant les normes éthiques, religieuses et philosophiques au monde social, au lieu de les séparer.

Michel Senellart se montre plus nuancé. Attentif au retour des théories antiques de l'homme qui forgèrent la pensée politique de la Renaissance – dont le stoïcisme et le scepticisme – il considère que Machiavel ne fut nullement l'inventeur de la Raison d'État. Celle-ci surgit plutôt pendant la période médiévale et fut surtout conceptualisée par l'antimachiavélien Giovanni Botero (auteur du traité célèbre de 1589, *Della ragione di Stato* ³⁹²).

Dans une autre perspective, plus attaché à démystifier les techniques disciplinaire dans leurs effets concrets de domination sur les hommes, qu'à analyser les doctrines politiques en tant que telles, Michel Foucault a transformé Machiavel en un modèle d'analyse « cynique » des relations de pouvoir. Il confirme en ces termes l'importance de cette oeuvre intemporelle pour l'étude

³⁹¹ Christian Lazzeri, Dominique Reynié (dir.), *Le Pouvoir de la Raison d'État*, Paris, PUF, coll. Recherches politiques, 1992, notamment p. 91-134, Christian Lazzeri, « Le Gouvernement de la raison d'État ».

³⁹² Michel Senellart, *Machiavélisme et Raison d'État*, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 1989.

qu'il propose d'appliquer au grand enfermement de l'âge classique apparu avec l'absolutisme européen :

« C'est dans [un] champ de rapports de force qu'il faut tenter d'analyser les mécanismes de pouvoir. Ainsi, on échappera à ce système Souverain-Loi qui a si longtemps fasciné la pensée politique. Et, s'il est vrai que Machiavel fut un des rares – et c'était là sans doute le scandale de son "cynisme" – à penser le pouvoir du Prince en termes de rapports de force, peut-être faut-il faire un pas de plus, se passer du personnage du Prince, et déchiffrer les mécanismes de pouvoir à partir d'une stratégie immanente aux rapports de force ³⁹³. »

D'autres, à la suite des travaux américains de Léo Strauss, Pocock, Skinner, Burns ³⁹⁴..., ont discerné en Machiavel le premier théoricien de l'autonomie du politique, mais cette fois, dans le cadre d'un « pluralisme des finalités ». Ainsi le Florentin, ancêtre de la démocratie moderne, se serait-il montré attentif à la contribution au bien public des intérêts des factions, ou encore aurait-il défendu une société libre acceptant le conflit constitutif entre ceux qui désirent dominer et ceux qui ne veulent pas être dominés ³⁹⁵. Il aurait été en quelque sorte, un ancêtre de la tolérance, du pluralisme, du républicanisme démocratique moderne. Bernard Wicht a insisté dans cette perspective sur le modèle milicien prôné par l'auteur du Prince favorable à une organisation populaire et énergique de Florence, anticipant

³⁹³ Michel Foucault a défini comme les sociologues des organisations le pouvoir en termes relationnels. Cf. *Deux essais sur le sujet et le pouvoir*, dans l'ouvrage de H. Dreyffus et P. Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 304-307. Cf. également *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 31-32, et *La Volonté de savoir. Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1976, t. I, p. 107-135, et notamment p. 123-125.

³⁹⁴ Cf. les essais suivants illustrant l'approche moderniste de Machiavel :
 – Léo Strauss, « Nicholas Machiavel (1469-1527) », in *Histoire de la philosophie politique*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1994.
 – James Henderson Burns, *Histoire de la pensée politique moderne*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1997.
 – Quentin Skinner, *Machiavel*, Paris, Le Seuil, 1989.
 – J.G.A. Pocock, *Le Moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1997.

³⁹⁵ Marc Sadoun et Jean-Marie Donegani, *La Démocratie imparfaite*, op. cit., p. 11, 43, 257-258.

le civisme des Pères fondateurs de l'Indépendance américaine ³⁹⁶. Un Machiavel américain ?

À l'inverse, dans la foulée de bien d'autres lectures plus traditionalistes, comme celle de Marcel Prélot ³⁹⁷, un professeur de Harvard, Harvey C. Mansfield, a fait du Florentin l'inventeur cynique de l'exécutif moderne, volontiers chantre de la cruauté, de la force contre la loi, à l'opposé des théoriciens du droit naturel ³⁹⁸. Un Machiavel machiavélique, en quelque sorte, repoussoir cette fois de la démocratie moderne.

L'exécutif, au sens machiavélien, est ici défini loin de toute républicanité, comme faisant converger sept éléments : l'usage politique du châtiment ; la primauté de la guerre, des pouvoirs d'urgence, des affaires étrangères sur la paix et les questions intérieures ; un gouvernement d'exécution des ordres d'un souverain ; la mise en oeuvre de techniques de direction, interchangeables indifféremment selon les types de régimes ; l'esprit de décision ; l'instauration du secret comme moyen de gouvernement et les actions de surprise ; enfin, l'unicité de l'exécutif ³⁹⁹.

Les courants d'interprétation de l'historiographie, tantôt « de gauche », tantôt « de droite », étalent là leurs divergences. Ceci constitue un paradoxe. Malgré l'évolution des recherches historiques, on retrouve les mêmes divisions que dans les interprétations philosophiques antérieures. La majorité des lectures, de façon convenue, font du Florentin un penseur amoral, rationnel, positif, qui aurait en quelque sorte laïcisé la politique en la détachant de la morale et de la religion... Pour le meilleur et pour le pire.

Autre paradoxe. Alors que certains théoriciens politiques du passé ont été relégués aux accessoires par les sciences sociales contemporaines, comme Hobbes ou Rousseau, conspués en Angleterre par l'anthropologie dès le XIXe siècle ⁴⁰⁰, la science politique actuelle, en mal de référents philosophiques, défiant

³⁹⁶ Bernard Wicht, *L'Idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995.

³⁹⁷ Marcel Prélot, *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 1970, p. 201-211.

³⁹⁸ Harvey C. Mansfield Jr., *Le Prince apprivoisé. De l'ambivalence du pouvoir*, Paris, Fayard, coll. « L'Esprit de la Cité », 1994, p. 177-212.

³⁹⁹ *Ibidem*, p. 189.

⁴⁰⁰ Marc Abélès, *Anthropologie de l'État*, Paris, Armand Colin, 1990.

l'anachronisme, se réclame à son tour de Machiavel. Même si, dans son développement international, elle cherche à se détacher des apories philosophiques et de toute idéologie. Mais ne les reproduirait-elle pas sous d'autres formes, épistémologiques par exemple ?

Les tours de valse politologiques

[Retour au sommaire](#)

La science politique moderne confronte deux théories qui proposent une analyse divergente de la potestas.

D'abord la conception essentialiste. Dynamique, volontariste, elle réduit le pouvoir à de la puissance, à de la domination, à des pratiques violentes. Il devient un objet que l'on prend, que l'on possède, que l'on perd. Il est aussi un état institué par des rites de séparation (intronisation, élections, guerres...). Il démarque dans toutes les sociétés les hommes pourvus de cet attribut de ceux qui en sont dépossédés. Il s'appuie sur toutes les légitimations possibles. Le pouvoir institue avant tout un comportement de rupture. Il est un fait en soi qui engendre l'aliénation.

Ensuite le modèle échangiste. Le pouvoir est transformé en une relation évanescence, furtive, floue, incertaine, négociée. C'est un système multiforme d'actions sur les actions des autres hommes. Un ensemble d'influences réciproques. Sa réalité peut être saisie en termes d'échanges, d'interdépendance variable dans ses modalités d'organisation et de fonctionnement. Le pouvoir, c'est aussi le pouvoir des autres. Un peu comme s'il n'y avait jamais eu de maîtres.

Un Machiavel oligarchique ?

Pour le modèle essentialiste, foncièrement réaliste, la domination ne se négocie pas. Elle s'impose. Elle passe par la domination sur le plus grand nombre d'une classe dirigeante, éventuellement « noblesse d'État », qui forme un groupe

social privilégié. Sceptique par rapport à la démocratie, le courant oligarchique se réclame souvent de Machiavel explicitement. Deux exemples importants peuvent être évoqués.

En premier lieu, il faut citer James Burnham, qui, dans un ouvrage paru en 1949, qualifie les théories élitistes de « machiavéliennes scientifiques »⁴⁰¹. Ces conceptions ont été défendues au XXe siècle, par Vilfredo Pareto, Gaetano Mosca, Roberto Michels, Georges Sorel, auteurs plus ou moins proches des positions politiques du fascisme italien. James Burnham parle, lui, de « défenseurs de la liberté ». Discutant chaque auteur et cherchant à légitimer son approche, il s'efforce d'actualiser Machiavel. Celui-ci représente pour lui le fondateur des théories élitistes modernes, qui a appliqué pour la première fois à la politique la méthode scientifique, même si son idéal fut de libérer l'Italie de la domination étrangère. L'auteur du Prince et des Discours a écarté toute émotion de ses analyses, toute vision idéaliste. Il a choisi les mots justes dans ses descriptions réalistes. Mais surtout, il a compris que l'objet de la politique, c'était tout principalement la lutte des hommes pour le pouvoir, envieux et désireux d'accroître leurs privilèges. Il s'est aussi, éloigné de toute conception philosophique ou éthique à la manière d'Aristote ou de Platon, attaché à établir des faits, à partir soit d'ouvrages historiques, soit d'observations directes, avant de les relier entre eux et de concevoir des lois. Comme Adam Smith a analysé l'homme économique, Machiavel a révélé l'homme politique. Burnham ajoute qu'il a fondé la distinction essentielle entre dirigeants et dirigés, qui traverse toutes les sociétés. La lutte politique concerne surtout les premiers, les seconds restant passifs. À partir d'exemples suggestifs, il a insisté, avant la lettre, sur les conditions psychologiques de réalisation des luttes pour le pouvoir. Il a montré que les hommes, élites ou peuples, étaient ingrats, hypocrites, peureux, avides de gain, infidèles, et qu'ils avaient surtout besoin de chefs. Et Burnham de tirer ainsi le maître florentin vers sa théorie à lui des « organisateurs » et de la « révolution directoriale », sorte de Prince moderne reposant sur une élite technique interchangeable qui dirige l'ensemble des pays industrialisés.

⁴⁰¹ James Burnham, *Les Machiavéliens*, Paris, Calmann-Lévy. L'ouvrage présente les théories oligarchiques de Gaetano Mosca, de Vilfredo Pareto, de Roberto Michels et de Georges Sorel.

Le rapprochement est d'autant plus naturel entre cette sociologie des dirigeants politiques et les idées de Machiavel que les conceptions élitistes définissent le pouvoir par l'intérêt, lié à la nature de l'homme. Une « loi d'airain » oppose « naturellement » et de façon universelle une oligarchie à des masses dirigées. L'intérêt est volonté de puissance, appétit de domination d'un individu ou d'un groupe restreint sur la société. Il peut constituer l'objectif d'une « noblesse d'État » produisant le monopole de la violence légitime dans des champs institutionnels très fermés, au-dessus d'un peuple dépossédé. Il n'existe de fait, sur une scène d'affrontements et d'alliances épisodiques, que des luttes pour le pouvoir départageant des intérêts particuliers. L'intérêt général fait place à une logique de la puissance et des configurations sans cesse variables de rapports de force. La politique dépend d'une panoplie de ressources, de tactiques et de stratégies d'annexion, de conservation, de défense, de hiérarchisation, de résistance ou de soumission, agrémentées a posteriori de processus de légitimation pour amuser les dominés. Le pouvoir, conception prédatrice, n'est jamais à somme nulle. Surgissent, ombres chinoises, à travers des jeux d'alliances ou de conflits, amis et ennemis (mais n'est-ce pas la même chose ?). La politique, c'est la guerre poursuivie par d'autres moyens. Un système de rapports de puissance changeants, qui débouche sur une volonté destructrice. Il faut s'emparer des attributs, des lieux, des ressources de pouvoir comme d'un territoire, et les conserver. Cela revient à produire ou à détruire un ennemi. Le pouvoir devient vite une fin en soi, une paranoïa.

Raymond Aron s'est lui aussi réclamé explicitement, dans le courant oligarchique, du Machiavel homme de science, tant au niveau des analyses de la politique interne que des relations internationales. De la même façon que Burnham, qu'il publia dans sa collection « Liberté de l'Esprit » chez Calmann-Lévy, Aron a insisté sur l'apport de l'observation objective et historienne du Florentin à une théorie du pouvoir, au-delà des égarements « astrologiques » expérimentaux de sa pensée ou du naturalisme de sa philosophie de l'homme ⁴⁰². Selon lui, ce « théoricien de la politique » et « technicien de la puissance » a surtout réfléchi sur les moyens politiques, tout en restant tributaire de concepts antiques et médiévaux. Il pensa ces questions de façon amoral, tout en retrouvant

⁴⁰² Raymond Aron, *Machiavel ou les tyrannies modernes*, op. cit., notamment les p. 59-85.

la morale par le biais de la politique. Raymond Aron accepte l'apport toujours valable et la complexité de l'oeuvre de Machiavel. Il reconnaît le réalisme de nombre de ses jugements dans Paix et guerre entre les nations, à la suite de l'économiste Oskar Morgenstern. Il termine par cet hommage :

« Psychologue des passions humaines qui déterminent les événements politiques, guerres, révolutions, il est incomparable. La lutte des hommes pour la puissance, tel est le domaine, aussi durable et constant que l'homme lui-même, qu'il a analysé avec une insurpassable lucidité. Et c'est pourquoi on en revient à ses leçons chaque fois que les discordes liées des partis politiques et des États confondent et multiplient les passions politiques, ambitions impériales et ambitions civiles, comme si l'homme n'apparaissait jamais tant comme l'auteur de son histoire qu'aux époques où la mêlée des faits et des idées semble asservir l'Humanité entière à l'aveugle Fortune ⁴⁰³. »

Des références assez proches apparaissent, semble-t-il, dans les théories libérales du pouvoir, qui partent pourtant de points de vue différents. Un peu comme si les sciences sociales, pour se fonder, ne pouvaient s'empêcher de se référer aux théories philosophiques de l'homme et de son action sur terre. Comment celles-ci perçoivent-elles le Florentin ?

Un Machiavel libéral ?

[Retour au sommaire](#)

Pour le paradigme libéral-relationnel, le pouvoir n'est plus une chose que l'on gagne ou que l'on perd, que l'on possède ou non. Il n'est pas une propriété projetée mystérieusement de l'extérieur, opposant ses dépositaires à ceux qui en seraient exclus ⁴⁰⁴. Limité à de l'influence, à des petits conflits mais aussi à des accords, à des médiations, aux champs d'action flous du quotidien comme à celui de vastes « organisations » plus ou moins formelles, le pouvoir est toujours filtré

⁴⁰³ *Ibidem*, p. 85.

⁴⁰⁴ Sur la définition « relationnelle » du pouvoir, opposée à la définition essentialiste, cf. Michel Crozier et Erhard Friedberg, *L'Acteur et le système*, Paris, Le Seuil, 1977, notamment p. 23-24.

et canalisé. Il n'existe pas en soi. C'est un ensemble de comportements pilotés par une logique humaine de l'échange.

Les interactions suivent les formes de la civilité, l'art rhétorique, des modèles ritualisés, des étiquettes de respect et de protocoles. Le pouvoir s'inscrit dans un code culturel de participation et de partage, duquel la guerre de tous contre tous est exclue. Il n'y a pas non plus de classe dirigeante, mais simplement des citoyens libres, égaux et responsables, et des groupes polyarchiques interchangeables au sommet de la société. Bref, on se situe dans un État de droit qui n'a plus rien à voir avec l'Italie des Borgia. Donc avec Machiavel. Pourtant celui-ci va réapparaître, sans qu'on l'attende, au coin du bois.

Deux métaphores analogiques caractérisent les approches sociologiques relationnelles qui gommant toute référence à une quelconque influence machiavéenne ou machiavélique. La première (de façon naturaliste, comme Machiavel !) compare la société à un organe, où la partie est inférieure à la totalité qui forme système et où l'agencement de toutes les composantes fait fonctionner un ensemble anonyme face à l'environnement extérieur. La seconde transforme la société en une machine, où le tout n'est que l'agencement des parties ⁴⁰⁵.

Conception duelle mais, en définitive, comportementaliste du pouvoir. En effet, ce « behaviouralisme », comme l'a montré le politologue Jean Leca, met en avant les concepts de « jeu », de « stratégie », de « décision », de « système d'action concret » ⁴⁰⁶. La politique, assimilée à des comportements, peut être expliquée par des actes spécifiques et « rationnels », que l'on ne peut réduire à une matière autre.

Selon les tenants d'une conception holiste de l'échange politique, l'intérêt, issu d'un compromis explicite, institutionnalisé et intériorisé, voit sa réalisation délimitée par des normes stables acceptées majoritairement par le « système » ou

⁴⁰⁵ Michel Crozier et Ehrard Friedberg, dans *L'Acteur et le système* (op. cit.), tenants d'un behaviouralisme subjectiviste qui valorise épistémologiquement l'attitude individuelle saisie de façon inductive par rapport à de quelconques totalités, se démarquent des métaphores globalisantes dans la définition des rapports de pouvoir. Et du machiavélisme.

⁴⁰⁶ Sur les concepts du behaviouralisme, cf. Jean Leca, « La théorie politique », in *Traité de science politique*, Paris, PUF, 1985, t. I, p. 47-174.

la « culture » démocratique. Normes, règles, lois culminent dans le mode de représentation de la démocratie institutionnelle, qui articule tous les intérêts grâce à un mode emboîté de contrôle. Cela, dans l'alternance, la confiance, la transparence, le pluralisme concurrentiel, tant au niveau de l'expression qu'à celui des processus décisionnels. Le tout, régulé par la théorie politique de l'égalité, se trouve étayé en permanence par le droit et l'État de droit autour d'une hiérarchie de normes acceptées par la majorité.

Les théories holistes, qui comparent donc la société à un grand organe fonctionnel, effacent ou euphémisent la question des conflits. Les relations politiques se trouvent uniformisées, interchangeableables, mesurables et calculables. On a toujours besoin d'une totalité préexistante. On plonge les comportements dans un système régulé, en dépersonnalisant autant que possible les analyses (cf. les théories générales du systémisme fonctionnaliste ou cybernétique de Parsons et Easton). À ce premier niveau de théorisation, aucun des auteurs ne fait référence à Machiavel.

Le second libéralisme, anti-juridique, mécaniste, repose sur un éclatement individualiste. Pour lui, loin de former un cadre commun à tous et uniforme, les règles changent sans cesse et font l'objet de tractations. Ou bien, si elles s'avèrent contraignantes, on les ignore et on les contourne. Elles sont le produit de micro-échanges variables, même contrôlés par un mode de stratification sociale et de normes culturellement enracinées. Les contradictions entre les intérêts particuliers structurent la réalité formelle et informelle des interactions. Celles-ci ne sont pas incompatibles avec l'intérêt général, autogénéré par des systèmes d'action fluides et des processus qui personnalisent les porteurs de stratégie. La règle, éphémère, remplace alors la loi, ou le système fonctionnel et uniforme du holisme systémiste. La dérégulation, l'informel, la liberté stratégique et ses incertitudes compensatoires, la reproduction silencieuse de l'ordre social (le secret comportemental plus que le décret), produisent un équilibre pluriel et « polyarchique ».

Cette théorie de la liberté libérale postule un emboîtement social, anarchique et organisé en même temps, où les extrêmes s'excluent du jeu, où tout se vend, s'échange, se négocie, comme sur un marché. Au-delà de la myriade de micro-stratégies des acteurs libres et concrets, le lien politique reste fondé sur un ensemble de valeurs communes, contradictoires mais unifiantes.

Mais les stratégies restent centrales. Machiavel resurgit alors comme un diable de sa boîte. Des théoriciens « échangistes », qui valorisent le calcul, les choix rationnels, l'intérêt individuel, font du « néo-machiavélisme » plus ou moins sans le savoir. Ehrard Friedberg, un des tenants de l'école crozérienne qui a mis au goût du jour une conception libérale du pouvoir, a critiqué sévèrement la « dérive machiavélique » de l'analyse organisationnelle, qualifiée de « vision outrancière et totalement caricaturale ». Il affirme ainsi :

« On s'imagine le monde et l'action sociale peuplés de petits "Machiavels" parfaitement cyniques, amoraux et sans foi ni loi, pour qui rien ne serait sacré, et qui bousculeraient allégrement toutes les conventions, toutes les normes et tous les interdits pour satisfaire leur soif de pouvoir et pour satisfaire leur emprise sur les autres ⁴⁰⁷. »

L'objet décrit par Machiavel avec sa philosophie à lui constituerait-il l'impensé de la sociologie politique sur le pouvoir ? C'est-à-dire ce qu'il ne faut point avouer pour sauver l'idéologie démocratique libérale fondée sur la liberté présumée de l'homme ?

Sans faire référence à tous les courants qui théorisent de façon plus ou moins explicite le « darwinisme social », on constate que les interprétations les plus récentes évoquées ici, apparaissent aussi divergentes que celles de la vieille philosophie et de l'historiographie interprétative. La science politique, lorsqu'elle veut être réaliste, récupère à son tour Machiavel avec ou sans fard.

Le Florentin ensorcelle comme par magie ceux qui citent son nom ! Serait-ce un « signe », au sens renaissant du terme ?

Comment expliquer cette étrange convergence ? Ne nous renvoie-t-elle pas à nouveau à la question de l'interprétation de la pensée machiavélique dans la longue durée ?

⁴⁰⁷ Ehrard Friedberg, dans *Le Pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 254.

Machiavel, un penseur masqué ?

CONCLUSION

UN PENSEUR MASQUÉ ?

[Retour au sommaire](#)

Reprenons la question de l'herméneutique de l'oeuvre là où nous l'avions laissée initialement. L'étude des textes politiques et littéraires de Machiavel relève de deux approches. L'une, interne, en recompose les structures, les raisons ou déraisons implicites et explicites. L'autre, externe, à partir des discours collectifs, mythes, idéologies, cadres sensibles et épistémologiques qui la traversent, de façon synchronique et diachronique, veut déchiffrer la multiplicité et la complexité de son sens.

Une lecture kaléidoscopique fait converger, sans les opposer, la méthode discontinuiste, relativiste, historiciste, qui place le système sémiotique en question dans son contexte, et des procédés plus linéaires, qui recherchent les espaces et les scansions extra-historiques transperçant sa gangue temporelle. Ainsi le temps en Machiavel apparaît double : celui de sa contemporanéité, et celui de sa postérité. Il faut en expliquer les croisements qui constituent un défi dans cette oeuvre-ci, véritable énigme interprétative. Son après éclaire son présent et sa contemporanéité de 1500 contient virtuellement son futur. Comment démêler l'un et l'autre ? En termes d'optique, il s'agirait d'actionner deux « angles de vue », l'un observant l'objet de près, l'autre de loin, de façon comparative, avec des « focales » appropriées, grand angle ou téléobjectif. Cette complémentarité méthodologique permet de dépasser une éventuelle querelle des interprétations machiavéliennes, bien inutile au regard du contenu échevelé du mythe Machiavel sur plus de cinq siècles.

Il reste à apprécier, sans épuiser la question, l'apport de l'une et de l'autre méthode pour une étude qui se proposait initialement de renouveler le désir de fréquentation par le livre d'un auteur particulièrement déroutant pour des lecteurs susceptibles de douter à leur tour des vertus de l'univers politique.

LE TEMPS EN MACHIAVEL

[Retour au sommaire](#)

La question principale d'une lecture interne est de savoir comment reconstruire un système de pensée de façon « subjectiviste », sans se projeter soi-même en le déformant ⁴⁰⁸. Une approche culturaliste (« baroque », dirait-on en termes d'herméneutique musicale) de l'histoire des idées politiques est-elle possible ? On peut suivre là le sillage interprétatif ouvert en France par Lucien Febvre dans ses travaux sur Martin Luther ou sur Rabelais ⁴⁰⁹.

En effet, la méthode de cet historien illuminateur a montré la voie et forgé les premiers outils de l'histoire culturelle moderne, chemin poursuivi aujourd'hui collectivement ⁴¹⁰. Cet apport épistémologique nous interroge quant à

⁴⁰⁸ Cf. l'article de Gérard Noiriel, « Pour une approche subjectiviste du social », in *Annales, Économie, Sociétés, Civilisations*, novembre-décembre 1989, p. 1435-1459.

⁴⁰⁹ Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, op. cit. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

⁴¹⁰ La bibliographie serait immense. Quant à l'apport épistémologique, on pourrait citer les travaux notamment de Erwin Panofsky, Jean-Pierre Vernant, Robert Mandrou, Georges Duby, Jacques Le Goff, Michel Foucault, Michel de Certeau, Mikhaïl Bakhtine, Robert Darnton, Karl Schorske, Carlo Ginzburg, Serge Bernstein, Jean-François Sirinelli, Christophe Charles, Roger Chartier... Une réflexion méthodologique récente est présentée dans quelques ouvrages en français. Cf. Serge Bernstein, Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli *et al.*, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 1996 ; Roger Chartier *et alii*, *La Sensibilité dans l'histoire*, Brionne, Gérard Montfort, 1987 ; Roger Chartier, *Au bord de la falaise, l'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.

l'adéquation des grilles postérieures, voire contemporaines, projetées sur un système de sens appartenant à une culture autre et définitivement disparue, qui ne possédait ni les catégories sensibles et mentales, ni les vocabulaires des générations ultérieures de vivants. Il est toujours difficile de reconstruire des représentations individuelles et sociales radicalement différentes, dont il ne reste que de fragiles traces, en particulier en ce qui concerne leur oralité et leurs formats de pensée. Mais en même temps, l'homme, au-delà des mystères de ses univers imaginaires et logiques successifs, reste toujours le même. C'est un être universel, « qui a toujours pensé aussi bien » (Claude Lévi-Strauss). Un dialogue, qui passe par le filtre et les interférences de modes de traductions multiples et complexes (ne serait-ce que linguistique), est alors possible, qui rend concevable la transmission du sens entre les vivants et les morts. Même si des difficultés surgissent dans les transferts d'information qui n'échappent pas à l'entropie, aux décalages, aux contresens, aux malentendus sémantiques et interprétatifs. Traduttore traditore, plutôt mille fois qu'une pour des transpositions souvent aléatoires ou poétiques, pour ne pas dire politiques, malgré la vigilance qui s'impose contre tout anachronisme. D'où l'importance de l'archive et des citations des textes « importées » rituellement de la pensée et de la bouche des morts. Elles révèlent les écarts mais aussi les présences, le plus fidèlement possible.

Une pensée « chaotique et débile » ?

[Retour au sommaire](#)

Rappelons, en ce qui concerne Machiavel, que Lucien Febvre, quant à lui, crut découvrir, dans le « dur » auteur du Prince, pour qui gouverner comptait d'abord, une certaine « réfutation » de l'humanisme renaissant et du christianisme. À tort ! Mais celui-ci sut aussi distinguer chez le Florentin, contradictoirement, un homme qui, à travers intrigues, secrets, luttes de factions, conjurations de portiques en portiques, de places en places, de palais en légations, de loggia en loggia, réussit à cuire sa pensée de la politique, « chez lui, en lui, par lui »...

Après la lecture interne entreprise – résumons-nous –, Machiavel en son temps, qui n'est pas un total incroyant, apparaît plutôt comme un penseur holiste et naturaliste du « bien commun » de la cité. Son oeuvre étale un classicisme coloré, daté, plus tourné vers le passé que vers un avenir qu'il n'a ni connu ni deviné. Même s'il rêva, à partir d'un modèle spartiate et romain reconstruit dans sa tête, de réaliser l'unité politique de l'Italie autour d'un Prince individuel ou collectif, à un moment où s'écroulait la forme de la commune médiévale remplacée par les petits États territoriaux des seigneuries, au-dessous des monarchies et des grands empires encore en gestation qui s'imposeront au XVII^e siècle ⁴¹¹.

On aboutit ainsi au postulat « interniste » que l'auteur du Prince et des Discours, influencé par les conditions florentines de son existence, s'est bien trouvé plongé dans l'univers mental de la Renaissance. De vieux grimoires hantent ses écrits et sa pensée. S'y mêlent indistinctement raison et déraison, sorcellerie, croyance aux miracles, signes du ciel et mystères de la terre, bref, Nature et Culture. Ses descriptions politiques baignent dans les représentations ambivalentes du tournant du X^e siècle, ouvertes à la magie, à l'astrologie, à l'humanisme italien, à un christianisme du doute, plus ou moins en voie de rénovation avant la Réforme de 1517.

À la suite de l'ouvrage fulgurant de Michel Foucault, *Les Mots et les Choses* ⁴¹², Hélène Védérine a montré que l'Italie renaissante, qui accueillit les intellectuels dépositaires des vieux savoirs grecs ayant fui Byzance tombée aux mains des Turcs en 1453, déploya soudainement un champ de connaissances paradoxal ⁴¹³. À travers la résurgence de la pensée antique, enfouie, traduite parfois de façon ésotérique ⁴¹⁴, s'opposèrent néoplatoniciens et néoaristotéliens de tous bords. De là naquit l'alchimie de la Renaissance, ce que Fernand Braudel

⁴¹¹ Cf. à ce propos le livre d'Alberto Tenenti, *Florence au temps des Médicis. De la Cité à l'État*, op. cit.

⁴¹² Michel Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1968 ; *Histoire de la folie à l'Âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972.

⁴¹³ Hélène Védérine, *Philosophie et magie à la Renaissance*, Paris, LGE, Le Livre de Poche, 1996.

⁴¹⁴ Sur la question, cf. l'ouvrage de référence d'Antoine Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental*, Paris, Gallimard, 1986.

appelle justement « le modèle italien », qui constitue dans l'histoire de l'Europe un miracle représentatif ⁴¹⁵. Florence fut particulièrement fascinée par le savant gréco-byzantin Démétrius Chacocondylas, mais aussi par Gémiste Pléthon, apologiste du « divin Platon ». Les anciens philosophes furent « relus » à partir de grilles inédites, porteuses des idées nouvelles, riches encore de l'apport des pensées stoïciennes, sceptiques ou épicuriennes surgies après l'ébranlement général du christianisme et remises au goût du jour. Ainsi, de Marsile Ficin, qui maintenait par fétichisme une lampe allumée devant la statue de Platon, ainsi de Pic de la Mirandole, d'Ange Politien, de Pomponazzi. Et, dans d'autres universités que celle de Florence, d'Agrippa de Nettesheim, d'Érasme, de Rabelais, de Montaigne, de Giordano Bruno, de Jean Bodin (auteur des Six livres de la République mais aussi d'un traité De la démonomanie des sorciers) et de tant d'autres... Il en fut de même de Nicholas Machiavel.

Une lecture compréhensive doit donc étreindre à la fois les dimensions rationnelles, les efforts de classification et de description réaliste des pratiques de pouvoir que propose le Florentin, mais aussi les poussées des vieilles croyances qui le hantent et ses zigzags imaginatifs. Florence, prise entre le marteau des Borgia et l'enclume de Savonarole, ébranla par son réalisme citadin et collectif, pas simplement machiavélien, le code chrétien en son entier. Avec Machiavel, traversé par cette contradiction culturelle, nous nous trouvons en présence de deux facettes d'une logique contradictoire et ambivalente qui enferme le texte à déchiffrer dans un univers mental aujourd'hui disparu, fondé sur une raison sauvage.

L'analyse interniste de la raison machiavélienne d'un côté, celle de son pendant externiste qu'est l'imaginaire qui l'étaye de l'autre, nous a permis d'exhumer au moins quatre couches simultanées de représentations, au sein d'une oeuvre saisie délibérément comme un système de sens totalisant et formant un corpus indissociable. Quatre logiques qui, parfois, s'entrecroisent, mais peuvent aussi être lues séparément.

D'abord parle un modèle de raison analytique, proche de la curiosité aristotélécienne sur le classement des institutions décomposées avec un sens aigu de l'observation de la politique, de la guerre et du pouvoir. Il s'agit là parfois d'un

⁴¹⁵ Fernand Braudel, *Le Modèle italien*, Paris, Arthaud, 1989.

regard brouillon, répétitif, contradictoire, et surtout altéré par un retour sélectif aux auteurs grecs et romains à partir d'une érudite superposition de textes. Machiavel observe sa Florence et son Italie avec les yeux des Anciens, et l'Antiquité avec ses préjugés de Toscan de 1500. Il aboutit à une construction en miroir, cohérente dans l'ensemble, mais non dénuée de dissonances ou de télescopages.

Cette raison raisonnante n'engloutit pas cependant les valeurs chrétiennes au coeur de la pensée du croyant hésitant et troublé, malgré ses petits péchés de bon vivant. Cet homme est possédé, infiltré par le christianisme de son époque, qui est celui de la crise savonarolienne, dans un monde cependant où les papes, issus des grandes familles du patriciat italien, ont des enfants, disposent de maîtresses ou de bâtards, mènent la guerre, utilisent le poison et le complot, dépouillent même leurs cardinaux de leur fortune pour se l'approprier. Dans une lettre du 16 juillet 1501, l'ami de Machiavel, Agostino Vespucci, parlant d'Alexandre VI, confirme cela de Rome :

« Il me restait à vous dire qu'on observe tous les soirs, entre l'angélus et une heure de nuit, vingt-cinq femmes et davantage qui sont amenées au palais pontifical, en croupe de quelques cavaliers – sans parler du pape qui, lui, y a en permanence son troupeau illicite, au point que manifestement, du palais tout entier, on a fait un lupanar de toutes les turpitudes ⁴¹⁶. »

On ne peut juger le Florentin à partir d'une grille chrétienne ultérieure, notamment celle forgée lors du grand retour à l'ordre qui suivit le long Concile de Trente et la Contre-Réforme. À la manière de la majorité des compagnons d'intelligence de son temps, Machiavel intègre, on l'a vu, ce système de valeurs collectif dans lequel il a baigné du berceau à la tombe.

Ensuite émerge un discours naturaliste, flou, discret, mélange de philosophie contemporaine et de lectures de vieux auteurs. Une langue étrange, tantôt magique, tantôt médicale, celle d'alchimistes ou de Diafoirus immémoriaux, nargue en les répétant les refrains de la médecine de l'époque : science empirique par excellence, très incertaine aussi. Un peu comme la politique d'alors, et de toujours !

⁴¹⁶ Lettres familières et officielles, t. I, p. 158.

Enfin surgit une strate discursive plus difficile à déterminer. Mythique ? Disons fantastique, teintée d'un mélange peu maîtrisé de visions magiques, marquée par les ferveurs charlatanesques et prophétiques de la Florence de Savonarole. Proche en tout cas des tableaux visionnaires et rédempteurs de Jérôme Bosch, dont Machiavel partage, semble-t-il, la vision du monde. Le Florentin des Lettres familières apparaît aussi, au-delà de son libertinage, de sa gentillesse envers amis et protecteurs, au-delà de son réalisme paysan et de ses inquiétudes quotidiennes, comme un partisan officiel de la pénitence. Nous sommes en face d'un croyant sensible à l'émotion chrétienne, antimoderne, obsédé par l'Apocalypse. Bref : un théoricien moralisateur et pessimiste de la fin de l'homme et de la fin du monde.

Quatre discours au moins, quatre systèmes d'images, quatre logiques émanent du corpus sans épuiser le sens des comportements concrets et contradictoires de l'écrivain. Pourtant, une seule conception du monde mêle raison, foi, angoisses, croyances et visions. Est-ce un univers solitaire ? Pas plus que celui des autres intellectuels de l'époque embarqués dans leur nef générationnelle, en proie à tous les mélanges idéels plus ou moins cohérents. Qui, tous à leur manière, ont fait bouillonner avant d'entrer dans la mort, les idées de leur temps. Ce Machiavel inquiet – plus qu'inquiétant –, hétéroclite aussi, bien repéré par Raymond Aron, ne peut nous étonner.

Il est utile là, d'ouvrir à nouveau le beau livre de Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle*. Cet historien bergsonien a montré un des premiers, loin des rigueurs de l'autre pan durkheimien de l'École des Annales, le caractère sautillant, incohérent (« chaotique et débile », lance quant à lui Émile Bréhier ⁴¹⁷) des philosophies naturalistes de la Renaissance.

Ces constructions lointaines ne disposaient ni de nos concepts ni de notre vocabulaire pour s'exprimer, regrette-t-il. Elles ont beaucoup balancé entre la pensée grecque et la foi chrétienne, dosant différemment l'une et l'autre ⁴¹⁸. La pensée du XVI^e siècle représenterait-elle un « chaos d'opinions, contradictoires et flottantes », sans base scientifique solide ? Nous sommes en présence, fulmine

⁴¹⁷ Émile Bréhier, *Histoire de la philosophie*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1964. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

⁴¹⁸ Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle*. La religion de Rabelais, op. cit., p. 327-351.

Lucien Febvre, d'une science baignée dans le mystère, ouverte aux démons, à la magie, aux sorciers. Elle ne date rien parce qu'elle ne sait pas mesurer exactement le temps. Elle se mêle aussi de questions qu'elle embrouille, en dehors de toute vérification. Les contemporains de Machiavel, qui sont ceux de Rabelais, ne disposaient d'aucun autre « système du monde » que celui ressassé d'Aristote. Chaque savant portait la science en lui. Mais elle disparaissait avec son inventeur. Les hommes de l'époque, sophistes de la Renaissance, au-delà de leur éloquence pour dire le monde avec leurs mots à eux, furent traversés d'angoisses, pénétrés du sens du mystère. Cela rendit leur raisonnement balbutiant.

Ce qui inquiète Lucien Febvre, tenant des théories de Lévy-Bruhl sur la « pensée primitive » – qu'il calque peut-être trop parfois sur son objet ⁴¹⁹ –, c'est que les savants de « ce siècle qui veut croire », ces rêveurs qui raisonnent à l'envers, ont peuplé l'univers de démons. Ils rendirent le monde fluide, creux. Avec eux, les choses perdent leurs frontières, les êtres leur identité. Ils se métamorphosent en un clin d'oeil, changent de formes, d'aspect, de dimension, de règne. La nature se trouve personnifiée, les hommes naturalisés. L'appel au surnaturel n'est qu'un premier effort, inchoatif, pour donner un ordre à la mêlée confuse des choses. Lucien Febvre, moins attentif que Michel Foucault, s'étonne encore de « la faune absurde des Bestiaires » ⁴²⁰. En fait, oubliant sa méthode, l'historien laisse échapper un jugement anachronique, qui siérait bien à la raison analytique et cartésienne du XVII^e siècle. Ces hommes qui, en dehors de toute « science claire », baignaient dans « les eaux troubles des sciences occultes », se sont-ils « évadés du cachot en esprit » ? Febvre reproche au passage à Machiavel comme à d'autres philosophes du temps de ne pas avoir eu une « idée claire » du développement historique, réduit par eux à une succession de cycles, produits par la nature, le hasard, soumis à une loi naturelle de progrès ou de décadence. Et l'historien d'ajouter, rejoignant le thème de la Nuit, après avoir fait remarquer qu'une telle conception du temps empêchait l'émergence de toute doctrine politique comme d'une histoire vraiment scientifique :

« Les hommes du XVI^e siècle bouillonnent d'idées et tout leur siècle avec eux. Mais d'idées confuses qu'ils ne savent traduire nettement,

⁴¹⁹ *Ibidem*, p. 404.

⁴²⁰ *Ibidem*, p. 408.

qu'ils ne trouvent pas de mots pour énoncer clairement ; d'idées courtes, qu'ils ne savent étoffer, prolonger, orchestrer. Parfois, dans une brusque poussée, ils projettent un trait de lumière. Une étincelle troue la nuit, puis s'éteint. Et les ténèbres paraissent encore plus noires ⁴²¹. »

Peut-être. Mais comment expliquer que les scintillements de la pensée de Machiavel sur le pouvoir, ce péché capital de l'homme, nous illuminent encore ?

Là surgissent les limites d'une interprétation par trop historiciste, enfermant avec un regret anachronique – prononçons le mot – la pensée d'un homme de 1500 dans les catégories intellectuelles, sensibles et mentales de son époque, tout en le jugeant au nom des catégories d'une autre époque. L'approche proposée par Michel Foucault apparaît plus nuancée et compréhensive.

La prison de l'épistémè machiavélienne ?

[Retour au sommaire](#)

L'archéologue des sciences humaines a décortiqué de façon spectrale la structure intellectuelle dominante de la Renaissance. Sa reconstruction brillante nous incite à ne pas en séparer le penseur florentin du pouvoir.

Le regard et la prose des hommes de ce temps sur l'existence, explique Foucault dans *Les Mots et les choses*, leur façon de construire des liens entre raison, rêve, angoisse, délire et fantastique, obéissait à une logique de la similitude et des correspondances. Celle-ci se trouvait fondée sur la ressemblance et la liaison cosmique de tous les êtres et de tous les éléments composant le monde. Les hommes de 1500 pensaient un macrocosme transformé en espace de complicité de toutes les trames de l'univers. Chaque objet, chaque acte, appartenait aux drames et aux cycles du cosmos. Le pouvoir, obscur microcosme de pulsions, de désirs, d'intérêts et de mort, dans ses causes comme dans sa dégénérescence, pouvait être relié – précisément – à tous les autres phénomènes de la création.

⁴²¹ *Ibidem*, p. 392.

Michel Foucault démontre que cette épistémè quasi orientale proposa une sémantique à quatre figures. La *convenientia*, convenance des choses, liant les espaces de phénomènes de proche en proche. L'*aemulatio*, établissant des similitudes entre des objets distants et non plus proches (par exemple une institution pouvait ainsi ressembler à un arbre ou à une planète...). L'analogie, établissant des rapports abstraits et invisibles entre les choses. Enfin, écrit Foucault, le jeu des sympathies et des antipathies, dans les profondeurs du monde, jaillissant des contacts spatiaux mais aussi plongé dans un temps éternel, créant un cycle fixe de mouvements et d'énergies. Il s'agit d'une révolution circulaire en quelque sorte, qui fait apparaître et disparaître les choses en conciliant des contraires, en isolant les espèces, en assumant leur identité malgré leur commerce réciproque.

La grande similitude du monde produite par cette sémantique à quatre dimensions recherche ce qui se ressemble. Mais elle passe par une sémiotique qui ne s'intéresse dans son déchiffrement de signes qu'à des choses assimilables. Aussi les contemporains de Machiavel, dans leur ensemble, furent-ils sans cesse attentifs aux marques de confirmation des liens de similitude que leur pensée ordonnée projetait. Bref, à des signatures. Nous sommes en présence d'une logique du Même. D'où leur goût pour l'érudition des anciens et pour les vieux grimoires qui constituaient autant de systèmes de signes, de codes interprétatifs pour les choses du passé ou du présent. Des albums classificatoires sans queue ni tête. Le savoir découlant de cette épistémè bricolée de la similitude, non dénuée de poésie, ajoute Foucault, se montre pléthorique mais reste pauvre, noyé qu'il est dans une infinité de détails. Il égare la raison dans le labyrinthe de microcosmes et de macrocosmes infinis. Le monde n'a plus de barrière ni de limite. Le visible, l'invisible, le plein et le vide, l'équilibre et le déséquilibre se confondent. Peut-on vraiment parler de contradictions ou de logique contradictoire dans une oeuvre produite par cette épistémè générale de la Renaissance ?

« Structure faible de la science », reconnaît aussi Michel Foucault, qui note comme support envahissant la répétition des Anciens ou le goût pour le merveilleux, freins évidents du développement d'une raison raisonnante. On se trouve en présence d'un système de pensée qui s'épuisa à rechercher méticuleusement des détails parallèles, à déchiffrer des similitudes entre des faits sans rapport entre eux, à établir des liens que l'on n'expliquait pas. Il n'y avait

plus de différence entre le monde de l'Antiquité, reconstruit dans les livres, les traductions d'auteurs anciens, et l'espace contemporain de 1500, dans lequel les dieux, ou des forces invisibles au-dessus des terriens, transmettaient des signaux. Tout parlait simultanément. Tout se faisait écho et se correspondait. Les symboles du monde et de la vie des hommes se trouvaient au service d'une grande ressemblance. Le temps et l'espace se télescopiaient. La *divinatio* et l'*eruditio* constituèrent les deux branches d'une même herméneutique. À travers elle se mêlèrent – à cela Foucault n'est pas attentif – les mythologies et sensibilités chrétiennes, grecques, romaines, hermétiques, magiques et apocalyptiques, qui traversèrent l'époque comme des évidences et des préalables.

La raison machiavélienne mais aussi l'imaginaire machiavélien (pour faire court) appartiennent bien à ce massif épistémique. Dans la vision du monde du Florentin se bousculent l'espace et le temps, l'érudition et la divination, les multiples microcosmes, les mythes chrétiens ou d'autres moins orthodoxes qui déposent leurs images. L'ensemble forme un cosmos à la fois éternel et sans cesse en mouvement, étayé par une raison toujours à l'écoute des harmonies de l'univers, mais fermée sur de grands mystères. Lucien Febvre le présentait lui aussi. Se trouve-t-on vraiment en présence d'une science en formation sortant des paradigmes chrétien et aristotélicien poussifs, et entrant dans un nouveau système de pensée ?

Dans le voyage entrepris ont été traversés les paysages diurnes, parfois clairs-obscurs de la raison machiavélienne. Mais aussi d'étranges forêts : sinon celles surgies de l'imaginaire enfantin des séjours dans la métairie de Sant'Andrea in Percussina du Machiavel paysan, du moins celles où s'aventura le chevaucheur qui se rendait à ses missions de légat à l'étranger.

Quels liens établir entre ces deux univers aux composantes contradictoires, dont on peut pressentir l'unité ?

Si l'on appliquait à l'ensemble de l'oeuvre machiavélienne, saisie comme un tout homogène, la méthode structurale et paradigmatique proposée par Claude Lévi-Strauss, dans *Anthropologie structurale I*, on saisirait mieux les cohérences internes et les complémentarités de pans que l'on a tendance à opposer systématiquement à travers une approche linéaire et syntaxique. Ainsi, traité comme un mythe, le corpus dépasse l'opposition artificielle entre raison et

imaginaire. Une toile sémantique surgit alors de cette lecture verticale. Comment s'articulent les composantes des discours superposés, les « mythèmes » présents dans l'ensemble des écrits ?

Au premier abord, comme l'esquisse le tableau ci-après, toutes les unités de sens se répartissent de façon dualiste en trois axes qui établissent des relations inversées mais complémentaires et sans cesse croisées.

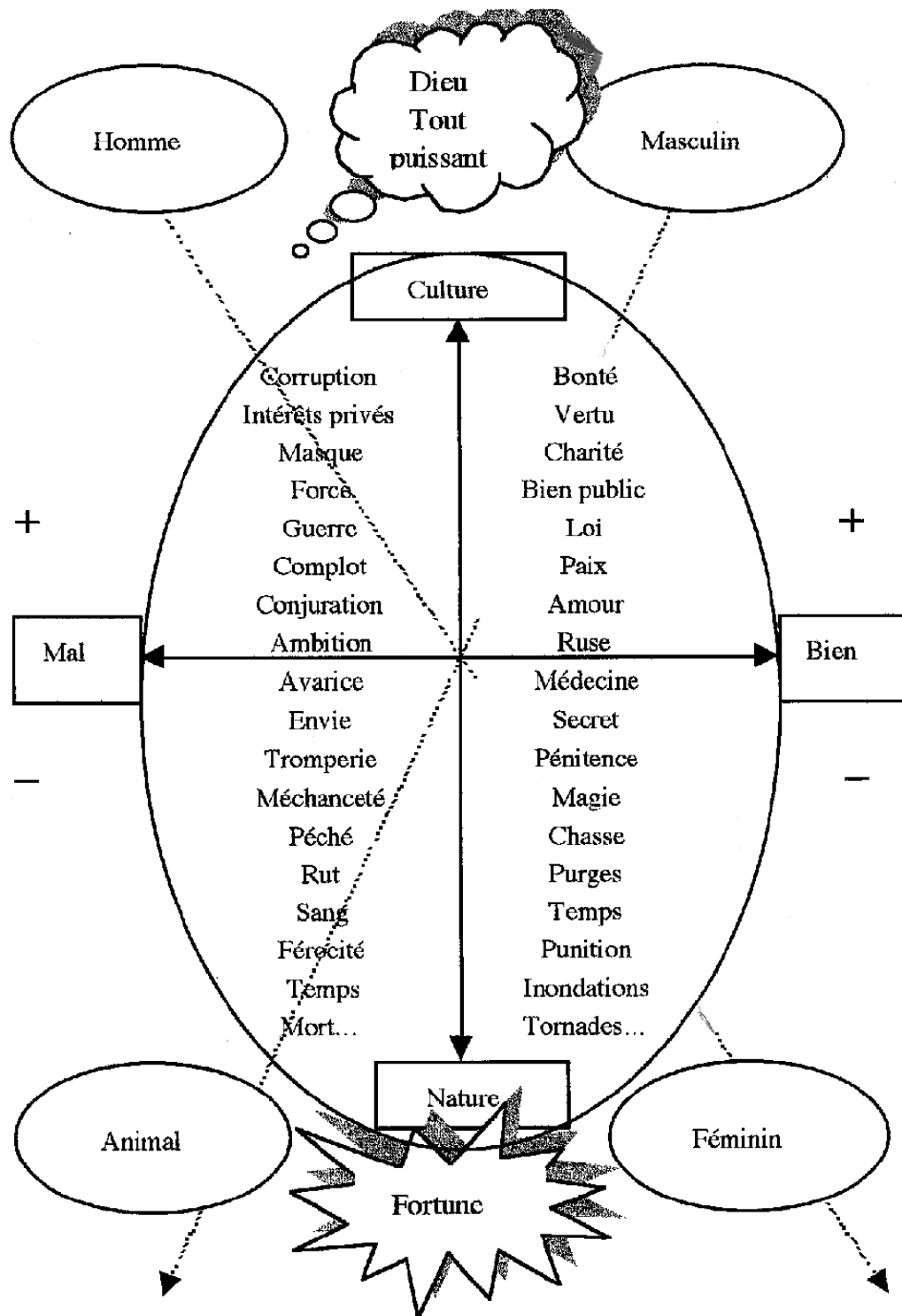
Le premier, de haut en bas, oppose ce qui est du domaine de la Nature et ce qui appartient à la Culture (partagée entre le monde des Anciens et les temps contemporains).

Le second axe, différencie de la droite vers la gauche, ce qui relève du mal et ce qui tend vers le bien.

Le troisième axe répartit les objets en deux dimensions, de la gauche vers la droite et de haut en bas : le masculin et le féminin.

Les thèmes de l'oeuvre sont repérables dans l'espace à trois dimensions ainsi constitué, brassé par les trois axes de façon hiérarchisée et binaire. On découvre une logique à la fois de correspondance manichéenne de chaque objet l'un par rapport à son contraire, mais aussi des relations, et des complémentarités étranges entre les objets. Un système de pensée apparaît alors dans lequel tout est finalement réparti selon les principes manichéens du code chrétien dont Machiavel bricole une configuration assez complexe. Citons quelques exemples, sans épuiser le sens ni la carte des relations en question que l'on pourrait reconstituer intégralement à partir de l'exposé des différents discours repérés.

Partons de Dieu-tout puissant. Il peut être bon, miséricordieux, avertir les hommes par des signes, mais il se montre aussi vengeur, dur, punitif (cf. l'épisode sur l'ouragan qui traversa la Toscane). Le pendant féminin de ce Dieu tout-puissant est la Nature, tant force physique inchoative, positive et naturante (les montagnes, les rivières, les arbres, les forêts, les plantes, les racines, les animaux innocents, le corps, les humeurs, le sang humain...), que fatalité négative (les ouragans, les inondations, le temps destructeur, la maladie, la mort...).



Les axes et les myèmes de la pensée machiavélienne
saisie comme un mythe de façon paradigmatique

Ces deux entités parfois anthropomorphisées établissent un commerce avec les hommes. Dieu a créé l'homme et s'est fait homme par Jésus-Christ : transformation qu'une attitude d'humilité, de pénitence, de vie chrétienne peut racheter si les principes de la religion sont respectés. La Nature féminisée, elle aussi, est le lieu de métamorphoses incessantes. Par l'intermédiaire de la magie, de la sorcellerie, de la médecine, des purges et des saignées pour maîtriser les humeurs, les hommes peuvent tenter de s'y accoutumer et de résister à l'entropie.

Entre les deux, il y a l'homme social, viril, vertueux, dynamique, dérisoire aussi et fragile. Son pendant est l'homme de la nature, effaré, échevelé, d'une férocité bestiale telle qu'il vaut mieux rester dans l'innocence animale. Mais quand on est né homme, il faut assumer. Cet être, capable du bien comme du mal, de vertu comme de corruption, est pris entre deux natures, comme l'écrit Machiavel lui-même. Il est le jouet de ces deux forces au-dessous et au-dessus de lui, tantôt positives, tantôt négatives, tantôt masculines, tantôt féminines. Jésus et la Vierge Marie ? Le couple psychanalytique du père et de la mère ? Les deux, et bien d'autres choses encore.

L'animal sert de relais et de miroir entre Nature et Culture. Par son truchement sont mises en relation la guerre extérieure (le mal de l'homme contre l'homme), avec son pendant intérieur des complots ou des conjurations, et la chasse (captation des animaux pour se nourrir, mais aussi entraînement idéal pour faire la guerre). Mêmes relations inversées, voire complémentaires, entre l'amour cultivé, idéalisé, esthétisé, force au-dessus des hommes qu'il faut apprivoiser, et l'amour bestial (le rut), présent en dessous comme un soulagement et une obsession, point encore réprimée en termes culpabilisants par le christianisme de la Contre-Réforme.

Quant à la relation homme/homme, elle fluctue du bien vers le mal, ou du mal vers le bien, elle s'inverse à loisir en raison des circonstances, des rapports de forces, de la Fortune, contre la seule volonté. L'animal humain doit essayer de se manifester chrétiennement, en évitant les moyens cruels. Mais ceux-ci, poussés par les forces d'en bas, s'épancheront. La politique fera toujours des morts. Et des dupes. Elle est cruauté et brigandage. Profondément incertaine. On peut se donner tous les atouts, arriver au sommet de la Roue (mythe cyclique de la circularité du temps), et échouer au dernier moment. Retomber bien bas. D'où l'usage de la force (nature animale) et de la ruse (intelligence culturelle que l'on peut cultiver

en suivant l'exemple de l'histoire) en tant que ressources désespérées, parce qu'inutiles. Il reste à les adapter l'une et l'autre aux circonstances avec circonspection afin de tenter de remonter vers le haut. Le prince doit se montrer dual, ductile, équilibré, intelligent, caméléon plus que renard ou lion. Il lui faut, comme pour chacun de nous, jouer des « deux natures », s'en accommoder. Théorie des deux natures, une fois encore. Voilà le dualisme machiavélien.

Il nous révèle une structure mythique en même temps que profondément chrétienne. La résolution des contradictions qu'il crée lui-même s'exprime par des objets relais. Le plus important, avant l'animal-alibi, c'est la Fortune. Elle représente l'image féminisée de Dieu. C'est la façon qu'a Dieu de punir les hommes trop bestiaux, inhumains et ambitieux. Grâce à son intervention compensatoire, Machiavel sauve la morale que ses descriptions réalistes et banalisées de la violence donnaient parfois l'impression d'avoir évacuée. La morale est récupérée grâce aux interventions de cette antique magicienne et amazone qui incarne la vengeance divine contre le pouvoir de domination que déploient les hommes même vertueux qui la violent comme une femme ! Sa fonction compensatoire, providentielle et transformatrice, lui donne logiquement les attributs du pouvoir inversé : palais, puissance totale, capacité de transformer les hommes en animaux et de diriger des troupeaux...

Ainsi fusionnent sous le soleil de la Toscane la raison et l'imaginaire machiavéliens. L'un complète l'autre, lui répond en un discours secret et inconscient. Sans cesse, le penseur audacieux, libertin, réaliste, humaniste, habitué au mal politique comme peut l'être un médecin légiste à la fragilité du corps humain, dut négocier son détachement et sa curiosité contre le christianisme manichéen et rédempteur ancré en lui. Difficile à effacer... Mais quel dialogue !

Cette raison et cet imaginaire obéissent donc à une grammaire datée produite par une épistémè irréductible mais animée comme une flamme par le souffle d'une combinaison personnelle détonante. Cependant – le mythe antimachiavélien est là pour le prouver –, cette vision, mi-collective, mi-personnelle, contenait aussi en elle des éléments de dépassement qui ont provoqué la récupération réactive des époques ultérieures.

Cette réalité appelle une lecture complémentaire et transhistorique de l'oeuvre. Moins collective, afin de ne pas tomber dans un autre mythe, celui du

machiavélisme et de l'anti-machiavélisme. Et qui doit faire une plus large part à l'homme lui-même. Car, au-delà d'une vision du monde plus ou moins commune aux contemporains, dont Lucien Febvre et Michel Foucault nous donnent une photographie depuis leur logique à eux, l'oeuvre machiavélienne, alchimie irréductible, fut traversée par des codes sémantiques vécus par Machiavel, posés sur sa grille chrétienne comme des masques.

Lesquels ?

LES CODES ET LES MASQUES DE MACHIAVEL

Les codes discursifs : la théorie martrienne du relativisme masqué de Machiavel

[Retour au sommaire](#)

À côté des interprétations qui enferment Machiavel dans la prison de sa temporalité, Jean-Louis Martres propose une analyse éclairante dépassant l'opposition entre discontinuisme et linéarisme ⁴²². Pour ce politologue héritier de l'École comparatiste de Bordeaux, le « système des idées politiques » peut être représenté par une combinatoire logique à trois dimensions, déterminée universellement par des invariants de la pensée que l'on retrouve dans toutes les cultures. Cette combinatoire, sorte de grammaire générative, déploie des énoncés homogènes, dominants, qui n'excluent pas certains croisements. Dans cette perspective, on ne peut comprendre Machiavel que comparé aux autres auteurs dont les doctrines, avec les siennes, composent un discours plus vaste, unique et cohérent, dans sa logique et dans ses contenus.

⁴²² Jean-Louis Martres, *Le Système des idées politiques*, Bordeaux, 450 p., à paraître. Cf. également, la préface à l'ouvrage de Xu Zhen Zhou, *L'Art de la politique chez les légistes chinois*, Paris, Économica, 1995, p. 5-67.

Le premier « code programmatoire » est celui du « manichéisme inégalitaire ». Il oppose radicalement et de façon systématiquement binaire, le bien et le mal. Ce code a structuré le système religieux puis les doctrines idéologiques de toute la pensée occidentale, sans épargner les succédanés des positivismes modernes. Son manichéisme traverse les totalitarismes comme les démocratismes, unis là dans un même système binaire de pensée. Le détenteur du pouvoir, garant d'un ordre unique, revendique la légitimité de représenter un bien transcendant, abstrait, théorique et nécessaire, qui devient par « effet dyadique » le contraire d'un mal positif et concret. La liberté, affichée comme un paravent, apparaît bientôt dangereuse, car elle retarde la réalisation de la vérité et risque déborder les gardiens de la transcendance. Elle est alors combattue par un quadrillage juridique punitif ou policier fondé philosophiquement, qui justifie l'exclusion, les autodafés, les pratiques inquisitoriales voire la terreur. Le manichéisme contenu par exemple dans le platonisme ou le christianisme, a toujours eu besoin d'une hérésie et d'infidèles à réprimer. Les religions et leurs prolongements idéologiques transposés, qui suscitent souvent des formes pamphlétaires d'expression ⁴²³, investissent cette première structure logique.

Le second code, celui du relativisme, organise la relation bien/mal différemment. Il refuse de poser ces valeurs comme extérieures à l'homme, car c'est lui qui en définit toujours le contenu. Le bien peut engendrer le mal, et vice versa, en alternance dans le temps. L'homme est responsable de l'homme. Les contraires se complètent. Le pouvoir devient un attribut, une relation d'influence, un simple instrument. Point une fin en soi. Il n'est plus le serviteur légitime d'un idéal. Il révèle les valeurs de celui qui le porte, mais surtout s'adapte aux circonstances de façon ductile. Il n'est plus qu'une technique humaine de relations. Il perd là toute sa transcendance antérieure. C'est un réservoir variable de ressources, de tactiques plus ou moins efficaces. Il se déploie à travers des formes concrètes tout en se séparant de l'idée et de la morale. Il n'y a plus de détenteur de la vérité mais simplement une physique du pouvoir, des procédés, des technologies et des politiciens. Cette doctrine trop humaine, qui trouve certains de ses fondements chez Aristote, fut l'antichambre de la pensée

⁴²³ Cf. à ce propos l'ouvrage éclairant de Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

anarchiste, du nihilisme nietzschéen comme du libéralisme et du marxisme. D'où l'intérêt que les tenants de ces théories portent à Machiavel !

Cette conception pose deux problèmes définis par Jean-Louis Martres en ces termes :

« D'une part, le Prince sait qu'il ne doit son pouvoir qu'à son habileté, sa ruse et que son but est de se maintenir. Persuadé qu'il ne peut apporter aucun bien sans entraîner un mal, il doit porter un masque pour continuer à faire croire au Peuple qu'il lui fera connaître un progrès. Philosophie désespérée, elle est aussi celle de l'action. Il n'est donc pas étonnant que la pensée stratégique s'épanouisse dans ce cadre et trouve son incarnation dans les doctrines de Machiavel, de Sun-Tzu, de Han Fei, de Clausewitz ou de Morgenthau.

D'autre part, le peuple sait aussi que le pouvoir, parce qu'il est désirable, peut tomber dans des mains dangereuses et qu'il doit se prémunir. Toute la théorie libérale y puise ses ressorts et ses fondements, que viennent systématiser le régime démocratique et les droits de l'homme, bâtis comme autant de barrières entre l'individu et le pouvoir. Ainsi apparaît l'affrontement moderne d'un pouvoir en quête d'une technologie efficace pour s'assurer de la durée, dans le plus pur esprit de Machiavel, et celui de l'idée libérale ou démocratique pour établir des cercles de liberté infranchissables ⁴²⁴. »

Enfin, un troisième code structure la pensée politique occidentale. Il apparaît moins tranché que les deux précédents. Il met en avant un radical contradictoire : le syncrétisme. Son alchimie est l'oeuvre de penseurs qui prétendent mêler des traditions opposées. Par exemple, la pensée antique et le christianisme comme Thomas d'Aquin, la liberté et le règne de la volonté générale comme Rousseau, la révolution et l'ordre, comme certains non-conformistes des années trente... Là surgissent aussi les utopies, les oeuvres des libertins ou les individualismes à velléités collectives. Mais encore les pragmatismes en tout genre – dont l'attitude politicienne du compromis permanent ou bien l'action diplomatique, qui recherche une perpétuelle synthèse négociatrice. Ce code est celui de l'adaptation, des tactiques concrètes qui prétendent marier les contraires ou les euphémiser. On

⁴²⁴ Jean-Louis Martres, Préface à l'ouvrage de Xu Zhen Zhou, *L'Art de la politique chez les légistes chinois*, op. cit. p. 41-42.

moud le grain quotidien, loin des idéaux manichéens et des volontarismes stratégiques.

Machiavel, donc, selon Jean-Louis Martres, se situerait surtout dans le second code relativiste. Cette position structurale explique autant le mythe du machiavélisme, c'est-à-dire l'idéologie réactive émanant des tenants des codes manichéens religieux et idéologiques de tous poils qui refusèrent sa pensée durant cinq siècles, que l'actualisation permanente de son regard sur le pouvoir. Le mythe démontre que l'on ne peut réduire l'oeuvre à des facteurs datés historiquement. Le Florentin dépasse le carcan de son épistémè et du contexte socio-politique de sa période. Sa pensée, trop provocante, n'était pas totalement exprimable en son temps. Dans le système comparé des idées politiques, elle rejoint certains penseurs désenchantés de l'Antiquité, mais aussi l'athéisme du XVI^e siècle ou le relativisme culturel contemporain. Jean-Louis Martres précise là :

« Toute pensée jugée subversive portait en elle-même des signes avant-coureurs du changement. C'est le sens profond du "Scandale" ⁴²⁵. »

Il insiste sur l'enjeu que représente Machiavel, souligné par l'agressivité sulfureuse des interprétations « scandaleuses » de ses écrits. L'homme, qui écrit parfois très durement, a eu le courage et l'intelligence de tirer le rideau de la politique occidentale et de ses préjugés. Il s'est heurté aux gens d'ordre, aux moralistes qui ne lui ont jamais pardonné ses sacrilèges. Mais, prisonnière de son propre manichéisme, sa pensée ne s'est pas vraiment libérée. On l'a vite ramenée au bercail, en la déformant, en la récupérant, en la rachetant, en la condamnant à l'Index et au bûcher. Le chrétien de 1500 n'était pas conforme aux pudibonderies du christianisme ultérieur. La croix fut dure à porter pour les épaules d'un seul homme. D'où sa dimension tragique. Il quitte les leçons du christianisme comme un fardeau, en s'évadant via les auteurs anciens ou les mythes littéraires et magiques de son temps. Mais il reste chrétien dans ses émotions. Notamment face à la mort.

De cet enfantement dans la douleur ont surgi deux Machiavel : le penseur relativiste et l'interprète fasciné du mythe antique, tout aussi relativiste que sa

⁴²⁵ *Ibidem*, p. 36.

propre pensée. Ce double masque lui a permis de surmonter les contradictions héritées de l'adhésion au christianisme de l'époque, déjà fortement lézardé.

Quelle est la métaphysique du Florentin ? Pour lui, le cosmos est réglé par des lois déterministes de la nature et de la matière. L'humaniste qui déploie une raison observante se doit de rechercher ces règles. Mais dans la matière sociale, il découvre que le déterminisme apparaît moins rigoureux. On observe aussi des régularités, d'où l'importance de la lecture des faits historiques. Pourtant, ceux-ci ne sont pas de même nature. Ils se montrent moins déterminés à l'avance. Il y a d'un côté le destin, la fortune. De l'autre la liberté de l'homme, la vertu et la volonté, qui sont l'art de transformer les déterminismes et les contraintes en ressources.

Machiavel est un réaliste attaché aux actes concrets. En dehors du code manichéen, il n'oppose pas le moralisme idéal et l'action. Il investit une intelligence des comportements fondée sur la pratique, que poursuivront Metternich, Talleyrand, ou Clausewitz. En tant qu'ambassadeur, cet homme d'action et ce stratège militaire a sans cesse observé le pouvoir, disserté sur ceux qui l'exerçaient. C'est un des fondateurs modernes de la pensée stratégique qui décrit comment les politiques et les guerriers se donnent un objectif et déploient les moyens adéquats pour l'atteindre. Il reste hanté par une question redondante : peut-on parer les coups du destin en les dominant ?

Ce « légiste chinois », sournois et plein d'ironie, a logiquement élaboré une théorie de la Raison d'État que les manichéens n'ont jamais comprise. Il y a pour lui deux types de morale. D'abord, celle du Prince, initié au sens platonicien. Elle est dictée non par une religion mais par un homme privé, qui fait la loi et s'adapte à toutes les situations de pouvoir. Ensuite, la morale des simples mortels, éloignés du jeu du pouvoir, dominés par le destin et la régulation cosmique qui ne sépare jamais le bien du mal. C'est une morale du tragique humain, très proche de l'éthique chinoise du mélange perpétuel des contraires. Le partage bien/mal est purement instrumental dans le premier cas. Il reste fatal dans le second.

Dans son pessimisme fondamental, Machiavel ne croit ni au progrès ni à la possibilité d'éliminer le mal. C'est d'ailleurs pour cela qu'il critique la violence et la corruption de l'Église et des papes, sensés faire le bien, comme la violence politique en tant que telle. Le bien ne sera réalisé selon lui, à certaines conditions, qu'après la mort. C'est en raison de la prégnance de la seconde morale fataliste,

que le Prince doit porter un masque tragique, mentir, tromper ses propres amis, défaire ses actes par ses paroles et ses paroles par ses actes.

Mais rien ne se maintient. Tout est entropie et mort. Même le plus grand des principats. L'ordre politique veut devenir une ruse vis-à-vis de Dieu, du destin, comme vis-à-vis des hommes et de leur méchante nature. Rien n'est durable. Là est le pari insensé de Machiavel. Y croire sans y croire, ne rien faire pour tout faire, se donner, sous les ordres de Dame-Fortune, les moyens et le temps d'agir, en ne sachant pas ce que l'action deviendra et en considérant qu'une bonne intention peut dégénérer de façon perverse ou qu'à quelque chose malheur est bon. Le machiavélisme, dans sa partie descriptive, est un grand traité de stratégie, une science rationnelle de l'efficacité qui débouche presque sur la théorie des jeux. La politique n'est plus une fin en soi. Elle devient une panoplie de moyens, un art du réalisme, de l'ajustement permanent, de la négociation, un jeu de dés qui conjugue tantôt la guerre, tantôt la paix, les alliances ou les trahisons. Peu important aussi les intérêts qu'elle défend.

À ce premier Machiavel s'en superpose un second : le lecteur des auteurs anciens. Cet exégète a bien compris Aristote, qu'il répète avec ses typologies tout en y apportant quelques variantes à travers sa théorie de l'attraction de l'État sain sur l'État corrompu. Il accorde aussi une plus grande importance à la propagande des gouvernants, au mensonge, aux effets d'image, à la communication politique, à ce qui deviendra plus tard la propagande. Il se permet même de proposer des recettes pratiques à la République puis aux Médicis, qui sont des remèdes face à la corruption politique : la religion, l'idéologie, l'art, le renforcement du pouvoir des magistrats, l'instauration d'une milice de citoyens, la dureté de la loi...

Autrement dit, contrairement à ce que l'on a affirmé, La République de Platon se trouve bien présente dans Le Prince. Le lieu idéal d'où peut régner celui-ci, c'est la République, que l'on retrouve précisément dans les Discours. Quand le Prince, cet initié à l'art de gouverner, donne le pouvoir au peuple ou devient collégial, n'est-ce pas toujours pour le lui confisquer ? Le Prince, qui a tout pouvoir est là pour séduire le peuple et pour le tromper. Il en demeure bien fragile. Car en politique, répétons-le avec Machiavel, le bien peut vite devenir un mal.¹ La Raison d'État, qui est la morale relative du Prince, n'est pas son arbitraire. C'est la satisfaction provisoire de son action, sa dépendance à lui par rapport au

peuple. Sur le plan externe, il peut ne pas tenir sa parole et il lui arrive de transformer un traité dûment signé en chiffon de papier si les circonstances l'exigent. C'est sa liberté. Il faut toujours qu'il se donne à moitié, afin de changer de position, de se replier en sauvant la face, de se ménager une porte de sortie. Le fait de prendre, de garder, ou de perdre le pouvoir implique inévitablement des risques et la mort.

Le Prince de Machiavel est un finalement un Prince tragique, incertain et malheureux. Comme un bouchon ballotté par les tourments de l'histoire en proie à des forces obscures. C'est un Prince chinois, coupé de tout, simple intermédiaire entre les hommes, la terre et le ciel. Un seigneur de passage qui a perdu l'appui du Seigneur céleste. La leçon est de tous les temps. Et valable pour toutes les formes de pouvoir.

Platonicien sans le dire, le Florentin, plus proche des Lois que de La République, a de fait détourné le platonisme et le réalisme d'Aristote, tout comme il a trahi le christianisme en séparant la politique de la religion. Prisonnier des contradictions subséquentes de sa pensée, il n'est jamais arrivé à introduire une laïcisation de son discours (sinon c'eût été Raymond Aron !). Aussi est-il difficile, termine Jean-Louis Martres, de comprendre le Machiavel authentique : c'est un auteur masqué qui n'a pas pu tout révéler en son temps. Qui a ouvert une brèche dans la pensée occidentale de l'ordre politique.

Par rapport à cette approche systémique et linéaire, un problème surgit. La taxinomie martrienne est parfaitement heuristique, à une nuance près. L'ouverture de cette clé méthodologique montre que, paradoxalement, l'oeuvre machiavélienne relève des trois codes en même temps. Pourtant, on se trouve en présence, non d'un code unique à trois figures – le code chrétien –, mais d'une tripartition logique universelle que l'on retrouve dans d'autres cultures, quelle que soit la période.

Le Florentin en effet est lui-même manichéen par son adhésion au christianisme pur et dur décrit précédemment. Ce dissident distrait du savonarolisme défend le bien public contre l'intérêt particulier des grands ou du peuple, la loi contre le désordre, la morale chrétienne contre les tyrans, la fin contre les moyens. Il stigmatise la chute de l'homme dans le mal. Pour lui, il y a un bien et un mal. Cependant la politique, qui est le domaine de l'homme, ne peut qu'incarner le mal. Rarement le bien. Cela, parce que l'homme, pécheur

corrompu aux portes de l'enfer, est un être perdu fondamentalement. La politique, en dehors de la morale, se retrouve fatalement coupée de la religion. D'autant que cette dernière, qui ne lui échappe pas, oublie ses propres devoirs, papes et ecclésiastiques en tête. Bref, l'action humaine ne relève pas du domaine divin. C'est ce que criait à tue-tête Savonarole. Serait-ce là une façon redondante de conjuguer le dualisme du code chrétien ? Et de rester dans le sillage du catholicisme politique médiéval, augustinien et aquinien ? Quant au bestiaire machiavélien, qui oppose l'homme et la bête, c'est aussi un moralisme dualiste, plus ou moins proche de celui des anciens auteurs de fables.

Machiavel apparaît néanmoins autant relativiste que syncrétique. À côté de la dichotomie chrétienne bien/mal, couplée à celles opposant Liberté et Destin ou Nature et Culture, il réintroduit une problématique pluraliste grecque de l'action de l'homme séparée de Dieu. À trop vouloir dire que l'homme est une bête... Tout en exprimant sa passion pour la nature, et ce qui en découle : vie paysanne, libertinage, esthétisation mimétique... Engagé dans les événements de l'époque, sous la République puis sous les Médicis, il décrit les limites des hommes de pouvoir. En chrétien de la chute, il relativise l'homme dont il fait aussi, comme pour éviter l'Inquisition de son vivant, l'aboutissement de la création divine. Il glorifie l'existence terrestre tout en s'attachant de façon mélancolique au poids du temps et de la mort. Son relativisme permanent, sautillant, se révèle là antique : sophiste, stoïcien, épicurien ou cynique, à la façon de Lucrèce, du mystérieux Hécaton (élève de Posidonius) ou de Carnéade, cités par le Cicéron du *Traité des devoirs*. Le Florentin semble faire revenir Gorgias ou Calliclès dans la Cité, comme pour trahir une fois encore le Platon des dialogues socratiques !

Ces hésitations, qui sont plus que des contradictions, doivent beaucoup à l'humanisme artistique de Florence ⁴²⁶. Dans une cité secouée par le tremblement de terre de la révolution avortée de Savonarole, et envoûtée par les mystiques néoplatoniciennes, de nombreux intellectuels repensèrent le code chrétien en l'adaptant effectivement à l'arrivée en Toscane de la pensée grecque via Byzance. Ce mélange nuança les prolégomènes scolastiques. Il introduisit dans la ville des Médicis un vent de raison et de liberté, mais aussi de grandes inquiétudes individuelles et collectives. D'où le détachement et le « réalisme » florentins. La

⁴²⁶ Christian Bec, *Machiavel, op. cit.*, p. 46-77.

renovatio intérieure et religieuse, explique André Chastel, rencontra la restitutio des lettres et des arts. Mais le mélange se brouilla et l'humanisme toscan, empreint d'esprit antique, hanté par une vision apocalyptique, traversé de magie et d'astrologisme, à la recherche symptomatique d'un Antéchrist bouc émissaire, atténua et réactiva en même temps le manichéisme. Le savonarolisme fut peut-être la réponse du manichéisme chrétien à ce retour plus ou moins digéré de l'hellénisme à Florence. Mais quel feu d'artifice artistique et scientifique ! Il a illuminé le ciel de toute l'Europe, et pour longtemps.

Comment ne pas remettre en question les dualismes anciens dans une cité intellectuellement aussi effervescente, en proie de surcroît à de profonds changements politiques intérieurs et extérieurs ? Ce relativisme et ce syncrétisme, pendants du manichéisme réactualisé, se retrouvent inévitablement dans la pensée machiavélienne. Ils la relient bien aux second et troisième codes pressentis par Jean-Louis Martres.

Un tel foisonnement, encore plus compréhensible dans une épistémè renaissante du mélange, rend Machiavel inclassable. C'est peut-être aussi parce qu'elle ne relève pas d'un code strict que l'oeuvre a pu être récupérée par toutes les idéologies politiques ultérieures. Jean-Louis Martres insiste sur le fait que dans la société manichéenne surveillée étroitement par l'Inquisition après le bûcher de Savonarole, le Florentin fut contraint, sans se livrer entièrement, d'user d'un langage paravent. En travestissant tout, il joua sur plusieurs registres pour faire passer son vrai discours et le coder. Au-delà des contradictions de ce dernier, difficiles à interpréter, son oeuvre pose le vrai problème de la pensée politique occidentale : le poids du christianisme en tant que matrice manichéenne et dualiste dominante. Le Florentin ne put s'en dégager, comme un oeuf qui a du mal à sortir du derrière d'une poule.

On saisit mieux, à partir de la problématique martrienne, pourquoi effectivement Le Prince comme les Discours sont devenus le point nodal de concentration mais aussi de fuite de tout le manichéisme occidental. Machiavel répercute, dans le miroir de son oeuvre, la crise du christianisme de son temps. Il lui est enchaîné mais tente déjà de s'en libérer. Il ouvre toutes les portes et conjugue trois logiques difficilement conciliables : l'opposition Dieu/homme, bien/mal ; le retour de l'Homme et la dissimulation de Dieu ; la laïcisation, le mélange des genres, la prudence, le pragmatisme, l'adaptation d'hommes qui

attendent un lointain salut au ciel et qui deviennent soudain conscients, au spectacle d'une Église corrompue, que tout dépend des hommes eux-mêmes sur terre. D'où le retour aux Anciens. Pour eux, la leçon vaut d'abord là : c'était sur terre que tout se jouait !

La méthode martrienne, comparative et structurale, rejoint Lucien Febvre et sa théorie historiciste de l'impossible incroyance au XVe siècle, en découvrant la prégnance d'un système de valeurs chrétien qui parle dans un Machiavel à la fois manichéen, relativiste et syncrétiste. C'est ce christianisme pur et dur qui lui insuffle son pessimisme relativiste, compensé à la fois par une raison objective et descriptive, apparemment neutre, mais aussi par l'échappement dans la fiction. Cependant la partie littéraire de l'oeuvre, plus libérée que les écrits politiques, moins confidentielle que les Lettres familières, fut aussi hantée par le mythe de l'Apocalypse.

Le texte machiavélien, saisi comme un corpus unique selon les règles d'une méthode compréhensive, révèle bien une psychologie en train de briser des chaînes, mais aussi les angoisses que cela occasionna, transposées sous forme de visions mythiques, parfois cauchemardesques dans et par l'imaginaire lui-même. D'où la présence de codes et de masques multiples, qui rendent incompréhensible une lecture au premier degré.

Par rapport à l'idée de codage et de travestissement, mise en avant par Jean-Louis Martres, une réflexion complémentaire peut être menée, pour terminer, sur cette dissimulation symptomatique qui se trouve effectivement – plusieurs auteurs l'ont aussi décelée –, au coeur de la psychologie et de la pensée du Florentin.

Ainsi, conformément à une convergence des méthodes et des types de focales optiques qui leur correspondent, la lecture structurale et systémique nous fait retourner à la microdimension contextuelle des conditions de production de l'oeuvre et de l'homme Machiavel.

La théorie des codes discursifs fait place alors à la découverte de deux discours codés de professionnels des masques et du secret en 1500, porteurs d'un certain flou. Lesquels ?

Deux discours codés : les masques du diplomate et du dramaturge

[Retour au sommaire](#)

Machiavel a investi deux figures phénoménologiques : celle du diplomate et celle du créateur de théâtre. Ces professions lui ont permis, l'une de perpétuer les valeurs chrétiennes, parce que la diplomatie investit un code de conduite lié à la morale, à l'honneur, au respect, à la confiance et à la prudence, au-delà de la ruse et du secret. Ensuite, parce que le théâtre lui a fait inventer un monde dans sa tête en toute liberté de critique et de représentation, libéré des interdits du manichéisme ambiant. Un monde toléré dans l'Italie de l'époque, où la comédie était reine, comme le rire, le bavardage des rues et des places, la joie de vivre sous des ciels sereins.

Chacune des deux figures ne va d'ailleurs pas sans l'autre. Ces deux habits, portés successivement, dont le second fut en partie la compensation du premier par l'écriture, donnent des clés complémentaires par rapport à une analyse comparative des idées politiques. Celle-ci nous convainc, contre toute approche historiciste pure et dure qui découperait le Florentin « comme les parties d'un ver de terre », qu'il y a bien une cohérence du Machiavel philosophe, d'autant plus évidente lorsqu'on compare les doctrines.

L'approche phénoménologique, elle, redonne au personnage une épaisseur équivalente. Ces deux figures successives incarnées par Machiavel sont aussi des formes symboliques qui s'étirent dans le temps, des récitatifs, des façons de dire l'homme et de le pratiquer de tous les temps. Ne se déploient-elles pas encore sous nos yeux ?

Le diplomate

[Retour au sommaire](#)

Avant tout, le Florentin appartient à cette catégorie sociale de longue durée que forme le corps des diplomates⁴²⁷. Certes, il n'est pas ambassadeur. Il est légat, c'est-à-dire négociateur intérimaire et intermittent, parfois espion de Florence. On lui confie cependant des missions variées, et importantes. Son texte écrit, les tournures de ses phrases, le détachement de son regard, sa pensée sur le pouvoir, la façon de décrire les princes, d'analyser avec recul et froideur les événements ou les forces en présence, tout chez lui est déterminé par son habitus professionnel. L'homme, rompu à l'art et à la technique diplomatique, était considéré dans les bureaux de la Seigneurie comme un maître d'écriture et de comportement. Accompagnant sans cesse divers ambassadeurs sur le terrain, il eut même la fonction de les former à cette pédagogie particulière. C'est un diplomate né. Il le fut aussi dans l'âme. Observons-le en mission pour nous en convaincre.

Après s'être présenté aux portes de la ville, pour faire accréditer son départ officiellement auprès d'un fonctionnaire spécial de la Seigneurie, il monte en voiture ou à cheval. Parfois, il se contente d'une mule. Ce légat très apprécié, parle et écrit le latin, connaît le français, communique en italien ou en dialecte toscan. Il ne dispose jamais de beaucoup d'argent. Mais il doit s'encombrer de dizaines de monnaies des États traversés, afin de régler pourboires, notes d'auberges et relais de poste. La route est lente. Et longue. Entouré d'un trésorier et d'un fourrier qui voyagent avec lui quand il n'est pas seul à cheval, il doit régler les questions d'hébergement, de bonne chère, protéger ses vêtements et ses chaussures des rats en faisant « pendre haut et court » ses bottes lors du repos. Il traverse les intempéries et les lieux d'épidémies, mais aussi des pays infestés de bandes armées et de brigands qui détroussent les convois. Il lui faut protéger ses malles de vêtements, car, en dehors des habits de voyage, sa créance dépend de

⁴²⁷ Philippe Amiguet a remarquablement dressé le portrait de Machiavel diplomate dans son livre très accessible, *L'Âge d'or de la diplomatie. Machiavel et les Vénitiens*, op. cit. Cet ouvrage de vulgarisation fait référence au vieux Maulde de La Clavière, *La Diplomatie au temps de Machiavel*, Paris, éditions Ernest Leroux, 1892, 3 tomes.

son apparence. Il crève sa monture sous tous les climats, même souffrant de fatigue ou de quelque indisposition : fièvres, « toux et catarrhe qui retentissent dans la tête et dans la poitrine ».

Il s'agit de négocier à temps ou de rapporter quand il le faut les informations à ses « Magnifiques Seigneurs ». Parfois, comme lors de sa première légation à la cour de France en août 1500, il manque cruellement d'argent. Il poursuit sa mission en ayant épuisé les maigres ressources attribuées par Florence : il en est de sa poche de quarante ducats et fait contracter pour son compte une dette de soixante-dix ducats à son frère Totto ⁴²⁸. Il est rétribué au mois, par des forfaits de florins d'or, chichement. À court d'argent, c'est même le roi de France, Louis XII, qui lui en prête et lui envoie son valet de chambre pour le lui rappeler...

Le légat engage la plupart des dettes et se fait rembourser après ses dépenses. Dans des cas difficiles, il demande parfois à sa centrale la permission de rentrer, pour des questions personnelles, sans être tout de suite entendu. Le 25 octobre 1500, il écrit à ce sujet :

« Un mois avant mon départ j'avais perdu mon père ; depuis lors j'ai perdu ma soeur et toutes mes affaires restent en l'air, rien n'étant réglé là-bas, je me ruine de toutes les manières ⁴²⁹. »

Le 6 décembre 1502, même demande, en raison cette fois d'une grande lassitude à la fin de sa mission auprès de César Borgia, mais surtout d'une forte fièvre :

« Je vous renouvelle mes demandes de rappel : vous épargnerez au trésor une dépense, et à moi le désagrément d'un plus long séjour, car je me trouve si incommodé depuis douze jours que, de ce train, je crains bien de ne plus revenir que dans un cercueil ⁴³⁰. »

À travers un réseau de coursiers mal organisé par la République, il envoie sur son itinéraire des cavaliers de confiance qui portent ses rapports et peuvent lui transmettre toute instruction nouvelle. Cette fonction est une nécessité vitale et

⁴²⁸ Lettres familières et officielles, t. I, p. 89.

⁴²⁹ *Ibidem*, t. I, p. 129.

⁴³⁰ *Ibidem*, t. I, p. 266.

une obsession. Souvent, par manque de moyens, il se contente de confier ses missives à des marchands qui se rendent à Florence, à des voyageurs d'occasion, à des femmes, à des religieux de rencontre, voire au réseau des banquiers florentins de Lyon. Il lui faut parfois payer un coursier, à qui il peut arriver d'être détroussé. S'il neige, malgré les pourboires donnés ou promis à l'arrivée, personne ne veut se risquer vers Florence.

À chaque mission, lui-même part bardé de lettres de créance, d'instructions écrites et de recommandations. Ces documents sont éventuellement secrets, cachetés et codés dans un langage crypté qu'il lui faut déchiffrer sur place. Machiavel doit les ramener avec lui après sa mission, ou les détruire, en raison de leur confidentialité. Parfois, en pleine légation, alors qu'il est en train de séduire, de convaincre, de négocier âprement, par le charme ou par la ruse, un coursier arrive. Grâce à son art remarquable de l'écriture, nous voici soudain à ses côtés dans cet extrait de la lettre du 15 mai 1521 à François Guichardin :

« Je peux vous dire qu'à l'arrivée de cet arbalétrier, la lettre au poing, s'inclinant jusqu'à terre et disant qu'il avait été envoyé expressément et en toute hâte, chacun s'est dressé soudain, avec tant de manifestations de révérence et dans un tel tumulte que pour peu, la maison était sens dessus dessous. Je fus assailli de questions : et moi, pour grandir mon prestige, je dis que l'empereur était attendu à Trente, que les Suisses avaient convoqué de nouvelles diètes, que le Roi de France avait le dessein d'aller s'aboucher avec ce prince, mais que ses conseillers le lui déconseillaient ; si bien que tous les auditeurs demeuraient bouche bée, le bonnet à la main ; et tandis que j'écris, ils font cercle autour de moi, et me voyant écrire si longuement, ils s'émerveillent et me regardent comme un possédé ; et moi, pour ajouter encore à leur étonnement, je reste parfois la plume en l'air, l'air concentré, et alors ils bâillent comme des carpes, et s'ils savaient ce que je vous écris, ils s'émerveilleraient bien plus ⁴³¹. »

Ce jour-là, Machiavel jouait avec les privilèges de sa fonction pour les besoins de la négociation en cours. Il se gaussa, mais toujours il assumait avec hauteur la tâche qu'on lui confia. Ce fut pour lui un honneur de servir sa cité à la fleur de lys rouge, de parler au nom des Prieurs de la liberté et du Gonfalonier de Justice dans

⁴³¹ *Ibidem*, t. II, p. 447.

son ample robe de velours noir à haut col que l'on devine sur le portrait peint par Santi di Tito, censé le représenter.

Et surtout, presque quotidiennement, Machiavel écrit. Parfois très longuement. Il doit adresser des rapports à ses chefs de la Seigneurie. C'est dans ces lettres qu'il forge sa méthode de science politique. Tous les documents de la Florence intérieure et extérieure passent entre ses mains pendant quinze ans au moins. Il dresse des portraits, décrit les rapports de force, les tactiques du moment, les stratégies, les jeux d'intérêts, la fluctuation des alliances, les ressources militaires ou autres en présence... Il lui est même arrivé de prévoir la situation internationale d'alors, comme dans une lettre à Guichardin du 15 mars 1526, dans laquelle il prédit que les forces impériales attaqueraient la Toscane et les États pontificaux – ce qu'elles firent quatorze mois après. Rien n'échappe à son regard. Il doit informer la République pour que celle-ci décide, de façon rapide, afin de s'adapter à l'événement. Alors qu'un ambassadeur à poste fixe effectue un travail plus lent, accaparé par le suivi des cours, des honneurs et des intrigues, l'envoyé en mission, qui l'appuie ou le remplace à travers ses légations, sert de relais entre lui et la centrale. Machiavel a rencontré tous les grands de son temps, de l'Italie et de l'extérieur. Les données écrites, sans cesse réactualisées, sont complétées par des confidences, des leçons psychologiques et qualitatives sur les décideurs d'alors. Il reste un grand portraitiste politique, précieux dans son jugement sur la qualité des hommes. Son exactitude, sa vélocité à découvrir, à comprendre et à transmettre l'information, influencent alors les choix de sa cité. Il est rapidement devenu, dès les premières missions, un homme d'action et un fonctionnaire clé de la République. Mais il se heurte aux limites des moyens de communication du temps.

Ses lettres professionnelles sont particulièrement bien rédigées et pleines de détails quantitatifs et qualitatifs. Nous sommes en présence d'un des secrétaires les plus appréciés par la Seigneurie. Ainsi, parmi de nombreuses louanges, on peut lire, de la plume de Niccolo Valori, le 11 octobre 1502, alors que notre légat se trouve dans une mission serrée auprès de César Borgia :

« Très cher Nicolas. Quoique je vous sache fort bien renseigné par les missives officielles, et que j'en sois pour ma part bien content, je ne peux pas me passer de vous dire deux mots de ma satisfaction. Votre discours et le compte rendu ne pouvaient pas rencontrer une plus entière approbation, et chacun reconnaît en vous ce que j'y ai toujours

reconnu : netteté, exactitude et sincérité de la relation, bref tout ce sur quoi on peut s'appuyer à fond. Et parlant de la chose avec Pier Soderini, j'ai en vérité largement payé ma dette envers vous, mieux que je ne saurais le redire, et en insistant tout particulièrement sur cette louange-là ⁴³². »

Les décisions de la Seigneurie dépendent bien des rapports de Machiavel dans les affaires qu'on lui a confiées. On remarque aussi que ses propos, souvent piquants et pleins d'humour, font rire aux éclats son auditoire, composé tantôt de seigneurs sérieux, coiffés de bonnets, en habits de velours colorés et brodés d'or, tantôt de fonctionnaires affublés de noir.

Voici l'extrait d'une lettre particulièrement suggestive d'un ami de bureau du légat, Agostino Vespucci, qui lui écrit de Florence à la cour de France pour lui annoncer l'arrivée tant attendue de deux ambassadeurs florentins que le roi désespérait de voir venir. Le document révèle un moment ordinaire de la vie du service des Affaires étrangères, agité journallement comme une ruche. De là, dans un vacarme permanent, on dictait à haute voix à une légion de secrétaires le courrier partant et entrant de tous les États et cités où étaient envoyés légats et ambassadeurs de la République. Machiavel a des protecteurs dans la place et des employés à qui il ordonne habituellement le courrier. Son ami lui apprend que s'il ne rentre pas assez vite, il risque de voir sa place prise : il n'est qu'employé temporaire. La lettre montre bien les liens de solidarité, d'amitié profonde, entre les hommes de plume de la République, respectueux et admiratifs envers leur « patron » envoyé en mission. Ils lui donnent des nouvelles du pays, se remémorent le bon temps, toujours prêts à lancer des plaisanteries salées, à demander aussi qu'on leur ramène certains objets précieux du lieu visité. Machiavel travaille par ailleurs dans un service qui exige un art du secret et une maîtrise certaine de l'écriture :

« Cher patron, salut et respect tout d'abord. Votre lettre remise il y a trois jours nous a causé, bien qu'écrite en italien, le plus grand plaisir [...]. Revenez au plus tôt, je le demande : revenez en toute hâte, je vous en prie, revenez le plus vite possible, je vous en conjure. Aujourd'hui même en effet, un de nos plus excellents concitoyens qui vous chérit entre tous, a insinué que vous perdriez votre place au Palais-Vieux si vous étiez absents : j'ai voulu vous dire cela une bonne fois pour l'affection que je vous porte. J'ai lu votre lettre à messire

⁴³² *Ibidem*, t. I, p. 198.

Marcello, à deux autres chanceliers et à Biagio qui tous sont possédés du plus vif désir de vous revoir. En effet, il nous faut vos propos si pleins d'urbanité et d'agrément dans la besogne assidue qui nous accable et nous énerve, il faut que nos oreilles les entendent pour que nous nous sentions soulagés, égayés et réconfortés. Il y a bien d'autres choses encore qui sollicitent votre retour, mais motus..., ceci de vive voix [...].

Ceci est sérieux et non hors de propos : si vous revenez à Florence, revenez-y chaussé de façon à pouvoir chevaucher à pied sec à travers boues, bourbes et flaques. Vespucci pour la même raison vous rappelle de lui rapporter une fourrure. Notre chef Marcello assure que son épouse lui donnera progéniture dans les dix jours : je ne garantis rien. Ce que je sais, c'est qu'il vous aime autant qu'un frère, quoique pas du même sang. Notre Ferdino, le plus impur des bipèdes et des quadrupèdes, est auprès des Commissaires de Pistoia. Ottaviano Ripa reste seul auprès des Dix, lesquels ne délibèrent plus jamais ni n'écrivent de lettres que pour ramasser l'argent pour la guerre. Le même Ripa, comme nous parlions de vous pour nous divertir et nous détendre l'esprit, nous délecter de l'urbanité et des bons mots dont vous abondez toujours, bref pour nous abandonner à la même hilarité homérique que si vous étiez parmi nous, Ripa, dis-je, n'a-t-il pas été jusqu'à dire que vous ne pouviez guère demeurer en France qu'à vos risques et périls, vu les sévérités des lois de là-bas contre les pédérastes et les débauchés. Et comme nous tous, qui connaissons bien la parfaite pureté de vos moeurs, nous osions émettre quelques doutes et protestations il nous confia tout bas que vous vous étiez livré à un étalon qui même, ô forfait ! vous aurait fait éclater en étoile l'anus et les fesses. Quant à notre Lucas qui se donne tant de mal au bureau comme à la construction de sa maison, il se tourmente fort, ainsi placé entre le four et le moulin : il ne peut pas payer ce qu'il doit au fisc, et s'il ne s'est pas acquitté de sa dette, il ne peut, comme il le souhaite et le mérite, être nommé secrétaire à la place d'Alfano ; chose qui ne serait guère difficile s'il ne lui manquait un appui auprès du Conseil : aussi se recommande-t-il au Tout-Puissant et à tous ses amis. Vous savez pour votre part combien il est consciencieux et comme il sait garder le secret, et avec quelle rapidité et quelle élégance il rédige ses lettres ⁴³³. »

On retrouve là le meneur d'hommes aimant faire rire aux éclats ses collègues de bureau et ses amis. Autre témoignage sans ambiguïté à ce sujet dans une brève missive de son ami de bureau Bartolomeo Ruffini, le 23 octobre 1512 :

⁴³³ *Ibidem*, t. I, p. 125-126.

« Nicolas mon honorable patron [...]. Vos lettres à Biagio et aux autres rédacteurs nous font à tous un plaisir inexprimable, leurs boutades et facéties nous font tous rire et gaudir à nous décrocher les mâchoires ⁴³⁴. »

Les lettres du légat et de ses amis découvrent aussi les arcanes et l'art de la diplomatie florentine. Le même Agostino Vespucci, son coadjuteur, lui écrit encore le 13 octobre 1512, au milieu de l'agitation des bureaux, alors qu'il se trouve auprès du duc de Valentinois César Borgia, pour l'avertir des dangers qui le menacent, car il est jaloué dans ses fonctions :

« Quant à vous là-bas, je crois par Hercule que vous voilà en grand honneur, puisque le duc lui-même et tous ses courtisans vous comblent de faveurs, de louanges pour votre sagesse, vous entourent et vous flattent. C'est grand plaisir pour moi, car je vous aime bien ; je ne voudrais pourtant pas que vous négligiez le reste pour la bonne raison qu'il se peut que vous ne puissiez pas assumer beaucoup plus longtemps cette charge-là. Et si pour le moment, mon cher Nicolas, les menées fâcheuses n'en sont encore qu'à ramper et serpenter, il faut bien que sous peu, elles sortent au grand jour. Vous connaissez la nature humaine, ses faux-semblants, ses dissimulations, ses hypocrisies, ses jalousies et ses haines, et vous savez aussi quels sont ceux dont dépend à notre époque l'homme tout entier. Aussi, avisé comme vous l'êtes, agissez de façon à prévenir pour vous et pour nous, de façon à veiller à l'intérêt commun. ⁴³⁵ »

Après avoir demandé à Machiavel d'inciter lui-même un collègue chargé en son absence de remplir ses propres fonctions de dictée du courrier, alors que par fainéantise celui-ci dédaignait cette besogne, Vespucci ajoute :

« Hier matin, la lecture que j'ai faite à Pier Soderini de vos derniers messages a été entrecoupée de fréquents murmures d'approbation de sa part, et il a conclu : "Celui qui a rédigé cette lettre a un talent vigoureux, est doué d'un grand jugement, et d'une sagesse peu commune". Prenez bonne note. Portez-vous bien. »

On lui reproche bientôt officiellement de ne pas écrire assez souvent : une lettre tous les huit jours ne suffit pas à la Seigneurie ! Mais on ne veut pas le

⁴³⁴ *Ibidem*, t. I, p. 219.

⁴³⁵ *Ibidem*, t. I, p. 203.

rapatrier à Florence. Soderini le laisse en poste auprès du seigneur redoutable qu'est Borgia... Et Machiavel joue son rôle, tergiverse, flatte, dissimule, découvre les secrets du duc de Valentinois. Le 20 octobre, il informe ainsi la Seigneurie de sa stratégie de légat sur le terrain :

« Je m'efforce par tous les moyens d'entrer le plus avant possible dans sa confiance et de pouvoir lui parler familièrement, sans compter que les conjonctures s'y prêtent, ainsi que les démonstrations de Vos Seigneuries [...]. Orsini, Vitelli et autres ligueurs ont une bonne fois jeté le masque, ainsi que Vos Seigneuries ont dû l'apprendre là-bas plus explicitement que je n'ai pu le faire ici : car on ne souffle mot dans cette Cour des nouvelles qu'il faut cacher et tout s'y conduit dans un secret merveilleux ; non, ils ne se déguisent plus comme me l'a dit Son Excellence [...]. Je n'entends que des on-dit ⁴³⁶. »

Arracher des masques, sans cesse, pour deviner les véritables intentions des puissants... Tout le savoir-faire de Machiavel éclate là et se répète à chaque mission ! Les masques et le secret sont le pain quotidien du légat d'exception. Il baigne dans cet art difficile, fragile, jouant sa fonction chaque fois, dans des conditions peu communes. Ses qualités furent reconnues unanimement ⁴³⁷. À tel point qu'il dressa lui-même un guide du comportement diplomatique dans une lettre adressée par affection et par « expérience de ce genre d'affaires » à Raffaello Girolami, nommé ambassadeur de la République en Espagne, le 23 octobre 1522.

Dans cet écrit peu cité, Machiavel rappelle l'honneur que la charge d'ambassadeur représente pour un citoyen. Lui ne l'a jamais été d'ailleurs et dut

⁴³⁶ *Ibidem*, t. I, p. 213.

⁴³⁷ L'historien de la diplomatie, Vladimir Potiemkine, écrit à ce propos : « L'Italie et surtout Florence, fournissaient des diplomates mêmes aux États étrangers. Lorsque le pape Boniface VIII organisa en 1300 le premier jubilé, parmi les ambassadeurs étrangers venus à Rome à cette occasion, se trouvaient douze Florentins représentant non seulement leur ville natale, mais aussi la France, l'Angleterre et d'autres puissances. En raison de cette universalité le pape, en plaisantant, nomma les Florentins "le cinquième élément". Dans la longue et brillante liste des diplomates florentins, nous rencontrons les noms si universellement célèbres de Dante, Pétrarque, de Boccace », in *Histoire de la diplomatie*, Paris, Librairie de Médicis, 1946, t. I, p. 146.

le regretter en son for intérieur, même si dans la fonction d'« orateur », réservé aux riches fils de famille, domine plus la représentation que la négociation. En tant que légat, Machiavel assumait dans l'urgence des situations que certains ambassadeurs étaient incapables de maîtriser. Écoutons-le parler du métier.

Ce qui est dur, c'est d'être efficace. On doit avant tout obtenir la confiance du prince, avoir « son oreille ». On ne le peut qu'en comprenant son caractère et celui de ceux qui le gouvernent. Il faut tout accepter, se plier pour obtenir une audience. Mais on se montrera droit, honnête. Si l'on ruse, sur ordre ou par nécessité, il faut le dissimuler. Machiavel dément ainsi les accusations coutumières de « machiavélisme » :

« Un Orateur doit s'évertuer par-dessus toutes choses à acquérir du prestige, lequel s'acquiert en se comportant en homme de bien, libéral et droit, et non pas en homme avare, double face, qui pense une chose et en dise une autre. Ce point-là est fort important, car je connais des hommes qui tout sagaces qu'ils fussent, ont perdu la confiance du prince par leur duplicité au point de ne plus pouvoir par la suite négocier avec lui ; s'il faut à tout prix, comme il arrive parfois, dissimuler quelque chose en ses propos, il convient de le faire avec assez d'art pour que la chose n'apparaisse ; ou que celle-ci apparaissant, l'excuse soit toute prête et prompte ⁴³⁸. »

Autrement dit, on peut cacher certaines choses, ne serait-ce que sur ordre de la Seigneurie, mais il faut rester honnête, bien le dissimuler et être prêt à se justifier. L'art de la confiance, pour un bon diplomate, est fondé sur le respect. Pas sur une tromperie systématique transformée en but lors d'une négociation.

Un bon ambassadeur, poursuit Machiavel, doit ensuite savoir rédiger des dépêches à ses mandataires, concernant soit les affaires en cours, soit celles déjà conclues, soit celles à venir. Les négociations menées en secret sont difficiles à apprendre :

« Il est nécessaire de se servir de son jugement et de bien conjecturer. »

⁴³⁸ Lettres familières et officielles, t. II, p. 453.

Les questions d'actualité sont dures à analyser, car elles dépendent du jugement et de la capacité à prévoir. Le Florentin avoue ailleurs qu'il n'y a pas toujours réussi en ce qui le concerne :

« Si vous avez pris en dégoût de faire des pronostics à force de voir les événements démentir les conjectures les mieux raisonnées, vous avez raison et j'ai fait de même ⁴³⁹. »

Pour être à la hauteur des événements, l'information est capitale. Comment se la procurer ? En entretenant en banquets et en jeux les informateurs des cours des princes, « toujours en éveil pour happer les on-dit qui circulent ». Pour faire parler ceux qui connaissent, il faut leur donner soi-même des nouvelles. Un ambassadeur doit donc recevoir rapidement de ses autorités de tutelle tous les bruits importants sur les événements en cours susceptibles de l'intéresser. Un savoir sans cesse actualisé permet de conjecturer précisément. Mais il faut trier les données, en séparant les faits conformes à la vérité, de ceux qui sont faux ou seulement vraisemblables. Les événements doivent être hiérarchisés et soigneusement sélectionnés pour pouvoir discerner la conjoncture exacte. Machiavel suggère une grande prudence dans les missives à la centrale :

« Comme le fait de laisser tomber de vos lèvres une telle sentence serait odieusement prétentieux, on a coutume, dans ce genre de lettres, de recourir à l'artifice suivant : on expose les négociations en cours, les hommes qui les conduisent, les diverses humeurs auxquelles ils obéissent, on écrit quelque chose dans ce genre : "étant donné toutes les considérations que nous avons soumises, les hommes d'expérience qui se trouveront à la Cour estiment qu'il peut s'ensuivre tels et tels effets". Ledit artifice dextrement mené a fait de mon temps grand honneur à bien des ambassadeurs ; de même que, maladroitement mené, il en a déshonoré certains.

J'ai constaté que certains d'entre eux, pour bien engraisser leurs dépêches de bonnes informations, enregistrent au jour le jour tout ce qu'ils peuvent apprendre, pour en rédiger tous les huit ou dix jours une dépêche dans laquelle ils font entrer tout ce qui leur paraît raisonnable dudit amas.

⁴³⁹ *Ibidem*, t. II, p. 335.

J'ai constaté que quelques hommes sages et experts en l'art des ambassades emploient ce procédé : tous les deux mois, ils mettent sous les yeux de leurs mandataires un résumé de la situation et des événements dans la cité ou le royaume où ils sont Orateurs. Chose qui, lorsqu'elle est bien faite, honore grandement celui qui la pratique et profite non moins grandement à celui qui la lit : ce dernier sera mieux à même de se décider, sachant tout le détail des événements plutôt que s'il l'ignore ⁴⁴⁰. »

Autrement dit, l'art de l'ambassade est aussi un art du style et du discours diplomatique. Machiavel conseille enfin un exercice pratique au nouvel ambassadeur de Florence en Espagne. Ce qu'il faut connaître puis faire parvenir à la Seigneurie ? Le caractère de l'empereur, son autonomie dans sa gouverne, son avarice ou son libéralisme, son agressivité ou sa placidité, ses passions, comme l'amour de la gloire, sa réputation auprès de son peuple. Mais aussi son entourage, la fortune de celui-ci, son emprise sur le prince, la fréquence des disgrâces ou des fidélités, les éléments corruptibles, notamment parmi les étrangers. On doit apprécier le poids des puissants plus éloignés, repérer les mécontents, étudier la façon dont ceux-ci peuvent nuire et sont utilisables, connaître la famille impériale ainsi que l'état de son peuple. Sans oublier les intentions stratégiques du monarque concernant l'Italie... Bref, Machiavel élabore une méthode. Il termine en conseillant de réviser les informations régulièrement et de les comparer.

L'homme est rompu à une technique empirique mais aussi intellectuelle d'observation des relations internationales comme des structures princières d'un État. Pédagogue de la chose, il définit ainsi la mécanique que tous les diplomates florentins devraient pratiquer comme un automatisme – lui en tête :

« Il est nécessaire de rafraîchir la leçon tous les deux ou trois mois, et avec une telle dextérité, en y ajoutant quelques nouveautés, que cette répétition ait tous les airs de la sagesse, de la nécessité, et non pas d'une pédante ostentation ⁴⁴¹. »

⁴⁴⁰ *Ibidem*, t. II, p. 454-455.

⁴⁴¹ *Ibidem*, t. II, p. 456.

Art de la modestie, de la prudence, du travail bien informé et régulier... Un art de l'écriture et de la présentation, allié à celui de la représentation, de la négociation, de la discrétion et du secret.

De nombreux ambassadeurs reconnaîtront explicitement l'intelligence hors du commun de Machiavel en la matière. C'est le cas de François Vettori, rencontré à la cour d'Allemagne.

Son amitié fut protectrice, certes, mais intéressée. Il demanda avec insistance à Machiavel, alors disgracié et isolé dans sa retraite campagnarde, son avis sur les alliances (pourquoi l'Espagne a-t-elle conclu une trêve avec le roi de France ?), sur les événements et les rapports de force des années 1513-1518. Il l'implora de lui bâtir un traité de paix. Il soumit d'ailleurs les lettres exemplaires que lui envoya l'ancien légat à des cardinaux influents et même au pape, en lui l'assurant qu'il les lisait sans se les attribuer. Le 21 avril 1513, il avoue :

« Je m'en rapporterai à votre jugement car, toute flatterie mise à part, je l'ai trouvé en cette matière plus sûr que celui d'aucun autre homme avec qui j'ai parlé. »

Le 3 décembre 1514, il ajoute :

« Je vous sais assez d'esprit pour être sûr que vous avez beau avoir fermé boutique depuis plus de deux ans, vous n'avez pas oublié le métier. »

Machiavel, touché, lui répond par étape :

« Mes réflexions ont un goût de moisi : j'ai totalement cessé de manier ces affaires. »

Mais il s'exécute. Il envoie des rapports officieux à un homme qui peut lui servir pour rentrer en grâce auprès des Médicis. Il reconnaît qu'il a la politique dans le sang, affirmant à Vettori, dans sa réponse du 9 avril 1513 :

« Si je pouvais vous parler, je ne pourrais m'empêcher de vous casser la tête avec mes visions. La fortune m'a fait ainsi : je ne sais discourir

soie ou laine, bénéfiques ou pertes ; il me faut discourir des choses de l'État, ou bien me vouer au silence ⁴⁴². »

Il n'a pas perdu la prudence nécessaire en deux ans d'exil. Les ficelles du métier sont toujours là. Dans une lettre inachevée à Vettori, de 1513, on peut lire, après une démonstration montrant que le roi d'Espagne avait usé de plus de ruse et de chance que d'habileté et de sagesse :

« En pareille matière, je n'entends point gober des mouches et ne me rends qu'à l'autorité de la raison ⁴⁴³. »

Vettori comprend parfaitement la leçon :

« Ce n'est nullement la passion qui a déterminé mon avis ; et je crois bien qu'il en est de même du vôtre, car je ne vous ai jamais vu buter dans une opinion, mais toujours céder devant les faits et n'obéir qu'à la raison. »

Machiavel garde la tête froide. Il analyse des situations complexes, sans cesse changeantes. Comme le reconnaît Vettori, les « grands » sont des hommes comme tout le monde. Mais il est difficile d'analyser rationnellement la politique, les mobiles de « princes chrétiens » qui changent sans arrêt de stratégie. La raison est bonne conseillère en la matière. Elle découvre rapidement la nature humaine. Il faut désacraliser le pouvoir. Le réduire au simple jeu des intérêts et aux véritables mobiles. Derrière, il y a l'homme et ses passions. C'est ce que rappelait, on l'a noté, Vespucci à Machiavel le 13 octobre 1512 :

« Vous connaissez la nature humaine, ses faux-semblants, ses dissimulations, ses hypocrisies, ses jalousies et ses haines, et vous savez aussi quels sont ceux dont dépend à notre époque l'homme tout entier. »

Tout cela, le légat le comprit. La diplomatie constitua pour lui un moyen extraordinaire de pénétrer l'essence de la politique comme la nature humaine. Cet art, presque « inventé » à la Renaissance avec la généralisation des ambassades

⁴⁴² *Ibidem*, t. II, p. 335.

⁴⁴³ *Ibidem*, t. II, p. 342.

permanentes, apprit d'un côté à ceux qui le pratiquaient dans des temps de violence politique, des notions effectives de prudence, de cryptage et déchiffrement des messages, bref, de dissimulation ⁴⁴⁴. Mais de l'autre, avec la nécessité d'établir des représentations ritualisées et normalisées, il fallut déployer une science de l'observation extrêmement affûtée et un système d'information régulier à destination des mandataires.

Machiavel a excellé dans cet art nouveau. Il a forgé son regard à cette double méthodologie. Celle de la description et de l'analyse rationnelle, mais aussi celle, moralisatrice et théâtrale tout à la fois, des configurations, des rapports de force stratégiques, de la connaissance des logiques de situation. Et de l'utilisation des masques, à travers les jeux dangereux et piquants du secret.

Dans un article stimulant ⁴⁴⁵, Michel Senellart considère que Machiavel a introduit là (dans la théorisation par écrit) une nouvelle manifestation du pouvoir, fondée non plus sur le caractère visible de la figure exemplaire d'un prince (on sait ce qu'il pensait de la plupart d'entre eux et de leurs faiblesses personnelles), mais sur l'art de simuler et de dissimuler. Nuançons cet avis. Le secret machiavélien, en tant que technique nouvelle de la puissance politique, fut en fait forgé dans sa pratique de l'art diplomatique plus que dans une théorie personnelle qui eût été « machiavélique » dans l'âme. On a vu combien Machiavel exigeait de prudence et d'honnêteté dans la profession d'ambassadeur. Dans *Le Prince* et dans les *Discours*, il tira simplement les leçons de la nécessité d'utiliser parfois le moyen de mentir, la ruse, la simulation et la dissimulation. Mais ne lui prêtons pas

⁴⁴⁴ Nous remercions affectueusement Constanze Villar pour nous avoir initié aux secrets de la diplomatie, sa spécialité de recherche en science politique à l'Université Montesquieu de Bordeaux. On peut consulter sur ce sujet neuf l'ouvrage dirigé par Lucien Bély, rendant compte d'un premier colloque, *L'Invention de la diplomatie. Moyen Âge, Temps modernes*, Paris, PUF, 1998, et du même auteur, *Espions et Ambassadeurs au temps de Louis XIV*, Paris, Fayard, 1990. Sur le secret, trois études sont utiles ici : « *Institutio arcanæ*. Théorie de l'institution du secret et fondement de la politique », de Jean-Pierre Chrétien-Goni (in *Le Pouvoir de la raison d'État*, op. cit., p. 135-189) ; Jacques Stern, *La Science du secret*, Paris, Odile Jacob, 1998 ; François Laroque, dir., *Histoire et secret à la Renaissance*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1997.

⁴⁴⁵ Michel Senellart, « Simuler et dissimuler : l'art machiavélien d'être secret à la Renaissance », in *Histoire et secret à la Renaissance*, op. cit., p. 99-106.

de mauvais desseins : point pour en faire un moyen systématique et permanent de gouvernement !

Le diplomate usa à la fois de masques et chercha avec finesse et habileté à démasquer ceux portés par les hommes de pouvoir dont on le chargeait professionnellement de deviner les intentions. Plus que de la ruse des princes, nous sommes en présence, avec lui, de la ruse du diplomate. Ruse qui sert un pouvoir collectif, non un intérêt personnel. Ruse qui masque pour mieux démasquer. Parfois cependant, le déchiffrement des calculs secrets des puissants, comme le jeu intellectuel d'analyse stratégique et conjoncturelle qu'il déployait quotidiennement, troubla sa raison, le perturba. Il parle, dans une lettre à Vettori du 9 avril 1513, de ses « visions ». Mais surtout, il révèle ainsi un risque de déformation professionnelle : à trop mentir, à trop utiliser ou voir partout des masques, on ne sait plus où se trouve la vérité. Il écrit à François Guichardin, le 17 mai 1521 :

« Quant aux mengeries des habitants de Carpi, je suis capable de leur en revendre à tous, car il y a beau temps que je suis passé docteur en cet art [...] : il y a beau temps que je ne dis jamais ce que je crois et que je ne crois jamais ce que je dis, et s'il m'échappe parfois quelque brin de vérité, je l'enfouis dans tant de mensonges qu'il est difficile de la retrouver ⁴⁴⁶. »

On comprend mieux ainsi la perturbation de l'usage des codes et des masques, de la prudence, de l'afféterie, de tous les comportements refoulés qu'exige la profession de diplomate. Cependant, c'est certainement parce qu'il l'avait épousée en profondeur que Machiavel put, lors de son exil, contraint au silence, produire l'oeuvre que l'on connaît. Tant dans la forme que dans le fond !

Le fait qu'il fut empêché de l'exercer, tout en étant replongé dans le monde paysan, lui permit de transposer son expérience sur le papier, de retrouver les grands à travers l'oeuvre des vieux auteurs sur les royautes, les cités, les républiques et les empires. L'idéologie professionnelle du légat traverse les manuscrits rédigés de façon serrée dans son écriture ordonnée, droite et propre de secrétaire de la Seigneurie. Cela lui permit d'en rencontrer une autre : celle de

⁴⁴⁶ Lettres familières et officielles, t. II, p. 447.

l'homme de théâtre, pas si éloigné que cela de cette diplomatie qui fut bien la profession de sa vie.

Le Shakespeare florentin

[Retour au sommaire](#)

On comprend mieux ainsi cette compensation personnelle : l'investissement de Machiavel dans la création théâtrale. Le bannissement, le temps libre, lui permirent de lire et de relire les auteurs latins déchiffrés durant sa vie estudiantine. Mais surtout, écarté de la comédie humaine en direct et de la scène politique, c'est bien dans l'écriture qu'il réalisa autant que dans les traités politiques ce détachement extérieur de l'observateur qui se met en recul, que l'on ressent dès ses premières oeuvres poétiques et théâtrales. Au-delà de l'influence du modèle humaniste, la distance du Machiavel dramaturge est née à la fois de l'habitus professionnel puis de la frustration du Machiavel diplomate qui exerça toujours son métier de façon boulimique et tendue.

Il existe évidemment des liens anthropologiques entre la profession de diplomate et le théâtre. D'abord l'utilisation de masques, dans les deux cas, mais pas dans le même sens. Le diplomate se trouve en représentation quasi théâtrale sur la scène publique, ce que montrent les cortèges d'entrée dans un État, une cour ou une capitale, comme les protocoles, les cérémonies d'intronisation, la lecture à haute voix des lettres de créance. L'envoyé parle aussi de façon codée, pratique la discrétion et le secret. Il observe silencieusement, retire sans les arracher les masques des puissants qui dissimulent leurs actes. La démarche de dévoilement se dirige de la scène publique vers le monde de la puissance qui commande « l'espion doré » qu'est l'ambassadeur. On va de la lumière vers l'ombre. Du secret au discret, du silence vers le silence.

Dans la création théâtrale, on va plutôt de l'ombre vers la lumière. Du bruit vers le bruit. On se trouve en présence d'une logique inversée de la révélation. On donne à voir, de façon exhibitionniste, dans le but de faire rire un public friand et quelque peu voyeur, les secrets que des personnages fabriqués dissimulent de façon factice sur une scène artificielle. Secrets privés, comme ceux de tout un

chacun. Ou secrets publics. Effet en tout cas d'un regard en miroir, aussi complexe que celui des diplomates.

Les masques, si importants à la Renaissance, furent ritualisés dans leur usage théâtral, carnavalesque, mais aussi politique, notamment dans les bals et les fêtes de cour. Cette invention lointaine glisse une sorte de double entre celui qui observe et les hommes eux-mêmes. À sa manière, elle introduit une représentation silencieuse ou explicite des faux visages que laisse tomber le porteur de masque pour dissimuler ses intentions.

Dans son Bréviaire des politiciens, d'ailleurs, Mazarin, orfèvre en la matière, conseillait à un fuyard démasqué, en proie à des poursuivants :

« Prends un caparaçon réversible pour ton cheval, et pour toi de grands manteaux de couleurs différentes.

Emporte aussi un masque de parchemin peint de chaque côté avec un visage différent, que tu pourras mettre dans un sens ou dans l'autre quand bon te semblera. »

Le masque politique représente implicitement le double d'une humanité douteuse, qui se dissimule. Machiavel lui-même, amoureux des très beaux carnivals florentins et fasciné par les masques, aurait écrit symptomatiquement, on l'a vu, en 1504, avant même son exil forcé, une comédie intitulée *Les Masques*, hélas perdue, qui décrivait, sur le modèle des *Nuées* d'Aristophane, un épisode de la vie politique du temps de Pier Soderini, premier Gonfalonier de la cité ⁴⁴⁷... Après avoir également traduit *L'Andrienne*, une pièce de Térence, il sera aussi, rappelons-le, l'auteur des comédies à succès sur la ruse amoureuse de *La Mandragore* et de *La Clizia*, jouées dans plusieurs villes, notamment au moment des carnivals. Le théâtre fut pour lui comme un refuge et un subterfuge utilisant des ombres masquées... Quoi d'étonnant ?

Le masque, déguisement burlesque des carnivals ou de la *Commedia dell'Arte*, outil d'expression et de caricature, libère le rire, fait passer le message du dramaturge via le personnage masqué, vers celui qui voit le masque. Mais il revêt aussi une connotation démoniaque, suspecte et dangereuse, puisqu'il

⁴⁴⁷ Edmond Barincou, « Présentation de l'oeuvre », *La Pléiade*, *op. cit.*, p. 4.

défigure et dissimule. À l'inverse du masque antique, qui fixait ad aeternam la persona, en donnant un visage sans nom à la « personne » morte, celui de 1500 impose un voile sur une bouche qui parle. Mélange du grotesque et du terrible ⁴⁴⁸. L'usage du masque permet surtout à celui qui le manipule, le dramaturge, de critiquer, de mettre en scène une certaine liberté de parole, relativement tolérée, de jongler avec les personnages, de révéler ou de dévoiler des intrigues. Machiavel retrouva dans ses mises en scène un pouvoir transposé qu'il n'eût jamais dans sa vie de diplomate, sauf peut-être dans la rédaction de ses rapports secrets où il reproduisait aussi les discours de ses personnages et révélait leurs intentions les plus intimes. Discours sur les discours des puissants, puis sur le genre humain. Par compensation, Machiavel devint démiurge, prince des planches, tout en faisant éclater son rire, présent en lui, dans nombre de ses lettres familières ou officielles, à la fois humour et résurgence populaire du comique carnavalesque florentin. Grâce au théâtre, cette machine à produire masques et rires, il put donner libre cours à sa vision du monde. Exprima-t-il celle-ci clairement ?

Nous sommes en présence, à travers les deux figures du diplomate et du dramaturge, d'une vision comique, certes, mais aussi d'un recul tragique, distancié, à la façon de La Bruyère. Bref, d'un regard surdéterminé par la prudence et le respect distant du légat en mission. Le réalisme et le profond pessimisme seraient-ils chez Machiavel le symptôme d'une déformation professionnelle ? L'homme se montre sans cesse sceptique, comme il l'avoue dans une lettre de février 1513 à Pier Soderini, où il se livre plus qu'à l'accoutumée ⁴⁴⁹ :

« Je m'étonnerais de cela, si le sort ne m'en avait tant fait voir, et de tant de couleurs, que j'en suis réduit à ne plus guère m'étonner de rien et à avouer que ni la lecture ni l'action ne m'ont appris à goûter ce que font les hommes et la façon dont il le font. »

⁴⁴⁸ Cf. à ce propos l'étude d'André Chastel, « Masque, mascarade, mascaron », in *Fables, formes, figures*, I, op. cit., p. 249-258. Cf. également Fernand Braudel, *Le Modèle italien*, op. cit., p. 132-146.

⁴⁴⁹ Lettres familières et officielles, t. II, p. 326-327.

Concernant les actes humains, il écrit, avec le même scepticisme là encore, le contraire de ce que certains tenants du « machiavélisme » ont cru qu'il pensait :

« En toute chose, il faut considérer la fin, et non les moyens. J'ai constaté que des conduites opposées aboutissaient à un seul et même résultat, que bien des gens agissant différemment obtenaient les mêmes effets [...]. On a vu, on voit encore tous les princes [...] qui conquièrent royaumes et territoires ou qui les perdent, toujours au gré du hasard, et ce sont alors louanges quand il conquiert, vitupérations quand il perd, et lorsque c'est après une longue période de prospérité qu'il s'effondre, loin de chercher la faute là où elle est, on accuse le ciel et la défaveur des destins.

Mais d'où vient-il que la diversité de leur conduite sert ou dessert les hommes indifféremment ? Je l'ignore, et je désirerais fort le savoir ; aussi, pour connaître votre opinion à ce sujet, oserai-je vous dire la mienne.

Je crois que la nature, tout comme elle a donné aux hommes divers visages, leur a pareillement donné divers esprits et diverses fantaisies. Il en résulte que chacun se comporte suivant son génie et sa fantaisie ; comme d'autre part les époques elles-mêmes et les conjonctures se trouvent diverses, l'homme qui voit réussir ad votum tous ses désirs, l'homme fortuné, est celui qui a la chance de rencontrer la minute propice à son comportement ; et contrairement, l'infortuné est celui dont le comportement ne tombe pas d'accord avec le temps et la conjoncture.

De quoi il peut fort bien découler que deux hommes qui se comportent de manière opposée aboutissent à un seul et même résultat, parce que chacun d'eux peut avoir rencontré sa chance, les conjonctures possibles étant aussi innombrables que les provinces et les États. Mais les temps et lesdites conjonctures changeant sans cesse, tant dans l'universel que dans le particulier, et les hommes ne modifiant point leurs fantaisies ni leurs façons de se comporter, il s'ensuit qu'on rencontre la Fortune un jour amie, un jour ennemie.

Et vraiment celui qui serait assez sage pour avoir connaissance du temps et de la conjoncture propices, et pour se régler sur eux, aurait toujours fortune amie, ou du moins se garderait toujours de l'ennemie, et le dicton se trouverait véridique que "le sage commande aux astres et aux destins". Mais comme ces sages-là n'existent pas, les hommes ayant la vue courte, et étant incapables de commander à leur nature, il s'ensuit que c'est la fortune qui change, commande aux hommes et les tient sous le joug [...]. Cruauté, perfidie et impiété contribuent à

asseoir le prestige d'un conquérant nouveau, dans la province même où l'humanité, la bonne foi et la religion ont longuement régné, ni plus ni moins que là où auront régné cruauté, perfidie et impiété, ce sont l'humanité, la bonne foi et la religion qui contribuent à la même et unique fin ; car, comme les amers corrompent le goût et que les douceurs l'affadissent, les hommes se dégoûtent du bien et se plaignent du mal. »

Voici, au-delà des déformations diplomatiques et théâtrales de cette pensée, la morale d'un homme « né pauvre », rompu « à l'école des privations plus qu'à celle des plaisirs ⁴⁵⁰ ». Ce fut celle d'un fonctionnaire peu fortuné, comme tous les fonctionnaires, fasciné par la comédie humaine et ses multiples visages ressemblant à des masques.

Malgré son style pénitentiel et agressif, son idéal de repentir et de conversion concédé contre on ne sait quel bûcher, il se définissait lui-même comme un humaniste « storico, comico e tragico » : son autoportrait est signé ainsi, pour l'éternité, dans une lettre à Guichardin !

Machiavel, qui, dans le Chant de Carnaval des Esprits bienheureux, avait déjà écrit en bon chrétien que « tout ce qui nous séduit dans ce bas monde n'est absolument qu'un vain songe », fit aussi cet autre aveu à François Vettori, le 18 mars 1512, dans des termes peut-être inversés, mais qui font bien avorter les contradictions de sa pensée et de sa vie de simple croyant :

« Nous allons tous les jours chez quelque fille pour reprendre des forces. Hier, nous nous sommes amusés à aller voir passer la procession dans la maison de la Sadra di Pero ; c'est ainsi que nous tuons le temps au moyen de ces félicités accordées à tous, en égayant de notre mieux les jours de cette existence qui m'a tout l'air d'un songe ⁴⁵¹. »

Homme de masques contemplant son double, que pouvait révéler d'autre en riant de lui ce Shakespeare florentin ?

⁴⁵⁰ *Ibidem*, t. II, p. 332.

⁴⁵¹ *Ibidem*, t. II, p. 333.

Machiavel, un penseur masqué ?

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

*Oeuvres de Machiavel
(en traduction française)*

[Retour au sommaire](#)

–MACHIABEL, Oeuvres complètes, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, introduction par Jean Giono, édition établie par Edmond Barincou.

–MACHIABEL, Lettres familières et officielles, Paris, Gallimard, 1955, présentées par Edmond Barincou, 2 tomes.

–MACHIABEL, Le Prince, Paris, Le Livre de Poche, 1962, traduction de Jacques Gohory, préface de Raymond Aron.

– MACHIABEL, Discours sur la première Décade de Tite-Live, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1985, traduction par Toussaint Guiraudet, notes d'Annick Péliissier, préface de Claude Lefort.

– MACHIABEL, Le Prince, Paris, Garnier, Bordas, Pocket, 1998, traduction de Christian Bec, préface et commentaires de Marie-Madeleine Fragonard.

– MACHIABEL, Le Prince, Paris, Nathan, col. « Les Intégrales de Philo », 1998, notes et commentaires de Patrick Dupouey, Préface d'Étienne Balibar.

– MACHIABEL, De Principatibus. Le Prince, Paris, PUF, coll. « Fondements de la politique », 2000, traduction de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, texte italien de G. Inglese.

Historiographie (par date de parution)

[Retour au sommaire](#)

- F. T. PERRENS, Jérôme Savonarole, Paris, Hachette, 1859.
- Charles BENOIST, Le Machiavélisme de l'antimachiavel, Paris, Plon, 1915.
- Ralph ROEDER, Savonarole, Paris, Armand Colin, 1933.
- Albert CHÉREL, La Pensée de Machiavel en France, Paris, L'Artisan du Livre, 1935.
- Verano MAGNI, Savonarole ou l'agonie de Florence, Paris, Denoël, 1941.
- Augustin RENAUDET, Machiavel, Paris, Gallimard, 1942.
- Pierre MESNARD, L'Essor de la philosophie politique en France au XVI^e siècle, Paris, Vrin, 1954.
- Edmond BARINCOU, Machiavel par lui-même, Paris, Le Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1957.
- R. RIDOLFI, Vie de Nicolas Machiavel, Paris, Fayard, 1960.
- Émile NAMER, Machiavel, Paris, PUF, coll. « Les grands penseurs », 1961.
- Philippe AMIGUET, L'Âge d'or de la diplomatie. Machiavel et les Vénitiens, Paris, Albin Michel, 1963.
- Michel FOUCAULT, Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines, Paris, Gallimard, 1966.
- Étienne THUAU, Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu, Paris, Armand Colin, 1966.
- Jean DELUMEAU, La Civilisation de la Renaissance, Paris, Artaud, 1967.
- Lucien FEBVRE, Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle.

La religion de Rabelais, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'Humanité », 1968.

– Alberto TENENTI, Florence à l'époque des Médicis. De la Cité à l'État, Paris, Flammarion, coll. « Questions d'histoire », 1968.

– Claude LEFORT, Le Travail de l'oeuvre. Machiavel, Paris, Gallimard, 1972.

– Friedrich MEINECKE, L'Idée de Raison d'État dans l'histoire des temps modernes, Genève, Paris, Droz, 1973.

– Donald WEINSTEIN, Savonarole et Florence. Prophétie et patriotisme à la Renaissance, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

– Robert MANDROU, Introduction à la France moderne (1500-1640). Essai de psychologie historique, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'Humanité », 1974.

– Pierre MANENT, Naissance de la politique moderne : Machiavel, Hobbes, Rousseau, Paris, Payot, 1977.

– Bernard GUILLEMAIN, Machiavel. L'anthropologie politique, Paris, Genève, Droz, 1977.

– Sébastien BRANT, La Nef des fous, Strasbourg, éditions La Nuée bleue, 1977.

– Michel FOUCAULT, Histoire de la folie à l'âge classique, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978.

– Paul LARIVAILLE, La Vie quotidienne en Italie au temps de Machiavel, Paris, Hachette, 1979.

– Piero CAMPORESI, Le Pain sauvage. L'imaginaire de la faim de la Renaissance au XVIIIe siècle, Paris, Le Chemin vert, 1981.

– Mikhaïl BAKHTINE, L'Oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982.

– Marcel BRION, Machiavel, Bruxelles, éditions Complexe, 1983.

– Lucien FEBVRE, Au Coeur religieux du XVIe siècle, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », École des Hautes Études en Sciences sociales, 1983.

- Christian BEC, Machiavel, Paris, Balland, 1985.
- Jacques HEERS, Machiavel, Paris, Fayard, 1985.
- G. PREZZOLINI, Vie de Nicolas Machiavel, Paris, Payot, 1985.
- Roger H. MARIJNISSEN, Jérôme Bosch. Tout l'oeuvre peint et dessiné, Paris, Fonds Mercator, Albin Michel, 1987.
- Simone GOYARD-FABRE, Philosophie politique XVIe-XXe siècles (Modernité et humanisme), Paris, PUF, 1987.
- A. EHNMARK, Les Secrets du pouvoir, essai sur Machiavel, Le Paradou, Actes Sud, 1988.
- Lucien FEBVRE, Martin Luther, un destin, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1988.
- Quentin SKINNER, Machiavel, Paris, Le Seuil, 1989.
- Fernand BRAUDEL, Le Modèle italien, Paris, Artaud, 1989.
- Michel SENELLART, Machiavélisme et Raison d'État, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 1989.
- Manuel SANTAELLA LOPEZ, Opinion publica e imagen politica en Maquiavelo, Madrid, Alianza Editorial, 1990.
- Piero CAMPORESI, La Sève de la vie. Symbolisme et magie du sang, Paris, Le Promeneur, 1990.
- Pierre ANTONETTI, Savonarole. Le prophète désarmé, Paris, Perrin, 1991.
- Joseph FERRARI, Histoire de la Raison d'État, Paris, Kimé, 1992, préface de Robert Bonnaud.
- Christian LAZZERI et Dominique REYNIÉ (direction), Le Pouvoir de la Raison d'État, Paris, PUF, coll. Recherches politiques, 1992.
- Anthony J. PAREL, The Machiavellian Cosmos, New Haven, Londres, Yale University Press, 1992.
- Raymond ARON, Machiavel et les tyrannies modernes, Paris, éditions de Fallois, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 1993.

- Jurgis BALTRUSAITIS, *Le Moyen Âge fantastique. Antiquités et exotisme dans l'art gothique*, Paris, Flammarion, 1993.
- Ivan CLOULAS, *Savonarole ou la révolution de Dieu*, Paris, Fayard, 1994.
- Harvey C. MANSFIELD Jr., *Le Prince apprivoisé. De l'ambivalence du pouvoir*, Paris, Fayard, coll. « L'esprit de la cité », 1994.
- Léo STRAUSS, « Nicolas Machiavel (1469-1527) », in *Histoire de la philosophie politique*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1994.
- Jean-Louis MARTRES, « Préface » à Xu Zhen Zhou, *L'Art de la politique chez les légistes chinois*, Paris, Économica, 1995, p. 5-67.
- Bernard WICHT, *L'Idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995.
- Walter S. GIBSON, *Jérôme Bosch*, Paris, Thames & Hudson, coll. *L'Univers de l'Art*, 1995.
- Félix GILBERT, *Machiavel et Guichardin. Politique et histoire à Florence au XVIe siècle*, Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers historique », 1996.
- Paul VALADIER, *Machiavel et la fragilité politique*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1996.
- Hélène VÉDRINE, *Philosophie et magie à la Renaissance*, Paris, LGE, *Le Livre de Poche*, 1996.
- J.G.A. POCOCK, *Le Moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1997.
- James Henderson BURNS, *Histoire de la pensée politique moderne*, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1997.
- François LAROQUE et alii, *Histoire et secret à la Renaissance*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1997.
- Georges FARAKLAS, *Machiavel. Le pouvoir du prince*, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 1997.
- Alain DIERKENS (éditeur) et alii, *L'Antimachiavélisme de la Renaissance aux Lumières*, Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1997.
- Gérald SFEZ, *Machiavel, le prince sans qualité*, Paris, Kimé, 1998.

- Michel SENELLART, « Le stoïcisme dans la constitution de la pensée politique moderne, Les Politiques de Juste Lipse (1589) », in *Le Stoïcisme au XVIe et au XVIIe siècle. Le retour des philosophies antiques à l'âge classique*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 117-139.
- Dmitri Georges LAVROFF, *Les Grandes Étapes de la pensée politique*, Paris, Dalloz, 1999.
- Jean-Louis MARTRES, *Le Système des idées politiques*, Bordeaux, 2000, à paraître.
- Gérald SFEZ, *Les Doctrines de la Raison d'État*, Paris, Armand Colin, 2000.
- Maurizio VIROLI, *Das Lächeln des Niccolo Machiavelli und seine Zeit*, Zurich, Munich, Pendo, 2000.

Fin du texte